PENSÉES DE M. PASCAL, SUR LA RELIGION. ET SUR QUALQUES AUTRES...

Blaise Pascal, Gilberte Périer

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
3 C
2

Digitized by Google

Digitized by Google

195. 1

LA VIE DE M. PASCAL,

Ecrite par Madame PERIER, sa Sœur.

MOn frere nâquit à Clermont le 19. Juin de l'année 1623. Mon pere s'apelloit Etienne Pascal, Préſident en la Cour des Aides, & ma mere Antoinette Begon ; dès que mon frere fut en âge qu'on lui pût parler, il donna des marques d'un eſprit extraordinaire par les petites reparties qu'il faiſoit fort à propos, mais encore plus par des queſtions qu'il faiſoit ſur la nature des choſes, qui ſurprenoient tout le monde. Ce commencement qui donnoit de belles eſperances ne ſe démentit jamais, car à meſure qu'il croiſſoit, il augmentoit toûjours en force de raiſonnement, en ſorte qu'il étoit toûjours beaucoup au deſſus de ſon âge.

Cependant ma mere étant morte dès l'année 1626. que mon frere n'avoit que trois ans, mon pere ſe voyant ſeul, s'apliqua plus fortement au ſoin de ſa famille, & comme il n'avoit point d'autre fils que celui là, cette qualité de fils unique, & les grandes marques d'eſprit qu'il reconnut dans cet Enfant, lui donnerent une ſi grande affection pour lui, qu'il ne ſe pût reſoudre à commettre ſon

marca foyle n

Digitized by Google

12-3-C-2

éducation à un autre, & se résolut dès lors à l'instruire lui-même, comme il a fait ; mon frere n'ayant jamais entré dans aucun Collége, & n'ayant eu jamais d'autre maître que mon pere.

En l'année 1631. mon pere se retira à Paris, nous y mena tous, & y établit sa demeure. Mon frere qui n'avoit que huit ans, reçût un grand avantage de cette retraite, dans ce dessein que mon pere avoit de l'élever ; Car il est sans doute qu'il n'auroit pas pû en prendre le même soin dans la Province, où l'exercice de sa charge, & les compagnies continuelles qui abordoient chez lui, l'auroient beaucoup détourné : mais il étoit à Paris dans une entiere liberté ; il s'y apliqua tout entier, & il eut tous les livres que purent avoir les soins d'un pere aussi intelligent & aussi affectionné qu'on le puisse être.

Sa principale maxime dans cette éducation étoit de tenir toûjours cet enfant au dessus de son ouvrage, & ce fut par cette raison qu'il ne voulut point commencer à lui aprendre le Latin qu'il n'eût douze ans, afin qu'il le fit avec plus de facilité.

Pendant cet intervalle il ne le laissoit pas inutile, car il l'entretenoit de toutes les choses dont il le voyoit capable. Il lui avoit fait voir en general ce que c'étoit que les langues ; il lui montroit comme on les avoit réduites en grammaires sous de certaines régles ; que ces régles avoient encore des exceptions qu'on avoit eu soin de remarquer ; & qu'ainsi l'on avoit trouvé le moyen par là, de rendre toutes les langues communicables d'un païs en un autre.

Digitized by Google

Cette idée generale lui débrouilloit l'esprit, & lui faisoit voir la raison des régles de la grammaire ; de sorte que quand il vint à l'aprendre, il sçavoit pourquoi il le faisoit, & il s'apliquoit préciſément aux choſes à quoi il faloit le plus d'aplication.

Après ces connoiſſances, mon pere lui en donna d'autres ; il lui parloit ſouvent des effets extraordinaires de la nature, comme de la poudre à canon, & d'autres choſes, qui ſurprennent quand on les conſidére. Mon frere prenoit grand plaiſir à cet entretien, mais il vouloit ſçavoir la raiſon de toutes choſes, & comme elles ne ſont pas toutes connuës, lors que mon pere ne les diſoit pas, ou qu'il lui diſoit celles qu'on allégue d'ordinaire, qui ne ſont proprement que des défaites, cela ne le contentoit pas : car il a toûjours eu une netteté d'eſprit admirable pour diſcerner le faux. Et on peut dire que toûjours & en toutes choſes, la verité a été le ſeul objet de ſon eſprit, puiſque jamais rien ne l'a pû ſatisfaire que ſa connoiſſance. Ainſi dès ſon enfance il ne pouvoit ſe rendre qu'à ce qui lui paroiſſoit vrai évidemment ; deſorte que quand on ne lui diſoit pas de bonnes raiſons, il en cherchoit lui-même ; & quand il s'étoit attaché à quelque choſe, il ne la quittoit point, qu'il n'en eût trouvé quelqu'une qui le pût ſatisfaire. Une fois entr'autres quelqu'un ayant frapé à table un plat de fayence avec un couteau, il prit garde que cela rendoit un grand ſon, mais qu'auſſi-tôt qu'on eût mis la main deſſus, cela l'arrêta. Il voulut en même tems en ſçavoir la cauſe, & cette expérience le porta à en faire beaucoup

d'autres ſur les ſons. Il y remarqua tant de choſes qu'il en fit un traité à l'âge de douze ans, qui fut trouvé tout-à-fait bien raiſonné.

Son génie à la Geometrie commença à paroître lors qu'il n'avoit encore que douze ans, par une rencontre ſi extraordinaire, qu'il me ſemble qu'elle mérite bien d'être déduite en particulier.

Mon pere étoit homme ſçavant dans les mathematiques & avoit habitude par là avec tous les habiles gens en cette ſcience, qui étoient ſouvent chez lui ; mais comme il avoit deſſein d'inſtruire mon frere dans les langues, & qu'il ſçavoit que la mathematique eſt une ſcience qui remplit & qui ſatisfait beaucoup l'eſprit, il ne voulut point que mon frere en eût aucune connoiſſance, de peur que cela ne le rendit négligent pour la Latine & les autres langues dans leſquelles il vouloit le perfectionner. Par cette raiſon il avoit ſerré tous les livres qui en traitent, & il s'abſtenoit d'en parler avec ſes amis en ſa preſence ; mais cette précaution n'empêchoit pas que la curioſité de cet enfant ne fût excitée, de ſorte qu'il prioit ſouvent mon pere de lui aprendre la mathematique, mais il le lui refuſoit, lui promettant cela comme une récompenſe. Il lui promettoit qu'auſſi-tôt qu'il ſçauroit le Latin & le Grec, il la lui aprendroit. Mon frere voyant cette réſiſtance, lui demanda un jour ce que c'étoit que cette ſcience, & dequoi on y traitoit, mon pere lui dit en général que c'étoit le moyen de faire des figures juſtes, & de trouver les proportions qu'elles avoient

Digitized by Google

entr'elles, & en même-tems lui défendit d'en parler d'avantage & d'y penſer jamais. Mais cet eſprit qui ne pouvoit demeurer dans ces bornes; dès qu'il eût cette ſimple ouverture que la Mathematique donnoit des moyens de faire des figures infailliblement juſtes, il ſe mit lui-même à rêver ſur cela, à ſes heures de récréation; & étant ſeul dans une ſalle où il avoit accoûtumé de ſe divertir, il prenoit du charbon & faiſoit des figures ſur des carreaux, cherchant les moyens de faire par exemple, un cercle parfaitement rond, un triangle dont les côtez & les angles fuſſent égaux & les autres choſes ſemblables. Il trouvoit tout cela lui ſeul, enſuite il cherchoit les proportions des figures entr'elles. Mais comme le ſoin de mon pere avoit été ſi grand de lui cacher toutes ces choſes, il n'en ſçavoit pas même les noms. Il fût contraint lui-même de ſe faire des définitions; il apeloit un cercle un rond, une ligne une barre, & ainſi des autres. Après ces définitions, il ſe fit des axiomes, & enfin il fit des démonſtrations parfaites: & comme l'on va de l'un à l'autre dans ces choſes, il pouſſa ſes recherches ſi avant qu'il en vint juſqu'à la 32 propoſition du premier livre d'Euclide. Comme il en étoit là-deſſus, mon pere entra dans le lieu où il étoit, ſans que mon frere l'entendit, il le trouva ſi fort apliqué, qu'il fut long-tems ſans s'apercevoir de ſa venuë. On ne peut dire lequel fut le plus ſurpris, ou le fils de voir ſon pere, à cauſe de la défenſe expreſſe qu'il lui en avoit faite, ou du pere de voir ſon fils au milieu

de toutes ces choses. Mais la surprise du pere fut bien plus grande lorsque lui ayant demandé ce qu'il faisoit, il lui dit qu'il cherchoit telle chose, qui étoit la trente deuxiéme proposition du premier livre d'Euclide. Mon pere lui demanda ce qui l'avoit fait penser à chercher cela, il dit que c'étoit qu'il avoit trouvé telle autre chose, & sur cela lui ayant fait encore la même question, il lui dit encore quelques démonstrations qu'il avoit faites; & enfin en retrogradant & s'expliquant toûjours par les noms de rond & de barre, il en vint à ses définitions & à ses axiomes.

Mon pere fut si épouventé de la grandeur & de la puissance de ce genie, que sans lui dire mot il le quitta, & alla chez Monsieur le Pailleur qui étoit son ami intime, & qui étoit aussi fort sçavant. Lors qu'il fut arrivé là-dedans, il y demeura immobile comme un homme transporté. Monsieur le Pailleur voyant cela, & voyant même qu'il versoit quelques larmes, fut épouventé, & le pria de ne lui pas celer plus long-tems la cause de son déplaisir. Mon pere lui répondit, je ne pleure pas d'affliction, mais de joye; vous sçavez les soins que j'ai pris, pour ôter à mon fils la connoissance de la Geometrie, de peur de le détourner de ses autres études; cependant voici ce qu'il a fait. Sur cela, il lui montra tout ce qu'il avoit trouvé; par où l'on pouvoit dire en quelque façon, qu'il avoit inventé les mathematiques. Monsieur le Pailleur ne fut pas moins surpris que mon pere l'avoit été, & il lui dit qu'il ne trouvoit pas juste de captiver plus long-tems

cet Esprit, & de lui cacher encore cette connoissance; qu'il falloit lui laisser voir les livres sans le retenir davantage.

Mon pere ayant trouvé cela à propos, lui donna les Elemens d'Euclide, pour les lire à ses heures de récréation. Il les vit & les entendit tout seul sans avoir jamais eu besoin d'aucune explication; & pendant qu'il les voyoit, il composoit, & alloit si avant, qu'il se trouvoit régulierement aux conférences qui se faisoient toutes les semaines, où tous les habiles gens de Paris s'assembloient pour porter leurs ouvrages, ou pour examiner ceux des autres. Mon frere y tenoit fort bien son rang, tant pour l'examen que pour la production, car il étoit de ceux qui y portoient le plus souvent des choses nouvelles. On voyoit aussi souvent dans ces assemblées des propositions qui étoient envoyées d'Italie, d'Allemagne, & d'autres païs étrangers, & l'on prenoit son avis sur tout, avec autant de soin que de pas un des autres.

Car il avoit des lumieres si vives, qu'il est arrivé quelquefois qu'il a découvert des fautes dont les autres ne s'étoient point aperçûs. Cependant il n'employoit à cette étude de Geometrie, que ses heures de récréation, car il aprenoit le Latin sur des régles que mon pere lui avoit faites exprès. Mais comme il trouvoit dans cette science la verité, qu'il avoit si ardemment recherchée, il en étoit si satisfait qu'il y mettoit son esprit tout entier: de sorte que pour peu qu'il s'y apliquât, il y avançoit tellement, qu'à l'âge de seize ans il fit un traité des Coniques qui passa pour un si grand effort d'es-

prit, qu'on diſoit que depuis Archimede on n'avoit rien vû de cette force. Les habiles gens étoient d'avis qu'on les imprimât dès-lors, parce qu'ils diſoient, qu'encore que ce fût un ouvrage qui ſeroit toûjours admirable, néanmoins ſi on l'imprimoit dans le tems que celui qui l'avoit inventé n'avoit encore que ſeize ans, cette circonſtance ajoûteroit beaucoup à ſa beauté : mais comme mon frere n'a jamais eu de paſſion pour la réputation, il ne fit pas de cas de cela, & ainſi cet ouvrage n'a jamais été imprimé.

Durant tout ce tems-là il continuoit toûjours d'aprendre le Latin & le Grec, & outre cela pendant & après le repas, mon pere l'entretenoit tantôt de la Logique, tantôt de la Phyſique & des autres parties de la Philoſophie, & c'eſt tout ce qu'il en a apris, n'ayant jamais été au Colége, ni eu d'autres maîtres pour cela, non plus que pour le reſte. Mon pere prenoit un plaiſir tel qu'on le peut croire de ces grands progrès que mon frere faiſoit dans toutes les ſciences, mais il ne s'aperçût pas que les grandes & continuelles aplications dans un âge ſi tendre pouvoient beaucoup intereſſer ſa ſanté, & en effet elle commença d'être alterée, dès qu'il eût atteint l'âge de dix-huit ans. Mais comme les incommoditez qu'il reſſentoit alors n'étoient pas encore dans une grande force, elles ne l'empêcherent pas de continuer toûjours dans ſes occupations ordinaires ; de ſorte que ce fut en ce tems-là & à l'âge de dix-neuf ans qu'il inventa cette machine d'arithmetique, par laquelle on fait non ſeulement toutes ſortes de ſuputa-

Digitized by Google

tions ſans plume & ſans jettons, mais on les fait même ſans ſçavoir aucune régle d'Arithmetique, & avec une ſûreté infaillible.

Cet ouvrage a été conſideré comme une choſe nouvelle dans la nature d'avoir réduit en machine, une ſcience qui réſide toute entiere dans l'eſprit, & d'avoir trouvé le moyen d'en faire toutes les opérations avec une entiere certitude, ſans avoir beſoin de raiſonnement. Ce travail le fatigua beaucoup, non pas pour la penſée ou pour le mouvement qu'il trouva ſans peine ; mais pour faire comprendre aux ouvriers toutes ces choſes. De ſorte qu'il fut deux ans à le mettre dans cette perfection où il eſt à preſent.

Mais cette fatigue & la délicateſſe où ſe trouvoit ſa ſanté depuis quelques années, le jetterent dans des incommoditez qui ne l'ont plus quitté ; de ſorte qu'il nous diſoit quelquefois que depuis l'âge de dix-huit ans il n'avoit pas paſſé un jour ſans douleur. Ces incommoditez néanmoins n'étant pas toûjours dans une égale violence, dès qu'il avoit un peu de relâche, ſon eſprit ſe portoit incontinent à chercher quelque choſe de nouveau.

Ce fut dans ce tems-là & à l'âge de vingt-trois ans qu'ayant vû l'expérience de Toricelli, il inventa enſuite, & executa les autres expériences qu'on nomme ſes expériences. Celle du Vuide qui prouvoit ſi clairement que tous les effets qu'on avoit attribuez juſque là à l'horreur du Vuide, ſont cauſez par le peſanteur de l'air. Cette occupation fut la derniere où il apliqua ſon eſprit pour les

sciences humaines ; & quoi qu'il ait inventé la Roulette aprés, cela ne contredit point à ce que je dis ; car il la trouva sans y penser, & d'une maniere qui fait bien voir qu'il n'y avoit pas d'aplication, comme je dirai dans son lieu.

Immédiatement aprés cette experience, & lors qu'il n'avoit pas encore vingt-quatre ans, la Providence de Dieu ayant fait naître une occasion qui l'obligea de lire des écrits de pieté, Dieu l'éclaira de telle sorte par cette lecture, qu'il comprit parfaitement que la Religion Chrétienne nous oblige à ne vivre que pour Dieu, & à n'avoir point d'autre objet que lui : & cette verité lui parut si évidente, si nécessaire & si utile qu'elle termina toutes ses recherches ; de sorte que dès ce tems-là il renonça à toutes les autres connoissances, pour s'apliquer uniquement à l'unique chose que JESUS-CHRIST apelle nécessaire.

Il avoit été jusqu'alors préservé par une protection de Dieu particuliere de tous les vices de la jeunesse, & ce qui est encore plus étrange à un esprit de cette trempe & de ce caractere, il ne s'étoit jamais porté au libertinage pour ce qui regarde la Religion, ayant toûjours borné sa curiosité aux choses naturelles. Il m'a dit plusieurs fois qu'il joignoit cette obligation à toutes les autres qu'il avoit à mon pere, qui ayant lui-même un trés grand respect pour la Religion, le lui avoit inspiré dès l'enfance, lui donnant pour maximes, que tout ce qui est l'objet de la Foi, ne le sçauroit être de la raison, & beaucoup moins y

tre ſoumis. Ces maximes qui lui étoient ouvent réïterées par un pere, pour qui il voit une trés grande eſtime, & en qui il oyoit une grande ſcience accompagnée 'un raiſonnement fort net & fort puiſſant, aiſoient une ſi grande impreſſion ſur ſon ſprit, que quelques diſcours qu'il entenit faire aux libertins, il n'en étoit nullement émû; & quoi qu'il fut fort jeune, il s regardoit comme des gens qui étoient ans ce faux principe, que la raiſon humaine eſt au deſſus de toutes choſes, & qui e connoiſſent pas la nature de la foi: & inſi cet Eſprit, ſi grand, ſi vaſte, & ſi mpli de curioſitez, qui cherchoit avec nt de ſoin la cauſe & la raiſon de tout, oit en même-tems ſoumis à toutes les ioſes de la Religion comme un enfant; cette ſimplicité a regné en lui toute ſa ie: de ſorte que depuis même qu'il ſe ſolut de ne plus faire d'autre étude que lle de la Religion, il ne s'eſt jamais aplié aux queſtions curieuſes de la Théoloe, & il a mis toute la force de ſon eſit à connoître & à pratiquer la perfecon de la morale Chrétienne à laquelle il conſacré tous les talens que Dieu lui avoit nnez, n'ayant fait autre choſe dans tout reſte de ſa vie que méditer la Loi de Dieu ur & nuit.

Mais quoi qu'il n'eût pas fait une étude rticuliere de la Scolaſtique, il n'ignoit pourtant pas les Déciſions de l'Egliſe ntre les héreſies, qui ont été inventées r la ſubtilité de l'eſprit, & c'eſt contre s ſortes de recherches qu'il étoit le plus

animé ; & Dieu lui donna dés ce tems-là une occasion de faire paroître le zele qu'il avoit pour la Religion.

Il étoit alors à Roüen où mon pere étoit employé pour le service du Roi, & il y avoit aussi en ce même-tems un homme qui enseignoit une nouvelle Philosophie qui attiroit tous les curieux. Mon frere ayant été presse d'y aller par deux jeunes hommes de ses amis, y fut avec eux ; mais ils furent bien surpris dans l'entretien qu'ils eurent avec cet homme qu'en leur debitant les principes de sa Philosophie, il en tiroit des consequences sur des points de foi, contraires aux décisions de l'Eglise. Il prouvoit par ses raisonnemens que le corps de JESUS-CHRIST n'étoit pas formé du sang de la sainte Vierge, mais d'une autre matiere créée exprés, & plusieurs autres choses semblables. Ils voulurent le contredire mais il demeura ferme dans ce sentiment. De sorte qu'ayant considéré entr'eux le danger qu'il y avoit de laisser la liberté d'instruire la jeunesse à un homme qui avoit des sentimens erronnez, ils résolurent de l'avertir premierement, & puis de le dénoncer s'il résistoit à l'avis qu'on lui donnoit. La chose arriva ainsi, car il mépriſa cet avis, de sorte qu'ils crurent qu'il étoit de leur devoir de le dénoncer à Monsieur du Bellay qui faisoit pour lors les fonctions Episcopales dans le Dioceſe de Roüen par commission de Monsieur l'Archevêque. Monsieur du Bellay envoya querir cet homme, & l'ayant interrogé il fut trompé par une confession de foi équivoque qui lui

écrivit & signa de sa main, faisant d'ailleurs peu de cas d'un avis de cette importance, qui lui étoit donné par trois jeunes hommes.

Cependant aussi-tôt qu'ils virent cette confession de foi, ils connurent ce défaut; ce qui les obligea d'aller trouver à Gaillon Monsieur l'Archevêque de Roüen, qui ayant examiné toutes ces choses, les trouva si importantes qu'il écrivit une patente à son conseil, & donna un ordre exprès à Monsieur du Bellay de faire retracter cet homme sur tous les points dont il étoit accusé, & de ne recevoir rien de lui que par la communication de ceux qui l'avoient dénoncé. La chose fut executée ainsi, & il comparut dans le conseil de Monsieur l'Archevêque & renonça à tous ses sentimens: Et on peut dire que ce fut sincerement, car il n'a jamais témoigné de fiel contre ceux qui lui avoient causé cette affaire, ce qui fait croire qu'il étoit lui-même trompé par les fausses conclusions qu'il tiroit de ses faux principes. Aussi étoit-il bien certain qu'on n'avoit eu en cela aucun dessein de lui nuire, ni d'autre vûë que de le détromper par lui-même, & l'empêcher de seduire les jeunes gens, qui n'eussent pas été capables de discerner le vrai d'avec le faux dans des questions si subtiles. Ainsi cette affaire se termina doucement, & mon frere continuant de chercher de plus en plus le moyen de plaire à Dieu, cet amour de la profession Chrétienne s'enflâma de telle sorte dès l'âge de vingt-quatre ans, qu'il se répandoit sur toute la maison. Mon pere

même n'ayant pas de honte de se rendre aux enseignemens de son fils, embrassa pour lors une maniere de vie plus exacte, par la pratique continuelle des vertus, jusqu'à sa mort qui a été tout-à-fait Chrétienne ; & ma sœur qui avoit des talens d'esprit tout extraordinaires, & qui étoit dés son enfance dans une réputation où peu de filles parviennnent, fut tellement touchée des discours de mon frere, qu'elle se résolut de renoncer à tous ces avantages qu'elle avoit tant aimez jusqu'alors, pour se consacrer à Dieu toute entiere, comme elle a fait depuis ; s'étant faite Religieuse dans une maison très sainte & très austere, où elle a fait un si bon usage des perfections dont Dieu l'avoit ornée, qu'on l'a trouvée digne des emplois les plus difficiles, dont elle s'est toûjours acquitée avec toute la fidélité imaginable, & où elle est morte saintement le quatriéme Octobre 1661. âgée de trente-six ans.

*au Port-Royal des Champs.

Cependant mon frere de qui Dieu se servoit pour opérer tous ces biens, étoit travaillé par des maladies continuelles, & qui alloient toûjours en augmentant. Mais comme alors il ne connoissoit pas d'autre science que la perfection, il trouvoit une grande difference entre celle-là & celle qui avoit occupé son esprit jusqu'alors ; car au lieu que ses indispositions retardoient le progrés des autres, celle-ci au contraire le perfectionnoit dans ces mêmes indispositions, par la patience admirable avec laquelle il les souffrit. Je me contenterai pour le faire voir d'en raporter un exemple.

Digitized by Google

Il avoit entr'autres incommoditez celle de ne pouvoir rien avaler de liquide à moins qu'il ne fut chaud, encore ne le pouvoit-il faire que goute à goute ; mais comme il avoit outre cela une douleur de tête insuportable, une chaleur d'entrailles excessive & beaucoup d'autres maux, les Médecins lui ordonnerent de se purger de deux jours, l'un durant trois mois, de sorte qu'il falut prendre toutes ces médecines, & pour cela les faire chauffer & les avaler goute à goute, ce qui étoit un véritable suplice, & qui faisoit mal au cœur à tous ceux qui étoient auprés de lui, sans qu'il s'en soit jamais plaint.

La continuation de ces remedes avec d'autres qu'on lui fit pratiquer, lui aporterent quelque soulagement, mais non pas une santé parfaite ; de sorte que les Médecins crurent que pour le rétablir entierement il faloit qu'il quitât toute sorte d'aplication d'esprit, & qu'il cherchât autant qu'il pouroit les occasions de se divertir. Mon frere eût quelque peine à se rendre à ce conseil, parce qu'il y voyoit du danger, mais enfin il le suivit, croyant être obligé de faire tout ce qui lui seroit possible pour remettre sa santé, & il s'imagina que les divertissemens honnêtes ne pouroient pas lui nuire, & ainsi il se mit dans le monde. Mais quoique par la misericorde de Dieu il se soit toûjours exempté des vices, néanmoins comme Dieu l'apelloit à une plus grande perfection, il ne voulut pas l'y laisser, & il se servit de ma sœur pour ce dessein, comme il s'étoit servi autrefois de

mon frere lors qu'il avoit voulu retirer ma sœur des engagemens où elle étoit dans le monde.

Elle étoit alors Religieuse, & elle menoit une vie si sainte qu'elle édifioit toute la maison : étant en cet état, elle eut de la peine de voir que celui à qui elle étoit redevable après Dieu des graces dont elle jouïssoit, ne fût pas dans la possession de ces graces, & comme mon frere la voyoit souvent, elle lui en parloit souvent aussi, & enfin elle le fit avec tant de force & de douceur, qu'elle lui persuada ce qu'il lui avoit persuadé le premier, de quitter absolument le monde, en sorte qu'il se résolut de quitter tout-à-fait toutes les conversations du monde, & de retrancher toutes les inutilitez de la vie au péril même de sa santé, parce qu'il crût que le salut étoit préférable à toutes choses.

Il avoit pour lors trente ans, & il étoit toûjours infirme, & c'est depuis ce tems-là qu'il a embrassé la maniere de vivre où il a été jusqu'à la mort.

Pour parvenir à ce dessein & rompre toutes ses habitudes, il changea de quartier & fut demeurer quelque tems à la campagne, d'où étant de retour il témoigna si bien qu'il vouloit quiter le monde, qu'enfin le monde le quitta ; & il établit le réglement de sa vie dans cette retraite sur des maximes principales, qui furent de renoncer à tout plaisir & à toutes superfluitez ; & c'est dans cette pratique qu'il a passé le reste de sa vie. Pour y réüssir, il commença dès lors, comme il fit toûjours depuis, à se passer du service de ses domestiques autant qu'il pouvoit. Il

faisoit son lit lui-même, il alloit prendre son dîner dans la cuisine & le portoit à sa chambre, il le raportoit, & enfin il ne se servoit de son monde que pour faire sa cuisine, pour aller en ville, & pour les autres choses qu'il ne pouvoit absolument faire. Tout son tems étoit employé à la priere & à la lecture de l'Ecriture sainte, & il y prenoit un plaisir incroyable. Il disoit que l'Ecriture sainte n'étoit pas une science de l'esprit, mais une science du cœur, qui n'étoit intelligible que pour ceux qui ont le cœur droit, & que tous les autres n'y trouvent que de l'obscurité.

C'est dans cette disposition qu'il la lisoit, renonçant à toutes les lumieres de son esprit; & il s'y étoit si fortement apliqué, qu'il la sçavoit toute par cœur, de sorte qu'on ne pouvoit la lui citer à faux; car lors qu'on lui disoit une parole sur cela, il disoit positivement, cela n'est pas de l'Ecriture sainte ou cela en est, & alors il marquoit précisément l'endroit. Il lisoit aussi tous les Commentaires avec grand soin, car le respect pour la Religion où il avoit été élevé dès sa jeunesse, étoit alors changé en un amour ardent & sensible pour toutes les véritez de la foi, soit pour celles qui regardent la soûmission de l'esprit, soit pour celles qui regardent la pratique dans le monde, à quoi toute la Religion se termine, & cet amour le portoit à travailler sans cesse à détruire tout ce qui se pouvoit opposer à ces véritez.

Il avoit une éloquence naturelle qui lui donnoit une facilité merveilleuse à dire ce qu'il vouloit, mais il avoit ajoûté à cela des régles dont on ne s'étoit pas encore avisé, &

dont il se servoit si avantageusement qu'il étoit maître de son stile ; en sorte que non seulement il disoit tout ce qu'il vouloit, mais il le disoit en la maniere qu'il vouloit, & son discours faisoit l'effet qu'il s'étoit proposé. Et cette maniere d'écrire naturelle, naïve & forte en même-tems, lui étoit si propre & si particuliere, qu'aussi tôt qu'on vit paroître les Lettres au Provincial, on vit bien qu'elles étoient de lui, quelque soin qu'il ait toûjours pris de les cacher, même à ses proches. Ce fut dans ce tems-là qu'il plût à Dieu de guerir ma fille d'une fistule lachrymale qui avoit fait un si grand progrès dans trois ans & demi, que le pus sortoit non seulement par l'œil, mais aussi par le nés & par la bouche. Et cette fistule étoit d'une si mauvaise qualité, que les plus habiles Chirurgiens de Paris la jugeoient incurable. Cependant elle fut guerie en un moment, par l'attouchement d'une * sainte Epine, & ce miracle fut si autentique qu'il a été avoüé de tout le monde, ayant été attesté par de fameux Medecins, & par les plus habiles Chirurgiens de France, & ayant été autorisé par un jugement solemnel de l'Eglise.

* Cette sainte Epine est au Port-Royal du Faux-bourg saint Jacques à Paris.

Mon frere fut sensiblement touché de cette grace qu'il regardoit comme faite à lui même ; puis que c'étoit sur une personne, qui outre sa proximité étoit encore sa fille spirituelle dans le Batême ; & sa consolation fut extrême de voir que Dieu se manifestoit si clairement, dans un tems, où la foi paroissoit comme éteinte dans le cœur de la plûpart du monde. La joye qu'il en eût fut si grande, qu'il en étoit pénetré ; de sorte

n'en ayant l'esprit tout occupé, Dieu lui inspira une infinité de pensées admirables sur les miracles, qui lui donnant de nouvelles lumieres sur la Religion, lui redoublerent l'amour & le respect qu'il avoit toûjours eu pour elle. Voyez les pensées de M. Pascal.

Et ce fut cette occasion, qui fit paroître cet extrême desir qu'il avoit, de travailler à refuter les principaux & les plus faux raisonnemens des Athées. Il les avoit étudiez avec grand soin, & avoit employé tout son esprit à chercher tous les moyens de les convaincre. C'est à quoi il s'étoit mis tout entier. La derniere année de son travail a été toute employée à recuëillir diverses pensées sur ce sujet, mais Dieu qui lui avoit inspiré ce dessein, & toutes pensées, n'a pas permis qu'il l'ait conduit à sa perfection, pour des raisons qui nous sont inconnuës.

Cependant l'éloignement du monde qu'il pratiquoit avec tant de soin n'empêchoit point qu'il ne vit souvent des gens de grand esprit & de grande condition, & qui ayant des pensées de retraite, demandoient ses avis & les suivoient exactement, & d'autres qui étoient travaillez de doutes sur les matieres de la Foi, & qui sçachant qu'il avoit de grandes lumieres là-dessus venoient à lui le consulter & s'en retournoient toûjours satisfaits; de sorte que toutes ces personnes qui vivent presentement fort Chrétiennement témoignent encore aujourd'hui, que c'est à ses avis & à ses conseils, & aux éclaircissemens qu'il leur a donnez, qu'ils sont redevables de tout le bien qu'ils font.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

Les conversations auſquelles il ſe trouvoit ſouvent engagé, quoi qu'elles fuſſent toutes de charité, ne laiſſoient pas de lui donner quelque crainte qu'il ne s'y trouvât du péril; mais comme il ne pouvoit pas auſſi en conſcience refuſer le ſecours que les perſonnes lui demandoient, il avoit trouvé un remede à cela. Il prenoit dans les occaſions une ceinture de fer pleine de pointes, il la mettoit à nud ſur ſa chair, & lors qu'il lui venoit quelque penſée de vanité ou qu'il prenoit quelque plaiſir au lieu où il étoit, ou quelque choſe ſemblable, il ſe donnoit des coups de coude pour redoubler la violence des piqueures, & ſe faiſoit ainſi ſouvenir lui-même de ſon devoir. Cette pratique lui parut ſi utile qu'il la conſerva juſqu'à la mort & même dans les derniers tems de ſa vie, où il étoit dans des douleurs continuelles, parce qu'il ne pouvoit écrire ni lire; il étoit contraint de demeurer ſans rien faire & de s'aller promener. Il étoit dans une continuelle crainte que ce manque d'occupation ne le détournât de ſes vûës. Nous n'avons ſçû toutes ces choſes qu'aprés ſa mort & par une perſonne de trés grande vertu qui avoit beaucoup de confiance en lui, à qui il avoit été obligé de le dire pour des raiſons qui la regardoient elle-même.

Cette rigueur qu'il exerçoit ſur lui-même étoit tirée de cette grande maxime de renoncer à tout plaiſir, ſur laquelle il avoit fondé tout le réglement de ſa vie. Dés le commencement de ſa retraite il ne manquoit pas non plus de pratiquer exactement

Digitized by Google

tte autre, qui l'obligeoit de renoncer à
oute superfluité : car il retranchoit avec
nt de soin toutes les choses inutiles, qu'il
étoit réduit peu à peu à n'avoir plus de ta-
isserie dans sa chambre, parce qu'il ne
royo t point que cela fut necessaire, & de
lus n'y étant obligé par aucune bien séan-
e ; parce qu'il n'y venoit que ses gens, à
ui il recommandoit sans cesse le retran-
hement : de sorte qu'ils n'étoient pas sur-
pris de ce qu'il vivoit lui-même de la ma-
iere qu'il conseilloit aux autres de vivre.

Voilà comme il a passé cinq ans de sa vie, depuis trente jusqu'à trente-cinq, travaillant sans cesse pour Dieu, pour le prochain & pour lui-même, en tâchant de se perfectionner de plus en plus : & on pouroit dire en quelque façon que c'est tout le tems qu'il a vécu, car les quatre années que Dieu lui a données après, n'ont été qu'une continuelle langueur. Ce n'étoit pas proprement une maladie qui fut venuë nouvellement ; mais un redoublement des grandes indispositions où il avoit été sujet dés sa jeunesse. Mais il en fut alors attaqué avec tant de violence qu'enfin il y a succombé, & durant tout ce tems il n'a pû en tout travailler un instant à ce grand ouvrage qu'il avoit entrepris pour la Religion, ni assister les personnes qui s'adressoient à lui pour avoir des avis ni de bouche, ni par écrit ; car ses maux étoient si grands qu'il ne pouvoit les satisfaire, quoi qu'il en eût un grand desir.

Ce renouvellement de ses maux commença par un mal de dents, qui lui ôta

absolument le sommeil. Dans ses grandes veilles il lui vint une nuit dans l'esprit sans dessein quelques pensées sur la proposition de la Roulette. Cette pensée étant suivie d'une autre, & celle-ci d'une autre, enfin une multitude de pensées, qui se succedérent les unes aux autres, lui découvrirent comme malgré lui, la démonstration de toutes ces choses, dont il fut lui-même surpris. Mais comme il y avoit long-tems qu'il avoit renoncé à toutes ces connoissances, il ne s'avisa pas seulement de les écrire : néanmoins en ayant parlé par occasion à une personne à qui il devoit toute sorte de déference, par respect & par reconnoissance de l'affection dont il l'honoroit ; Cette personne qui est aussi considérable par sa pieté que par les éminentes qualitez de son esprit, & par la grandeur de sa naissance, ayant formé sur cela un dessein qui ne regardoit que la gloire de Dieu, trouva à propos qu'il en usât comme il fit, & qu'ensuite il le fit imprimer.

Ce fut seulement alors qu'il l'écrivit, mais avec une précipitation extrême en huit jours : car c'étoit en même-tems que les imprimeurs travailloient, fournissant à deux en même-tems, sur deux differens traitez, sans que jamais il en eût d'autres copies que celle qui fut faite pour l'impression ; ce qu'on ne sçût que six mois aprés que la chose fut trouvée.

Cependant ses infirmitez continuant toûjours sans lui donner un seul moment de relâche, le réduisirent, comme j'ai dit, à ne pouvoir plus travailler & à ne voir quasi per-

perſonne. Mais ſi elles l'empêcherent de ſervir le public & les particuliers, elles ne furent point inutiles pour lui-même, & il les a ſouffertes avec tant de paix & tant de patience, qu'il y a ſujet de croire que Dieu a voulu achever par là de le rendre tel qu'il le vouloit pour paroître devant lui : car durant cette longue maladie il ne s'eſt jamais détourné de ſes vûës, ayant toûjours dans l'eſprit ces deux grandes maximes, de renoncer à tout plaiſir & à toute ſuperfluité. Il les pratiquoit dans le plus fort de ſon mal avec une vigilance continuelle ſur ſes ſens, leur refuſant abſolument tout ce qui leur étoit agréable : & quand la néceſſité le contraignoit à faire quelque choſe qui pouvoit lui donner quelque ſatisfaction, il avoit une adreſſe merveilleuſe pour en détourner ſon eſprit, afin qu'il n'y prît point de part : par exemple, ſes continuelles maladies l'obligeant de ſe nourrir délicatement, il avoit un ſoin très grand de ne point gouter ce qu'il mangeoit, & nous avons pris garde, que quelque peine qu'on prit à lui chercher quelque viande agréable, à cauſe des dégoûts à quoi il étoit ſujet, jamais il n'a dit, voilà qui eſt bon : & encore lors qu'on lui ſervoit quelque choſe de nouveau ſelon les ſaiſons, ſi on lui demandoit aprés le repas s'il l'avoit trouvé bon, il diſoit ſimplement, il faloit m'en avertir devant, & je vous avouë que je n'y ai point pris garde ; & lors qu'il arrivoit que quelqu'un admiroit la bonté de quelque viande en ſa preſence, il ne le pouvoit ſouffrir, il apelloit cela, être ſenſuel, encore même que ce ne fut que des

choſes communes ; parce qu'il diſoit que c'étoit un marque pour contenter le goût, ce qui étoit toûjours mal.

Pour éviter d'y tomber il n'a jamais voulu permettre qu'on lui fit aucune ſauce ni ragoût, non pas même de l'orange & du verjus, ni rien de tout ce qui excite l'apetit, quoi qu'il aîmât naturellement toutes ces choſes. Et pour ſe tenir dans des bornes réglées il avoit pris garde dés le commencement de ſa retraite, à ce qu'il faloit pour ſon eſtomach ; & depuis cela il avoit réglé tout ce qu'il devoit manger, en ſorte que quelque apetit qu'il eût, il ne paſſoit jamais cela, & quelque dégoût qu'il eût il faloit qu'il le mangeât ; & lors qu'on lui demandoit la raiſon pourquoi il ſe contraignoit ainſi, il diſoit que c'étoit le beſoin de ſon eſtomach qu'il faloit ſatisfaire & non pas ſon apetit.

La mortification de ſes ſens n'alloit pas ſeulement, à ſe retrancher tout ce qui pouvoit leur être agréable ; mais encore à ne leur rien refuſer, par cette raiſon, qu'il pouroit leur déplaire, ſoit par ſa nourriture, ſoit par ſes remedes. Il a pris quatre ans durant des conſommez ſans en témoigner le moindre dégoût, il prenoit toutes les choſes qu'on lui ordonnoit pour ſa ſanté, ſans aucune peine, quelques difficiles qu'elles fuſſent : & lors que je m'étonnois de ce qu'il ne témoignoit pas la moindre répugnance en les prenant ; il ſe mocquoit de moi, & me diſoit, qu'il ne pouvoit comprendre lui-même comme on pouvoit témoigner de la répugnance, quand on pre-

Digitized by Google

noit une médecine volontairement, après qu'on avoit été averti qu'elle étoit mauvaise, & qu'il n'y avoit que la violence, ou la surprise qui dûssent produire cet effet. C'est en cette maniere qu'il travailloit sans cesse à la mortification.

Il avoit un amour si grand pour la pauvreté, qu'elle lui étoit toûjours presente, de sorte que dés qu'il vouloit entreprendre quelque chose, ou que quelqu'un lui demandoit conseil, la premiere pensée qui lui venoit en l'esprit, c'étoit de voir si la pauvreté pouvoit être pratiquée. Une des choses sur lesquelles il s'examinoit le plus, c'étoit cette fantaisie de vouloir exceller en tout, comme de se servir en toutes choses des meilleurs ouvriers & autres choses semblables. Il ne pouvoit encore souffrir qu'on cherchât avec soin toutes ses commoditez, comme d'avoir toutes choses prés de soi, & mille autres choses qu'on fait sans scrupule, parce qu'on ne croit pas qu'il y ait du mal. Mais il n'en jugeoit pas de même & nous disoit qu'il n'y avoit rien de si capable d'éteindre l'esprit de pauvreté, que cette recherche curieuse de ses commoditez, de cette bien-séance qui porte à vouloir toûjours avoir du meilleur & mieux fait; & il nous disoit que pour les ouvriers, il faloit toûjours choisir les plus pauvres & les plus gens de bien, & non pas cette excélence qui n'est jamais nécessaire, & qui ne sçauroit jamais être utile. Il s'écrioit quelquefois, si j'avois le cœur aussi pauvre que l'esprit, je serois bienheureux, car je suis merveilleusement persuadé que la pau-

vreté est un grand moyen pour faire son salut !

Cet amour qu'il avoit pour la pauvreté le portoit à aimer les pauvres avec tant de tendresse, qû'il n'a jamais pû refuser l'aumône, quoi qu'il n'en fit que de son nécessaire, ayant peu de bien, & étant obligé de faire une dépense qui excédoit son revenu à cause de ses infirmitez. Mais lors qu'on lui vouloit representer cela, quand il faisoit quelque aumône considérable, il se fâchoit & disoit, j'ai remarqué une chose, que quelque pauvre qu'on soit, on laisse toûjours quelque chose en mourant, ainsi il fermoit la bouche, & il a été quelquefois si avant, qu'il s'est réduit à prendre de l'argent au change, pour avoir donné aux pauvres tout ce qu'il avoit, & ne voulant pas aprés cela importuner ses amis.

Dés que l'affaire des carosses fut établie, il me dit qu'il vouloit demander mille francs par avance pour sa part à des fermiers avec qui l'on traitoit, si l'on pouvoit demeurer d'accord avec eux, parce qu'ils étoient de sa connoissance, pour envoyer aux pauvres de Blois, & comme je lui disois que l'affaire n'étoit pas assez sûre pour cela, & qu'il faloit attendre à une autre année; il me fit aussi-tôt cette réponse, qu'il ne voyoit pas un grand inconvénient à cela, parce que s'ils perdoient, il le leur rendroit de son bien, & qu'il n'avoit garde d'attendre à une autre année, parce que le besoin étoit trop pressant pour differer la charité; Et comme on ne s'accordoit pas avec ces personnes, il ne pût executer cet-

te résolution, par laquelle il nous faisoit voir la verité de ce qu'il nous avoit dit tant de fois, qu'il ne souhaitoit avoir du bien que pour en assister les pauvres; puis qu'en même-tems que Dieu lui donnoit l'esperance d'en avoir, il commençoit à le distribuer par avance, avant même qu'il en fut assûré.

Sa charité envers les pauvres avoit toûjours été fort grande, mais elle étoit si fort redoublée à la fin de sa vie, que je ne pouvois le satisfaire d'avantage que de l'en entretenir. Il m'exhortoit avec grand soin depuis quatre ans à me consacrer au service des pauvres & à y porter mes enfans. Et quand je lui disois que je craignois que cela ne me divertit du soin de ma famille, il me disoit que ce n'étoit que manque de bonne volonté; & comme il y a divers degrez dans cette vertu, on peut bien la pratiquer en sorte que cela ne nuise point aux affaires domestiques. Il disoit que c'étoit la vocation generale des Chrétiens, & qu'il ne faloit point de marque particuliere pour sçavoir si on y étoit apellé, parce que cela étoit certain, que c'est sur cela que JESUS-CHRIST jugera le monde, & que quand on considéroit que la seule omission de cette vertu est cause de la damnation, cette seule pensée seroit capable de nous porter à nous dépoüiller de tout, si nous avions de la foi. Il nous disoit encore, que la fréquentation des pauvres est extrêmement utile, en ce que voyant continuellement les miseres dont ils sont accablez, & que même dans l'extrêmité de leurs maladies

ils manquoient des choſes les plus néceſſaires, après cela il faudroit être bien dur pour ne pas ſe priver volontairement des commoditez inutiles & des ajuſtemens ſuperflus.

Tous ces diſcours nous excitoient & nous portoient quelquefois à faire des préparations pour trouver des moyens pour des réglemens generaux qui pourvûſſent à toutes les néceſſitez ; mais il ne trouvoit pas cela bon, & il diſoit que nous n'étions pas apellez au général, mais au particulier, & qu'il croyoit que la maniere la plus agréable à Dieu étoit de ſervir les pauvres pauvrement, c'eſt-à-dire chacun ſelon ſon pouvoir, ſans ſe remplir l'eſprit de ces grands deſſeins qui tiennent de cette excélence dont il blâmoit la recherche en toutes choſes. Ce n'eſt pas qu'il trouvât mauvais l'établiſſement des hôpitaux generaux, au contraire il avoit beaucoup d'amour pour cela, comme il l'a bien témoigné par ſon teſtament ; mais il diſoit que ces grandes entrepriſes étoient réſervées à de certaines perſonnes que Dieu deſtinoit à cela, qu'il conduiſoit quaſi viſiblement ; mais que ce n'étoit pas la vocation generale de tout le monde, comme l'aſſiſtance journaliere & particuliere des pauvres.

Voilà une partie des inſtructions qu'il nous donnoit, pour nous porter à la pratique de cette vertu qui tenoit une ſi grande place dans ſon cœur, c'eſt un petit échantillon qui nous fait voir la grandeur de ſa charité. Sa pureté n'étoit pas moindre, & il avoit un ſi grand reſpect pour cette vertu

Digitized by Google

qu'il étoit continuellement en garde pour empêcher qu'elle ne fut blessée, ou dans lui ou dans les autres, & il n'est pas croyable combien il étoit exact sur ce point. J'en étois même dans la crainte, car il trouvoit à redire en des discours que je faisois & que je croyois très innocens, & dont il me faisoit ensuite voir les défauts que je n'aurois jamais connus sans ses avis. Si je disois quelquefois par occasion, que j'avois vû une belle femme, il se fâchoit, & me disoit qu'il ne faloit jamais tenir ces discours devant des laquais ni de jeunes gens, parce que je ne sçavois pas quelle pensée je pourois exciter par là en eux. Il ne pouvoit souffrir aussi les caresses que je recevois de mes enfans, & il me disoit qu'il faloit les en déshabituer, & que cela ne pouvoit que leur nuire; & qu'on leur pouvoit témoigner de la tendresse en mille autres manieres. Voilà les instructions qu'il me donnoit là-dessus, & voilà quelle étoit sa vigilance pour la conservation de la pureté dans lui & dans les autres.

Il lui arriva une rencontre, environ trois mois avant sa mort, qui en fut une preuve bien sensible, & qui fait voir en même-tems la grandeur de sa charité : comme il revenoit un jour de la Messe de saint Sulpice, il vint à lui une jeune fille d'environ quinze ans (fort belle) qui lui demandoit l'aumône; il fut touché de voir cette personne exposée à un danger si évident; il lui demanda qui elle étoit, & ce qui l'obligeoit à demander ainsi l'aumône : & ayant sçû qu'elle étoit de la campagne, & que son

pere étoit mort, & que sa mere étant tombée malade, on l'avoit portée à l'Hôtel-Dieu ce jour là même, il crût que Dieu la lui avoit envoyée aussi-tôt qu'elle avoit été dans le besoin : de sorte que dès l'heure même, il la mena au Seminaire, où il la mit entre les mains d'un bon Prêtre à qui il donna de l'argent, & le pria d'en prendre soin, & de la mettre en quelque condition où elle pût recevoir de la conduite à cause de sa jeunesse, & où elle fut en sûreté de sa personne. Et pour le soulager dans ce soin, il lui dit qu'il lui envoyeroit le lendemain une femme pour lui acheter des habits & tout ce qui lui seroit nécessaire pour la mettre en état de pouvoir servir une maîtresse. Le lendemain il lui envoya une femme qui travailla si bien avec ce bon Prêtre, qu'après l'avoir fait habiller ils la mirent dans une bonne condition. Et cet Ecclesiastique ayant demandé à cette femme le nom de celui qui faisoit cette charité, elle lui dit qu'elle n'avoit point charge de le dire, mais qu'elle le viendroit voir de tems en tems pour pourvoir avec lui aux besoins de cette fille : & il la pria d'obtenir de lui la permission de lui dire son nom. Je vous promets que je n'en parlerai jamais pendant sa vie, mais si Dieu permettoit qu'il mourut avant moi, j'aurois de la consolation de publier cette action, car je la trouve si belle que je ne puis soufftir qu'elle demeure dans l'oubli. Ainsi par cette seule rencontre ce bon Ecclesiastique sans le connoître, jugeoit combien il avoit de charité & d'amour pour la pureté. Il avoit une extrême tendresse pour

nous ; mais cette affection n'alloit pas jusqu'à l'attachement. Il en donna une preuve bien sensible à la mort de ma sœur qui précéda la sienne de dix mois. Lors qu'il reçût cette nouvelle, il ne dit rien sinon, Dieu nous fasse la grace d'aussi bien mourir : & il s'est toûjours depuis tenu dans une soumission admirable aux ordres de la providence de Dieu, sans faire jamais réflexion que sur les grandes graces que Dieu avoit faites à ma sœur pendant sa vie, & les circonstances du tems de sa mort, ce qui lui faisoit dire sans cesse : Bien-heureux ceux qui meurent, pourvû qu'ils meurent au Seigneur. Lors qu'il me voyoit dans de continuelles afflictions pour cette perte que je ressentois si fort, il se fâchoit & me disoit que cela n'étoit pas bien, & qu'il ne faloit pas avoir ces sentimens pour la mort des justes, & qu'il faloit au contraire loüer Dieu de ce qu'il l'avoit si fort récompensée des petits services qu'elle lui avoit rendus.

C'est ainsi qu'il faisoit voir qu'il n'avoit nulle attache pour ceux qu'il aimoit ; car s'il eût été capable d'en avoir, ç'eût été sans doute pour ma sœur, parce que c'étoit assûrement la personne du monde qu'il aimoit le plus. Mais il n'en demeura pas là, car non-seulement il n'avoit point d'attache pour les autres, mais il ne vouloit point du tout que les autres en eussent pour lui. Je ne parle point de ces attaches criminelles & dangereuses ; car cela est grossier & tout le monde le voit bien, mais je parle de ces amitiez les plus innocentes ; & c'étoit une des choses sur laquelle il s'observoit le plus.

régulierement, afin de n'y point donner de ſujet, & même pour l'empêcher: & comme je ne ſçavois pas cela, j'étois toute ſurpriſe des rebuts qu'il me faiſoit quelquefois, & je le diſois à ma ſœur, me plaignant à elle que mon frere ne m'aimoit pas, & qu'il ſembloit que je lui faiſois de la peine lors même que je lui rendois mes ſervices les plus affectionnez dans ſes infirmitez; ma ſœur me diſoit là-deſſus que je me trompois, qu'elle ſçavoit le contraire, qu'il avoit pour moi une affection auſſi grande que je le pouvois ſouhaiter. C'eſt ainſi que ma ſœur remettoit mon eſprit, & je ne tardois guere à en voir des preuves, car auſſi-tôt qu'il ſe preſentoit quelque occaſion où j'avois beſoin du ſecours de mon frere, il l'embraſſoit avec tant de ſoin & de témoignage d'affection, que je n'avois pas lieu de douter qu'il ne m'aimât beaucoup; de ſorte que j'attribuois au chagrin de ſa maladie, les manieres froides dont il recevoit les aſſiduitez que je lui rendois pour le divertir, & cette énigme ne m'a été expliquée que le jour même de ſa mort, qu'une perſonne des plus conſidérables par la grandeur de ſon eſprit & de ſa pieté, avec qui il avoit eu de grandes communications ſur la pratique de la vertu, me dit qu'il lui avoit donné cette inſtruction entr'autres, qu'il ne ſouffrit jamais de qui que ce fut, qu'on l'aimât avec attachement: que c'étoit une faute ſur laquelle on ne s'examine pas aſſez, parce qu'on n'en conçoit pas aſſez la grandeur; & qu'on ne conſidéroit pas qu'en fomentant & ſouffrant ces atta-

chemens, on occupoit un cœur qui ne devoit être qu'à Dieu seul : que c'étoit lui faire un larcin de la chose du monde qui lui étoit la plus précieuse. Nous avons bien vû ensuite que ce principe étoit bien avant dans son cœur, car pour l'avoir toûjours present, il l'avoit écrit de sa main sur un petit papier separé où il y avoit ces mots. Il est injuste qu'on s'attache, quoi qu'on le fasse avec plaisir & volontairement : je tromperois ceux en qui je ferois naître ce desir, car je ne suis la fin de personne, & n'ai dequoi le satisfaire. Ne suis-je pas prêt à mourir ? & ainsi l'objet de leur attachement mourra donc. Comme je serois coupable de faire croire une fausseté, quoi que je la persuadasse doucement, qu'on la crût avec plaisir, & qu'en cela on me fit plaisir : de même je suis coupable si je me fais aimer, & si j'attire les gens à s'attacher à moi, je dois avertir ceux qui seroient prêts à consentir au mensonge qu'ils ne le doivent pas croire, quelque avantage qu'il m'en revienne, & de même qu'ils ne doivent pas s'attacher à moi, car il faut qu'ils passent leur vie & leurs soins à plaire à Dieu & à le chercher.

Voilà de quelle maniere il s'instruisoit lui-même, & comme il pratiquoit si bien ses instructions que j'y avois été trompée moi-même, par ces marques que nous avons de ses pratiques qui ne sont venuës à nôtre connoissance que par hazard, on peut voir une partie des lumieres que Dieu lui donnoit pour la perfection de la vie Chrétienne.

Il avoit un si grand zele pour la gloire de Dieu qu'il ne pouvoit souffrir qu'elle fût violée en quoi que ce soit ; c'est ce qui le rendoit si ardent pour le service du Roy, qu'il résistoit à tout le monde lors des troubles de Paris, & toûjours depuis il apelloit des prétextes, toutes les raisons qu'on donnoit pour excuser cette rebellion, & il disoit, que dans un Etat établi en Republique comme Venise, c'étoit un grand mal de contribuer à y mettre un Roi, & opprimer la liberté des peuples à qui Dieu l'a donnée, mais que dans un Etat où la puissance Royale est établie, on ne pouvoit violer le respect qu'on lui doit que par un espece de sacrilége ; puis que c'est non seulement une image de la puissance de Dieu, mais une participation de cette même puissance à laquelle on ne pouvoit s'opposer sans résister visiblement à l'ordre de Dieu ; & qu'ainsi l'on ne pouvoit assez exagerer la grandeur de cette faute, outre qu'elle est toûjours accompagnée de la guerre civile qui est le plus grand peché que l'on puisse commettre contre la charité du prochain : & il observoit cette maxime si sincerement, qu'il a refusé dans ce tems-là des avantages trés considérables pour n'y pas manquer. Il disoit ordinairement qu'il avoit un aussi grand éloignement pour ce peché là, que pour assassiner le monde, ou pour voler sur les grands chemins ; & qu'enfin il n'y avoit rien qui fût plus contraire à son naturel, & sur quoi il fût moins tenté.

Ce sont là les sentimens où il étoit pour le service du Roi, aussi étoit-il irréconc-

iliable avec tous ceux qui s'y opoſoient ; & ce qui faiſoit voir que ce n'étoit pas par emperament ou par attache à ſes ſentimens, c'eſt qu'il avoit une douceur admirable pour ceux qui l'offençoient en particulier. En ſorte qu'il n'a jamais fait de difference de ceux-là d'avec les autres, & il oublioit ſi abſolument ce qui ne regardoit que ſa perſonne, qu'on avoit peine à l'en faire ouvenir, & il faloit pour cela circonſtancier les choſes. Et comme on admiroit uelquefois cela, il diſoit ; ne vous en onnez pas, ce n'eſt pas par vertu, c'eſt par ıbli réel, je ne m'en ſouviens point du ut. Cependant il eſt certain, qu'on voit r là que les offenſes qui ne regardoient que perſonne ne lui faiſoient pas de grandes preſſions, puis qu'il les oublioit ſi facilent ; car il avoit une mémoire ſi excélenqu'il diſoit ſouvent, qu'il n'avoit jamais n oublié des choſes qu'il avoit voulu reir.

l a pratiqué cette douceur dans la prati: des choſes deſobligeantes juſqu'à la fin, peu de tems avant ſa mort ayant été enſe (dans une partie qui lui étoit fort ſible) par une perſonne qui lui avoit de ndes obligations, & ayant en même-ıs, reçû un ſervice de cette perſonne, remercia avec tant de complimens & ivilitez qu'il en étoit exceſſif: cependant n'étoit pas par oubli, puiſque c'étoit ; le même tems ; mais c'eſt qu'en effet 'avoit point de reſſentiment pour les ıſes qui ne regardoient que ſa perſon-

Toutes ces inclinations dont j'ai remarqué les particularitez, se verront mieux en abregé par une peinture qu'il a faite de lui-même dans un petit papier écrit de sa main en cette maniere.

» J'aime la pauvreté parce que JESUS-» CHRIST l'a aimée. J'aime les biens parce » qu'ils donnent moyen d'en assister les mi-» serables. Je garde fidélité à tout le monde. » Je ne rends pas le mal à ceux qui m'en font, » mais je leur souhaite une condition pareil-» le à la mienne, où l'on ne reçoit pas le mal » ni le bien de la plûpart des hommes. J'essaïe » d'être toûjours véritable, sincere & fidéle » à tous les hommes, & j'ai une tendresse » de cœur pour ceux que Dieu m'a unis plus » étroitement; & soit que je sois seul ou à » vûë des hommes, j'ai en toutes mes ac-» tions, la vûë de Dieu qui les doit juger » & à qui je les ai toutes consacrées. Voilà » quels sont mes sentimens, & je benis tous » les jours de ma vie mon Redempteur qui » les a mis en moi, & qui d'un homme » plein de foiblesse, de misere, de concu-» piscence, d'orgueïl & d'ambition, a fait » un homme exempt de tous ces maux par » la force de la grace à laquelle tout en est » dû, n'ayant de moi que la misere & l'hor-» reur.

Pensées admirables.

Il s'étoit ainsi dépeint lui-même, afin qu'ayant continuellement devant les yeux la voye par laquelle Dieu le conduisoit, il ne pût jamais s'en détourner. Ses lumieres extraordinaires, jointes à la grandeur de son esprit, n'empêchoient pas une simplicité merveilleuse qui paroissoit dans toute la

suite de sa vie, & qui le rendoit exact à toutes les pratiques qui regardoient la religion. Il avoit un amour sensible pour tout l'Office divin, mais sur tout pour les petites Heures, parce qu'elles sont composées du Psaume cent dix-huit, dans lequel il trouvoit tant de choses admirables, qu'il sentoit de la délectation à le reciter. Quand il s'entretenoit avec ses amis de la beauté de ce Psaume, il se transportoit en sorte qu'il paroissoit hors de lui-même, & cette méditation l'avoit rendu si sensible à toutes les choses par lesquelles on tâche d'honorer Dieu, qu'il n'en négligeoit pas une. Lors qu'on lui envoyoit des billets tous les mois comme on fait en beaucoup de lieux, il les recitoit avec un respect admirable; & il en recitoit tous les jours la sentence; & dans les quatre dernieres années de sa vie, comme il ne pouvoit travailler, son principal divertissement étoit d'aller visiter les Eglises où il y avoit des reliques exposées, ou quelque solemnité; & il avoit pour cela un Almanach spirituel qui l'instruisoit des lieux où il y avoit des dévotions particulieres; & il faisoit tout cela si dévotement, & si simplement que ceux qui le voyoient en étoient surpris, ce qui a donné lieu à cette belle parole d'une personne très vertueuse & très éclairée, que la grace de Dieu se fait connoître dans les grands esprits par les petites choses, & dans les esprits communs par les grandes.

Cette grande simplicité paroissoit lors qu'on lui parloit de Dieu, ou de lui-même; de sorte que la veille de sa mort, un Eccle- Pensées admirables.

Digitized by Google

siastique qui est un homme d'une très grande science, & d'une très grande vertu, l'étant venu voir comme il l'avoit souhaité, & ayant demeuré une heure avec lui, il en sortit si édifié, qu'il me dit, allez, consolez-vous; si Dieu l'apelle, vous avez bien sujet de le loüer des graces qu'il lui fait : j'avois toûjours admiré beaucoup de grandes choses en lui, mais je n'y avois jamais remarqué la grande simplicité que je viens de voir; cela est incomparable dans un esprit tel que le sien, je voudrois de tout mon cœur être en sa place.

C'est Monsieur Beurrier depuis Abbé de sainte Genevié-ve.

Monsieur le Curé de saint Etienne qui l'a vû dans toute sa maladie, y voyoit la même chose, & disoit à toute heure, c'est un enfant, il est humble, il est soûmis comme un enfant. C'est par cette même simplicité qu'on avoit une liberté toute entiere de l'avertir de ses défauts, & il se rendoit aux avis qu'on lui donnoit, sans resistance. L'extrême vivacité de son esprit le rendoit quelquefois si impatient, qu'on avoit peine à le satisfaire, mais quand on l'avertissoit, ou qu'il s'apercevoit qu'il avoit fâché quelqu'un dans ses impatiences, il réparoit incontinent cela par des traitemens si doux, & par tant de bienfaits, que jamais il n'a perdu l'amitié de personne par là. Je tâche tant que je puis d'abreger, sans cela, j'aurois bien des particularitez à dire sur chacune des choses que j'ai marquées, mais comme je ne veux pas m'étendre, je viens à sa derniere maladie.

Elle commença par un dégoût étrange qui lui prit deux mois avant sa mort : son

Medecin lui conſeilla de s'abſtenir de manger du ſolide, & de ſe purger ; pendant qu'il étoit en cet état, il fit une action de charité bien remarquable. Il avoit chez lui un bon homme avec ſa femme, & tout ſon ménage, à qui il avoit donné une chambre, & à qui il fourniſſoit du bois, tout cela par charité, car il n'en tiroit point d'autre ſervice que de n'être point ſeul dans ſa maiſon : Ce bon homme avoit un fils qui étant tombé malade en ce tems-là de la petite verole ; mon frere qui avoit beſoin de mes aſſiſtances, eut peur que je n'euſſe de l'aprehenſion d'aller chez lui à cauſe de mes enfans. Cela l'obligea à penſer de ſe ſéparer de ce malade ; mais comme il craignoit qu'il ne fut en danger ſi on le tranſportoit en cet état hors de ſa maiſon, il aima mieux en ſortir lui-même, quoi qu'il fut déja fort mal, diſant, il y a moins de danger pour moi dans ce changement de demeure, c'eſt pourquoi il faut que ce ſoit moi qui quitte. Ainſi il ſortit de ſa maiſon le vingt-neuf Juin, pour venir chez nous, & il n'y rentra jamais, car trois jours aprés il commença d'être attaqué d'une colique trés violente qui lui ôtoit abſolument le ſommeil. Mais comme il avoit une grande force d'eſprit & un grand courage, il enduroit ſes douleurs avec une patience admirable. Il ne laiſſoit pas de ſe lever tous les jours, & de prendre lui-même ſes remedes, ſans vouloir ſouffrir qu'on lui rendit le moindre ſervice. Les Medecins qui le traitoient, voyoient que ſes douleurs étoient conſidérables, mais parce qu'il avoit le

poux fort bon, sans aucune altération ni aparence de fièvre, ils assuroient qu'il n'y avoit aucun péril, se servant même de ces mots, il n'y a pas la moindre ombre de danger. Nonobstant ces discours, voyant que la continuation de ses douleurs, & de ses grandes veilles l'affoiblissoit, dès le quatriéme jour de sa colique, & avant même que d'être alité, il envoya querir Monsieur le Curé & se confessa. Cela fit bruit parmi ses amis, & en obligea quelques-uns de le venir voir tout épouventez d'aprehension. Les medecins même en furent si surpris qu'ils ne pûrent s'empêcher de le témoigner, disant que c'étoit une marque d'aprehension, à quoi ils ne s'attendoient pas de sa part. Mon frere voyant l'émotion que cela avoit causé, en fut fâché & me dit, j'eusse voulu communier, mais puis que je voi qu'on est si surpris de ma confession, j'aurois peur qu'on ne le fût davantage. C'est pourquoi il vaut mieux differer, & Monsieur le Curé ayant été de cet avis, il ne communia pas. Cependant son mal continuoit, & comme Monsieur le Curé le venoit voir de tems en tems par visite, il ne perdoit pas une de ces occasions pour se confesser, & il n'en disoit rien de peur d'effrayer le monde, parce que les Médecins assuroient toûjours qu'il n'y avoit nul danger à sa maladie, & en effet il y eut quelque diminution en ses douleurs, en sorte qu'il se levoit quelquefois dans sa chambre. Elles ne le quitterent jamais néanmoins tout-à-fait, & même elles revenoient quelquefois, & il maigrissoit aussi beaucoup; ce qui

Digitized by Google

n'effrayoit pas beaucoup les Medecins : mais quoi qu'ils pussent dire, il dit toûjours qu'il étoit en danger & ne manqua pas de se confesser toutes les fois que Monsieur le Curé le venoit voir. Il fit même son testament durant ce tems-là, où les pauvres ne furent pas oubliez, & il se fit violence pour ne leur pas donner davantage, car il me dit que si Monsieur Perier eût été à Paris, & qu'il y eût consenti, il auroit disposé de tout son bien en faveur des pauvres, & enfin il n'avoit rien dans l'esprit & dans le cœur que les pauvres, & il me disoit quelquefois, d'où vient que je n'ai jamais rien fait pour les pauvres, quoi que j'aye toûjours eu un si grand amour pour eux ? Je lui dis, c'est que vous n'avez jamais eu assez de bien pour leur donner de grandes assistances, & il me répondit, puisque je n'avois pas de bien pour leur en donner, je devois leur avoir donné mon tems & ma peine : c'est à quoi j'ai failli, & si les Medecins disent vrai, & si Dieu permet que je releve de cette maladie, je suis résolu de n'avoir point d'autre emploi, ni point d'autre occupation tout le reste de ma vie, que le service des pauvres ; ce sont les sentimens dans lesquels Dieu l'a pris.

Il joignoit à cette ardente charité, pendant sa maladie, une patience si admirable, qu'il édifioit & surprenoit toutes les personnes qui étoient autour de lui, & il disoit à ceux qui lui témoignoient avoir de la peine de voir l'état où il étoit, que pour lui, il n'en avoit pas, & qu'il apréhendoit même de guerir : & quand on lui en demandoit

la raison, il disoit, c'est que je connois les dangers de la santé, & les avantages de la maladie. Il disoit encore au plus fort de ses douleurs, quand on s'affligeoit de les lui voir souffrir, ne me plaignez point, la maladie est l'état naturel des Chrétiens, parce qu'on est par là, comme on devroit toûjours être, dans la souffrance des maux, dans la privation de tous les biens, & de tous les plaisirs des sens, exempt de toutes les passions qui travaillent pendant tout le cours de la vie, sans ambition, sans avarice, dans l'attente continuelle de la mort. N'est-ce pas ainsi que les Chrétiens devroient passer la vie, & n'est-ce pas un grand bonheur quand on se trouve, par necessité, dans l'état où l'on est obligé d'être, & qu'on n'a autre chose à faire qu'à se soumettre humblement & paisiblement? c'est pourquoi je ne demande autre chose que de prier Dieu qu'il me fasse cette grace. Voilà dans quel esprit il enduroit tous ses maux.

Il souhaitoit beaucoup de communier, mais ses Medecins s'y opposoient, disant qu'il ne le pouvoit faire à jeun, à moins que ce ne fût la nuit, ce qu'il ne trouvoit pas à propos de faire sans necessité, & que pour communier en viatique il faloit être en danger de mort, ce qui ne se trouvant pas en lui, ils ne pouvoient pas lui donner ce conseil. Cette résistance le fâchoit, mais il étoit contraint d'y ceder. Cependant sa colique continuant toûjours, on lui ordonna de boire des eaux, qui en effet le soulagerent beaucoup; mais au sixiéme d'Aoust, il sentit un grand étourdissement avec une

grande douleur de tête ; & quoique les Medecins ne s'étonnassent pas de cela, & qu'ils l'assurassent que ce n'étoit que la vapeur des eaux, il ne laissa pas de se confesser, & il demanda avec des instances incroyables qu'on le fit communier, & qu'au nom de Dieu on trouvât moyen de remédier à tous les inconvéniens qu'on lui avoit alléguez jusqu'alors ; & il pressa tant pour cela, qu'une personne qui se trouva presente, lui reprocha qu'il avoit de l'inquiétude, & qu'il devoit se rendre au sentiment de ses amis, qu'il se portoit mieux & qu'il n'avoit presque plus de colique, & que ne lui restant plus qu'une vapeur d'eau, il n'étoit pas juste qu'il se fit porter le saint Sacrement ; qu'il valoit mieux differer pour faire cette action à l'Eglise. Il répondit à cela, on ne sent pas mon mal, & on y sera trompé : ma douleur de tête a quelque chose de fort extraordinaire : néanmoins voyant une si grande opositon à son desir il n'osa plus en parler, mais il dit, puis qu'on ne me veut pas accorder cette grace, j'y voudrois bien supléer par quelque bonne œuvre, & ne pouvant pas communier dans le chef, je voudrois bien communier dans les membres ; & pour cela j'ai pensé d'avoir céans un pauvre malade, à qui on rende les mêmes services qu'à moi, qu'on prenne une garde exprès, & enfin qu'il n'y ait aucune difference de lui à moi, afin que j'aye cette consolation de sçavoir qu'il y a un pauvre aussi bien traité que moi, dans la confusion que je souffre de me voir dans la grande abondance de toutes choses où

je me vois. Car quand je pense qu'au même tems que je suis si bien, il y a une infinité de pauvres qui sont plus malades que moi, & qui manquent des choses les plus nécessaires, cela me fait une peine, que je ne puis suporter, & ainsi je vous prie de demander un malade à Monsieur le Curé pour le dessein que j'ai.

J'envoyai à Monsieur le Curé, à l'heure même, qui manda qu'il n'y en avoit point qui fut en état d'être transporté, mais qu'il lui donneroit, aussi-tôt qu'il seroit gueri, un moyen d'exercer la charité, en se chargeant d'un vieux homme dont il prendroit soin le reste de sa vie; car Monsieur le Curé ne doutoit pas alors qu'il ne dût guerir.

Comme il vit qu'il ne pouvoit pas avoir un pauvre en sa maison avec lui, il me pria donc de lui faire cette grace, de le faire porter aux incurables, parce qu'il avoit grand desir de mourir en la compagnie des pauvres. Je lui dis que les Medecins ne trouvoient pas à propos de le transporter en l'état où il étoit, ce qui le fâcha beaucoup: il me fit promettre que s'il avoit un peu de relâche, je lui donnerois cette satisfaction.

Cependant cette douleur de tête augmentant, il la souffroit toûjours comme tous les autres maux, c'est-à-dire, sans se plaindre; & une fois dans le plus fort de sa douleur, le dix-septiéme Août, il me pria de faire une consultation, mais il entra en même-tems en scrupule, & me dit, je crains qu'il n'y ait trop de recherche dans cette demande. Je ne laissai pourtant pas de la faire, & les Medecins lui ordonnerent de boire du petit lait,

Digitized by Google

l'assurant toûjours qu'il n'y avoit nul danger, & que ce n'étoit que la migraine mêlée avec la vapeur des eaux : néanmoins quoi qu'ils pussent dire, il ne les crut jamais, & me pria d'avoir un Ecclesiastique pour passer la nuit auprès de lui ; & moi-même je le trouvai si mal que je donnai ordre, sans en rien dire, d'aporter des cierges, & tout ce qu'il faloit pour le faire communier le lendemain matin.

Les aprêts ne furent pas inutiles, mais ils servirent plûtôt que nous n'avions pensé, car environ minuit, il lui prit une convulsion si violente, que quand elle fut passée, nous crûmes qu'il étoit mort, & nous avions cet extrême déplaisir, avec tous les autres, de le voir mourir sans le Sacrement, après l'avoir demandé si souvent avec tant d'instances : mais Dieu qui vouloit récompenser un desir si fervent & si juste, suspendit comme par un miracle cette convulsion, & lui rendit son jugement entier, comme dans sa parfaite santé ; en sorte que Monsieur le Curé entrant dans sa chambre avec le saint Sacrement, lui cria, voici celui que vous avez tant desiré. Ces paroles acheverent de le réveiller, & comme Monsieur le Curé aprocha pour lui donner la Communion, il fit un effort, & il se leva seul à moitié, pour le recevoir avec plus de respect, & Monsieur le Curé l'ayant interrogé, suivant la coûtume, sur les principaux Misteres de la foi, il répondit distinctement, oüi Monsieur, je croi tout cela de tout mon cœur. Ensuite il reçût le saint Viatique & l'Extrême-Onction avec des sentimens si tendres, qu'il

en verſoit des larmes : il répondit à tout ; remercia Monſieur le Curé, & lors qu'il le benit avec le ſaint Ciboire, il dit, que Dieu ne m'abandonne jamais, ce qui fut comme ſes dernieres paroles, car après avoir fait ſon action de graces, un moment après, ſes convulſions le reprirent qui ne le quitterent plus, & qui ne lui laiſſerent pas un inſtant de liberté d'eſprit : elles durerent juſqu'à ſa mort qui fut vingt-quatre heures après, le dix-neuviéme d'Aouſt mil ſix cens ſoixante deux, à une heure du matin, âgé de trente-neuf ans deux mois.

FIN.

Nobi-

Nobiliſſimi Scutarii Blaſii Paſcalis Tumulus.

D. O. M.

Blaſius Paſcalis Scutarius Nobilis

Hic Jacet.

Pietas ſi non moritur, æternum Vivet;
Vir Conjugii neſcius,
Religione Sanctus, Virtute Clarus,
Doctrinâ Celebris,
Ingenio acutus,
Sanguine & animo pariter illuſtris,
Doctus, non Doctor,
Æquitatis amator,
Veritatis defenſor,
Virginum Ultor,
Chriſtianæ Moralis Corruptorum Acerrimus hoſtis.
Hunc Rhetores amant Facundum,
Hunc Scriptores norunt Elegantem,
Hunc Mathematici ſtupent profundum,
Hunc Philoſophi quærunt Sapientem,
Hunc Doctores laudant Theologum,
Hunc Pii venerantur Auſterum,
Hunc Omnes mirantur, Omnibus Ignotum,
Omnibus licet Notum.

Digitized by Google

Quid plura, Viator, quem perdidimus

PASCALEM

IS LUDOV. *erat* MONTALTIUS.

Heu!

Satis dixi, urgent Lacrymæ,
Sileo.

Et qui bene precaberis, bene tibi eveniat,
Et vivo & mortuo.

Vixit An. 39. m. 2. Obiit an. rep. Sal. 1662. 14. Kal. Sept.

ΩΛΕΤΟ ΠΑΣΚΑΛΙΟΣ

ΦΕΥ, ΦΕΥ, ΠΕΝΘΟΣ ΟΣΟΝ

Posuit A. P. D. C. Mœrens Aurelian. Canonista.

Cecidit Pascalis.
Heu! Heu! qualis Luctus!

MOnsieur Pascal est enterré à Paris, à saint Etienne du Mont sa Paroisse, derriere le Maître Autel, prés la Chapelle de la Vierge à main droite, près du coin du Pillier de la même Chapelle: l'Epitaphe est aterrée, mais elle est effacée.

Digitized by Google

50

PENSÉES
DE
M. PASCAL
SUR
LA RELIGION,
ET SUR
QUELQUES AUTRES SUJETS

Qui ont été trouvées après sa mort parmi ses papiers.

Digitized by Google

Digitized by Google

PREFACE,

Où l'on fait voir de quelle maniere ces Penſées ont été écrites & recuëillies ; ce qui en a fait retarder l'impreſſion, quel étoit le deſſein de Monſieur Paſcal dans cet Ouvrage ; & de quelle ſorte il a paſſé les dernieres années de ſa vie.

MONSIEUR PASCAL ayant quitté fort jeune l'étude des Mathématiques, de la Phyſique, & des autres ſciences profanes, dans leſquelles il avoit fait un ſi grand progrés, qu'il y a eu aſſurément peu de perſonnes qui ayent pénétré plus avant que lui dans les matieres particulieres qu'il en a traitées, il commença vers la trentiéme année de ſon âge, à s'apliquer à des choſes plus ſerieuſes & plus relevées, & à s'adonner uniquement, autant que ſa ſanté le pût permettre, à l'étude de l'Ecriture, des Peres, & de la Morale Chrétienne.

Mais quoi qu'il n'ait pas moins excellé dans ces ſortes de ſciences qu'il avoit fait dans les autres, comme il l'a bien fait paroître par des Ouvrages qui paſſent pour aſſez achevez en leur genre, on peut dire néanmoins que ſi Dieu eût permis qu'il eût travaillé quelque-tems à celui qu'il avoit deſſein de faire ſur la Religion, & auquel il vouloit employer tout le reſte de ſa vie, cet ouvrage eût beaucoup ſurpaſſé tous les au-

tres qu'on a vûs de lui ; parce qu'en effet les vûës qu'il avoit sur ce sujet, étoient infiniment au-dessus de celles qu'il avoit sur toutes les autres choses.

Je crois qu'il n'y aura personne qui n'en soit facilement persuadé en voyant seulement le peu que l'on en donne à present, quelque imparfait qu'il paroisse ; & principalement sçachant la maniere dont il y a travaillé, & toute l'histoire du recuëil qu'on en a fait. Voici comment tout cela s'est passé.

Monsieur Pascal conçût le dessein de cet ouvrage plusieurs années avant sa mort : mais il ne faut pas néanmoins s'étonner s'il fut si long-tems sans en rien mettre par écrit : car il avoit toûjours accoûtumé de songer beaucoup aux choses & de les disposer dans son esprit avant que de les produire au dehors, pour bien considérer & examiner avec soin, celles qu'il faloit mettre les premieres ou les dernieres, & l'ordre qu'il leur devoit donner à toutes, afin qu'elles pussent faire l'effet qu'il desiroit. Et comme il avoit une mémoire excélente & qu'on peut dire même prodigieuse, ensorte qu'il a souvent assuré qu'il n'avoit jamais rien oublié de ce qu'il avoit une fois bien imprimé dans son esprit, lors qu'il s'étoit ainsi quelque-tems apliqué à un sujet, il ne craignoit pas que les pensées qui lui étoient venuës lui pussent jamais échaper ; & c'est pourquoi il differoit assez souvent de les écrire, soit qu'il n'en eût pas le loisir, soit que sa santé, qui a presque toûjours été languissante & imparfaite, ne fut

pas assez forte pour lui permettre de travailler avec aplication.

C'est ce qui a été cause que l'on a perdu à sa mort, la plus grande partie de ce qu'il avoit déja conçû touchant son dessein. Car il n'a presque rien écrit des principales raisons dont il vouloit se servir, des fondemens sur lesquels il prétendoit apuyer son ouvrage, & de l'ordre qu'il vouloit y garder; ce qui étoit assurement trés considérable. Tout cela étoit tellement gravé dans son esprit & dans sa mémoire, qu'ayant négligé de l'écrire lors qu'il l'auroit peut être pû faire, il se trouva, lors qu'il l'auroit bien voulu, hors d'état d'y pouvoir du tout travailler.

Il se rencontra néanmoins une occasion il y a environ dix ou douze ans, en laquelle on l'obligea, non pas d'écrire ce qu'il avoit dans l'esprit sur ce sujet-là, mais d'en dire quelque chose de vive voix. Il le fit donc en presence & à la priere de plusieurs personnes trés considérables de ses amis. Il leur dévelopa en peu de mots le plan de tout son ouvrage: il leur representa ce qui en devoit faire le sujet & la matiere: il leur en raporta en abregé les raisons & les principes: & il leur expliqua l'ordre & la suite des choses qu'il y vouloit traiter. Et ces personnes qui sont aussi capables qu'on le puisse être, de juger de ces sortes de choses, avoüent qu'elles n'ont jamais rien entendu de plus beau, de plus fort, de plus touchant, ni de plus convaincant; qu'elles en furent charmées; & que ce qu'elles virent de ce projet & de ce dessein dans un dis-

cours de deux ou trois heures, fait ainsi sur le champ & sans avoir été prémedité ni travaillé, leur fit juger ce que ce pouroit être un jour, s'il étoit jamais executé & conduit à sa perfection, par une personne dont elles connoissoient la force & la capacité; qui avoit accoûtumé de tant travailler tous ses ouvrages, qu'il ne se contentoit presque jamais de ses premieres pensées quelques bonnes qu'elles parussent aux autres, & qui a refait souvent jusqu'à huit ou dix fois, des pieces que tout autre que lui trouvoit admirables dés la premiere.

Aprés qu'il leur eût fait voir quelles sont les preuves qui font le plus d'impression sur l'esprit des hommes, & qui sont les plus propres à les persuader, il entreprit de montrer que la Religion Chrétienne avoit autant de marques de certitudes & d'évidence que les choses qui sont reçûës dans le monde pour les plus indubitables.

Pour entrer dans ce dessein il commença d'abord par une peinture de l'homme, où il n'oublia rien de tout ce qui le pouvoit faire connoître & au dedans & au dehors de lui-même, jusqu'aux plus secrets mouvemens de son cœur. Il supposa ensuite un homme qui ayant toûjours vécu dans une ignorance generale, & dans l'indifference à l'égard de toutes choses, & sur tout à l'égard de soi-même, vient enfin à se considérer dans ce tableau, & à examiner ce qu'il est. Il est surpris d'y découvrir une infinité de choses ausquelles il n'a jamais pensé, & il ne sçauroit remarquer sans étonnement & sans admiration, tout ce que Monsieur

Digitized by Google

Pascal lui fait sentir de sa grandeur & de sa bassesse, de ses avantages & de ses foiblesses, du peu de lumiere qui lui reste, & des ténébres qui l'environnent presque de toutes parts, & enfin de toutes les contrarietez étonnantes qui se trouvent dans sa nature. Il ne peut plus aprés cela demeurer dans l'indifference, s'il a tant soit peu de raison: & quelque insensible qu'il ait été jusqu'alors, il doit souhaiter, aprés avoir ainsi connu ce qu'il est, de connoître d'où il vient, & ce qu'il doit devenir.

Monsieur Pascal l'ayant mis dans cette disposition de chercher à s'instruire sur un doute si important, il l'adresse premierement aux Philosophes; & c'est là qu'aprés lui avoir dévelopé tout ce que les plus grands Philosophes de toutes les sectes, ont dit sur le sujet de l'homme, il lui fait observer tant de défauts, tant de foiblesses, tant de contradictions, & tant de fausseтez dans tout ce qu'ils en ont avancé, qu'il n'est pas difficile à cet homme de juger que ce n'est pas-là où il s'en doit tenir.

Il lui fait ensuite parcourir tout l'Univers & tous les âges, pour lui faire remarquer une infinité de Religions qui s'y rencontrent; mais il lui fait voir en mêmetems, par des raisons si fortes & si convaincantes, que toutes ces Religions ne sont remplies que de vanité, que de folie, que d'erreurs, que d'égaremens, & d'extravagances, qu'il n'y trouve rien encore qui le puisse satisfaire.

Enfin il lui fait jetter les yeux sur le peuple Juif, & il lui en fait observer des cir-

conſtances ſi extraordinaires, qu'il attire facilement ſon attention. Aprés lui avoir repreſenté tout ce que ce peuple a de ſingulier, il s'arrête particulierement à lui faire remarquer un livre unique par lequel il ſe gouverne, & qui comprend tout enſemble ſon hiſtoire, ſa loi & ſa Religion. A peine a-t'il ouvert ce livre, qu'il y aprend que le monde eſt l'ouvrage d'un Dieu, & que c'eſt ce même Dieu qui a créé l'homme à ſon image, & qui l'a doüé de tous les avantages du corps & de l'eſprit qui convenoient à cet état. Quoi qu'il n'ait rien encore qui le convainque de cette verité, elle ne laiſſe pas de lui plaire; & la raiſon ſeule ſuffit pour lui faire trouver plus de vrai-ſemblance dans cette ſupoſition, qu'un Dieu eſt l'auteur des hommes & de tout ce qu'il y a, tant dans l'Univers, que dans tout ce que ces mêmes hommes ſe ſont imaginez par leurs propres lumieres. Ce qui l'arrête en cet endroit eſt de voir par la peinture qu'on lui a faite de l'homme, qu'il eſt bien éloigné de poſſeder tous ces avantages qu'il a dû avoir lors qu'il eſt ſorti des mains de ſon auteur; mais il ne demeure pas long-tems dans ce doute; car dés qu'il pourſuit la lecture de ce même livre, il trouve, qu'aprés que l'homme eût été créé de Dieu dans l'état d'innocence, & avec toute ſorte de perfection, la premiere action qu'il fit fut de ſe révolter contre ſon Créateur, & d'employer tous les avantages qu'il en avoit reçûs pour l'offenſer.

Monſieur Paſcal lui fait alors compren-

Digitized by Google

dre, que ce crime ayant été le plus grand de tous les crimes en toutes ſes circonſtances, il avoit été puni non-ſeulement dans ce premier homme, qui étant déchû par là de ſon état, tomba tout d'un coup dans la miſere, dans la foibleſſe, dans l'erreur, & dans l'aveuglement; mais encore dans tous ſes deſcendans, à qui ce même homme a communiqué & communiquera encore ſa corruption dans toute la ſuite des tems.

Il lui montre enſuite divers endroits de ce livre où il a découvert cette verité. Il lui fait prendre garde qu'il n'y eſt plus parlé de l'homme que par raport à cet état de foibleſſe & de déſordre; qu'il y eſt dit ſouvent, que toute chair eſt corrompuë, que les hommes ſont abandonnez à leurs ſens, & qu'ils ont une pente au mal dés leur naiſſance. Il lui fait voir encore que cette premiere chûte eſt la ſource, non-ſeulement de tout ce qu'il y a de plus incompréhenſible dans la nature de l'homme, mais auſſi d'une infinité d'effets qui ſont hors de lui, & dont la cauſe lui eſt inconnuë. Enfin il lui repreſente l'homme ſi bien dépeint dans tout ce livre, qu'il ne lui paroît plus different de la premiere image qu'il lui en a tracée.

Ce n'eſt pas aſſez d'avoir fait connoître à cet homme ſon état plein de miſere; Monſieur Paſcal lui aprend encore qu'il trouvera dans ce même livre dequoi ſe conſoler. Et en effet, il lui fait remarquer qu'il y eſt dit, que le remede eſt entre les mains de Dieu; que c'eſt à lui que nous de-

vons recourir pour avoir les forces qui nous manquent ; qu'il se laissera fléchir, & qu'il envoyera même un liberateur aux hommes, qui satisfera pour eux, & qui réparera leur impuissance.

Après qu'il lui a expliqué un grand nombre de remarques très particulieres sur le livre de ce peuple, il lui fait encore considérer, que c'est le seul qui ait parlé dignement de l'Etre souverain, & qui ait donné l'idée d'une véritable Religion. Il lui en fait concevoir les marques les plus sensibles qu'il aplique à celles que ce livre a enseignées ; & il lui fait faire une attention particuliere sur ce qu'elle fait consister l'essence de son culte dans l'amour du Dieu qu'elle adore ; ce qui est un caractere tout singulier, & qui la distingue visiblement de toutes les autres Religions, dont la fausseté paroît par le défaut de cette marque si essentielle.

Quoique Monsieur Pascal, après avoir conduit si avant cet homme qu'il s'étoit proposé de persuader insensiblement, ne lui ait encore rien dit qui le puisse convaincre des véritez qu'il lui a fait découvrir ; il l'a mis néanmoins dans la disposition de les recevoir avec plaisir ; pourvû qu'on puisse lui faire voir qu'il doit s'y rendre, & de souhaiter même de tout son cœur qu'elles soient solides & bien fondées, puisqu'il y trouve de si grands avantages pour son repos & pour l'éclaircissement de ses doutes. C'est aussi l'état où devroit être tout homme raisonnable, s'il étoit une fois bien entré dans la suite de toutes les cho-

Digitized by Google

ſes que Monſieur Paſcal vient de repreſenter : il y a ſujet de croire qu'après cela il ſe rendroit facilement à toutes les preuves qu'il aporta enſuite pour confirmer la certitude & l'évidence de toutes ces véritez importantes dont il avoit parlé, & qui ſont le fondement de la Religion Chrétienne, qu'il avoit deſſein de perſuader.

Pour dire en peu de mots quelque choſe de ces preuves ; aprés qu'il eût montré en general, que les véritez dont il s'agiſſoit étoient contenuës dans un livre de la certitude duquel tout homme de bon ſens ne pouvoit douter, il s'arrêta principalement au livre de Moïſe, où ces veritez ſont particulierement répanduës ; & il fit voir par un trés grand nombre de circonſtances indubitables, qu'il étoit également impoſſible que Moïſe eût laiſſé par écrit des choſes fauſſes : ou que le peuple à qui il les avoit laiſsées s'y fût laiſsé tromper, quand même Moïſe auroit été capable d'être fourbe.

Il parla auſſi de tous les grands miracles qui ſont raportez dans ce livre, & comme ils ſont d'une grande conſequence pour la Religion qui y eſt enſeignée, il prouva qu'il n'étoit pas poſſible qu'ils ne fuſſent vrais ; non ſeulement par l'autorité du livre où ils ſont contenus, mais encore par toutes les circonſtances qui les accompagnent & qui les rendent indubitables.

Il fit voir encore de quelle maniere toute la loi de Moïſe étoit figurative : que tout ce qui étoit arrivé aux Juifs n'avoit été que

Digitized by Google

la figure des veritez accomplies à la venuë du Messie ; & que le voile qui couvroit ces figures ayant été levé, il étoit aisé d'en voir l'accompliſſement & la conſommation parfaite en faveur de ceux qui ont reçû JESUS-CHRIST.

Monſieur Paſcal entreprit enſuite de prouver la verité de la Religion par les Propheties ; & ce fût ſur ce ſujet qu'il s'étendit beaucoup plus que ſur les autres. Comme il avoit beaucoup travaillé là-deſſus, & qu'il y avoit des vûës qui lui étoient toutes particulieres, il les expliqua d'une maniere fort intelligible : il en fit voir le ſens & la ſuite avec une facilité merveilleuſe, & il les mit dans tout leur jour & dans toute leur force.

Enfin aprés avoir parcouru les livres de l'ancien Teſtament, & fait encore pluſieurs obſervations convaincantes pour ſervir de fondemens & de preuves à la verité de la Religion, il entreprit encore de parler du nouveau Teſtament, & de tirer ſes preuves de la verité même de l'Evangile.

Il commença par JESUS CHRIST, & quoi qu'il l'eût déja prouvé invinciblement par les Propheties, & par toutes les figures de la Loi, dont on voyoit en lui l'accompliſſement parfait, il aporta encore beaucoup de preuves tirées de ſa perſonne même, de ſes miracles, de ſa doctrine, & des circonſtances de ſa vie.

Il s'arrêta enſuite ſur les Apôtres ; & pour faire voir la verité de la foi qu'ils ont publiée hautement par tout ; aprés avoir établi qu'on ne pouvoit les accuſer de fauſ-

Digitized by Google

feté, qu'en supposant, ou qu'ils avoient été des fourbes, ou qu'ils avoient été trompez eux-mêmes; il fit voir clairement que l'une & l'autre de ces supositions étoit également impossible.

Enfin il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit servir à la verité de l'histoire Evangelique, faisant de trés belles remarques sur l'Evangile même, sur le stile des Evangelistes, & sur leurs personnes; sur les Apôtres en particulier & sur leurs écrits; sur le nombre prodigieux de miracles, sur les martirs, sur les Saints; en un mot sur toutes les voyes par lesquelles la Religion Chrétienne s'est entierement établie. Et quoi qu'il n'eût pas le loisir dans un simple discours, de traiter au long une si vaste matiere, comme il avoit dessein de faire dans son ouvrage, il en dit néanmoins assez pour convaincre que tout cela ne pouvoit être l'ouvrage des hommes, & qu'il n'y avoit que Dieu seul qui eût pû conduire l'évenement de tant d'effets differens qui concourent tous également à prouver d'une maniere invincible, la Religion qu'il est venu lui-même établir parmi les hommes.

Voilà en substance les principales choses dont il entreprit de parler dans tout ce discours, qu'il ne proposa à ceux qui l'entendirent que comme l'abregé du grand ouvrage qu'il méditoit: & c'est par le moyen d'un de ceux qui y furent presens, qu'on a sçû depuis, le peu que je viens d'en raporter.

On verra parmi les fragmens que l'on donne au public, quelque chose de ce grand

deſſein de Monſieur Paſcal : mais on y en verra bien peu ; & les choſes mêmes que l'on y trouvera, ſont ſi imparfaites, ſi peu étenduës, & ſi peu digerées, qu'elles ne peuvent donner qu'une idée trés groſſiere de la maniere dont il avoit envie de les traiter.

Au reſte il ne faut pas s'étonner ſi dans le peu qu'on en donne, on n'a pas gardé ſon ordre & ſa ſuite pour la diſtribution des matieres. Comme on n'avoit preſque rien qui ſe ſuivit, il eût été inutile de s'attacher à cet ordre ; & l'on s'eſt contenté de les diſpoſer à peu prés en la maniere qu'on a jugé être plus propre & plus convenable à ce que l'on en avoit. On eſpere même qu'il y aura peu de perſonnes, qui aprés avoir bien conçû une fois le deſſein de Monſieur Paſcal, ne ſupléent d'eux-mêmes au défaut de cet ordre ; & qui en conſidérant avec attention les diverſes matieres répanduës dans ces fragmens, ne jugent facilement où elles doivent être raportées ſuivant l'idée de celui qui les avoit écrites.

Si l'on avoit ſeulement ce diſcours-là par écrit tout au long & en la maniere qu'il fut prononcé, l'on auroit quelque ſujet de ſe conſoler de la perte de cet ouvrage, & l'on pouroit dire qu'on en auroit au moins, un petit échantillon quoique fort imparfait. Mais Dieu n'a pas permis qu'il nous ait laiſsé ni l'un ni l'autre. Car peu de tems aprés, il tomba malade d'une maladie de langueur & de foibleſſe qui dura les quatre dernieres années de ſa vie, & qui, quoi qu'elle parût fort peu au dehors, & qu'elle

Digitized by Google

ne l'obligeât pas de garder le lit ni la chambre, ne laissoit pas de l'incommoder beaucoup, & de le rendre presque incapable de s'apliquer à quoi que ce soit : de sorte que le plus grand soin & la principale occupation de ceux qui étoient auprés de lui étoit de le détourner d'écrire, & même de parler de tout ce qui demandoit quelque aplication & quelque contention d'esprit ; & de l'entretenir que de choses indifferentes, & incapables de le fatiguer.

C'est néanmoins pendant ces quatre années de langueur & de maladie, qu'il a fait & écrit tout ce que l'on a de lui de cet ouvrage qu'il méditoit, & tout ce que l'on en donne au public. Car, quoi qu'il attendit que sa santé fut entierement rétablie pour y travailler tout de bon, & pour écrire les choses qu'il avoit déja digerées & disposées dans son esprit ; cependant lors qu'il lui survenoit quelques nouvelles pensées, quelques vûës, quelques idées, ou même quelque tour & quelques expressions qu'il prévoyoit lui pouvoir un jour servir pour son dessein ; comme il n'étoit pas alors en état de s'y apliquer aussi fortement qu'il faisoit quand il se portoit bien, ni de les imprimer dans son esprit & dans sa mémoire, il aimoit mieux en mettre quelque chose par écrit pour ne les pas oublier ; & pour cela il prenoit le premier morceau de papier qu'il trouvoit sous sa main, sur lequel il mettoit sa pensée en peu de mots, & fort souvent même seulement à demi mot ; car il ne l'écrivoit que pour lui ; & c'est pourquoi il se contentoit de le faire

fort légerement pour ne se pas fatiguer l'esprit, & d'y mettre seulement les choses qui étoient nécessaires pour le faire ressouvenir des vûës & des idées qu'il avoit.

C'est ainsi qu'il a fait la plûpart des fragmens qu'on trouvera dans ce recuëil : de sorte qu'il ne faut pas s'étonner s'il y en a quelques-uns qui semblent assez imparfaits, trop courts, & trop peu expliquez, & dans lesquels on peut même trouver des termes & des expressions moins propres & moins élegantes. Il arrivoit néanmoins quelquefois, qu'ayant la plume à la main, il ne pouvoit s'empêcher, en suivant son inclination, de pousser ses pensées, & de les étendre un peu davantage, quoi que ce ne fut jamais avec la force & l'aplication d'esprit qu'il auroit pû faire en parfaite santé. Et c'est pourquoi l'on en trouvera aussi quelques-unes plus étenduës & mieux écrites, & des Chapitres plus suivis & plus parfaits que les autres.

Voila de quelle maniere ont été écrites ces Pensées. Et je croi qu'il n'y aura personne qui ne juge facilement par ces legers commencemens, & par ces foibles effais d'une personne malade, qu'il n'avoit écrit que pour lui seul, & pour se remettre dans l'esprit des pensées qu'il craignoit de perdre, qu'il n'a jamais revûs ni retouchez, quel eut été l'ouvrage entier, si Monsieur Pascal eut pû recouvrer sa parfaite santé, & y mettre la derniere main, lui qui sçavoit disposer les choses dans un si beau jour & un si bel ordre, qui donnoit un tour si particulier, si noble, & si relevé à tout ce

Digitized by Google

qu'il vouloit dire, qui avoit deſſein de travailler cet ouvrage plus que tous qu'il avoit jamais faits, qui y vouloit employer toute la force d'eſprit & tous les talens que Dieu lui avoit donnez, & duquel il a dit ſouvent qu'il lui faloit dix ans de ſanté pour l'achever.

Comme l'on ſçavoit le deſſein qu'avoit Monſieur Paſcal de travailler ſur la Religion, l'on eût un trés grand ſoin aprés ſa mort, de recuëillir tous les écrits qu'il avoit faits ſur cette matiere. On les trouva tous enſemble enfilez en diverſes liaſſes, mais ſans aucun ordre, ſans aucune ſuite, parce que, comme je l'ai déja remarqué, ce n'étoit que les premieres expreſſions de ſes penſées, qu'il écrivoit ſur de petits morceaux de papier à meſure qu'elles lui venoient dans l'eſprit. Et tout cela étoit ſi imparfait & ſi mal écrit qu'on a eu toutes les peines du monde à le déchifrer.

La premiere choſe que l'on fit, fut de les faire copier tels qu'ils étoient & dans la même confuſion qu'on les avoit trouvez. Mais lors qu'on les vit en cet état, & qu'on eût plus de facilité de les lire & de les examiner que dans les originaux, ils parurent d'abord ſi informes, ſi peu ſuivis, & la plûpart ſi peu expliquez, qu'on fut fort long-tems ſans penſer du tout à les faire imprimer, quoique pluſieurs perſonnes de trés grande conſidération le demandaſſent ſouvent, avec des inſtances & des ſolicitations fort preſſantes: parce que l'on jugeoit bien que l'on ne pouvoit pas remplir l'attente & l'idée que tout le mon-

de avoit de cet ouvrage, dont l'on avoit déja entendu parler, en donnant ces écrits en l'état qu'ils étoient.

Mais enfin on fut obligé de ceder à l'impatience & au grand desir que tout le monde témoignoit de les voir imprimez. Et l'on s'y porta d'autant plus aisément, que l'on crut que ceux qui les liroient seroient assez équitables pour faire le discernement d'un dessein ébauché, d'avec une piece achevée; & pour juger de l'ouvrage par l'échantillon, quelque imparfait qu'il fut. Et ainsi l'on se résolut de le donner au public. Mais comme il y avoit plusieurs manieres de l'executer, l'on a été quelque-tems à se déterminer sur celle que l'on devoit prendre.

La premiere qui vint dans l'esprit, & celle qui étoit sans doute la plus facile, étoit de les faire imprimer tout de suite dans le même état qu'on les avoit trouvez. Mais l'on jugea bien-tôt que de le faire de cette sorte, ç'eût été presque perdre tout le fruit qu'on en pouvoit esperer; parce que les pensées plus parfaites, plus suivies, plus claires & plus étenduës étant mêlées, & comme absorbées parmi tant d'autres imparfaites, obscures, à demi digerées, & quelques-unes même presque inintelligibles à tout autre qu'à celui qui les avoit écrites, il y avoit tout sujet de croire que les unes feroient rebuter les autres, & que l'on ne considéreroit ce volume grossi inutilement de tant de pensées imparfaites, que comme un amas confus, sans ordre, sans suite, & qui ne pouvoit servir à rien.

Digitized by Google

Il y avoit une autre maniere de donner ces écrits au public, qui étoit d'y travailler auparavant, d'éclaircir les pensées obscures, d'achever celles qui étoient imparfaites, & en prenant dans tous ces fragmens le dessein de Monsieur Pascal, de supléer en quelque sorte l'ouvrage qu'il vouloit faire. Cette voye eût été assurement la plus parfaite; mais il étoit aussi trés difficile de la bien executer. L'on s'y est néanmoins arrêté assez long-tems, & l'on avoit en effet commencé à y travailler. Mais enfin l'on s'est résolu de la rejetter aussi bien que la premiere; parce que l'on a considéré qu'il étoit presque impossible de bien entrer dans la pensée & dans le dessein d'un auteur, & sur tout d'un auteur mort, & que ce n'eût pas été donner l'ouvrage de Monsieur Pascal, mais un ouvrage tout different.

Ainsi pour éviter les inconvéniens qui se trouvoient dans l'une & l'autre de ces manieres de faire paroître ces écrits, l'on en a choisi une entre deux, qui est celle que l'on a suivie dans ce recuëil. L'on a pris seulement parmi ce grand nombre de pensées, celles qui ont paru les plus claires & les plus achevées; & on les donne telles qu'on les a trouvées, sans y rien ajoûter ni changer; si ce n'est qu'au lieu qu'elles étoient sans suite, sans liaison, & dispersées confusément de côté & d'autre, on les a mises dans quelque sorte d'ordre, & réduit sous les mêmes titres celles qui étoient sur les mêmes sujets: & l'on a supprimé toutes les autres qui étoient ou trop obscures, ou trop imparfaites.

Digitized by Google

Ce n'eſt pas qu'elles ne continſſent auſſi de trés belles choſes, & qu'elles ne fuſſent capables de donner de grandes vûës à ceux qui les entendroient bien. Mais comme l'on ne vouloit pas travailler à les éclaircir & à les achever, elles euſſent été entierement inutiles en l'état qu'elles ſont. Et afin que l'on en ait quelque idée, j'en raporterai ici ſeulement une pour ſervir d'exemple, & par laquelle on poura juger de toutes les autres que l'on a retranchées. Voici donc quelle eſt cette penſée, & en quel état on l'a trouvée parmi ces fragmens: *Un artiſan qui parle des richeſſes, un Procureur qui parle de la guerre, de la Royauté, &c. Mais le riche parle bien de richeſſes, le Roi parle froidement d'un grand don qu'il vient de faire, & Dieu parle bien de Dieu.*

Il y a dans ce fragment une fort belle penſée: mais il y a peu de perſonnes qui la puiſſe voir; parce qu'elle y eſt expliquée trés imparfaitement & d'une maniere fort obſcure, fort courte, & fort abregée: en ſorte que ſi on ne lui avoit ſouvent oüi dire de bouche la même penſee, il ſeroit difficile de la reconnoître dans une expreſſion ſi confuſe & ſi embroüillée. Voici à peu prés en quoi elle conſiſte.

Il avoit fait pluſieurs remarques trés particulieres ſur le ſtile de l'Ecriture & principalement de l'Evangile, & il y trouvoit des beautez que peut-être perſonne n'avoit remarquées avant lui. Il admiroit entr'autres choſes la naïveté, la ſimplicité, & pour le dire ainſi, la froideur avec laquelle il ſemble que JESUS-CHRIST y parle

des choſes les plus grandes & les plus relevées, comme ſont, par exemple, le Royaume de Dieu, la gloire que poſſederont les Saints dans le Ciel, les peines de l'Enfer, ſans s'y étendre, comme ont fait les Peres, & tous ceux qui ont écrit ſur ces matieres. Et il diſoit que la véritable cauſe de cela étoit que ces choſes, qui à la verité ſont infiniment grandes & relevées à nôtre égard, ne le ſont pas de même à l'égard de JESUS-CHRIST; & qu'ainſi il ne faut pas trouver étrange qu'il en parle de cette ſorte ſans étonnement & ſans admiration; comme l'on voit ſans comparaiſon, qu'un General d'Armée parle tout ſimplement & ſans s'émouvoir du ſiege d'une place importante, & du gain d'une grande bataille, & qu'un Roi parle froidement d'une ſomme de quinze ou vingt millions, dont un particulier ou un artiſan ne parleroient qu'avec grandes exaggerations.

Voilà quelle eſt la penſée qui eſt contenuë & renfermée ſous le peu de paroles qui compoſent ce fragment; & cette conſidération jointe à quantité d'autres ſemblables, pouvoit ſervir aſſurement dans l'eſprit des perſonnes raiſonnables & qui agiſſent de bonne foi, de quelque preuve de la divinité de JESUS-CHRIST.

Je croi que ce ſeul exemple peut ſuffire, non ſeulement pour faire juger quels ſont à peu prés les autres fragmens qu'on a retranchez, mais auſſi pour faire voir le peu d'aplication & la négligence, pour ainſi dire, avec laquelle ils ont preſque tous été

écrits; ce qui doit bien convaincre de ce que j'ai dit, que Monſieur Paſcal ne les avoit écrit en effet que pour lui ſeul, & ſans aucune penſée qu'ils dûſſent jamais paroître en cet état. Et c'eſt auſſi ce qui fait eſperer que l'on ſera aſſez porté à excuſer les défauts qui s'y pouront rencontrer.

Que s'il ſe trouve encore dans ce recuëil quelques penſees un peu obſcures, je penſe que pour peu qu'on s'y veuille apliquer, on les comprendra néanmoins très facilement, & qu'on demeurera d'accord que ce ne ſont pas les moins belles, & qu'on a mieux fait de les donner telles qu'elles ſont, que de les éclaircir par un grand nombre de paroles qui n'auroient ſervi qu'à les rendre traînantes & languiſſantes, & qui en auroient ôté une des principales beautez, qui conſiſte à dire beaucoup de choſes en peu de mots.

L'on en peut voir un exemple dans un des fragmens du Chapitre des *Preuves de* JESUS-CHRIST *par les Propheties* page 81. qui eſt conçû en ces termes: *Les Prophetes ſont mêlez de Propheties particulieres, & de celles du Meſſie; afin que les Propheties du Meſſie ne fuſſent pas ſans preuves, & que les Propheties particulieres ne fuſſent pas ſans fruit.* Il raporte dans ce fragment la raiſon pour laquelle les Prophetes, qui n'avoient en vûë que le Meſſie, & qui ſembloient ne devoir prophetiſer que de lui & de ce qui le regardoit, ont néanmoins ſouvent prédit des choſes particulieres qui paroiſſoient aſſez indifferentes & inutiles à leur deſſein. Il dit que c'étoit

c'étoit afin que ces évenemens particuliers s'accomplissant de jour en jour aux yeux de tout le monde en la maniere qu'ils les avoient prédits, ils fussent inconteſtablement reconnus pour Prophetes, & qu'ainſi l'on ne pût douter de la verité & de la certitude de toutes les choſes qu'ils prophetiſoient du Meſſie De ſorte que par ce moyen les propheties du Meſſie, tiroient en quelque façon leurs preuves & leur autorité de ces propheties particulieres vérifiées & accomplies ; & ces propheties particulieres ſervant ainſi à prouver & à autoriſer celles du Meſſie, elles n'étoient pas inutiles & infructueuſes. Voilà le ſens de ce fragment étendu & dévelopé. Mais il n'y a ſans doute perſonne, qui ne prît bien plus de plaiſir de le découvrir ſoi-même dans ces paroles obſcures, que de le voir ainſi éclairci & expliqué.

Il eſt encore, ce me ſemble, aſſez à propos pour détromper quelques perſonnes qui pouroient, peut-être, s'attendre de trouver ici des preuves & des démonſtrations géometriques de l'exiſtence de Dieu, de l'immortalité de l'ame, & de pluſieurs autres articles de la foi Chrétienne, de les avertir que ce n'étoit pas là le deſſein de M. Paſcal. Il ne prétendoit point prouver toutes ces véritez de la Religion par de telles démonſtrations fondées ſur des principes évidens, capables de convaincre l'obſtination des plus endurcis, ni par des raiſonnemens métaphiſiques qui ſouvent égarent plus l'eſprit qu'ils ne le perſuadent, ni par des lieux communs tirez de divers effets de la nature ; mais par des preuves morales qui vont plus au cœur qu'à l'eſprit. C'eſt-à-dire qu'il vouloit plus

Digitized by Google

travailler à toucher & à disposer le cœur, qu'à convaincre & à persuader l'esprit, parce qu'il sçavoit que les passions & les attachemens vicieux qui corrompent le cœur & la volonté, sont les plus grands obstacles & les principaux empêchemens que nous ayons à la foi, & que pourvû qu'on pût lever ces obstacles, il n'étoit pas difficile de faire recevoir à l'esprit les lumieres & les raisons qui pouvoient le convaincre.

L'on sera facilement persuadé de tout cela en lisant ces écrits. Mais M. Pascal s'en est encore expliqué lui-même dans un de ses fragmens, qui a été trouvé parmi les autres, & que l'on n'a point mis dans ce recuëil. Voici ce qu'il dit dans ce fragment. *Je n'entreprendrai pas ici de prouver par des raisons naturelles, ou l'existence de Dieu, ou la Trinité, ou l'immortalité de l'ame, ni aucune des choses de cette nature; non seulement parce que je ne me sentirois pas assez fort pour trouver dans la nature dequoi convaincre des Athées endurcis; mais encore parce que cette connoissance sans* JESUS-CHRIST *est inutile & sterile. Quand un homme seroit persuadé que les proportions des nombres sont des véritez immaterielles, éternelles, & dépendantes d'une premiere verité en qui elles subsistent & qu'on appelle Dieu, je ne le trouverois pas beaucoup avancé pour son salut.*

L'on s'étonnera peut-être aussi de trouver dans ce recuëil une si grande diversité de pensées, dont il y en a même plusieurs qui semblent assez éloignées du sujet que M. Pascal avoit entrepris de traiter. Mais il faut considérer que son dessein étoit bien plus ample & plus étendu que l'on ne se l'imagine, & qu'il ne se bornoit pas seulement à refuter les

Digitized by Google

raiſonnemens des Athées, & de ceux qui combattent quelques-unes des véritez de la foi Chrétienne. Le grand amour & l'eſtime ſingulier qu'il avoit pour la Religion, faiſoit que non ſeulement il ne pouvoit ſouffrir qu'on la voulut détruire & anéantir tout-à-fait, mais même qu'on la bleſſât & qu'on la corrompît en la moindre choſe. De ſorte qu'il vouloit déclarer la guerre à tous ceux qui en attaquent ou la verité ou la ſainteté; c'eſt-à-dire non ſeulement aux Athées, aux infidéles, & aux heretiques qui refuſent de ſoumettre les fauſſes lumieres de leur raiſon à la foi, & de reconnoître les véritez qu'elle nous enſeigne; mais même aux Chrétiens & aux Catholiques, qui étant dans le corps de la véritable Egliſe, ne vivent pas néanmoins ſelon la pureté des maximes de l'Evangile, qui nous y ſont propoſées comme le modéle ſur lequel nous devons nous régler, & conformer toutes nos actions.

Voilà quel étoit ſon deſſein; & ce deſſein étoit aſſez vaſte & aſſez grand pour pouvoir comprendre la plûpart des choſes qui ſont répanduës dans ce recuëil. Il s'y en pourra néanmoins trouver quelques-unes qui n'y ont nul raport, & qui en effet n'y étoient pas deſtinées, comme, par exemple la plûpart de celles qui ſont dans le Chapitre des *Penſées diverſes*, leſquelles on a auſſi trouvées parmi les papiers de Monſieur Paſcal, & que l'on a jugé à propos de joindre aux autres; parce que l'on ne donne pas ce livre-ci ſimplement comme un ouvrage fait contre les athées ou ſur la Religion, mais comme un recuëil de *Penſées ſur la Religion, & ſur quelques autres ſujets*.

Je penſe qu'il ne reſte plus, pour achever cette Préface, que de dire quelque choſe de l'auteur aprés avoir parlé de ſon ouvrage. Je crois que non ſeulement cela ſera aſſez à propos, mais que ce que j'ai deſſein d'en écrire poura même être trés utile pour faire connoître comment M. Paſcal eſt entré dans l'eſtime & dans les ſentimens qu'il avoit pour la Religion, qui lui firent concevoir le deſſein d'entreprendre cet ouvrage.

L'on a déja raporté en abregé dans la Préface des Traitez de l'équilibre des liqueurs, & de la peſanteur de l'air, de quelle maniere il a paſsé ſa jeuneſſe, & le grand progrés qu'il y fit en peu de tems dans toutes les ſciences humaines & profanes auſquelles il voulut s'apliquer, & particulierement en la Geometrie & aux Mathematiques; la maniere étrange & ſurprenante dont il les aprit à l'âge d'onze ou douze ans; les petits ouvrages qu'il faiſoit quelquefois & qui ſurpaſſoient toûjours beaucoup la force & la portée d'une perſonne de ſon âge; l'effort étonnant & prodigieux de ſon imagination & de ſon eſprit qui parut dans ſa machine d'Arithmetique qu'il inventa âgé ſeulement de dix-neuf à vingt ans; & enfin les belles expériences du vuide qu'il fit en preſence des perſonnes les plus conſidérables de la Ville de Roüen, où il demeura quelque tems, pendant que Monſieur le Préſident Paſcal ſon pere y étoit employé pour le ſervice du Roi dans la fonction d'Intendant de Juſtice. Ainſi je ne répeterai rien ici de tout cela, & je me contenterai ſeulement de repreſenter en peu de mots comment il a mépriſé toutes ces choſes, & dans quel eſprit il a paſſé les

dernieres années de sa vie, en quoi il n'a pas moins fait paroître la grandeur & la solidité de sa vertu & de sa pieté, qu'il avoit montré auparavant la force, l'étenduë & la pénétration admirable de son esprit.

Il avoit été préservé pendant sa jeunesse par une protection particuliere de Dieu, des vices où tombent la plûpart des jeunes gens; & ce qui est assez extraordinaire à un esprit aussi curieux que le sien, il ne s'étoit jamais porté au libertinage pour ce qui regarde la Religion, ayant toûjours borné sa curiosité aux choses naturelles. Et il a dit plusieurs fois qu'il joignoit cette obligation à toutes les autres qu'il avoit à Monsieur son pere, qui ayant lui-même un trés grand respect pour la Religion, le lui avoit inspiré dés l'enfance, lui donnant pour maxime, que tout ce qui est l'objet de la foi ne sçauroit l'être de la raison, & beaucoup moins y être soûmis.

Ces instructions qui lui étoient souvent réïterées par un pere pour qui il avoit une trés grande estime, & en qui il voyoit une grande science accompagnée d'un raisonnement fort & puissant, faisoient tant d'impression sur son esprit, que quelque discours qu'il entendit faire aux libertins, il n'en étoit nullement émû; & quoi qu'il fut fort jeune, il les regardoit comme des gens qui étoient dans ce faux principe, que la raison humaine est au-dessus de toutes choses, & qui ne connoissoient pas la nature de la foi.

Mais enfin aprés avoir ainsi passé sa jeunesse dans des occupations & des divertissemens qui paroissoient assez innocens aux yeux du monde, Dieu le toucha de telle

ſorte, qui lui fit comprendre parfaitement, que la Religion Chrétienne nous oblige à ne vivre que pour lui, & à n'avoir point d'autre objet que lui. Et cette verité lui parut ſi évidente, ſi utile & ſi néceſſaire, qu'elle le fit réſoudre de ſe retirer, & de ſe dégager peu à peu de tous les attachemens qu'il avoit au monde pour pouvoir s'y apliquer uniquement.

Ce deſir de la retaite & de mener une vie plus Chrétienne & plus réglée, lui vint lors qu'il étoit encore fort jeune; & il le porta déslors à quitter entierement l'étude des ſciences profanes, pour ne s'apliquer plus qu'à celles qui pouvoient contribuer à ſon ſalut & à celui des autres. Mais de continuelles maladies qui lui ſurvinrent, le détournerent quelque-tems de ſon deſſein, & l'empêcherent de le pouvoir executer plûtôt qu'à l'âge de trente ans.

Ce fut alors qu'il commença à y travailler tout de bon; & pour y parvenir plus facilement, & rompre tout d'un coup toutes ſes habitudes, il changea de quartier, & enſuite ſe retira à la campagne, où il demeura quelque-tems; d'où étant de retour, il témoigna ſi bien qu'il vouloit quitter le monde, qu'enfin le monde le quitta. Il établit le réglement de ſa vie dans ſa retraite, ſur deux maximes principales, qui ſont, de renoncer à tout plaiſir, & à toute ſuperfluité. Il les avoit ſans ceſſe devant les yeux, & il tâchoit de s'y avancer & de s'y perfectionner toûjours de plus en plus.

C'eſt l'aplication continuelle qu'il avoit à ces deux grandes maximes qui lui faiſoit témoigner une ſi grande patience dans ſes

Digitized by Google

maux & dans ſa maladie qui ne l'ont preſque jamais laiſsé ſans douleur pendant toute ſa vie : qui lui faiſoit pratiquer des mortifications trés rudes & trés ſeveres envers lui-même : qui faiſoit que non ſeulement il refuſoit à ſes ſens tout ce qui pouvoit leur être agréable, mais encore qu'il prenoit ſans peine, ſans dégoût, & même avec joye, lors qu'il le faloit, tout ce qui leur pouvoit déplaire, ſoit pour la nourriture, ſoit pour les remedes : qui le portoit à ſe retrancher tous les jours de plus en plus tout ce qu'il ne jugeoit lui être pas abſolument néceſſaire, ſoit pour le vêtement ſoit pour la nourriture, pour les meubles, & pour toutes les autres choſes : qui lui donnoit un amour ſi grand & ſi ardent pour la pauvreté, qu'elle lui étoit toûjours preſente, & que lors qu'il vouloit entreprendre quelque choſe, la premiere penſée qui lui venoit en l'eſprit, étoit de voir ſi la pauvreté pouvoit être pratiquée ; & qui lui faiſoit avoir en même-tems tant de tendreſſe & tant d'affection pour les pauvres, qu'il ne leur a jamais pû refuſer l'aumône, & qu'il en a fait même fort ſouvent d'aſſez conſidérables, quoi qu'il n'en fit que de ſon néceſſaire : qui faiſoit qu'il ne pouvoit ſouffrir qu'on cherchât avec ſoin toutes ſes commoditez ; & qu'il blâmoit tant cette recherche curieuſe & cette fantaiſie de vouloir exceller en tout, comme de ſe ſervir en toutes choſes de meilleurs ouvriers, d'avoir toûjours du meilleur & du mieux fait, & mille autres choſes ſemblables qu'on fait ſans ſcrupule, parce qu'on ne croit pas qu'il y ait de mal, mais dont il ne jugeoit pas de

Digitized by Google

même : & enfin qui lui a fait faire plusieurs actions trés remarquables & trés Chrétiennes, que je ne raporte pas ici, de peur d'être trop long, & parce que mon dessein n'est pas de faire une vie, mais seulement de donner quelque idée de la pieté & de la vertu de Monsieur Pascal à ceux qui ne l'ont pas connu ; car pour ceux qui l'ont vû, & qui l'ont un peu fréquenté pendant les dernieres années de sa vie, je ne prétens pas leur rien aprendre par là ; & je crois qu'ils jugeront bien au contraire, que j'aurois pû dire encore beaucoup d'autres choses que je passe sous silence.

Aprobation des Docteurs.

NOus soussignez Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, certifions avoir lû le Recuëil des Pensées de M. Pascal, trouvées dans son Cabinet aprés sa mort, que nous avons jugées Catholiques & pleines de pieté. Le public a beaucoup perdu de ce que l'Auteur n'a pas eu le tems de donner à cet ouvrage toute sa perfection. Les Athées en eussent encore été plus pleinement convaincus : la Religion Catholique plus puissamment confirmée, & la pieté des Fidéles plus vivement excitée. C'est ce que nous croyons & attestons. A Paris le 5. Septembre 1669.

DE BREDA, Curé de saint André des Arts.
LE VAILLANT, Curé de S. Christophe.
GRENET, Curé de S. Benoît.
MERLIN, Curé de S. Eustache.
J. LABBE'.
PETITPIED.
L. MARAIS.
T. ROULLAND.
PH. LE FERON.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LEs Penſées qui ſont contenuës dans ce Livre ayant été écrites & compoſées par Monſieur Paſcal en la maniere qu'on l'a raporté dans la Préface, c'eſt-à-dire à meſure qu'elles lui venoient dans l'eſprit, & ſans aucune ſuite; il ne faut pas s'attendre d'en trouver beaucoup dans les chapitres de ce Recuëil, qui ſont la plûpart compoſez de quantité de penſées toutes détachées les unes des autres, & qui n'ont été miſes enſemble ſous les mêmes titres, que parce qu'elles traitent à peu prés des mêmes matieres. Mais quoi qu'il ſoit aſſez facile en liſant chaque article de juger s'il eſt une ſuite de ce qui le précede, ou s'il contient une nouvelle penſée; néanmoins on a crû que pour les diſtinguer d'avantage, il étoit bon d'y faire quelque marque particuliere. Ainſi lorſque l'on verra au commencement de quelque article cette marque (*) cela veut dire qu'il y a dans cet article une nouvelle penſée qui n'eſt point une ſuite de la précedente, & qui en eſt entierement ſéparée. Et l'on connoîtra par même moyen, que les articles qui n'auront point cette marque, ne compoſen-

Digitized by Google

qu'un même discours, & qu'ils ont été trouvez dans cet ordre & cette suite dans dans les originaux de M. Pascal.

L'on a aussi jugé à propos d'ajoûter à la fin de ces pensées une Priere que M. Pascal composa étant encore jeune dans une maladie qu'il eût, & qui a déja été imprimée deux ou trois fois sur des copies assez peu correctes, parce que ces impressions ont été faites sans la participation de ceux qui donnent à present ce Recuëil au public.

Digitized by Google

TABLE DES TITRES.

I. *Contre l'indifference des Athées.* page 1
II. *Marques de la véritable Religion.* 13
III. *Veritable Religion prouvée par les contrarietez qui ſont dans l'homme, & par le peché originel.* 24
IV. *Il n'eſt pas incroyable que Dieu s'uniſſe à nous.* 34
V. *Soumiſſion, & uſage de la raiſon.* 35
VI. *Foi ſans raiſonnement.* 37
VII. *Qu'il eſt plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enſeigne la Religion Chrétienne.* 39
VIII. *Image d'un homme qui s'eſt laſſé de chercher Dieu par le ſeul raiſonnement, & qui commence à lire l'Ecriture.* 45
IX. *Injuſtice, & corruption de l'homme.* 51
X. *Juifs.* 55
XI. *Moïſe.* 63
XII. *Figures.* 64
XIII. *Que la Loi étoit figurative.* 66
XIV. JESUS-CHRIST. 74
XV. *Preuves de* JESUS-CHRIST *par les Prophetes.* 80
XVI. *Diverſes preuves de* J. C. 89
XVII. *Contre Mahomet.* 92
XVIII. *Deſſein de Dieu de ſe cacher aux*

Digitized by Google

uns, & de se découvrir aux autres. 94

XIX. *Que les vrais Chrétiens & les vrais Juifs n'ont qu'une même Religion.* 100

XX. *On ne connoît Dieu utilement que par* JESUS-CHRIST. 103

XXI. *Contrarietez étonnantes qui se trouvent dans la nature de l'homme à l'égard de la verité, du bonheur, & de plusieurs autres choses.* 108

XXII. *Connoissance générale de l'homme.* 117

XXIII. *Grandeur de l'homme.* 121

XXIV. *Vanité de l'homme.* 124

XXV. *Foiblesse de l'homme.* 128

XXVI. *Misere de l'homme.* 135

XXVII. *Pensées sur les Miracles.* 147

XXVIII. *Pensées Chrétiennes.* 159

XXIX. *Pensées Morales.* 185

XXX. *Pensées sur la mort, qui ont été extraites d'une lettre écrite par M. Pascal sur le sujet de la mort de Monsieur son Pere.* 203

XXXI. *Pensées diverses.* 217

XXXII. *Priere, pour demander à Dieu le bon usage des maladies.* 234

PEN-

Digitized by Google

A2 62

PENSÉES DE M. PASCAL, SUR LA RELIGION, ET SUR QUELQUES AUTRES SUJETS.

I.

Contre l'indifference des Athées.

QUE ceux qui combattent la Religion aprennent au moins quelle elle eſt avant que de la combattre. Si cette Religion ſe vantoit d'avoir une vûë claire de Dieu, & de le poſſeder à découvert & ſans voile, ce ſeroit la combattre que de dire qu'on ne voit rien

Digitized by Google

I. dans le monde qui le montre avec cette évidence. Mais puis qu'elle dit au contraire, que les hommes ſont dans les tenébres, & dans l'éloignement de Dieu, qu'il s'eſt caché à leur connoiſſance, & que c'eſt même le nom qu'il ſe donne dans les Ecritures, *Deus abſconditus:* & enfin ſi elle travaille également à établir ces deux choſes; que Dieu a mis des marques ſenſibles dans l'Egliſe pour ſe faire reconnoître à ceux qui le chercheroient ſincerement; & qu'il les a couvertes néanmoins de telle ſorte, qu'il ne ſera aperçû que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur; quel avantage peuvent-ils tirer, lors que dans la négligence où ils ſont profeſſion d'être, de chercher la verité, ils crient que rien ne la leur montre, puiſque cette obſcurité où ils ſont, & qu'ils objectent à l'Egliſe, ne fait qu'établir une des choſes qu'elle ſoutient ſans toucher à l'autre, & confirme ſa doctrine bien loin de la ruïner?

Iſaye 45. 15.

Il faudroit pour la combattre qu'ils criaſſent qu'ils ont fait tous leurs efforts pour chercher par tout, & même dans ce que l'Egliſe propoſe pour s'en inſtruire, mais ſans aucune ſatisfaction. S'ils parloient de la ſorte, ils combattroient à la verité une de ſes prétentions. Mais j'eſpere montrer ici qu'il n'y a point de perſonne raiſonnable qui puiſſe parler de la ſorte; & j'oſe même dire que jamais perſonne ne l'a fait. On ſçait aſſez de quelle maniere agiſſent ceux qui ſont dans cet eſprit. Ils croyent avoir fait de grands efforts pour s'inſtruire lors qu'ils ont employé quelques heures à la lecture de

Digitized by Google

l'Ecriture, & qu'ils ont interrogé quelque Ecclesiastique sur les veritez de la Foi. Aprés cela ils se vantent d'avoir cherché sans succés dans les livres & parmi les hommes. Mais en verité je ne puis m'empêcher de leur dire ce que j'ai dit souvent, que cette négligence n'est pas suportable. Il ne s'agit pas ici de l'interêt leger de quelque personne étrangere : il s'agit de nous-mêmes & de nôtre tout. I.

L'immortalité de l'ame est une chose qui nous importe si fort, & qui nous touche si profondement, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifference de sçavoir ce qui en est. Toutes nos actions & toutes nos pensées doivent prendre des routes si differentes selon qu'il y aura des biens éternels à esperer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens & jugement, qu'en la réglant par la vûë de ce point qui doit être nôtre dernier objet.

Ainsi nôtre premier interêt & nôtre premier devoir est de nous éclaircir sur ce sujet d'où dépend toute nôtre conduite. Et c'est pourquoi parmi ceux qui n'en sont pas persuadez, je fais une extrême difference entre ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire, & ceux qui vivent sans s'en mettre en peine & sans y penser.

Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincerement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, & qui n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leur principale & leur plus serieuse occupation. Mais pour ceux qui passent leur vie sans

Digitized by Google

I. penser à cette derniere fin de la vie, & qui par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes des lumieres qui les persuadent, négligent d'en chercher ailleurs & d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui quoi qu'obscures d'elles-mêmes, ont néanmoins un fondement très solide, je les considére d'une maniere toute differente. Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne & m'épouvente; c'est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zele pieux d'une dévotion spirituelle. Je prétends au contraire que l'amour propre, que l'interêt humain, que la plus simple lumiere de la raison nous doit donner ces sentimens. Il ne faut voir pour cela que ce que voyent les personnes les moins éclairées.

Il ne faut pas avoir l'ame fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable & solide, que tous nos plaisirs ne sont que vanité, que nos maux sont infinis, & qu'enfin la mort qui nous menace à chaque instant, nous doit mettre dans peu d'années, & peut-être en peu de jours, dans un état éternel de bonheur, ou de malheur, ou d'anéantissement. Entre nous, le Ciel, & l'Enfer, ou le néant, il n'y a donc que la vie, qui est la chose du monde la plus fragile, & le Ciel n'étant pas certainement pour ceux qui doutent si leur ame est immortelle, ils n'ont à attendre que l'Enfer ou le néant.

Digitized by Google

Il n'y a rien de plus réel que cela, ni de plus terrible. Faisons tant que nous voudrons les braves, voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde. I.

C'est en vain qu'ils détournent leur pensée de cette éternité qui les attend, comme s'ils la pouvoient anéantir en n'y pensant point. Elle subsiste malgré eux, elle s'avance, & la mort qui la doit ouvrir, les mettra infailliblement dans peu de tems, dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis, ou malheureux.

Voilà un doute d'une terrible conséquence; & c'est déja assurément un très grand mal que d'être dans ce doute; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher quand on y est. Ainsi celui qui doute & qui ne cherche pas, est tout ensemble & bien injuste, & bien malheureux. Que s'il est avec cela tranquille & satisfait, qu'il en fasse profession, & enfin qu'il en fasse vanité, & que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joye & de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature.

Où peut-on prendre ces sentimens? Quel sujet de joye trouve-t'on à n'attendre plus que des miseres sans ressource? Quel sujet de vanité de se voir dans des obscuritez impénétrables? Quelle consolation de n'attendre jamais de consolateur?

Ce repos dans cette ignorance est une chose monstrueuse, & dont il faut faire sentir l'extravagance & la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en leur representant ce qui se passe en eux-mêmes, pour les con-

Digitized by Google

I. fonder par la vûë de leur folie. Car voici comment raiſonnent les hommes quand ils choiſiſſent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils ſont, & ſans en rechercher d'éclairciſſement.

Je ne ſçai qui m'a mis au monde, ni ce que c'eſt que le monde, ni que moi-même. Je ſuis dans une ignorance terrible de toutes choſes. Je ne ſçai ce que c'eſt que mon corps, que mes ſens, que mon ame; & cette partie même de moi qui penſe ce que je dis, & qui fait réflexion ſur tout & ſur elle-même, ne ſe connoît non plus que le reſte. Je voi ces effroyables eſpaces de l'Univers qui m'enferment, & je me trouve attaché à un coin de cette vaſte étenduë, ſans ſçavoir pourquoi je ſuis plûtôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de tems qui m'eſt donné à vivre, m'eſt aſſigné à ce point plûtôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précedé, & de toute celle qui me ſuit. Je ne vois que des infinitez de toutes parts qui m'engloutiſſent comme un atôme, & comme une ombre qui ne dure qu'un inſtant ſans retour. Tout ce que je connois, c'eſt que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus, c'eſt cette mort même que je ne ſçaurois éviter.

Comme je ne ſçai d'où je viens, auſſi ne ſçai-je où je vas; & je ſçai ſeulement qu'en ſortant de ce monde je tombe pour jamais ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, ſans ſçavoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage.

Digitized by Google

Voilà mon état plein de misere, de foi- I.
blesse, d'obscurité. Et de tout cela je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à ce qui me doit arriver, & que je n'ai qu'à suivre mes inclinations sans réflexion & sans inquiétude, en faisant tout ce qu'il faut pour tomber dans le malheur éternel au cas que ce qu'on en dit soit véritable. Peut-être que je pourois trouver quelque éclaircissement dans mes doutes ; mais je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un pas pour le chercher ; & en traitant avec mépris ceux qui se travailleroient de ce soin, je veux aller sans prévoyance & sans crainte, tenter un si grand évenement, & me laisser mollement conduire à la mort dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future.

En verité il est glorieux à la Religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables ; & leur opoſition lui est si peu dangereuse, qu'elle sert au contraire à l'établissement des principales véritez qu'elle nous enseigne. Car la foi Chrétienne ne va principalement qu'à établir ces deux choses, la corruption de la nature, & la rédemption de JESUS-CHRIST. Or s'ils ne servent pas à montrer la verité de la rédemption par la sainteté de leurs mœurs, ils servent au moins admirablement, à montrer la corruption de la nature par des sentimens si dénaturez.

Rien n'est si important à l'homme que son état ; rien ne lui est si redoutable que l'éternité. Et ainsi qu'il se trouve des hom-

I. mes indifferens à la perte de leur être, & au péril d'une éternité de miſere, cela n'eſt point naturel. Ils ſont tout autres à l'égard de toutes les autres choſes : ils craignent juſqu'aux plus petites, ils les prévoyent, ils les ſentent ; & ce même homme qui paſſe les jours & les nuits dans la rage & dans le deſeſpoir pour la perte d'une charge ; ou pour quelque offenſe imaginaire à ſon honneur, eſt celui-même qui ſçait qu'il va tout perdre par la mort, & qui demeure néanmoins ſans inquiétude, ſans trouble & ſans émotion. Cette étrange inſenſibilité pour les choſes les plus terribles dans un cœur ſi ſenſible aux plus legeres, eſt une choſe monſtrueuſe ; c'eſt un enchantement incompréhenſible, & un aſſoupiſſement ſurnaturel.

Un homme dans un cachot ne ſçachant ſi ſon arreſt eſt donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'aprendre, & cette heure ſuffiſant, s'il ſçait qu'il eſt donné, pour le faire révoquer, il eſt contre la nature qu'il employe cette heure-là, non à s'informer ſi cet arreſt eſt donné, mais à joüer & à ſe divertir. C'eſt l'état où ſe trouvent ces perſonnes, avec cette difference que les maux dont ils ſont menacez ſont bien autres que la ſimple perte de la vie, & un ſuplice paſſager que ce priſonnier aprehenderoit. Cependant ils courent ſans ſouci dans le précipice, aprés avoir mis quelque choſe devant leurs yeux pour s'empêcher de le voir, & ils ſe moquent de ceux qui les en vertiſſent.

Ainſi non ſeulement le zele de ceux qui

cherchent Dieu prouve la véritable Religion, mais auſſi l'aveuglement de ceux qui ne le cherchent pas, & qui vivent dans cette horrible négligence. Il faut qu'il y ait un étrange renverſement dans la nature de l'homme pour vivre dans cet état, & encore plus pour en faire vanité. Car quand ils auroient une certitude entiere, qu'ils n'auroient rien à craindre aprés la mort que de tomber dans le néant, ne ſeroit-ce pas un ſujet de deſeſpoir plûtôt que de vanité ? N'eſt-ce donc pas une folie inconcevable, n'en étant pas aſſurez, de faire gloire d'être dans ce doute ? I.

Et néanmoins il eſt certain que l'homme eſt ſi dénaturé, qu'il y a dans ſon cœur une ſemence de joye en cela. Ce repos brutal entre la crainte de l'enfer & du néant, ſemble ſi beau, que non ſeulement ceux qui ſont véritablement dans ce doute malheureux s'en glorifient ; mais que ceux-mêmes qui n'y ſont pas, croyent qu'il leur eſt glorieux de feindre d'y être. Car l'expérience nous fait voir, que la plûpart de ceux qui s'en mêlent, ſont de ce dernier genre ; que ce ſont des gens qui ſe contrefont, & qui ne ſont pas tels qu'ils veulent paroître. Ce ſont des perſonnes qui ont oüi dire que les belles manieres du monde conſiſtent à faire ainſi l'emporté. C'eſt ce qu'ils apelent avoir ſecoüé le joug ; & la plûpart ne le font que pour imiter les autres.

Mais s'ils ont encore tant ſoit peu de ſens commun ; il n'eſt pas difficile de leur faire entendre combien ils s'abuſent en cherchant

I. par là de l'estime. Ce n'est pas le moyen d'en acquerir, je dis même parmi les personnes du monde qui jugent sainement des choses, & qui sçavent que la seule voye d'y réüssir, c'est de paroître honnête, fidéle, judicieux, & capable de servir utilement ses amis; parce que les hommes n'aiment naturellement que ce qui leur peut être utile. Or quel avantage y a-t'il pour nous à oüir dire à un homme qui a secoüé le joug, qu'il ne croit pas qu'il y ait un Dieu qui veille sur ses actions, qu'il se considére comme seul maître de sa conduite, qu'il ne pense à en rendre compte qu'à soi-même. Pense-t'il nous avoir porté par là à avoir desormais bien de la confiance en lui, & à en attendre des consolations, des conseils, & des secours dans tous les besoins de la vie? Pense-t'il nous avoir bien réjoüis de nous dire qu'il doute si nôtre ame est autre chose qu'un peu de vent & de fumée, & encore de nous le dire d'un ton de voix fier & content? Est-ce donc une chose à dire gayement? & n'est-ce pas une chose à dire au contraire tristement, comme la chose du monde la plus triste?

S'ils y pensoient serieusement, ils verroient que cela est si mal pris, si contraire au bon sens, si opose à l'honnêteté, & si éloigné en toute maniere de ce bon air qu'ils cherchent, que rien n'est plus capable de leur attirer le mépris & l'aversion des hommes, & de les faire passer pour des personnes sans esprit & sans jugement. Et en effet, si on leur fait rendre compte de leurs sentimens & des raisons qu'ils ont de douter de la Re-

Digitized by Google

ligion, ils diront des choſes ſi foibles & ſi baſſes qu'ils perſuaderont plûtôt du contraire. C'étoit ce que leur diſoit un jour fort à propos une perſonne : Si vous continuez à diſcourir de la ſorte, leur diſoit-il, en verité vous me convertirez. Et il avoit raiſon ; car qui n'auroit horreur de ſe voir dans des ſentimens où l'on a pour compagnons des perſonnes ſi mépriſables ? I.

Ainſi ceux qui ne font que feindre ces ſentimens, ſont bien malheureux de contraindre leur naturel pour ſe rendre les plus impertinens des hommes. S'ils ſont fâchez dans le fond de leur cœur de n'avoir pas plus de lumiere, qu'ils ne le diſſimulent point. Cette déclaration ne ſera pas honteuſe. Il n'y a de honte qu'à n'en point avoir. Rien ne découvre davantage une étrange foibleſſe d'eſprit que de ne pas connoître quel eſt le malheur d'un homme ſans Dieu. Rien ne marque davantage une extrême baſſeſſe de cœur que de ne pas ſouhaiter la verité des promeſſes éternelles. Rien n'eſt plus lâche que de faire le brave contre Dieu. Qu'ils laiſſent donc ces impietez à ceux qui ſont aſſez malnez pour en être véritablement capables : qu'ils ſoient du moins honnêtes gens ; s'ils ne peuvent encore être Chrétiens : & qu'ils reconnoiſſent enfin qu'il n'y a que deux ſortes de perſonnes qu'on puiſſe apeller raiſonnables ; ou ceux qui ſervent Dieu de tout leur cœur, parce qu'ils le connoiſſent ; ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le connoiſſent pas encore.

Digitized by Google

I. C'eſt donc pour les perſonnes qui cherchent Dieu ſincerement, & qui reconnoiſſant leur miſere, deſirent véritablement d'en ſortir, qu'il eſt juſte de travailler, afin de leur aider à trouver la lumiere qu'ils n'ont pas.

Mais pour ceux qui vivent ſans le connoître & ſans le chercher, ils ſe jugent eux-mêmes ſi peu dignes de leur ſoin, qu'ils ne ſont pas dignes du ſoin des autres : & il faut avoir toute la charité de la Religion qu'ils mépriſent, pour ne les pas mépriſer juſqu'à les abandonner dans leur folie. Mais parce que cette Religion nous oblige de les regarder toûjours tant qu'ils ſeront en cette vie, comme capables de la grace qui peut les éclairer, & de croire qu'ils peuvent être dans peu de tems, plus remplis de foi que nous ne ſommes, & que nous pouvons au contraire, tomber dans l'aveuglement où ils ſont ; il faut faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fît pour nous ſi nous étions en leur place, & les apeller à avoir pitié d'eux-mêmes, & à faire au moins quelques pas pour tenter s'ils ne trouveront point de lumiere. Qu'ils donnent à la lecture de cet ouvrage quelques-unes de ces heures qu'ils employent ſi inutilement ailleurs. Peut-être y rencontreront-ils quelque choſe, ou du moins ils n'y perdront pas beaucoup. Mais pour ceux qui y aporteront une ſincerité parfaite & un véritable deſir de connoître la verité, j'eſpere qu'ils y auront ſatisfaction, & qu'ils ſeront convaincus des preuves d'une Religion ſi divine que l'on y a ramaſſées.

Digitized by Google

II.

II.

Marques de la véritable Religion.

1. LA vraye Religion doit avoir pour marque d'obliger à aimer Dieu. Cela eſt bien juſte. Et cependant aucune autre que la nôtre ne l'a ordonné. Elle doit encore avoir connu la concupiſcence de l'homme, & l'impuiſſance où il eſt par lui-même, d'acquerir la vertu. Elle doit y avoir aporté les remedes, dont la priere eſt le principal. Nôtre Religion a fait tout cela ; & nulle autre n'a jamais demandé à Dieu de l'aimer & de le ſuivre.

2. * Il faut pour faire qu'une Religion ſoit vraye, qu'elle ait connu nôtre nature. Car la vraye nature de l'homme, ſon vrai bien, la vraye vertu, & la vraye Religion ſont choſes dont la connoiſſance eſt inſeparable. Elle doit avoir connu la grandeur & la baſſeſſe de l'homme, & la raiſon de l'un & de l'autre. Quelle autre Religion que la Chrétienne a connu toutes ces choſes ?

3. * Les autres Religions, comme les Payennes, ſont plus populaires ; car elles conſiſtent toutes en exterieur ; mais elles ne ſont pas pour les gens habiles. Une Religion purement intellectuelle ſeroit plus proportionnée aux habiles ; mais elle ne ſerviroit pas au peuple. La ſeule Religion Chrétienne eſt proportionnée à tous, étant mêlée d'exterieur & d'interieur. Elle éleve le peuple à l'interieur, & abaiſſe les ſuperbes à l'exterieur, & n'eſt pas parfaite ſans les deux. Car

Digitized by Google

II. il faut que le peuple entende l'eſprit de la lettre, & que les habiles ſoûmettent leur eſprit à la lettre, en pratiquant ce qu'il y a d'exterieur.

4. * Nous ſommes haïſſables, la raiſon nous en convainc. Or nulle autre Religion que la Chrétienne ne propoſe de ſe haïr. Nulle autre Religion ne peut donc être reçûë de ceux qui ſçavent qu'ils ne ſont dignes que de haine.

5. * Nulle autre Religion que la Chrétienne n'a connu que l'homme eſt la plus excélente créature, & en même-tems la plus miſerable. Les uns qui ont bien connu la réalité de ſon excélence, ont pris pour lâcheté & pour ingratitude les ſentimens bas que les hommes ont naturellement d'eux-mêmes. Et les autres qui ont bien connu combien cette baſſeſſe eſt effective, ont traité d'une ſuperbe ridicule ces ſentimens de grandeur qui ſont auſſi naturels à l'homme.

6. * Nulle Religion que la nôtre n'a enſeigné que l'homme naît en pêché. Nulle ſecte de Philoſophes ne l'a dit. Nulle n'a donc dit vrai.

7. * Dieu étant caché, toute Religion qui ne dit pas que Dieu eſt caché, n'eſt pas véritable; & toute Religion qui n'en rend pas la raiſon, n'eſt pas inſtruiſante. La nôtre fait tout cela.

8. * Cette Religion qui conſiſte à croire que l'homme eſt tombé d'un état de gloire & de communication avec Dieu, en un état de triſteſſe, de pénitence, & d'éloignement de Dieu, mais qu'enfin il ſeroit rétabli par un Meſſie qui devoit venir, a toû-

Digitized by Google

jours été sur la terre. Toutes choses ont passé, & celle-là a subsisté pour laquelle sont toutes choses. Car Dieu voulant se former un peuple saint, qu'il separeroit de toutes les autre nations, qu'il délivreroit de ses ennemis, qu'il mettroit dans un lieu de repos, a promis de le faire, & de venir au monde pour cela, & il a prédit par ses Prophetes le tems & la maniere de sa venuë. Et cependant pour affermir l'esperance de ses Elûs dans tous les tems, il leur en a toûjours fait voir des images & des figures, & il ne les a jamais laissez sans des assûrances de sa puissance & de sa volonté pour leur salut. Car dans la création de l'homme, Adam en étoit le témoin, & le dépositaire de la promesse du Sauveur qui devoit naître de la femme. Et quoique les hommes étant encore si proches de la création, ne pussent avoir oublié leur création, & leur chûte & la promesse que Dieu leur avoit faite d'un Rédempteur; néanmoins comme dans ce premier âge du monde ils se laisserent emporter à toutes sortes de desordres, il y avoit cependant des Saints comme Enoch, Lamech, & d'autres qui attendoient en patience le Christ promis dés le commencement du monde. Ensuite Dieu a envoyé Noë, qui a vû la malice des hommes au plus haut degré, & il l'a sauvé en noyant toute la terre, par un miracle qui marquoit assez, & le pouvoir qu'il avoit de sauver le monde, & la volonté qu'il avoit de la faire, & de faire naître de la femme celui qu'il avoit promis. Ce miracle suffisoit pour affermir l'esperance des hommes; & la mémoire en étant encore assez fraîche parmi

II.

II. eux, Dieu fit ses promesses à Abraham qui étoit tout environné d'idolâtres, & il lui fit connoître le mistère du Messie qu'il devoit envoyer. Au tems d'Isaac & de Jacob l'abomination étoit répanduë sur toute la terre ; mais ces Saints vivoient en la foi ; & Jacob mourant, & benissant ses enfans, s'écrie par un transport qui lui fait interrompre son discours. J'attens, ô mon Dieu, le Sauveur que vous avez promis, *salutare tuum expectabo, Domine.*

Les Egyptiens étoient infectez & d'idolâtrie & de magie ; le peuple de Dieu même étoit entraîné par leurs exemples. Mais cependant Moïse & d'autres voyoient celui qu'ils ne voyoient pas, & l'adoroient en regardant les biens éternels qu'il leur préparoit.

Les Grecs & les Latins ensuite, ont fait régner les fausses divinitez ; les Poëtes ont fait diverses Theologies ; les Philosophes se sont separez en mille sectes differentes : & cependant il y avoit toûjours au cœur de la Judée, des hommes choisis qui prédisoient la venuë de ce Messie qui n'étoit connu que d'eux.

Il est venu enfin en la consommation des tems, & depuis, quoi qu'on ait vû naître tant de schismes & d'heresies, tant renverser d'Etats, tant de changemens en toutes choses ; cette Eglise qui adore celui qui a toûjours été adoré, a subsisté sans interruption. Et ce qui est admirable, incomparable, & tout-à-fait divin, c'est que cette Religion qui a toûjours duré, a toûjours été combattuë. Mille fois elle a été à la veille d'une

Digitized by Google

destruction universelle ; & toutes les fois qu'elle a été en cet état, Dieu l'a relevée par des coups extraordinaires de sa puissance ; c'est ce qui est étonnant, & qu'elle s'est maintenuë sans fléchir & plier sous la volonté des tyrans. FI.

9. * Les Etats périroient si on ne faisoit plier souvent les loix à la nécessité. Mais jamais la Religion n'a souffert cela, & n'en a usé. Aussi il faut ces accommodemens, ou des miracles. Il n'est pas étrange qu'on se conserve en pliant, & ce n'est pas proprement se maintenir ; & encore périssent-ils enfin entierement : il n'y en a point qui ait duré quinze cens ans. Mais que cette Religion se soit toûjours maintenuë, & inflexible ; cela est divin.

10. * Il y auroit trop d'obscurité si la verité n'avoit pas des marques visibles. C'en est une admirable qu'elle se soit toûjours conservée dans une Eglise & une assemblée visible. Il y auroit trop de clarté s'il n'y avoit qu'un sentiment dans cette Eglise : mais pour reconnoître quel est le vrai, il n'y a qu'à voir quel est celui qui y a toûjours été : car il est certain que le vrai y a toûjours été, & qu'aucun faux n'y a toûjours été.

11. * Ainsi le Messie a toûjours été crû. La tradition d'Adam étoit encore nouvelle en Noé & en Moïse. Les Prophetes l'ont prédit depuis, en prédisant toûjours d'autres choses dont les évenemens qui arrivoient de tems en tems à la venuë des hommes, marquoient la verité de leur mission, & par consequent celle de leurs promesses touchant le Messie. Ils ont tous dit que la loi qu'ils

II. avoient, n'étoit qu'en attendant celle du Messie ; que jusques-là elle seroit perpetuelle, mais que l'autre dureroit éternellement ; qu'ainsi leur loi ou celle du Messie dont elle étoit la promesse, seroient toûjours sur la terre. En effet, elle a toûjours duré ; & JESUS-CHRIST est venu dans toutes les circonstances prédites. Il a fait des miracles, & les Apôtres aussi, qui ont converti les Payens, & par là les Propheties étant accomplies, le Messie est prouvé pour jamais.

12. * Je vois plusieurs Religions contraires, & par conséquent toutes fausses; excepté une. Chacune veut être crûë par sa propre autorité, & menace les incrédules. Je ne les crois donc pas là-dessus ; chacun peut dire cela, chacun se peut dire Prophete. Mais je vois la Religion Chrétienne où je trouve des Propheties accomplies, & une infinité de miracles si bien attestez qu'on n'en peut raisonnablement douter. Et c'est ce que je ne trouve point dans les autres.

13. * La seule Religion contraire à la nature en l'état qu'elle est, qui combat tous nos plaisirs, & qui paroît d'abord contraire au sens commun, est la seule qui ait toûjours été.

14. * Toute la conduite des choses doit avoir pour objet l'établissement & la grandeur de la Religion : les hommes doivent avoir en eux-mêmes des sentimens conformes à ce qu'elle nous enseigne : & enfin elle doit être tellement l'objet & le centre où toutes choses tendent, que qui en sçaura les principes, puisse rendre raison & de toute la

Digitized by Google

nature de l'homme en particulier, & de toute la conduite du monde en general. II.

Sur ce fondement les impies prennent lieu de blaſphemer la Religion Chrétienne, parce qu'ils la connoiſſent mal. Ils s'imaginent qu'elle conſiſte ſimplement en l'adoration d'un Dieu conſidéré comme grand, puiſſant, & éternel; ce qui eſt proprement le Deïſme preſque auſſi éloigné de la Religion Chrétienne que l'Atheïſme qui y eſt tout-à-fait contraire. Et delà ils concluent que cette Religion n'eſt pas véritable, parce que ſi elle l'étoit, il faudroit que Dieu ſe manifeſtât aux hommes par des preuves ſi ſenſibles qu'il fut impoſſible que perſonne le méconnût.

Mais qu'ils en concluent ce qu'ils voudront contre le Deïſme, ils n'en concluront rien contre la Religion Chrétienne qui reconnoît que depuis le peché, Dieu ne ſe montre point aux hommes avec toute l'évidence qu'il pouroit faire, & qui conſiſte proprement au miſtere du Rédempteur, qui uniſſant en lui les deux natures divine & humaine, a retiré les hommes de la corruption du peché pour les réconcilier à Dieu en ſa perſonne divine.

Elle enſeigne donc aux hommes ces deux véritez, & qu'il y a un Dieu dont ils ſont capables, & qu'il y a une corruption dans la nature qui les en rend indignes. Il importe également aux hommes de connoître l'un & l'autre de ces points, & il eſt également dangereux à l'homme de connoître Dieu ſans connoître ſa miſere; & de connoître ſa miſere ſans connoître le Redempteur qui

Digitized by Google

II. l'en peut guérir. Une seule de ses connoissances fait ou l'orgueil des Philosophes, qui ont connu Dieu & non leur misere, ou le desespoir des Athées qui connoissent leur misere sans Redempteur.

Et ainsi comme il est également de la nécessité de l'homme de connoître ces deux points, il est aussi également de la misericorde de Dieu de nous les avoir fait connoître. La Religion Chrétienne le fait; c'est en cela qu'elle consiste.

Qu'on examine l'ordre du monde sur cela, & qu'on voye si toutes choses ne tendent pas à l'établissement des deux chefs de cette Religion.

15. * Si l'on ne se connoît plein d'orgueil, d'ambition, de concupiscence, de foiblesse, de misere, & d'injustice, on est bien aveugle. Et si en le connoissant on ne desire d'en être délivré, que peut-on dire d'un homme si peu raisonnable? Que peut-on donc avoir que de l'estime pour une Religion qui connoît si bien les défauts de l'homme; & que du desir pour la verité d'une Religion qui y promet des remedes si souhaitables?

16. * Il est impossible d'envisager toutes les preuves de la Religion Chrétienne ramassées ensemble, sans en ressentir la force, à laquelle nul homme raisonnable ne peut résister.

Que l'on considére son établissement: qu'une Religion si contraire à la nature se soit établie par elle-même; si doucement, sans aucune force ni contrainte; & si fortement néanmoins qu'aucuns tourmens n'ont pû empêcher les Martirs de la confesser; &

Digitized by Google

que tout cela ſe ſoit fait non-ſeulement ſans § II.
l'aſſiſtance d'aucun Prince, mais malgré tous les Princes de la terre qui l'ont combatuë.

Que l'on conſidére la ſainteté, la hauteur & l'humilité d'une ame Chrétienne. Les Philoſophes Payens ſe ſont quelquefois relevez au-deſſus du reſte des hommes par une maniere de vivre plus réglée, & par des ſentimens qui avoient quelque conformité avec ceux du Chriſtianiſme. Mais ils n'ont jamais reconnu pour vertu ce que les Chrétiens apellent humilité; & ils l'auroient même cruë incompatible avec les autres dont ils faiſoient profeſſion. Il n'y a que la Religion Chrétienne qui ait ſçû joindre enſemble des choſes qui avoient paru juſques-là ſi oposées, & qui ait apris aux hommes que bien loin que l'humilité ſoit incompatible avec les autres vertus, ſans elle toutes les autres vertus ne ſont que des vices & des défauts.

Que l'on conſidére les merveilles de l'Ecriture Sainte qui ſont infinies, la grandeur & la ſublimité plus qu'humaine des choſes qu'elle contient, & la ſimplicité admirable de ſon ſtyle qui n'a rien d'affecté, rien de recherché, & qui porte un caractere de verité qu'on ne ſçauroit deſavoüer.

Que l'on conſidére la perſonne de JESUS-CHRIST en particulier. Quelque ſentiment qu'on ait de lui, on ne peut pas diſconvenir qu'il n'eût un eſprit trés grand & trés relevé, dont il avoit donné des marques dés ſon enfance devant les Docteurs de la Loi: & cependant au lieu de s'apliquer à

II. cultiver ces talens par l'étude & la fréquentation des ſçavans, il paſſe trente ans de ſa vie dans le travail des mains & dans une retraite entiere du monde ; & pendant les trois années de ſa prédication, il apelle à ſa compagnie & choiſit pour ſes Apôtres des gens ſans ſcience, ſans étude, ſans crédit ; & il s'attire pour ennemis ceux, qui paſſoient pour les plus ſçavans & les plus ſages de ſon tems. C'eſt une étrange conduite pour un homme qui a deſſein d'établir une nouvelle Religion.

Que l'on conſidére en particulier des Apôtres choiſis par JESUS-CHRIST, ces gens ſans lettres, ſans étude, & qui ſe trouvent tout d'un coup aſſez ſçavans pour confondre les plus habiles Philoſophes, & aſſez forts pour réſiſter aux Rois & aux tyrans qui s'opoſoient à l'établiſſement de la Religion Chrétienne qu'ils annonçoient.

Que l'on conſidére cette ſuite merveilleuſe de Prophetes qui ſe ſont ſuccedez les uns aux autres pendant deux mille ans, & qui ont tous prédit, en tant de manieres differentes juſqu'aux moindres circonſtances de la vie de JESUS-CHRIST, de ſa mort, de ſa Réſurrection, de la miſſion des Apôtres, de la prédication de l'Evangile, de la converſion des Nations, & de pluſieurs autres choſes qui concernent l'établiſſement de la Religion Chrétienne & l'abolition du Judaiſme.

Que l'on conſidére l'accompliſſement admirable de ces Propheties qui conviennent ſi parfaitement à la perſonne de JESUS-CHRIST, qu'il eſt impoſſible de ne le pas

Digitized by Google

reconnoître, à moins de se vouloir aveugler soi-même. II.

Que l'on considére l'état du peuple Juif & avant & aprés la venuë de JESUS-CHRIST, son état florissant avant la venuë du Sauveur, & son état plein de miseres depuis qu'ils l'ont rejetté: car ils sont encore aujourd'hui sans aucune marque de Religion, sans Temple, sans sacrifice, dispersez par toute la Terre, le mépris & le rebut de toutes les Nations.

Que l'on considére la perpetuité de la Religion Chrétienne qui a toûjours subsisté depuis le commencement du monde, soit dans les Saints de l'ancien Testament, qui ont vécu dans l'attente de JESUS-CHRIST avant sa venuë; soit dans ceux qui l'ont reçû & qui ont crû en lui depuis sa venuë, au lieu que nulle autre Religion n'a la perpetuité, qui est la principale marque de la véritable.

Enfin que l'on considére la sainteté de cette Religion, sa doctrine qui rend raison de tout jusqu'aux contrarietez qui se rencontrent dans l'homme, & toutes les autres choses singulieres, surnaturelles & divines qui y éclatent de toutes parts.

Et qu'on juge aprés tout cela s'il est possible de douter que la Religion Chretienne ne soit la seule véritable, & si jamais aucune autre a rien eu qui en aprochât.

Digitized by Google

III.

III.

Véritable Religion prouvée par les contrarietez qui ſont dans l'homme, & par le peché originel.

1. LEs grandeurs & les miſeres de l'homme ſont tellement viſibles, qu'il faut néceſſairement que la véritable Religion nous enſeigne qu'il y a en lui quelque grand principe de grandeur, & en même tems quelque grand principe de miſere. Car il faut que la véritable Religion connoiſſe à fond nôtre nature, c'eſt-à-dire qu'elle connoiſſe tout ce qu'elle a de grand, & tout ce qu'elle a de miſerable, & la raiſon de l'un & de l'autre. Il faut encore qu'elle nous rende raiſon des étonnantes contrarietez qui s'y rencontrent. S'il y a un ſeul principe de tout, une ſeule fin de tout, il faut que la vraie Religion nous enſeigne à n'adorer que lui & à n'aimer que lui. Mais comme nous nous trouvons dans l'impuiſſance d'adorer ce que nous ne connoiſſons pas, & d'aimer autre choſe que nous; il faut que la Religion qui inſtruit de ces devoirs, nous inſtruiſe auſſi de cette impuiſſance, & qu'elle nous en aprenne les remedes.

Il faut pour rendre l'homme heureux qu'elle lui montre qu'il y a un Dieu, qu'on eſt obligé de l'aimer, que nôtre véritable felicité eſt d'être à lui, & nôtre unique mal d'être ſeparez de lui; qu'elle nous aprenne que nous ſommes pleins de tenébres qui nous empê-

empêchent de le connoître & de l'aimer, & qu'ainſi nos devoirs nous obligeant d'aimer Dieu, & nôtre concupiſcence nous en détournant, nous ſommes pleins d'injuſtice. Il faut qu'elle nous rende raiſon de l'opoſition que nous avons à Dieu & à nôtre propre bien. Il faut qu'elle nous en enſeigne les remedes & les moyens d'obtenir ces remedes. Qu'on examine ſur cela toutes les Religions du monde, & qu'on voye s'il y en a une autre que la Chrétienne qui y ſatisfaſſe. III.

Sera-ce celle qu'enſeignoient les Philoſophes qui nous propoſent pour tout bien un bien qui eſt en nous? Eſt-ce là le vrai bien? Ont-ils trouvé le remede à nos maux? Eſt ce avoir gueri la préſomption de l'homme que de l'avoir égalé à Dieu? Et ceux qui nous ont égalez aux bêtes, & qui nous ont donné les plaiſirs de la terre pour tout bien, ont-ils aporté le remede à nos concupiſcences? Levez vos yeux vers Dieu, diſent les uns; voyez celui auquel vous reſſemblez & qui vous a fait pour l'adorer. Vous pouvez vous rendre ſemblable à lui; la ſageſſe vous y égalera ſi vous voulez la ſuivre. Et les autres diſent: Baiſſez vos yeux vers la terre, chetif ver que vous êtes, & regardez les bêtes dont vous êtes le compagnon.

Que deviendra donc l'homme? Sera-t'il égal à Dieu, ou aux bêtes? Quelle effroyable diſtance! Que ſerons nous donc? Quelle Religion nous enſeignera à guérir l'orgueil, & la concupiſcence? Quelle Religion nous enſeignera nôtre bien, nos devoirs, les foibleſſes qui nous en détournent, les remedes qui les peuvent guérir; & le moyen

III. d'obtenir ces remedes ? Voyons ce que nous dit ſur tout cela la ſageſſe de Dieu qui nous parle dans la Religion Chrétienne.

C'eſt en vain, ô homme, que vous cherchez dans vous-même le remede à vos miſeres. Toutes vos lumieres ne peuvent arriver qu'à connoître que ce n'eſt point ni vous que vous trouverez, ni la verité, ni le bien. Les Philoſophes vous l'ont promis; ils n'ont pû le faire. Ils ne ſçavent ni quel eſt vôtre véritable bien, ni quel eſt vôtre véritable état. Comment auroient-ils donné des remedes à vos maux, puis qu'ils ne les ont pas ſeulement connus ? Vos maladies principales ſont l'orgueïl qui vous ſouſtrait à Dieu, & la concupiſcence qui vous attache à la terre, & ils n'ont fait autre choſe qu'entretenir au moins une de ces maladies. S'ils vous ont donné Dieu pour objet, ce n'a été que pour exercer vôtre orgueïl. Ils vous ont fait penſer que vous lui êtes ſemblable par vôtre nature. Et ceux qui ont vû la vanité de cette prétention, vous ont jetté dans l'autre précipice, en vous faiſant entendre que vôtre nature étoit pareille à celle des bêtes, & vous ont porté à chercher vôtre bien dans les concupiſcences qui ſont le partage des animaux. Ce n'eſt pas là le moyen de vous inſtruire de vos injuſtices, N'atendez donc ni verité ni conſolation des hommes. Je ſuis celle qui vous ai formé, & qui puis ſeule vous aprendre qui vous êtes. Mais vous n'êtes plus maintenant en l'état où je vous ai formé. J'ai créé l'homme ſaint, innocent, parfait. Je l'ai rempli de lumiere & d'intelligence. Je lui ai com-

muniqué ma gloire & mes merveilles. L'œil de l'homme voyoit alors la Majesté de Dieu. Il n'étoit pas dans les tenebres qui l'aveuglent, ni dans la mortalité, & dans les miseres qui l'affligent. Mais il n'a pû soûtenir tant de gloire sans tomber dans la présomption. Il a voulu se rendre centre de lui-même, & indépendant de mon secours. Il s'est soustrait à ma domination : & s'égalant à moi par le desir de trouver sa felicité en lui-même, je l'ai abandonné à lui ; & révoltant toutes les créatures qui lui étoient soûmises, je les lui ai renduës ennemies ; en sorte qu'aujourd'hui l'homme est devenu semblable aux bêtes, & dans un tel éloignement de moi qu'à peine lui reste-t'il quelque lumiere confuse de son auteur, tant toutes ses connoissances ont été éteintes ou troublées. Les sens indépendans de la raison & souvent maître de la raison, l'ont emporté à la recherche des plaisirs. Toutes les créatures ou l'affligent, ou le tentent, & dominent sur lui ou en le soûmettant par leur force, ou en le charmant par leurs douceurs, ce qui est encore une domination plus terrible & plus impérieuse. III.

2. * Voilà l'état où les hommes sont aujourd'hui. Il leur reste quelque instinct impuissant du bonheur de leur premiere nature ; & ils sont plongez dans les miseres de leur aveuglement & de leur concupiscence qui est devenuë leur seconde nature.

3. * De ces principes que je vous ouvre, vous pouvez reconnoître la cause de tant de contrarietez qui ont étonné tous les hommes & qui les ont partagez.

4. * Observez maintenant tous les mou-

III. vemens de grandeur & de gloire que le ſentiment de tant de miſeres ne peut étoufer ; & voyez s'il ne faut pas que la cauſe en ſoit une autre nature.

5. * Connoiſſez donc, ſuperbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même. Humiliez-vous, raiſon impuiſſante ; taiſez-vous, nature imbecile ; aprenez que l'homme paſſe infiniment l'homme ; & entendez de vôtre maître vôtre condition véritable que vous ignorez.

6. * Car enfin ſi l'homme n'avoit jamais été corrompu, il jouïroit de la verité & de la felicité avec aſſûrance. Et ſi l'homme n'avoit jamais été que corrompu, il n'auroit aucune idée ni de la verité, ni de la beatitude. Mais malheureux que nous ſommes, & plus que s'il n'y avoit aucune grandeur dans nôtre condition, nous avons une idée du bonheur, & ne pouvons y arriver ; nous ſentons une image de la verité, & ne poſſedons que le menſonge ; incapables d'ignorer abſolument, & de ſçavoir certainement ; tant il eſt manifeſte que nous avons été dans un degré de perfection dont nous ſommes malheureuſement tombez.

7. * Qu'eſt-ce donc que nous crie cette avidité & cette impuiſſance, ſinon qu'il y a eu autrefois en l'homme un véritable bonheur dont il ne lui reſte maintenant que la marque & la trace toute vuide, qu'il eſſaye inutilement de remplir de tout ce qui l'environne, en cherchant dans les choſes abſentes le ſecours qu'il n'obtient pas des preſentes, & que les uns & les autres ſont incapables de lui donner, parce que ce gouf-

Digitized by Google

fre infini ne peut être rempli que par un objet infini & immuable ? III.

8. * Chose étonnante cependant, que le mistere le plus éloigné de nôtre connoissance qui est celui de la transmission du peché originel, soit une chose sans laquelle nous ne pouvons avoir aucune connoissance de nous-mêmes. Car il est sans doute qu'il n'y a rien qui choque plus nôtre raison que de dire que le peché du premier homme ait rendu coupables ceux qui étant si éloignez de cette source semblent incapables d'y participer. Cet écoulement ne nous paroît pas seulement impossible, il nous semble même trés injuste. Car qu'y a-t'il de plus contraire aux régles de nôtre miserable justice que de damner éternellement un enfant incapable de volonté, pour un peché où il paroît avoir eu si peu de part, qu'il est commis six mille ans avant qu'il fût en être ? Certainement rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine. Et cependant sans ce mistere le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de nôtre condition prend ses retours & ses plis dans cet abîme. De sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mistere, que ce mistere n'est inconcevable à l'homme.

9. * Le peché originel est une folie devant les hommes, mais on le donne pour tel. On ne doit donc pas reprocher le défaut de raison en cette doctrine, puis qu'on ne prétend pas que la raison y puisse atteindre. Mais cette folie est plus sage que toute la sagesse des hommes ; *quod stultum est* 1. Cor. 1. 25.

I. *Dei, ſapientius eſt hominibus.* Car ſans cela que dira-t'on qu'eſt l'homme ? Tout ſon état dépend de ce point imperceptible. Et comment s'en fût-il aperçû par ſa raiſon, puiſque c'eſt une choſe au-deſſus de ſa raiſon ; & que ſa raiſon bien loin de l'inventer par ſes voyes, s'en éloigne quand on le lui preſente ?

10. * Ces deux états d'innocence, & de corruption étant ouverts, il eſt impoſſible que nous ne les reconnoiſſions pas.

11. * Suivons nos mouvemens, obſervons-nous nous-mêmes, & voyons ſi nous n'y trouverons pas les caracteres vivans de ces deux natures.

12. * Tant de contradictions ſe trouveroient-elles dans un ſujet ſimple ?

13. * Cette duplicité de l'homme eſt ſi viſible qu'il y en a qui ont penſé que nous avions deux ames, un ſujet ſimple leur paroiſſant incapable de telles & ſi ſoudaines varietez, d'une préſomption démeſurée à un horrible abattement de cœur.

14. * Ainſi toutes ces contrarietez qui ſembloient devoir le plus éloigner les hommes de la connoiſſance d'une Religion, ſont ce qui les doit plûtôt conduire à la véritable.

Pour moi j'avouë qu'auſſi-tôt que la Religion Chrétienne découvre ce principe que la Nature des Hommes eſt corrompuë & déchuë de Dieu, cela ouvre les yeux à voir par tout le caractere de cette verité. Car la nature eſt telle qu'elle marque par tout un Dieu perdu, & dans l'homme, & hors de l'homme.

Sans ces divines connoiſſances qu'ont pû

faire les hommes, ſinon ou s'élever dans le ſentiment interieur qui leur reſte de leur grandeur paſſée, ou s'abattre dans la vûë de leur foibleſſe preſente ? Car ne voyant pas la verité entiere ils n'ont pû arriver à une parfaite vertu ; les-uns conſidérant la nature comme incorrompuë, les autres comme irréparable. Ils n'ont pû fuïr ou l'orgueïl, ou la pareſſe, qui ſont les deux ſources de tous les vices ; puis qu'ils ne pouvoient ſinon ou s'y abandonner par lâcheté, ou en ſortir par orgueïl. Car s'ils connoiſſoient l'excélence de l'homme, ils en ignoroient la corruption ; de ſorte qu'ils évitoient bien la pareſſe ; mais ils ſe perdoient dans l'orgueïl. Et s'ils reconnoiſſoient l'infirmité de la nature, ils en ignoroient la dignité ; de ſorte qu'ils pouvoient bien éviter la vanité, mais c'étoit en ſe précipitant dans le deſeſpoir. III.

De là viennent les diverſes ſectes des Stoïciens & des Epicuriens, des Dogmatiſtes & des Académiciens, &c. La ſeule Religion Chrétienne a pû guérir ces deux vices ; non pas en chaſſant l'un par l'autre par la ſageſſe de la terre ; mais en chaſſant l'un & l'autre par la ſimplicité de l'Evangile. Car elle aprend aux juſtes qu'elle éleve juſqu'à la participation de la Divinité même, qu'en ce ſublime état ils portent encore la ſource de toute la corruption qui les rend durant toute la vie ſujets à l'erreur, à la miſere, à la mort, au peché ; & elle crie aux plus impies qu'ils ſont capables de la grace de leur Rédempteur. Ainſi donnant à trembler à ceux qu'elle juſtifie, &

III. conſolant ceux qu'elle condamne, elle tempere avec tant de juſteſſe la crainte avec l'eſperance par cette double capacité qui eſt commune à tous & de la grace & du peché, qu'elle abaiſſe infiniment plus que la ſeule raiſon ne peut faire, mais ſans deſeſperer; & qu'elle éleve infiniment plus que l'orgueil de la nature, mais ſans enfler; faiſant bien voir par là qu'étant ſeule exempte d'erreur & de vice, il n'apartient qu'à elle & d'inſtruire & de corriger les hommes.

15. * Nous ne concevons ni l'état glorieux d'Adam, ni la nature de ſon peché, ni la tranſmiſſion qui s'en eſt faite en nous. Ce ſont choſes qui ſe ſont paſſées dans un état de nature tout different du nôtre, & qui paſſent nôtre capacité preſente. Auſſi tout cela nous eſt inutile à ſçavoir pour ſortir de nos miſeres: & tout ce qu'il nous importe de connoître, c'eſt que par Adam nous ſommes miſerables, corrompus, ſeparez de Dieu; mais rachetez par JESUS-CHRIST: & c'eſt dequoi nous avons des preuves admirables ſur la Terre.

16. * Le Chriſtianiſme eſt étrange. Il ordonne à l'homme de reconnoître qu'il eſt vil & même abominable, & il lui ordonne en même-tems de vouloir être ſemblable à Dieu. Sans un tel contrepoids cette élevation le rendoit horriblement vain, ou cet abaiſſement le rendroit humblement abject.

17. * La miſere porte au deſeſpoir: la grandeur inſpire la préſomption.

18. * L'Incarnation montre à l'homme

Digitized by Google

la grandeur de sa misere par la grandeur du remede qu'il a fallu. III.

19. * On ne trouve pas dans la Religion Chrétienne un abaissement qui nous rende incapables du bien, ni une sainteté exempte du mal.

20. * Il n'y a point de doctrine plus propre à l'homme que celle-là, qui l'instruit de sa double capacité de recevoir & de perdre la grace, à cause du double péril où il est toûjours exposé, de desespoir ou d'orgueïl.

21. * Les Philosophes ne prescrivoient point des sentimens proportionnez aux deux états. Ils inspiroient des mouvemens de grandeur pure, & ce n'est pas l'état de l'homme. Ils inspiroient des mouvemens de bassesse pure, & c'est aussi peu l'état de l'homme. Il faut des mouvemens de bassesse, non d'une bassesse de nature, mais de pénitence; non pour y demeurer, mais pour aller à la grandeur. Il faut des mouvemens de grandeur; mais d'une grandeur qui vienne de la grace & non du mérite, & aprés avoir passé par la bassesse.

22. * Nul n'est heureux comme un vrai Chrétien, ni raisonnable, ni vertueux, ni aimable. Avec combien peu d'orgueïl un Chrétien se croit-il uni à Dieu? Avec combien peu d'abjection s'égale-t'il aux vers de la terre?

23. * Qui peut donc refuser à ces celestes lumieres de les croire, & de les adorer? Car n'est-il pas plus clair que le jour que nous sentons en nous-mêmes des caracteres ineffacables d'excélence? Et n'est-il pas

III. aussi véritable que nous éprouvons à toute heure les effets de nôtre déplorable condition ? Que nous crie donc ce cahos & cette confusion monstrueuse, sinon la verité de ces deux états, avec une voix si puissante, qu'il est impossible d'y résister ?

IV.

Il n'est pas incroyable que Dieu s'unisse à nous.

CE qui détourne les hommes de croire qu'ils soient capables d'être unis à Dieu, n'est autre chose que la vûë de leur bassesse. Mais s'ils l'ont bien sincere, qu'ils la suivent aussi loin que moi ; & qu'ils reconnoissent que cette bassesse est telle en effet, que nous sommes par nous-mêmes incapables de connoître si la misericorde ne peut pas nous rendre capables de lui. Car je voudrois bien sçavoir d'où cette créature qui se reconnoît si foible, a le droit de mesurer la misericorde de Dieu, & d'y mettre les bornes que sa fantaisie lui suggere. L'homme sçait si peu ce que c'est que Dieu, qu'il ne sçait pas ce qu'il est lui-même: & tout troublé de la vûë de son propre état, il ose dire que Dieu ne le peut pas rendre capable de sa communication. Mais je voudrois lui demander si Dieu demande autre chose de lui, sinon qu'il l'aime & le connoisse ; & pourquoi il croit que Dieu ne peut se rendre connoissable & aimable à lui, puisqu'il est naturellement capable d'amour & de connoissance. Car il est sans doute

Digitized by Google

qu'il connoît au moins qu'il eſt, & qu'il aime quelque choſe. Donc s'il voit quelque choſe dans les ténebres où il eſt, & s'il trouve quelque ſujet d'amour parmi les choſes de la terre, pourquoi, ſi Dieu lui donne quelques rayons de ſon eſſence, ne ſera-t'il pas capable de le connoître, & de l'aimer en la maniere qu'il lui plaira de ſe communiquer à lui ? Il y a donc ſans doute une préſomption inſuportable dans ces ſortes de raiſonnemens ; quoi qu'ils paroiſſent fondez ſur une humilité aparente, qui n'eſt ni ſincere ni raiſonnable, ſi elle ne nous fait confeſſer que ne ſçachant de nous-mêmes qui nous ſommes, nous ne pouvons l'aprendre que de Dieu. IV.

V.

Soûmiſſion & uſage de la raiſon.

1. LA derniere démarche de la raiſon, c'eſt de connoître qu'il y a une infinité de choſes qui la ſurpaſſent. Elle eſt bien foible ſi elle ne va juſques-là.

2. * Il faut ſçavoir douter où il faut, aſſûrer où il faut, ſe ſoumettre où il faut. Qui ne fait ainſi, n'entend pas la force de la raiſon. Il y en a qui péchent contre ces trois principes, ou en aſſûrant tout comme démonſtratif, manque de ſe connoître en démonſtration ; ou en doutant de tout, manque de ſçavoir où il faut ſe ſoûmettre ; ou en ſe ſoûmettant en tout, manque de ſçavoir où il faut juger.

3. * Si on ſoûmet tout à la raiſon, nôtre

V. Religion n'aura rien de miſterieux & de ſurnaturel. Si on choque les principes de la raiſon, nôtre Religion ſera abſurde & ridicule.

4. * La raiſon, dit ſaint Auguſtin, ne ſe ſoûmettroit jamais ſi elle ne jugeoit qu'il y a des occaſions où elle ſe doit ſoumettre. Il eſt donc juſte qu'elle ſe ſoumette quand elle juge qu'elle ſe doit ſoumettre, & qu'elle ne ſe ſoumette pas quand elle juge avec fondement qu'elle ne le doit pas faire : mais il faut prendre garde à ne ſe pas tromper.

5. * La pieté eſt differente de la ſuperſtition. Pouſſer la pieté juſqu'à la ſuperſtition, c'eſt la détruire. Les heretiques nous reprochent cette ſoûmiſſion ſuperſtitieuſe. C'eſt faire ce qu'ils nous reprochent que d'exiger cette ſoumiſſion dans les choſes qui ne ſont pas matiere de ſoumiſſion.

Il n'y a rien de ſi conforme à la raiſon que le deſaveu de la raiſon dans les choſes qui ſont de foy. Et rien de ſi contraire à la raiſon que le deſaveu de la raiſon dans les choſes qui ne ſont pas de foy. Ce ſont deux excez également dangereux, d'exclure la raiſon, & de n'admettre que la raiſon.

6. * La foi dit bien ce que les ſens ne diſent pas, mais jamais le contraire. Elle eſt au deſſus, & non pas contre.

Digitized by Google

VI.

VI.

Foi ſans raiſonnement.

1. SI j'avois vû un miracle, diſent quelques gens, je me convertirois. Ils ne parleroient pas ainſi s'ils ſçavoient ce que c'eſt que converſion. Ils s'imaginent qu'il ne faut pour cela que reconnoître qu'il y a un Dieu, & que l'adoration conſiſte à lui tenir de certains diſcours tels à peu prés que les Payens en faiſoient à leurs idoles. La converſion véritable conſiſte à s'anéantir devant cet Etre ſouverain qu'on a irrité tant de fois, & qui peut nous perdre légitimement à toute heure ; à reconnoître qu'on ne peut rien ſans lui, & qu'on n'a rien merité de lui que ſa diſgrace. Elle conſiſte à connoître qu'il y a une opoſition invincible entre Dieu & nous, & que ſans un médiateur il ne peut y avoir de commerce.

2. * Ne vous étonnez pas de voir des perſonnes ſimples croire ſans raiſonnement. Dieu leur donne l'amour de ſa juſtice & la haine d'eux-mêmes. Il incline leur cœur à croire. On ne croira jamais d'une créance utile & de foi, ſi Dieu n'incline le cœur, & on croira dés qu'il l'inclinera. Et c'eſt ce que David connoiſſoit bien lors qu'il diſoit : *Inclina cor meum, Deus, in teſtimonia tua.* Pſ. 118. 36.

3. * Ceux qui croyent ſans avoir examiné les preuves de la Religion, c'eſt parce qu'ils ont une diſpoſition interieure toute ſainte & que ce qu'ils entendent dire de nôtre Religion y eſt conforme. Ils ſentent

VI. qu'un Dieu les a faits. Ils ne veulent aimer que lui. Ils ne veulent haïr qu'eux-mêmes. Ils sentent qu'ils n'en ont pas la force ; qu'ils sont incapables d'aller à Dieu ; & que si Dieu ne vient à eux, ils ne peuvent avoir aucune communication avec lui. Et ils entendent dire dans nôtre Religion qu'il ne faut aimer que Dieu, & ne haïr que soi-même : mais qu'étant tout corrompus & incapables de Dieu, Dieu s'est fait homme pour s'unir à nous. Il n'en faut pas davantage pour persuader des hommes qui ont cette disposition dans le cœur, & cette connoissance de leur devoir & de leur incapacité.

4. * Ceux que nous voyons Chrétiens sans la connoissance des Propheties & des preuves, ne laissent pas d'en juger aussi bien que ceux qui ont cette connoissance. Ils en jugent par le cœur, comme les autres en jugent par l'esprit. C'est Dieu lui-même qui les incline à croire ; & ainsi ils sont très efficacement persuadez.

J'avouë bien qu'un de ces Chrétiens qui croyent sans preuves, n'aura peut-être pas dequoi convaincre un infidéle qui en dira autant de soi. Mais ceux qui sçavent les preuves de la Religion, prouveront sans difficulté que ce fidéle est véritablement inspiré de Dieu, quoi qu'il ne pût le prouver lui-même.

Digitized by Google

VII.

VII.

Qu'il eſt plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enſeigne la Religion Chrétienne.

AVIS.

PResque tout ce qui eſt contenu dans ce Chapitre ne regarde que certaines ſortes de perſonnes, qui n'étant pas convaincuës des preuves de la Religion, & encore moins des raiſons des Athées, demeurent en un état de ſuſpenſion entre la foi & l'infidélité. L'Auteur prétend ſeulement leur montrer par leurs propres principes, & par les ſimples lumieres de la raiſon, qu'ils doivent juger qu'il leur eſt avantageux de croire, & que ce ſeroit le parti qu'ils devroient prendre, ſi ce choix dépendoit de leur volonté. D'où il s'enſuit qu'au moins en attendant qu'ils ayent trouvé la lumiere néceſſaire pour ſe convaincre de la verité, ils doivent faire tout ce qui les y peut diſpoſer, & ſe dégager de tous les empêchemens qui les détournent de cette foi, qui ſont principalement les paſſions & les vains amuſemens.

1. L'Unité jointe à l'infini ne l'augmente de rien, non plus qu'un pied à une meſure infinie. Le fini s'anéantit en preſence de l'infini, & devient un pur néant. Ainſi nôtre eſprit devant Dieu; ainſi nôtre juſtice devant la juſtice divine.

Il n'y a pas ſi grande diſproportion entre l'unité & l'infini, qu'entre nôtre juſtice & celle de Dieu.

Digitized by Google

VII. 2. * Nous connoissons qu'il y a un infini, & ignorons sa nature. Comme, par exemple, nous sçavons qu'il est faux que les nombres soient finis. Donc il est vrai qu'il y a un infini en nombre. Mais nous ne sçavons ce qu'il est. Il est faux qu'il soit pair, il est faux qu'il soit impair; car en ajoûtant l'unité il ne change point de nature. Ainsi on peut bien connoître qu'il y a un Dieu, sans sçavoir ce qu'il est : & vous ne devez pas conclure qu'il n'y a point de Dieu, de ce que nous ne connoissons pas parfaitement sa nature.

Je ne me servirai pas, pour vous convaincre de son existence; de la foi par laquelle nous la connoissons certainement, ni de toutes les autres preuves que nous en avons, puisque vous ne les voulez par recevoir. Je ne veux agir avec vous que par vos principes mêmes; & je prétends vous faire voir par la maniere dont vous raisonnez tous les jours sur les choses de la moindre consequence, de quelle sorte vous devez raisonner en celle-ci, & quel parti vous devez prendre dans la décision de cette importante question de l'existence de Dieu. Vous dites donc que nous sommes incapables de connoître s'il y a un Dieu. Cependant il est certain que Dieu est, ou qu'il n'est pas; il n'y a point de milieu. Mais de quel côté pancherons-nous? La raison, dites-vous, n'y peut rien déterminer. Il y a un cahos infini qui nous sépare. Il se joüe un jeu à cette distance infinie, où il arrivera croix ou pile. Que gagerez-vous? Par raison vous ne pouvez assûrer ni l'un ni l'autre; par raison

vous ne pouvez nier aucun des deux. VII.

Ne blâmez donc pas de fauſſeté ceux qui ont fait un choix ; car vous ne ſçavez pas s'ils ont tort, & s'ils ont mal choiſi. Non, direz vous ; mais je les blâmerai d'avoir fait, non ce choix, mais un choix : & celui qui prend croix, & celui qui prend pile, ont tous deux tort : le juſte eſt de ne point parier.

Oüi ; mais il faut parier ; cela n'eſt pas volontaire ; vous êtes embarqué ; & ne parier point que Dieu eſt, c'eſt parier qu'il n'eſt pas. Lequel prendrez-vous donc ? Peſons le gain & la perte en prenant le parti de croire que Dieu eſt. Si vous gagnez, vous gagnez tout, ſi vous perdez, vous ne perdez rien. Pariez-donc qu'il eſt ſans héſiter. Oüi, il faut gager. Mais je gage peut-être trop. Voyons : puis qu'il y a pareil hazard de gain & de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pouriez encore gager. Et s'il y en avoit dix à gagner, vous ſeriez imprudent de ne pas hazarder vôtre vie pour en gagner dix à un jeu où il y a pareil hazard de perte & de gain. Mais il y a ici une infinité de vies infiniment heureuſes à gagner avec pareil hazard de perte & de gain, & ce que vous joüez eſt ſi peu de choſe, & ſi peu de durée, qu'il y a de la folie à le ménager en cette occaſion.

Car il ne ſert de rien de dire qu'il eſt incertain ſi on gagnera, & qu'il eſt certain qu'on hazarde ; & que l'infinie diſtance qui eſt entre la certitude de ce qu'on expoſe & l'incertitude de ce que l'on gagnera, égale le bien fini qu'on expoſe certainement, à

VII. l'infini qui eſt incertain. Cela n'eſt pas ainſi : tout joüeur hazarde avec certitude, pour gagner avec incertitude ; & néanmoins il hazarde certainement le fini pour gagner incertainement le fini, ſans pécher contre la raiſon. Il n'y a pas infinité de diſtance entre cette certitude de ce qu'on expoſe & l'incertitude du gain ; cela eſt faux. Il y a à la verité infinité entre la certitude de gagner & la certitude de perdre. Mais l'incertitude de gagner eſt proportionnée à la certitude de ce qu'on hazarde, ſelon la proportion des hazards de gain & de perte : & de là vient que s'il y a autant de hazard d'un côté que de l'autre, le parti eſt à joüer égal contre égal ; & alors la certitude de ce qu'on expoſe eſt égale à l'incertitude du gain, tant s'en faut qu'elle en ſoit infiniment diſtante. Et ainſi nôtre propoſition eſt dans une force infinie, quand il n'y a que le fini à hazarder à un jeu où il y a pareils hazards de gain que de perte, & l'infini à gagner. Cela eſt démonſtratif, & ſi les hommes ſont capables de quelques véritez, ils doivent l'être de celle-là.

Je le confeſſe, je l'avouë. Mais encore n'y auroit-il point de moyen de voir un peu plus clair ? Oüi, par le moyen de l'Ecriture & par toutes les autres preuves de la Religion qui ſont infinies.

Ceux qui eſperent leur ſalut, direz-vous, ſont heureux en cela. Mais ils ont pour contrepoids la crainte de l'enfer.

Mais qui a plus ſujet de craindre l'enfer, ou celui qui eſt dans l'ignorance s'il y a un enfer, & dans la certitude de damnation s'il

y en a ; ou celui qui eſt dans une perſuaſion certaine qu'il y a un enfer, & dans l'eſperance d'être ſauvé s'il eſt ? VII.

Quiconque n'ayant plus que huit jours à vivre, ne jugeroit pas que le parti eſt de croire que tout cela n'eſt pas un coup de hazard, auroit entierement perdu l'eſprit. Or ſi les paſſions ne nous tenoient point, huit jours & cent ans ſont une même choſe.

Quel mal vous arrivera-t'il en prenant ce parti ? Vous ſerez fidéle, honnête, humble, reconnoiſſant, bien-faiſant, ſincere, véritable. A la verité vous ne ſerez point dans les plaiſirs empeſtez, dans la gloire, dans les délices. Mais n'en aurez-vous point d'autres ? Je vous dis que vous gagnerez en cette vie ; & qu'à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude du gain, & tant de néant dans ce que vous hazardez, que vous connoîtrez à la fin, que vous avez parié pour une choſe certaine & infinie, & que vous n'avez rien donné pour l'obtenir.

Vous dites que vous êtes fait de telle ſorte que vous ne ſçauriez croire. Apprenez au moins vôtre impuiſſance à croire, puiſque la raiſon vous y porte, & que néanmoins vous ne le pouvez. Travaillez donc à vous convaincre, non pas par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos paſſions. Vous voulez aller à la foi, & vous n'en ſçavez pas le chemin : vous voulez vous guérir de l'infidelité, & vous en demandez les remedes : aprenez-les de ceux qui ont été tels que vous, & qui n'ont preſentement aucun

Digitized by Google

VII. doute. Ils sçavent ce chemin que vous voudriez suivre, & ils sont guéris d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la maniere par où ils ont commencé ; imitez leurs actions exterieures, si vous ne pouvez encore entrer dans leurs dispositions interieures ; quittez ces vains amusemens qui vous occupent tout entier.

J'aurois bien-tôt quitté ces plaisirs, dites-vous, si j'avois la foi. Et moi je vous dis que vous auriez bien-tôt la foi si vous aviez quitté ces plaisirs. Or c'est à vous à commencer. Si je pouvois je vous donnerois la foi : je ne le puis, ni par conséquent éprouver la verité de ce que vous dites, mais vous pouvez bien quitter ces plaisirs, & éprouver si ce que je dis est vrai.

3. * Il ne faut pas se méconnoître ; nous sommes corps autant qu'esprit : & de là vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule démonstration. Combien y a-t'il peu de choses démontrées ? Les preuves ne convainquent que l'esprit. La coûtume fait nos preuves les plus fortes. Elle incline les sens qui entraînent l'esprit sans qu'il y pense. Qui a démontré qu'il sera demain jour & que nous mourrons, & qu'y a-t'il de plus universellement crû ? C'est donc la coûtume qui nous en persuade ; c'est elle qui fait tant de Turcs, & de Payens : c'est elle qui fait les métiers, les soldats, &c. Il est vrai qu'il ne faut pas commencer par elle pour trouver la verité ; mais il faut avoir recours à elle, quand une fois l'esprit a vû où est la verité ; afin de

nous abreuver & de nous teindre de cette créance qui nous échape à toute heure ; car d'en avoir toûjours les preuves preſentes, c'eſt trop d'affaires. Il faut acquerir une créance plus facile, qu'eſt celle de l'habitude, qui ſans violence, ſans art, ſans argument, nous fait croire les choſes, & incline toutes nos puiſſances à cette créance, en ſorte que nôtre ame y tombe naturellement. Ce n'eſt pas aſſez de ne croire que par la force de la conviction, ſi les ſens nous portent à croire le contraire. Il faut donc faire marcher nos deux pieces enſemble ; l'eſprit, par les raiſons qu'il ſuffit d'avoir vûës une fois en ſa vie ; & les ſens, par la coûtume, & en ne leur permettant pas de s'incliner au contraire.

VIII.

Image d'un homme qui s'eſt laſſé de chercher Dieu par le ſeul raiſonnement, & qui commence à lire l'Ecriture.

1. EN voyant l'aveuglement & la miſere de l'homme, & ces contrarietez étonnantes qui ſe découvrent dans ſa nature ; & regardant tout l'Univers muet, & l'homme ſans lumiere, abandonné à lui-même, & comme égaré dans ce recoin de l'Univers, ſans ſçavoir qui l'y a mis, ce qu'il y eſt venu faire, ce qu'il deviendra en mourant ; j'entre en effroi comme un homme qu'on auroit porté endormi dans une iſle deſerte & effroyable, & qui s'éveilleroit

Digitized by Google

VIII. ſans connoître où il eſt, & ſans avoir aucun moyen d'en ſortir. Et ſur cela j'admire comment on n'entre pas en deſeſpoir d'un ſi miſerable état. Je vois d'autres perſonnes auprés de moi de ſemblable nature. Je leur demande s'ils ſont mieux inſtruits que moi, & ils me diſent que non. Et ſur cela ces miſerables égarez ayant regardé autour d'eux, & ayant vû quelques objets plaiſans, s'y ſont donnez, & s'y ſont attachez. Pour moi je n'ai pû m'y arrêter, ni me repoſer dans la ſocieté de ces perſonnes ſemblables à moi, miſerables comme moi, impuiſſantes comme moi. Je voi qu'ils ne m'aideroient pas à mourir: Je mourrai ſeul: il faut donc faire comme ſi j'étois ſeul: or ſi j'étois ſeul, je ne bâtirois pas des maiſons, je ne m'embaraſſerois point dans ces occupations tumultuaires, je ne chercherois l'eſtime de perſonne, mais je tâcherois ſeulement à découvrir la verité.

Ainſi conſidérant combien il y a d'aparence qu'il y a autre choſe que ce que je voi, j'ai recherché ſi ce Dieu dont tout le monde parle n'auroit point laiſsé quelques marques de lui. Je regarde de toutes parts; & ne vois par tout qu'obſcurité. La nature ne m'offre rien qui ne ſoit matiere de doute & d'inquiétude. Si je n'y voyois rien qui marquât une divinité, je me déterminerois à n'en rien croire. Si je voyois par tout les marques d'un Créateur, je repoſerois en paix dans la foi. Mais voyant trop pour nier, & trop peu pour m'aſſurer, je ſuis dans un état à plaindre, & où j'ai ſouhaité cent fois que ſi un Dieu ſoutient la nature, elle le

Digitized by Google

marquât ſans équivoque, & que ſi les marques qu'elle en donne ſont trompeuſes, elle les ſuprimât tout-à-fait ; qu'elle dit tout, ou rien ; afin que je viſſe quel parti je dois ſuivre. Au lieu qu'en l'état où je ſuis, ignorant ce que je ſuis, & ce que je dois faire, je ne connois ni ma condition, ni mon devoir. Mon cœur tend tout entier à connoître où eſt le vrai bien pour le ſuivre. Rien ne me ſeroit trop cher pour cela. VIII.

Je vois des multitudes de Religions en pluſieurs endroits du monde, & dans tous les tems. Mais elles n'ont ni morale qui me puiſſent plaire ; ni preuves capables de m'arrêter. Et ainſi j'aurois refuſé également la Religion de Mahomet, & celle de la Chine, & celles des anciens Romains, & celles des Egyptiens par cette ſeule raiſon, que l'une n'ayant pas plus de marques de verité que l'autre, ni rien qui détermine, la raiſon ne peut pancher plûtôt vers l'une que vers l'autre.

Mais en conſidérant ainſi cette inconſtante & bizare varietez de mœurs & de créances dans les divers tems, je trouve en une petite partie du monde un peuple particulier ſeparé de tous les autres peuples de la terre, & dont les hiſtoires précedent de pluſieurs ſiécles les plus anciennes que nous ayons. Je trouve donc ce peuple grand & nombreux, qui adore un ſeul Dieu : & qui ſe conduit par une loi qu'ils diſent tenir de ſa main. Ils ſoutiennent qu'ils ſont les ſeuls du monde, auſquels Dieu a revelé ſes miſteres ; que tous les hommes ſont corrompus, & dans la diſgrace de Dieu ; qu'ils ſont tous

VIII. abandonnez à leurs ſens & à leur propre eſprit, & que de là viennent les étranges égaremens, & les changemens continuels qui arrivent entr'eux, & de Religion; & de coûtume; au lieu qu'eux demeurent inébranlables dans leur conduite : mais que Dieu ne laiſſera pas éternellement les autres peuples dans ces tenébres; qu'il viendra un liberateur pour tous; qu'ils ſont au monde pour l'annoncer; qu'ils ſont formez exprès pour être les herauts de ce grand avenement, & pour apeller tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce liberateur.

La rencontre de ce peuple m'étonne, & me ſemble digne d'une extrême attention par quantité de choſes admirables & ſingulieres qui y paroiſſent.

C'eſt un peuple tout composé de freres: & au lieu que tous les autres ſont formez de l'aſſemblage d'une infinité de familles; celui-ci, quoique ſi étrangement abondant, eſt tout ſorti d'un ſeul homme: & étant ainſi une même chair, & membres les uns des autres, ils compoſent une puiſſance extrême d'une ſeule famille. Cela eſt unique.

Ce peuple eſt le plus ancien qui ſoit dans la connoiſſance des hommes; ce qui me ſemble lui devoir attirer une vénération particuliere, & principalement dans la recherche que nous faiſons; puiſque ſi Dieu s'eſt de tout tems communiqué aux hommes, c'eſt à ceux-ci qu'il faut recourir pour en ſçavoir la tradition.

Ce peuple n'eſt pas ſeulement conſidérable par ſon antiquité; mais il eſt encore ſingulier

gulier en sa durée, qui a toûjours continué depuis son origine jusqu'à maintenant ; car au lieu que les peuples de Grece, d'Italie, de Lacedemone, d'Athenes, de Rome, & les autres qui sont venus si long tems apres, ont fini il y a long-tems, ceux ci subsistent toûjours, & malgré les entreprises de tant de puissans Rois qui ont cent fois essayé de les faire périr, comme les historiens le témoignent, & comme il est aisé de le juger par l'ordre naturel des choses pendant un si long espace d'années, ils se sont toûjours conservez, & s'étendant depuis les premiers tems jusqu'aux derniers, leur histoire enferme dans sa durée, celle de toutes nos histoires. VIII.

La loi par laquelle ce peuple est gouverné, est tout ensemble la plus ancienne loi du monde, la plus parfaite, & la seule qui ait toûjours été gardée sans interruption dans un Etat. C'est ce que Philon Juif montre en divers lieux, & Josephe admirablement contre Appion, où il fait voir qu'elle est si ancienne, que le nom même de loi n'a été connû des plus anciens que plus de mille ans aprés, en sorte qu'Homere qui a parlé de tant de peuples ne s'en est jamais servi. Et il est aisé de juger de la perfection de cette loi par sa simple lecture, où l'on voit qu'on y a pourvû à toutes choses avec tant de sagesse, tant d'équité, tant de jugement, que les plus anciens Légiſlateurs Grecs & Romains en ayant quelque lumiere, en ont emprunté leurs principales loix ; ce qui paroît par celles qu'ils apellent des douze tables, & par

VIII. les autres preuves que Joſephe en donne.

Mais cette loi eſt en même-tems la plus ſevere & la plus rigoureuſe de toutes, obligeant ce peuple pour le retenir dans ſon devoir, à mille obſervations particulieres & pénibles, ſur peine de la vie. De ſorte que c'eſt une choſe étonnante qu'elle ſe ſoit toûjours conſervée durant tant de ſiécles parmi un peuple rebelle & impatient comme celui-ci ; pendant que tous les autres Etats ont changé de tems en tems leurs loix, quoique tout autrement faciles à obſerver.

2. * Ce peuple eſt encore admirable en ſincerité. Ils gardent avec amour & fidélité le livre où Moïſe déclare qu'ils ont toûjours été ingrats envers Dieu, & qu'il ſçait qu'ils le feront encore plus aprés ſa mort ; mais qu'il apelle le Ciel & la Terre à témoin contr'eux ; qu'il le leur a aſſez dit : qu'enfin, Dieu s'irritant contr'eux, les diſperſera par tous les peuples de la terre : que comme ils l'ont irrité en adorant des Dieux qui n'étoient point leurs Dieux, il les irritera en apellant un peuple qui n'étoit point ſon peuple. Cependant ce livre qui les deshonore en tant de façons, ils le conſervent aux dépens de leur vie. C'eſt une ſincerité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni ſa racine dans la nature.

3. * Au reſte, je ne trouve aucun ſujet de douter de la verité du livre qui contient toutes ces choſes. Car il y a bien de la difference entre un livre que fait un particulier, & qu'il jette parmi un peuple, & un livre qui fait lui-même le peuple. On ne peut douter que le livre ne ſoit auſſi ancien que le peuple.

Digitized by Google

4. * C'eſt un livre fait par des auteurs contemporains. Toute hiſtoire qui n'eſt pas contemporaine eſt ſuſpecte, comme les livres des Sybilles, de Triſmegiſte, & tant d'autres qui ont eu credit au monde, & ſe trouvent faux dans la ſuite des tems. Mais il n'en eſt pas de même des auteurs contemporains. IX.

IX.

Injuſtice, & corruption de l'homme.

1. L'Homme eſt viſiblement fait pour penſer, c'eſt toute ſa dignité, & tout ſon mérite. Tout ſon devoir eſt de penſer comme il faut; & l'ordre de la penſée eſt de commencer par ſoi, par ſon auteur & ſa fin. Cependant, à quoi penſe-t'on dans le monde? Jamais à cela; mais à ſe divertir, à devenir riche, à acquerir de la réputation, à ſe faire Roi, ſans penſer à ce que c'eſt que d'être Roi, & d'être homme.

2. * La penſée de l'homme eſt une choſe admirable par ſa nature. Il faloit qu'elle eût d'étranges défauts pour être mépriſable. Mais elle en a de tels que rien n'eſt plus ridicule. Qu'elle eſt grande par ſa nature! Qu'elle eſt baſſe par ſes défauts!

3. * S'il y a un Dieu il ne faut aimer que lui, & non les créatures. Le raiſonnement des impies dans le livre de la Sageſſe, n'eſt fondé que ſur ce qu'ils ſe perſuadent qu'il n'y a point de Dieu. Cela poſé, diſent-ils, jouïſſons donc des créatures. Mais s'ils euſſent ſçû qu'il y avoit un Dieu, ils euſſent

IX. conclu tout le contraire. Et c'eſt la conclusion des ſages : Il y a un Dieu ; Ne jouiſſons donc pas des créatures. Donc tout ce qui nous incite à nous attacher à la créature eſt mauvais ; puiſque cela nous empêche ou de ſervir Dieu ſi nous le connoiſſons, ou de le chercher ſi nous l'ignorons. Or nous ſommes pleins de concupiſcence. Donc nous ſommes pleins de mal. Donc nous devons nous haïr nous-mêmes, & tout ce qui nous attache à autre choſe qu'à Dieu ſeul.

4. * Quand nous voulons penſer à Dieu, combien ſentons-nous de choſes qui nous en détournent, & qui nous tentent de penſer ailleurs ? Tout cela eſt mauvais, & même né avec nous.

5. * Il eſt faux que nous ſoyons dignes que les autres nous aiment. Il eſt injuſte que nous le voulions. Si nous naiſſions raiſonnables, & avec quelque connoiſſance de nous mêmes & des autres, nous n'aurions point cette inclination. Nous naiſſons pourtant avec elle. Nous naiſſons donc injuſtes. Car chacun tend à ſoi. Cela eſt contre tout ordre. Il faut tendre au general. Et la pente vers ſoi eſt le commencement de tout deſordre en guerre, en police, en œconomie, &c.

6. * Si les membres des communautez naturelles & civiles tendent au bien du corps, les communautez elles-mêmes doivent tendre à un autre corps plus general.

7. * Quiconque ne hait point en ſoi cet amour propre, & cet inſtinct qui le porte à ſe mettre au deſſus de tout, eſt bien aveugle, puiſque rien n'eſt ſi oposé à la juſtice & à la

verité. Car il eſt faux que nous méritions cela ; & il eſt injuſte & impoſſible d'y arriver, puiſque tous demandent la même choſe. C'eſt donc une manifeſte injuſtice où nous ſommes nez, dont nous ne pouvons nous défaire, & dont il faut nous défaire. X.

Cependant, nulle autre Religion que la Chrétienne n'a remarqué que ce fut un peché, ni que nous y fuſſions nez ni que nous fuſſions obligez d'y réſiſter, ni n'a pensé qu'à nous en donner les remedes.

8 * Il y a une guerre inteſtine dans l'homme entre la raiſon & les paſſions. Il pourroit joüir de quelque paix s'il n'avoit que la raiſon ſans paſſions, ou s'il n'avoit que les paſſions ſans raiſon. Mais ayant l'un & l'autre, il ne peut être ſans guerre, ne pouvant avoir la paix avec l'un qu'il ne ſoit en guerre avec l'autre. Ainſi il eſt toûjours divisé & contraire à lui-même.

9. * Si c'eſt un aveuglement qui n'eſt pas naturel de vivre ſans chercher ce qu'on eſt, ç'en eſt un encore bien plus terrible de vivre mal en croyant Dieu. Tous les hommes preſque ſont dans l'un ou dans l'autre de ces deux aveuglemens.

X.

Juifs.

1. DIeu voulant faire paroître qu'il pouvoit former un peuple ſaint d'une ſainteté inviſible, & le remplir d'une gloire éternelle, a fait dans les biens de la nature ce qu'il devoit faire dans ceux de la grace ;

X. afin qu'on jugeât qu'il pouvoit faire les choſes inviſibles, puis qu'il faiſoit bien les viſibles.

Il a donc ſauvé ſon peuple du déluge en la perſonne de Noë, il l'a fait naître d'Abraham, il l'a racheté d'entre ſes ennemis, & l'a mis dans le repos.

L'objet de Dieu n'étoit pas de ſauver du déluge, & de faire naître tout un peuple d'Abraham; ſimplement pour l'introduire dans une terre abondante: mais comme la nature eſt une image de la grace, auſſi ces miracles viſibles ſont les images des inviſibles qu'il vouloit faire.

2. * Une autre raiſon pour laquelle il a formé le peuple Juif, c'eſt qu'ayant deſſein de priver les ſiens des biens charnels & périſſables, il vouloit montrer par tant de miracles, que ce n'étoit pas par impuiſſance.

3. * Ce peuple étoit plongé dans ces penſées terreſtres; que Dieu aimoit leur pere Abraham, ſa chair, & ce qui en ſortiroit; & que c'étoit pour cela qu'il les avoit multipliez, & diſtinguez de tous les autres peuples, ſans ſouffrir qu'ils s'y mêlaſſent; qu'il les avoit retirez de l'Egypte avec tous ces grands ſignes qu'il fit en leur faveur; qu'il les avoit nourris de la manne dans le deſert, qu'il les avoit menez dans une terre heureuſe & abondante; qu'il leur avoit donné des Rois, & un temple bien bâti, pour y offrir des bêtes, & pour y être purifiez par l'effuſion de leur ſang: & qu'il leur devoit enfin envoyer le Meſſie pour les rendre maîtres de tout le monde.

Digitized by Google

4. * Les Juifs étoient accoûtumez aux grands & éclatans miracles ; & n'ayant regardé les grands coups de la mer rouge & la terre de Chanaan, que comme un abregé des grandes choſes de leur Meſſie, ils attendoient de lui encore des choſes plus éclatantes, & dont tout ce qu'avoit fait Moïſe ne fût que l'échantillon. X.

5. * Ayant donc vieilli dans ces erreurs charnelles, JESUS-CHRIST eſt venu dans le tems prédit, mais non pas dans l'éclat attendu ; & ainſi ils n'ont pas penſé que ce fût lui. Aprés ſa mort ſaint Paul eſt venu aprendre aux hommes que toutes ces choſes étoient arrivées en figures ; que le Royaume de Dieu n'étoit pas dans la chair, mais dans l'eſprit ; que les ennemis des hommes n'étoient pas les Babiloniens, mais leurs paſſions ; que Dieu ne ſe plaiſoit pas aux temples faits de la main des hommes, mais en un cœur pur & humilié ; que la circonciſion du corps étoit inutile, mais qu'il faloit celle du cœur, &c.

6. * Dieu n'ayant pas voulu découvrir ces choſes à ce peuple qui en étoit indigne, & ayant voulu néanmoins les prédire afin qu'elles fuſſent crûës, en avoit prédit le tems clairement, & les avoit même quelquefois exprimées clairement, mais ordinairement en figures ; afin que ceux qui aimoient les choſes (*a*) figurantes, s'y arrêtaſſent, & que ceux qui aimoient les (*b*) figurées, les y viſſent. C'eſt ce qui a fait qu'au tems du Meſſie les peuples ſe ſont partagez : les ſpirituels l'ont reçû ; & les charnels qui l'ont rejetté, ſont demeurez pour lui ſervir de témoins.

(*a*) *C'eſt à dire les choſes charnelles qui ſervoient de figures.*

(*b*) *C'eſt à dire les véritez ſpirituelles figurées par les choſes charnelles.*

X. 7. * Les Juifs charnels n'entendoient ni la grandeur ni l'abaiſſement du Meſſie prédit dans leurs propheties. Ils l'ont méconnu dans ſa grandeur, comme quand il eſt dit, que le Meſſie ſera Seigneur de David quoi que ſon fils, qu'il eſt devant Abraham, & qu'il l'a vû : Ils ne le croyoient pas ſi grand qu'il fût de toute éternité. Et ils l'ont méconnu de même dans ſon abaiſſement & dans ſa mort. Le Meſſie, diſoient-ils, demeure éternellement, & celui-ci dit qu'il mourra. Ils ne le croyoient donc ni mortel, ni éternel : ils ne cherchoient en lui qu'une grandeur charnelle.

8. * Ils ont tant aimé les choſes figurantes, & les ont ſi uniquement attenduës, qu'ils ont méconnu la réalité, quand elle eſt venuë dans le tems & en la maniere prédite.

9. * Ceux qui ont peine à croire, en cherchent un ſujet en ce que les Juifs ne croyent pas. Si cela étoit ſi clair, dit-on, pourquoi ne croyoient ils pas ? Mais c'eſt leur refus même qui eſt le fondement de nôtre créance. Nous y ſerions bien moins diſpoſez s'ils étoient des nôtres. Nous aurions alors un bien plus ample prétexte d'incredulité, & de défiance. Cela eſt admirable de voir des Juifs grands amateurs des choſes prédites, & grands ennemis de l'accompliſſement, & que cette averſion même ait été prédite.

10. * Il faloit que pour donner foi au Meſſie, il y eût eu des propheties précédentes, & qu'elles fuſſent portées par des gens non ſuſpects, & d'une diligence, d'une fidelité, & d'un zele extraordinaire, & connu de toute la terre.

Digitized by Google

Pour faire réüſſir tout cela, Dieu a choiſi ce peuple charnel, auquel il a mis en dépôt les propheties qui prédiſent le Meſſie comme liberateur, & diſpenſateur des biens charnels que ce peuple aimoit ; & ainſi il a eu une ardeur extraordinaire pour ſes Prophetes, & a porté à la vûë de tout le monde ces livres où le Meſſie eſt prédit, aſſurant toutes les nations qu'il devoit venir, & en la maniere prédite dans leurs livres, qu'ils tenoient ouverts à tout le monde. Mais étant déçûs par l'avenement ignominieux & pauvre du Meſſie, ils ont été ſes plus grands ennemis. De ſorte que voilà le peuple du monde le moins ſuſpect de nous favoriſer, qui fait pour nous, & qui par le zele qu'il a pour ſa loi & pour ſes Prophetes, porte & conſerve avec une exactitude incorruptible & ſa condamnation, & nos preuves. X.

11. * Ceux qui ont rejetté & crucifié JESUS-CHRIST qui leur a été en ſcandale, ſont ceux qui portent les livres qui témoignent de lui, & qui diſent qu'il ſera rejetté & en ſcandale. Ainſi ils ont marqué que c'étoit lui en le refuſant : & il a été également prouvé & par les Juifs juſtes qui l'ont reçû, & par les injuſtes qui l'ont rejetté, l'un & l'autre ayant été prédit.

12. * C'eſt pour cela que les propheties ont un ſens caché, le ſpirituel dont ce peuple étoit ennemi, ſous le charnel qu'il aimoit. Si le ſens ſpirituel eût été découvert, ils n'étoient pas capables de l'aimer ; & ne pouvant le porter ils n'euſſent pas eu le zele pour la conſervation de leurs livres.

Digitized by Google

X. & de leurs cérémonies. Et s'ils avoient aimé ces promeſſes ſpirituelles, & qu'ils les euſſent conſervées incorrompuës juſques au Meſſie, leur témoignage n'eût pas eu de force, puis qu'ils en euſſent été amis. Voilà pourquoi il étoit bon que le ſens ſpirituel fût couvert. Mais d'un autre côté ſi ce ſens eût été tellement caché qu'il n'eût point du tout paru, il n'eût pû ſervir de preuve au Meſſie. Qu'a-t'il donc été fait ? Ce ſens a été couvert ſous le temporel dans la foule des paſſages, & a été découvert clairement en quelques-uns. Outre que le tems & l'état du monde ont été prédits ſi clairement que le Soleil n'eſt pas plus clair. Et ce ſens ſpirituel eſt ſi clairement expliqué en quelques endroits, qu'il faloit un aveuglement pareil à celui que la chair jette dans l'eſprit quand il lui eſt aſſujetti, pour ne le pas reconnoître.

Voilà donc quelle a été la conduite de Dieu. Ce ſens ſpirituel eſt couvert d'un autre en une infinité d'endroits, & découvert en quelques-uns, rarement à la verité ; mais en telle ſorte néanmoins, que les lieux où il eſt caché ſont équivoques, & peuvent convenir aux deux ; au lieu que les lieux où il eſt découvert ſont univoques ; & ne peuvent convenir qu'au ſens ſpirituel.

De ſorte que cela ne pouvoit induire en erreur, & qu'il n'y avoit qu'un peuple auſſi charnel que celui-là qui s'y pût méprendre.

Car quand les biens ſont promis en abondance, qui les empêchoit d'entendre les véritables biens, ſinon leur cupidité qui déterminoit ce ſens aux biens de la terre ?

Mais ceux qui n'avoient de biens qu'en Dieu, les raportoient uniquement à Dieu. Car il y a deux principes qui partagent les volontez des hommes, la cupidité, & la charité. Ce n'eſt pas que la cupidité ne puiſſe demeurer avec la foi, & que la charité ne ſubſiſte avec les biens de la terre. Mais la cupidité uſe de Dieu, & joüit du monde; & la charité au contraire uſe du monde, & joüit de Dieu. X.

Or, la derniere fin eſt ce qui donne le nom aux choſes. Tout ce qui nous empêche d'y arriver eſt apellé ennemi. Ainſi les créatures quoi que bonnes, ſont ennemies des juſtes quand elles le détournent de Dieu; & Dieu même eſt l'ennemi de ceux dont il trouble la convoitiſe.

Ainſi le mot d'ennemi dépendant de la derniere fin, les juſtes entendoient par là leurs paſſions, & les charnels entendoient les Babyloniens; de ſorte que ces termes n'étoient obſcurs que pour les injuſtes. Et c'eſt ce que dit Iſaïe: (a) *Signa legem in diſcipulis meis*; & que JESUS-CHRIST *ſera pierre de ſcandale*; (b) mais *bienheureux ceux qui ne ſeront point ſcandaliſez en lui.* Ozée le dit auſſi parfaitement: (c) *Où eſt le ſage, & il entendra ce que je dis: car les voyes de Dieu ſont droites: les juſtes y marcheront; mais les méchans y trébucheront.*

(a) 8. 16.
(b) Matt. 11. 6.
(c) Ozée 14.

Et cependant ce Teſtament fait de telle ſorte, qu'en éclairant les uns il aveugle les autres, marquoit en ceux mêmes qu'il aveugloit, la verité qui devoit être connuë des autres. Car les biens viſibles qu'ils recevoient de Dieu, étoient ſi grands & ſi di-

X. vins, qu'il paroiſſoit bien qu'il avoit le pouvoir de leur donner les inviſibles, & un Meſſie.

13. * Le tems du premier avenement de JESUS-CHRIST eſt prédit, le tems du ſecond ne l'eſt point; parce que le premier devoit être caché; au lieu que le ſecond doit être éclatant, & tellement manifeſte que ſes ennemis mêmes le reconnoîtront. Mais comme il ne devoit venir qu'obſcurément, & pour être connu ſeulement de ceux qui ſonderoient les Ecritures, Dieu avoit tellement diſpoſé les choſes, que tout ſervoit à le faire reconnoître. Les Juifs le prouvoient en le recevant; car ils étoient les dépoſitaires des propheties: & ils le prouvoient auſſi en ne le recevant point; parce qu'en cela ils accompliſſoient les propheties.

14. * Les Juifs avoient des miracles, des propheties qu'ils voyoient accomplir, & la doctrine de leur loi étoit de n'adorer & de n'aimer qu'un Dieu; elle étoit auſſi perpetuelle. Ainſi elle avoit toutes les marques de la vraye Religion; auſſi l'étoit-elle. Mais il faut diſtinguer la doctrine des Juifs, d'avec la doctrine de la loi des Juifs. Or la doctrine des Juifs n'étoit pas vraye, quoi qu'elle eût les miracles, les propheties, & la perpetuité; parce qu'elle n'avoit pas cet autre point de n'adorer & n'aimer que Dieu.

La Religion Juive doit donc être regardée differemment dans la tradition de leurs Saints, & dans la tradition du peuple. La morale & la felicité en ſont ridicules dans

la tradition du peuple ; mais elle eſt incomparable dans celle de leurs Saints. Le fondement en eſt admirable. C'eſt le plus ancien livre du monde & le plus autentique. Et au lieu que Mahomet pour faire ſubſiſter le ſien a défendu de le lire, Moïſe pour faire ſubſiſter le ſien a ordonné à tout le monde de le lire. X.

15. * La Religion Juive eſt toute divine dans ſon autorité, dans ſa durée, dans ſa perpetuité, dans ſa morale, dans ſa conduite, dans ſa doctrine, dans ſes effets, &c.

Elle a été formée ſur la reſſemblance de la verité du Meſſie ; & la verité du Meſſie a été reconnuë par la Religion des Juifs qui en étoit la figure.

Parmi les Juifs la verité n'étoit qu'en figure. Dans le ciel elle eſt découverte. Dans l'Egliſe elle eſt couverte, & reconnuë par le raport à la figure. La figure a été faite ſur la vérité ; & la verité a été reconnuë ſur la figure.

16. * Qui jugera de la Religion des Juifs par les groſſiers, la connoîtra mal. Elle eſt viſible dans les ſaints livres, & dans la tradition des Prophetes, qui ont aſſez fait voir qu'ils n'entendoient pas la loi à la lettre. Ainſi nôtre Religion eſt divine dans l'Evangile, les Apôtres, & la tradition ; mais elle eſt toute defigurée dans ceux qui la traitent mal.

17. * Les Juifs étoient de deux ſortes. Les uns n'avoient que les affections payennes, les autres avoient les affections Chrétiennes.

18. * Le Meſſie, ſelon les Juifs char-

Digitized by Google

X. nels, doit être un grand Prince temporel. Selon les Chrétiens charnels, il est venu nous dispenser d'aimer Dieu & nous donner des Sacremens qui operent tout sans nous. Ni l'un ni l'autre n'est la Religion Chrétienne ni Juive.

19. * Les vrais Juifs & les vrais Chrétiens ont reconnu un Messie qui les feroit aimer Dieu, & par cet amour, triompher de leurs ennemis.

20. Le voile qui est sur les livres de l'Ecriture pour les Juifs, y est aussi pour les mauvais Chrétiens, & pour tous ceux qui ne se haïssent pas eux-mêmes. Mais qu'on est bien disposé à les entendre, & à connoître JESUS-CHRIST, quand on se hait véritablement soi-même!

21. * Les Juifs charnels tiennent le milieu entre les Chrétiens & les Payens. Les Payens ne connoissent point Dieu, & n'aiment que la terre. Les Juifs connoissent le vrai Dieu, & n'aiment que la terre. Les Chrétiens connoissent le vrai Dieu, & n'aiment point la terre. Les Juifs & les Payens aiment les mêmes biens. Les Juifs & les Chrétiens connoissent le même Dieu.

22. * C'est visiblement un peuple fait exprès pour servir de témoins au Messie. Il porte les livres, & les aime, & ne les entend point. Et tout cela est prédit; car il est dit que les jugemens de Dieu leur sont confiez, mais comme un livre scellé.

23. * Tandis que les Prophetes ont été pour maintenir la loi, le peuple a été né-

Digitized by Google

gligent. Mais depuis qu'il n'y a plus eu de Prophetes, le zele a succedé : ce qui est une providence admirable. XI.

XI.

Moïse.

1. LA création du monde commençant à s'éloigner, Dieu a pourvû d'un Historien contemporain, & a commis tout un peuple pour la garde de ce livre ; afin que cette histoire fût la plus autentique du monde ; & que tous les hommes pussent aprendre une chose si nécessaire à sçavoir, & qu'on ne peut sçavoir que par là.

2. * Moïse étoit habile homme. Cela est clair. Donc s'il eût eu dessein de tromper, il l'eût fait ensorte qu'on ne l'eût pû convaincre de tromperie. Il a fait tout le contraire ; car s'il eût debité des fables, il n'y eût point eu de Juif qui n'en eût pû reconnoître l'imposture.

Pourquoi, par exemple, a-t'il fait la vie des premiers hommes si longue, & si peu de generations ? Il eût pû se cacher dans une multitude de générations ; mais il ne le pouvoit en si peu ; car ce n'est pas le nombres des années, mais la multitude des générations qui rend les choses obscures.

La verité ne s'altere que par le changement des hommes. Et cependant il met deux choses les plus mémorables qui se soient jamais imaginées, sçavoir la création, & le déluge, si proche qu'on y touche par le peu qu'il fait de générations. De sorte

XII. qu'au tems où il écrivoit ces choses, la mémoire en devoit encore être toute récente dans l'esprit de tous les Juifs.

3. * Sem qui a vû Lamech, qui a vû Adam, a vû au moins Abraham; & Abraham a vû Jacob, qui a vû ceux qui ont vû Moïse. Donc le déluge & la création sont vrais. Cela conclut entre de certaines gens qui l'entendent bien.

4. * La longueur de la vie des Patriarches, au lieu de faire que les histoires passées se perdissent, servoit au contraire à les conserver. Car ce qui fait que l'on n'est pas quelquefois assez instruit dans l'histoire de ses ancêtres, c'est qu'on n'a jamais gueres vécu avec eux, & qu'ils sont morts souvent devant que l'on eût atteint l'âge de raison. Mais lors que les hommes vivoient si long-tems, les enfans vivoient long-tems avec leurs peres, & ainsi ils les entretenoient long-tems. Or de quoi les eussent-ils entretenus sinon de l'histoire de leurs ancêtres, puisque toute l'histoire étoit réduite à celle-là; & qu'ils n'avoient ni les sciences, ni les arts qui occupent une grande partie des discours de la vie? Aussi l'on voit qu'en ce tems-là les peuples avoient un soin particulier de conserver leurs généalogies.

XII.

Figures.

1. IL y a des figures claires & démonstratives; mais il y en a d'autres qui semblent moins naturelles, & qui ne prouvent qu'à ceux qui sont persuadés d'ailleurs. Ces

Digitized by Google

figures-là seroient semblables à celles de ceux qui fondent des propheties sur l'Apocalypse qu'ils expliquent à leur fantaisie. Mais la difference qu'il y a, c'est qu'ils n'en ont point d'indubitables qui les appuyent. Tellement qu'il n'y a rien de si injuste que quand ils prétendent que les leurs sont aussi bien fondées que quelques-unes des nôtres; car ils n'en ont pas de démonstratives comme nous en avons. La partie n'est donc pas égale. Il ne faut pas égaler & confondre ces choses par ce qu'elles semblent être semblables par un bout, étant si differentes par l'autre. XII.

2. * Une des principales raisons pour lesquelles les Prophetes ont voilé les biens spirituels qu'ils promettoient, sous les figures des biens temporels; c'est qu'ils avoient affaire à un peuple charnel, qu'il faloit rendre dépositaire un testament spirituel.

3. * JESUS-CHRIST figuré par Joseph, bien-aimé de son pere, envoyé du pere pour voir ses freres, est l'innocent vendu par ses freres vingt deniers, & par là devenu leur Seigneur, leur Sauveur, & le Sauveur des étrangers, & le Sauveur du monde; ce qui n'eût point été sans le dessein de le perdre, sans la vente & la réprobation qu'ils en firent.

4. * Dans la prison Joseph innocent entre deux criminels, JESUS en la croix entre deux larrons. Joseph prédit le salut à l'un & la mort à l'autre sur les mêmes aparences; JESUS-CHRIST sauve l'un, & laisse l'autre aprés les mêmes crimes. Joseph ne fait que prédire; JESUS-CHRIST fait. Joseph

XII. demande à celui qui ſera ſauvé qu'il ſe ſouvienne de lui quand il ſera venu en ſa gloire; & celui que JESUS-CHRIST ſauve, lui demande qu'il ſe ſouvienne de lui quand il ſera en ſon Royaume.

5. * La grace eſt la figure de la gloire; car elle n'eſt pas la derniere fin. Elle a été figurée par la loi; & elle figure elle-même la gloire; mais de telle maniere qu'elle eſt en même-tems un moyen pour y arriver.

6. La Synagogue ne périſſoit point, parce qu'elle étoit la figure de l'Egliſe, mais parce qu'elle n'étoit que la figure, elle eſt tombée dans la ſervitude. La figure a ſubſiſté juſqu'à la verité; afin que l'Egliſe fut toûjours viſible, ou dans la peinture qui la promettoit, ou dans l'effet.

XIII.

Que la Loi étoit figurative.

1. POur prouver tout d'un coup les deux Teſtamens, il ne faut que voir ſi les propheties de l'un ſont accomplies en l'autre.

2. * Pour examiner les Propheties, il faut les entendre. Car ſi l'on croit qu'elles n'ont qu'un ſens, il eſt ſûr que le Meſſie ne ſera point venu. Mais ſi elles ont deux ſens, il eſt ſûr qu'il ſera venu en JESUS-CHRIST.

Toute la queſtion eſt donc de ſçavoir ſi elles ont deux ſens; ſi elles ſont figures ou réalitez; c'eſt-à-dire, s'il y faut chercher quelqu'autre choſe que ce qui paroît d'a-

bord, ou s'il faut s'arrêter uniquement à ce premier sens qu'elles presentent. XIII.

Si la loi & les sacrifices sont la verité, il faut qu'ils plaisent à Dieu, & qu'ils ne lui déplaisent point. S'ils sont figures, il faut qu'ils plaisent, & déplaisent.

Or, dans toute l'Ecriture, ils plaisent & déplaisent. Donc ils sont figures.

3. * Pour voir clairement que l'ancien Testament n'est que figuratif, & que par les biens temporels, les Prophetes entendoient d'autres biens; il ne faut que prendre garde, premierement qu'il seroit indigne de Dieu de n'apeller les hommes qu'à la joüissance des félicitez temporelles. Secondement, que les discours des Prophetes expriment très clairement la promesse des biens temporels, & qu'ils disent néanmoins que leurs discours sont obscurs, & que leur sens n'est pas celui qu'ils expriment à découvert, (a) qu'on ne l'entendra qu'à la fin des tems. Donc ils entendoient parler d'autres sacrifices, d'un autre liberateur, &c. (a) *Jer.* 23. 20. & 30. 24.

Enfin, il faut remarquer que leurs discours sont contraires & se détruisent, si l'on pense qu'ils n'ayent entendu par les mots de loi & de sacrifice, autre chose que la loi de Moïse & ses sacrifices: & il y auroit contradiction manifeste & grossiere dans leurs livres; & quelquefois dans un même chapitre. D'où il s'ensuit qu'il faut qu'ils ayent entendu autre chose.

4. * Il est dit que la loi sera changée; que le sacrifice sera changé; qu'ils seront sans Rois, sans Princes, & sans sacrifices; qu'il sera fait une nouvelle alliance; que la loi sera

XIII. renouvellée ; que les préceptes qu'ils ont reçûs ne ſont pas bons; que leurs ſacrifices ſont abominables ; que Dieu n'en a point demandé. Il eſt dit au contraire que la loi durera éternellement ; que cette alliance ſera éternelle ; que le ſacrifice ſera éternel ; que le ſceptre ne ſortira jamais d'avec eux, puis qu'il n'en doit point ſortir que le Roi éternel n'arrive. Tous ces paſſages marquent-ils que ce ſoit réalité ? Non. Marquent-ils auſſi que ce ſoit figure ? Non : mais que c'eſt réalité ou figure. Mais les premiers excluant la réalité, marquent que ce n'eſt que figure.

Tous ces paſſages enſemble ne peuvent être dits de la réalité : tous peuvent être dits de la figure : donc ils ne ſont pas dits de la réalité, mais de la figure.

5. * Pour ſçavoir ſi la loi & les ſacrifices ſont réalité ou figure, il faut voir ſi les Prophetes en parlant de ces choſes y arrêtoient leur vûë & leur penſée, en ſorte qu'ils ne viſſent que cette ancienne alliance ; ou s'ils y voyoient quelque autre choſe dont elles fuſſent la peinture; car dans un portrait on voit la choſe figurée. Il ne faut pour cela qu'examiner ce qu'ils diſent.

Quand ils diſent qu'elle ſera éternelle, entendent-ils parler de l'alliance de laquelle ils diſent qu'elle ſera changée ? & de même des ſacrifices, &c.

6. * Les Prophetes ont dit clairement qu'Iſraël ſeroit toûjours aimé de Dieu, & que la loi ſeroit éternelle ; & ils ont dit que l'on n'entendroit point leur ſens, & qu'il étoit voilé.

Digitized by Google

XIII.

7. * Le chifre a deux sens. Quand on surprend une lettre importante où l'on trouve un sens clair, & où il est dit néanmoins que le sens est voilé & obscurci, qu'il est caché en sorte qu'on verra cette lettre sans la voir, & qu'on l'entendra sans l'entendre; que doit-on penser sinon que c'est un chifre à double sens; & d'autant plus qu'on y trouve des contrarietez manifestes dans le sens litteral? Combien doit-on donc estimer ceux qui nous découvrent le chifre, & nous aprennent à connoître le sens caché, & principalement quand les principes qu'ils en prennent sont tout-à-fait naturels & clairs? C'est ce qu'a fait JESUS-CHRIST & les Apôtres. Ils ont levé le sceau, ils ont rompu le voile, & découvert l'esprit. Ils nous ont apris pour cela que les ennemis de l'homme sont ses passions; que le Rédempteur seroit spirituel; qu'il y auroit deux avenemens, l'un de misere, pour abaisser l'homme superbe, l'autre de gloire, pour élever l'homme humilié; que JESUS-CHRIST seroit Dieu & homme.

8. * JESUS-CHRIST n'a fait autre chose qu'aprendre aux hommes qu'ils s'aimoient eux-mêmes, & qu'ils étoient esclaves, aveugles, malades, malheureux, & pécheurs; qu'il faloit qu'il les délivrât, éclairât, beatifiât, & guerît; que cela se feroit en se haïssant soi-même, & en le suivant par la misere & la mort de la Croix.

9. * La lettre tuë, tout arrivoit en figures: il faloit que le Christ souffrît: un Dieu humilié: circoncision du cœur: vrai jeûne: vrai sacrifice; vrai temple: dou-

Digitized by Google

XIII. ble loi : double table de la loi : double temple : double captivité : voilà le chiffre qu'il nous a donné.

Il nous a apris enfin que toutes ces choses n'étoient que figures, & ce que c'est que vraiment libre, vrai Israëlite, vraye circoncision, vrai pain du Ciel, &c.

10. * Dans ces promesses-là chacun trouve ce qu'il a dans le fond de son cœur, les biens temporels, ou les biens spirituels; Dieu, ou les créatures : mais avec cette difference, que ceux qui y cherchent les créatures, les y trouvent, mais avec plusieurs contradictions, avec la défense de les aimer, avec ordre de n'adorer que Dieu, & de n'aimer que lui ; au lieu que ceux qui y cherchent Dieu, le trouvent, & sans aucune contradiction, & avec commandement de n'aimer que lui.

11. * Les sources des contrarietez de l'Ecriture sont, un Dieu humilié jusqu'à la mort de la croix, un Messie triomphant de la mort par sa mort, deux natures en JESUS-CHRIST, deux avenemens, deux états de la nature de l'homme.

12. * Comme on ne peut bien faire le caractere d'une personne qu'en accordant toutes les contrarietez, & qu'il ne suffit pas de suivre une suite de qualitez accordantes, sans concilier les contraires ; aussi pour entendre le sens d'un auteur, il faut accorder tous les passages contraires.

Ainsi pour entendre l'Ecriture, il faut avoir un sens dans lequel tous les passages contraires s'accordent. Il ne suffit pas d'en avoir un qui convienne à plusieurs passages

accordans ; mais il faut en avoir un qui concilie les passages mêmes contraires. XIII.

Tout Auteur a un sens auquel tous les passages contraires s'accordent, ou il n'a point de sens du tout. On ne peut pas dire cela de l'Ecriture, ni des Prophetes. Ils avoient effectivement trop bon sens. Il faut donc en chercher un qui accorde toutes les contrarietez.

Le véritable sens n'est donc pas celui des Juifs. Mais en JESUS-CHRIST toutes les contradictions sont accordées.

Les Juifs ne sçauroient accorder la cessation de la Royauté & Principauté prédite par Ozée, avec la prophetie de Jacob.

Si on prend la loi, les sacrifices, & le Royaume pour réalitez, on ne peut accorder tous les passages d'un même auteur, ni d'un même livre, ni quelquefois d'un même chapitre. Ce qui marque assez quel étoit le sens de l'Auteur.

13. * Il n'étoit point permis de sacrifier hors de Jerusalem, qui étoit le lieu que le Seigneur avoit choisi, ni même de manger ailleurs les décimes.

14. * Ozée a prédit qu'ils seroient sans Roi, sans Prince, sans sacrifice, & sans Idoles. Ce qui est accompli aujourd'hui, ne pouvant faire de sacrifice légitime hors de Jerusalem.

15. * Quand la parole de Dieu qui est véritable, est fausse litteralement, elle est vraye spirituellement. *Sede à dextris meis :* Cela est faux litteralement dit ; cela est vrai spirituellement. En ces expressions il est parlé de Dieu à la maniere des hommes ; &

Digitized by Google

XIII. cela ne signifie autre chose sinon que l'intention que les hommes ont en faisant asseoir à leur droite, Dieu l'aura aussi. C'est donc une marque de l'intention de Dieu, & non de sa maniere de l'executer.

Ainsi quand il est dit : Dieu a reçû l'odeur de vos parfums, & vous donnera en récompense une terre fertile & abondante ; c'est-à-dire, que la même intention qu'auroit un homme, qui, agréant vos parfums, vous donneroit en récompense une terre abondante, Dieu l'aura pour vous, parce que vous avez eu pour lui la même intention qu'un homme a pour celui à qui il donne des parfums.

16. * L'unique objet de l'Ecriture est la charité. Tout ce qui ne va point à l'unique but en est la figure ; car puis qu'il n'y a qu'un but, tout ce qui n'y va point en mots propres est figure.

Dieu diversifie ainsi cet unique précepte de charité, pour satisfaire nôtre foiblesse qui recherche la diversité, par cette diversité qui nous mène toûjours à nôtre unique nécessaire. Car une seule chose est nécessaire, & nous aimons la diversité, & Dieu satisfait à l'un & à l'autre par ces diversitez qui mènent à ce seul nécessaire.

17. * Les Rabbins prennent pour figures les mammelles de l'Epouse, & tout ce qui n'exprime pas l'unique but qu'ils ont des biens temporels.

18. * Il y en a qui voyent bien qu'il n'y a pas d'autre ennemi de l'homme que la concupiscence qui le détourne de Dieu, ni d'autre bien que Dieu, & non pas une terre fertile.

fertile. Ceux qui croyent que le bien de XIII.
l'homme eſt en la chair, & le mal en ce qui le détourne des plaiſirs des ſens; qu'ils s'en ſaoulent & qu'ils y meurent. Mais ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur, qui n'ont de déplaiſir que d'être privez de ſa vûë, qui n'ont de deſir que pour le poſſeder; & d'ennemis que ceux qui les en détournent, qui s'affligent de ſe voir environnez & dominez de tels ennemis; qu'ils ſe conſolent; il y a un liberateur pour eux; il y a un Dieu pour eux. Un Meſſie a été promis pour délivrer des ennemis: & il en eſt venu un pour délivrer des iniquitez, mais non pas des ennemis.

19. * Quand David prédit que le Meſſie délivrera ſon peuple de ſes ennemis, on peut croire charnellement que ce ſera des Egyptiens, & alors je ne ſçaurois montrer que la prophetie ſoit accomplie. Mais on peut bien croire auſſi que ce ſera des iniquitez. Car dans la verité les Egyptiens ne ſont pas des ennemis, mais les iniquitez le ſont. Ce mot d'ennemis eſt donc équivoque.

Mais s'il dit à l'homme, comme il fait, qu'il délivrera ſon peuple de ſes péchez, auſſi bien qu'Iſaïe & les autres, l'équivoque eſt ôtée, & le ſens double des ennemis réduit au ſens ſimple d'iniquitez; car s'il avoit dans l'eſprit les péchez, il les pouvoit bien dénoter par ennemis, mais s'il penſoit aux ennemis, il ne les pouvoit pas déſigner par iniquitez.

Or Moïſe, David, & Iſaïe uſoient des mêmes termes. Qui dira donc qu'ils n'a-

XIII. voient pas même ſens, & que le ſens de David qui eſt manifeſtement d'iniquitez lors qu'il parloit d'ennemis, ne fut pas le même que celui de Moïſe en parlant d'ennemis ?

Daniel chap. 9. prie pour la délivrance du peuple de la captivité de leurs ennemis; mais il penſoit aux péchez : & pour le montrer, il dit que Gabriel lui vint dire qu'il étoit exaucé, & qu'il n'avoit que ſoixante-dix ſemaines à attendre, aprés quoi le peuple ſeroit délivré d'iniquité, le peché prendroit fin, & le liberateur, le Saint des Saints ameneroit la juſtice éternelle, non la légale, mais l'éternelle.

Dés qu'une fois on a ouvert ce ſecret, il eſt impoſſible de ne le pas voir. Qu'on liſe l'ancien Teſtament en cette vûë, & qu'on voye ſi les ſacrifices étoient vrais, ſi la parenté d'Abraham étoit la vraye cauſe de l'amitié de Dieu, ſi la terre promiſe étoit le véritable lieu de repos. Non. Donc c'étoient des figures. Qu'on voye de même toutes les cérémonies ordonnées, & tous les commandemens qui ne ſont pas de la charité ; on verra que c'en ſont les figures.

XIV.

JESUS-CHRIST.

1. * LA diſtance infinie des corps aux eſprits, figure la diſtance infiniment plus infinie des eſprits à la charité, car elle eſt ſurnaturelle.

Digitized by Google

XIV.

Tout l'éclat des grandeurs n'a point de lustre pour les gens qui sont dans les recherches de l'esprit.

La grandeur des gens d'esprit est invisible aux riches, aux Rois, aux conquérans, & à tous ces grands de chair.

La grandeur de la sagesse qui vient de Dieu est invisible aux charnels, & aux gens d'esprit. Ce sont trois ordres de differens genres.

Les grands génies ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leurs victoires, & n'ont nul besoin des grandeurs charnelles, qui n'ont nul raport avec celles qu'ils cherchent. Ils sont venus des esprits, non des yeux; mais c'est assez.

Les Saints ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leurs victoires, & n'ont nul besoin des grandeurs charnelles ou spirituelles, qui ne sont pas de leur ordre, & qui n'ajoûtent ni n'ôtent rien à la grandeur qu'ils desirent. Ils sont vûs de Dieu & des Anges, & non des corps, ni des esprits curieux: Dieu leur suffit.

Archimede sans aucun éclat de naissance seroit en même vénération. Il n'a pas donné des batailles, mais il a laissé à tout l'Univers des inventions admirables. O qu'il est grand & éclatant aux yeux de l'esprit!

Jesus-Christ sans bien & sans aucune production de science au dehors, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'inventions; il n'a point regné; mais il a été humble, patient, saint devant Dieu, terrible aux démons, sans aucun

XIV. peché. O qu'il eſt venu en grande pompe, & en une prodigieuſe magnificence aux yeux du cœur, & qui voyent la ſageſſe !

Il eût été inutile à Archimede de faire le Prince dans ſes livres de Geometrie, quoi qu'il le fût.

Il eût été inutile à nôtre Seigneur JESUS-CHRIST pour éclater dans ſon régne de ſainteté de venir en Roi. Mais qu'il eſt bien venu avec l'éclat de ſon ordre !

Il eſt ridicule de ſe ſcandaliſer de la baſſeſſe de JESUS CHRIST, comme ſi cette baſſeſſe étoit du même ordre que la grandeur qu'il venoit faire paroître. Qu'on conſidére cette grandeur là dans ſa vie, dans ſa paſſion, dans ſon obſcurité, dans ſa mort, dans l'élection des ſiens, dans leur fuite, dans ſa ſecrette réſurrection, & dans le reſte ; on la verra ſi grande, qu'on n'aura pas ſujet de ſe ſcandaliſer d'une baſſeſſe qui n'y eſt pas.

Mais il y en a qui ne peuvent admirer que les grandeurs charnelles, comme s'il n'y en avoit pas de ſpirituelles ; & d'autres qui n'admirent que les ſpirituelles, comme s'il n'y en avoit pas d'infiniment plus hautes dans la ſageſſe.

Tous les corps, le firmament, les étoiles, la Terre, & les Royaumes ne valent pas le moindre des eſprits ; car il connoît tout cela, & ſoi-même ; & le corps rien. Et tous les corps & tous les eſprits enſemble, & toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité ; car elle eſt d'un ordre infiniment plus élevé.

De tous les corps enſemble on ne ſçau-

Digitized by Google

XIV.

soit tirer la moindre pensée : cela est impossible, & d'un autre ordre. Tous les corps & les esprits ensemble ne sçauroient produire un mouvement de vraye charité : cela est impossible, & d'un autre ordre tout surnaturel.

2. * JESUS-CHRIST a été dans une obscurité (selon ce que le monde apelle obscurité) telle que les Historiens qui n'écrivent que les choses importantes, l'ont à peine aperçû.

3. * Quel homme eut jamais plus d'éclat que JESUS-CHRIST ? Le peuple Juif tout entier le prédit avant sa venuë. Le peuple Gentil l'adore aprés qu'il est venu. Les deux peuples Gentil & Juif le regardent comme leur centre. Et cependant quel homme joüit jamais moins de tout cet éclat? De trente-trois ans il en vit trente sans paroître. Dans les trois autres il passe pour imposteur ; les Prêtres & les principaux de sa nation le rejettent ; ses amis & ses proches le mépriſent. Enfin, il meurt d'une mort honteuse, trahi par un des siens, renié par l'autre, & abandonné de tous.

Quelle part a-t'il donc à cet éclat ? Jamais homme n'a eu tant d'éclat : jamais homme n'a eu plus d'ignominie. Tout cet éclat n'a servi qu'à nous, pour nous le rendre reconnoissable, & il n'en a rien eu pour lui.

4. * JESUS-CHRIST parle des plus grandes choses si simplement, qu'il semble qu'il n'y a pas pensé, & si nettement néanmoins, qu'on voit bien ce qu'il en pensoit. Cette clarté jointe à cette naïveté est admirable.

XIV. 5. * Qui a apris aux Evangeliſtes les qualitez d'une ame véritablement heroïque pour la peindre ſi parfaitement en JESUS-CHRIST ? Pourquoi le font-ils foible dans ſon agonie ? Ne ſçavent-ils pas peindre une mort conſtante ? Oüi ſans doute ; car le même ſaint Luc peint celle de ſaint Etienne plus forte que celle de JESUS CHRIST. Ils le font donc capable de craindre avant que la néceſſité de mourir ſoit arrivée, & enſuite tout fort. Mais quand ils le font troublé, c'eſt quand il ſe trouble lui-même ; & quand les hommes le troublent, il eſt tout fort.

6. * L'Egliſe s'eſt vûë obligée de montrer que JESUS CHRIST étoit homme, contre ceux qui le nioient ; auſſi bien que de montrer qu'il étoit Dieu : & les aparences étoient auſſi grandes contre l'un que contre l'autre.

7. * JESUS-CHRIST eſt un Dieu dont on s'aproche ſans orgueïl, & ſous lequel on s'abaiſe ſans déſeſpoir.

8. * La converſion des Payens étoit réſervée à la grace du Meſſie. Les Juifs, ou n'y ont point travaillé, ou l'ont fait ſans ſuccez : tout ce qu'en ont dit Salomon & les Prophetes a été inutile. Les Sages, comme Platon & Socrate, n'ont pû leur perſuader de n'adorer que le vrai Dieu.

9. * L'Evangile ne parle de la virginité de la Vierge que juſqu'à la naiſſance de JESUS-CHRIST : tout par raport à JESUS-CHRIST.

10. * Les deux Teſtamens regardent JESUS-CHRIST ; l'ancien comme ſon at-

Digitized by Google

tente, le nouveau comme son modéle; tous deux comme leur centre. S XIV.

11. * Les Prophetes ont prédit, & n'ont pas été prédits. Les Saints ensuite sont prédits, mais non prédisans. JESUS-CHRIST est prédit & prédisant.

12. * JESUS-CHRIST pour tous, Moïse pour un peuple.

Les Juifs benis en Abraham, *Je benirai ceux qui te beniront.* Mais *toutes nations benites en sa semence.* *Gen.* 12. 3. *Gen.* 22, 18.

Lumen ad revelationem gentium. *Luc* 2. 32.

Non fecit taliter omni nationi, disoit David en parlant de la loi. Mais en parlant de JESUS-CHRIST, il faut dire: *fecit taliter omni nationi.* *Ps.* 147. 20.

Aussi c'est à JESUS-CHRIST d'être universel. L'Eglise même n'offre le sacrifice que pour les Fidéles: JESUS-CHRIST a offert celui de la croix pour tous.

13. * Tendons donc les bras à nôtre liberateur, qui ayant été promis durant quatre mille ans, est enfin venu souffrir & mourir pour nous sur la terre dans les tems & dans toutes les circonstances qui ont été prédites. En attendant par sa grace la mort en paix dans l'esperance de lui être éternellement unis, vivons cependant avec joye, soit dans les biens qu'il lui plaît de nous donner, soit dans les maux qu'il nous envoye pour nôtre bien, & qu'il nous a apris à souffrir par son exemple.

Digitized by Google

XV.

XV.

Preuves de Jesus-Christ par les propheties.

1. LA plus grande des preuves de JESUS-CHRIST ce sont les propheties. C'est aussi à quoi Dieu a le plus pourvû ; car l'évenement qui les a remplies est un miracle subsistant depuis la naissance de l'Eglise jusqu'à la fin. Ainsi Dieu a suscité des Prophetes durant seize cens ans ; & pendant quatre cens ans aprés il a dispersé toutes ces propheties avec tous les Juifs qui les portoient dans tous les lieux du monde. Voilà qu'elle a été la préparation à la naissance de JESUS-CHRIST, dont l'Evangile devant être crû par tout le monde, il a fallu non-seulement qu'il ait eu des propheties pour le faire croire, mais encore que ces propheties fussent répanduës par tout le monde, pour le faire embrasser par tout le monde.

2. * Quand un seul homme auroit fait un livre des prédictions de JESUS-CHRIST pour le tems & pour la maniere, & que JESUS-CHRIST seroit venu conformément à ces propheties, ce seroit une force infinie. Mais il y a bien plus ici. C'est une suite d'hommes durant quatre mille ans qui constamment & sans variation viennent l'un ensuite de l'autre, prédire ce même avénement. C'est un peuple tout entier qui l'annonce, & qui subsiste pendant quatre mille années, pour rendre en corps témoignage des assurances qu'ils en ont,

Digitized by Google

& dont ils ne peuvent être détournez par quelques menaces & quelque perſécution qu'on leur faſſe : ceci eſt tout autrement conſiderable. XV.

3. * Le tems eſt prédit par l'état du peuple Juif, par l'état du peuple Payen, par l'état du Temple, par le nombre des années.

4. * Les Prophetes ayant donné diverſes marques qui devoient toutes arriver à l'avénement du Meſſie, il faloit que toutes ces marques arrivaſſent en même tems ; & ainſi il faloit que la quatriéme Monarchie fût venuë lors que les ſoixante-dix ſemaines de Daniel ſeroient accomplies ; que le ſceptre fût alors ôté de Juda ; & qu'alors le Meſſie arrivât. Et JESUS-CHRIST eſt arrivé alors, qui s'eſt dit le Meſſie.

5. * Il eſt prédit que dans la quatriéme Monarchie, avant la deſtruction du ſecond Temple, avant que la domination des Juifs fût ôtée, & en la ſoixante-dixiéme ſemaine de Daniel, les Payens ſeroient inſtruits, & amenez à la connoiſſance du Dieu adoré par les Juifs ; que ceux qui l'aiment ſeroient délivrez de leurs ennemis, & remplis de ſa crainte & de ſon amour.

Et il eſt arrivé qu'en la quatriéme Monarchie, avant la deſtruction du ſecond Temple, &c. les Payens en foule adorent Dieu & ménent une vie angelique ; les filles conſacrent à Dieu leur virginité, & leur vie ; les hommes renoncent à tout plaiſir : ce que Platon n'a pû perſuader à quelque peu d'hommes choiſis & ſi inſtruits, une force ſecrette le perſuade à cent milliers

XV. d'hommes ignorans, par la vertu de peu de paroles.

Qu'est-ce que tout cela ? C'est ce qui a été prédit si long-tems auparavant : *Effundam spiritum meum super omnem carnem.* *Joel. 2. 28.* Tous les peuples étoient dans l'infidélité & dans la concupiscence ; toute la terre devient ardente de charité : les Princes renoncent à leurs grandeurs, les riches quittent leurs biens ; les filles souffrent le martire ; les enfans abandonnent la maison de leurs peres, pour aller vivre dans les deserts. D'où vient cette force ? C'est que le Messie est arrivé. Voilà l'effet & les marques de sa venuë.

Depuis deux mille ans le Dieu des Juifs étoit demeuré inconnu parmi l'infinie multitude des nations payennes ; & dans le tems prédit, les Payens adorent en foule cet unique Dieu ; les temples sont détruits : les Rois mêmes se soûmettent à la croix. Qu'est-ce que tout cela ? C'est l'Esprit de Dieu qui est répandu sur la terre.

Jer. 23. 7. Isaye 51. 7. 6. * Il est prédit que le Messie viendroit établir une nouvelle alliance qui feroit oublier la sortie d'Egypte ; qu'il mettroit sa loi non dans l'exterieur, mais dans les cœurs ; *Jer. 31. 33.* qu'il mettroit sa crainte, qui n'avoit été qu'au dehors, dans le milieu du cœur.

Idem 32. 40. Que les Juifs reprouveroient JESUS-CHRIST, & qu'ils seroient réprouvez de *Is. 5. 2. 3. 4 &c.* Dieu ; parce que la vigne élûë ne donneroit que du verjus. Que le peuple choisi *Is. 65. 2.* seroit infidéle, ingrat, & incrédule, *populum non credentem, & contradicentem* Que Dieu les fraperoit d'aveuglement, & qu'ils

râtonneroient en plein midi comme des aveugles. XV.

Que l'Egliſe ſeroit petite en ſon commencement, & croîtroit enſuite. *Deuter.* 18. 28.

Il eſt prédit qu'alors l'idolâtrie ſeroit renverſée ; que ce Meſſie abatroit toutes les idoles, & feroit entrer les hommes dans le culte du vrai Dieu. 29. *Ezech.* 17.

Que les temples des idoles ſeroient abatus, & que parmi tous les lieux du monde on lui offriroit une hoſtie pure, & non pas des animaux. *Ezech.* 30. 13.

Qu'il enſeigneroit aux hommes la voye parfaite. *Malach.* 1. 11.

Qu'il ſeroit Roi des Juifs & des Gentils.

Et jamais il n'eſt venu ni devant ni aprés, aucun homme qui ait rien enſeigné aprochant de cela.

7. * Aprés tant de gens qui ont prédit cet avénement, JESUS-CHRIST eſt enfin venu dire : Me voici, & voici le tems. Il eſt venu dire aux hommes qu'ils n'ont point d'autres ennemis qu'eux-mêmes ; que ce ſont leurs paſſions qui les ſeparent de Dieu ; qu'il vient pour les en délivrer, & pour leur donner ſa grace, afin de former de tous les hommes une Egliſe ſainte ; qu'il vient ramener dans cette Egliſe les Payens & les Juifs ; qu'il vient détruire les idoles des uns, & la ſuperſtition des autres.

Ce que les Prophetes, leur a-t'il dit, ont prédit devoir arriver, je vous dis que mes Apôtres le vont faire. Les Juifs vont être rebutez ; Jeruſalem ſera bien tôt détruite ; les Payens vont entrer dans la connoiſſance de Dieu ; & mes Apôtres les y vont faire

XV. entrer, aprés que vous aurez tué l'heritier de la vigne.

Enſuite ſes Apôtres ont dit aux Juifs : Vous allez être maudits ; & aux Payens : Vous allez entrer dans la connoiſſance de Dieu.

A cela s'opoſent tous les hommes par l'opoſition naturelle de leur concupiſcence. Ce Roi des Juifs & des Gentils eſt oprimé par les uns & par les autres qui conſpirent ſa mort. Tout ce qu'il y a de grand dans le monde s'unit contre cette Religion naiſſanté, les ſçavans, les ſages, les Rois. Les uns écrivent, les autres condamnent, les autres tuent. Et malgré toutes ces opoſitions, voilà JESUS-CHRIST en peu de tems, régnant ſur les uns & les autres ; & détruiſant & le culte Judaïque dans Jeruſalem qui en étoit le centre, & dont il fait ſa premiere Egliſe ; & le culte des idoles dans Rome qui en étoit le centre, & dont il fait ſa principale Egliſe.

Des gens ſimples & ſans force comme les Apôtres & les premiers Chrétiens, réſiſtent à toutes les puiſſances de la terre ; ſe ſoûmettent les Rois, les ſçavans, & les ſages ; & détruiſent l'idolâtrie ſi établie. Et tout cela ſe fait par la ſeule force de cette parole, qui l'avoit prédit.

8. * Les Juifs en tuant JESUS-CHRIST pour ne le pas recevoir pour Meſſie, lui ont donné la derniere marque de Meſſie. En continuant à le méconnoître, ils ſe ſont rendus témoins irréprochables. Et en le tuant & continuant à le renier, ils ont accompli les propheties.

Digitized by Google

9. * Qui ne reconnoîtroit JESUS-CHRIST à tant de circonſtances particulieres qui en ont été prédites ? Car il eſt dit. XV.

Qu'il aura un Précurſeur. *Malach.* 3. 1.

Qu'il naîtra enfant. *Iſ.* 9. 6.

Qu'il naîtra dans la ville de Bethléem, qu'il ſortira de la famille de Juda & de David ; qu'il paroîtra principalement dans Jeruſalem. *Mich.* 5 2. *Iſ.* 6. 8. 29.

Qu'il doit aveugler les ſages & les ſçavans, & annoncer l'Evangile aux pauvres & aux petits ; ouvrir les yeux des aveugles, & rendre la ſanté aux infirmes, & mener à la lumiere ceux qui languiſſent dans les tenébres.

Qu'il doit enſeigner la voye parfaite & être le précepteur des Gentils. *Iſ.* 55. 4.

Qu'il doit être la victime pour les péchez du monde. *Iſ.* 53.

Qu'il doit être la pierre fondamentale & précieuſe.

Qu'il doit être la pierre d'achopement & de ſcandale. *Iſ.* 28. 16.

Que Jeruſalem doit heurter contre cette pierre. *Iſ.* 8. 14. *ibid.* 15.

Que les édifians doivent rejetter cette pierre. *Pſ.* 117. 22. *ibid.*

Que Dieu doit faire de cette pierre le chef du coin.

Et que cette pierre doit croître en une montagne immenſe, & remplir toute la terre. *Dan.* 2. 35. *Zachar.* 11. 12.

Qu'ainſi il doit être rejetté, méconnu, trahi, vendu, ſoufleté, mocqué, affligé en une infinité de manieres, abreuvé de fiel, qu'il auroit les pieds & les mains per-

cées, qu'on lui cracheroit au visage, qu'il
Ps. 68. 22. & 21. 17. 18. 19. seroit tué, & ses habits jettez au sort.
Qu'il ressusciteroit le troisiéme jour.
Ps. 15. 10. Qu'il monteroit au Ciel, pour s'asseoir à la droite de Dieu.
Ozée 6. 2. Que les Rois s'armeroient contre lui.
Ps. 109. 1. Qu'étant à la droite du Pere, il sera victorieux de ses ennemis.
Ps. 2. 2. Is. 60. 10 Que les Rois de la terre, & tous les peuples l'adoreroient.
Jerem. 31. 36. Que les Juifs subsisteront en nation.
Qu'ils seront errans, sans Rois, sans sacrifice, sans Autel, &c. sans Prophetes; attendant le salut, & ne le trouvant point.

10. * Le Messie devoit lui seul produire un grand peuple, élû, saint, & choisi; le conduire, le nourir, l'introduire dans le lieu de repos & de sainteté; le rendre saint à Dieu, en faire le temple de Dieu, le réconcilier à Dieu, le sauver de la colere de Dieu, le délivrer de la servitude du peché qui régne visiblement dans l'homme; donner des loix à ce peuple, graver ces loix dans leur cœur, s'offrir à Dieu pour eux, se sacrifier pour eux, être une hostie sans tache, & lui-même sacrificateur; il devoit s'offrir lui-même, & offrir son corps & son sang, & néanmoins offrir pain & vin à Dieu. JESUS-CHRIST a fait tout cela.

11. * Il est prédit qu'il devoit venir un liberateur, qui écraseroit la tête au démon, qui devoit délivrer son peuple de ses péchez, *ex omnibus iniquitatibus*: qu'il devoit y avoir un nouveau Testament qui seroit éternel; qu'il devoit y avoir une autre Prêtrise selon l'ordre de Melchisedech; que

celle-là ſeroit éternelle ; que le CHRIST devoit être glorieux, puiſſant, fort, & néanmoins ſi miſerable qu'il ne ſeroit pas reconnu ; qu'on ne le prendroit pas pour ce qu'il eſt, qu'on le rejetteroit, qu'on le tuëroit, que ſon peuple qui l'auroit renié, ne ſeroit plus ſon peuple ; que les idolâtres le recevroient, & auroient recours à lui ; qu'il quitteroit Sion pour régner au centre de l'idolâtrie ; que néanmoins les Juifs ſubſiſteroient toûjours ; qu'il devoit ſortir de Juda, & quand il n'y auroit plus de Rois. XV.

12. * Qu'on conſidere que depuis le commencement du monde l'attente ou l'adoration du Meſſie ſubſiſtent ſans interruption ; qu'il a été promis au premier homme auſſi tôt aprés ſa chûte ; qu'il s'eſt trouvé depuis des hommes qui ont dit que Dieu leur avoit révélé qu'il devoit naître un Redempteur qui ſauveroit ſon peuple ; qu'Abraham eſt venu enſuite dire qu'il avoit eu révélation qu'il naîtroit de lui par un fils qu'il auroit ; que Jacob a declaré que de ſes douze enfans, ce ſeroit de Juda qu'il naîtroit : que Moïſe & les Prophetes ſont venus enſuite déclarer le tems & la maniere de ſa venuë, qu'ils ont dit que la loi qu'ils avoient, n'étoit qu'en attendant celle du Meſſie que juſques-là elle ſubſiſteroit, mais que l'autre dureroit éternellement, qu'ainſi leur loi, ou celle du Meſſie dont elle étoit la promeſſe, ſeroit toûjours ſur la Terre ; qu'en effet elle a toûjours duré, & qu'enfin JESUS-CHRIST eſt venu dans toutes les circonſtances prédites. Cela eſt admirable.

Digitized by Google

XV. Si cela étoit ſi clairement prédit aux Juifs, dira-t'on, comment ne l'ont-ils pas crû? Ou comment n'ont-ils pas été exterminez pour avoir réſiſté à une choſe ſi claire? Je répons que l'un & l'autre a été prédit; & qu'ils ne croiroient point une choſe ſi claire, & qu'ils ne ſeroient point exterminez. Et rien n'eſt plus glorieux au Meſſie: car il ne ſuffiſoit pas qu'il y eût des Prophetes; il faloit que leurs propheties fuſſent conſervées ſans ſoupçon. Or, &c.

13. * Les Prophetes ſont mêlez de propheties particulieres, & de celles du Meſſie, afin que les propheties du Meſſie ne fuſſent pas ſans preuves, & que les propheties particulieres ne fuſſent pas ſans fruit.

Joan. 19. 15. 14. * *Non habemus Regem niſi Cæſarem*; diſoient les Juifs. Donc JESUS-CHRIST étoit le Meſſie, puis qu'ils n'avoient plus de Roi qu'un étranger, & qu'ils n'en vouloient point d'autre.

15. * Les ſoixante-dix ſemaines de Daniel ſont équivoques pour le terme du commencement, à cauſe des termes de la prophetie, & pour le terme de la fin, à cauſe des diverſitez des Chronologiſtes. Mais toute cette difference ne va qu'à deux cent ans.

16. * Les propheties qui repreſentent JESUS-CHRIST pauvre, le repreſentent auſſi maître des nations.

Les propheties qui prédiſent le tems, ne le prédiſent que maître des Gentils & ſouffrant, & non dans les nuës ni juge. Et celles qui le repreſentent ainſi jugeant les nations & glorieux, ne marquent point le tems.

Digitized by Google

17. * Quand il eſt parlé du Meſſie, comme grand & glorieux, il eſt viſible que c'eſt pour juger le monde, & non pour le racheter. XVI.

XVI.

Diverſes preuves de Jeſus-Chriſt.

1. * POur ne pas croire les Apôtres, il faut dire qu'ils ont été trompez, ou trompeurs. L'un & l'autre eſt difficile. Car pour le premier, il n'eſt pas poſſible de s'abuſer à prendre un homme pour être reſſuſcité. Et pour l'autre, l'hipotheſe qu'ils ayent été fourbes, eſt étrangement abſurde. Qu'on la ſuive tout au long. Qu'on s'imagine ces douze hommes aſſemblez aprés la mort de JESUS-CHRIST, faiſant le complot de dire qu'il eſt reſſuſcité. Ils attaquent par là toutes les puiſſances. Le cœur des hommes eſt étrangement panchant à la legereté, au changement, aux promeſſes, aux biens. Si peu qu'un d'eux ſe fût démenti par tous ces attraits, & qui plus eſt, par les priſons, par les tortures, & par la mort, ils étoient perdus. Qu'on ſuive cela.

2. * Tandis que JESUS-CHRIST, étoit avec eux, il les pouvoit ſoûtenir. Mais aprés cela, s'il ne leur eſt aparu, qui les a fait agir ?

3. * Le ſtile de l'Evangile eſt admirable en une infinité de manieres, & entr'autres en ce qu'il n'y a aucune invective de la part des Hiſtoriens contre Judas, ou Pilate, ni contre aucun des ennemis ou des bourreaux de JESUS-CHRIST.

Digitized by Google

XVI. Si cette modestie des Historiens Evangeliques avoit été affectée, aussi bien que tant d'autres traits d'un si beau caractere, & qu'ils ne l'eussent affectée que pour la faire remarquer : s'ils n'avoient osé la remarquer eux-mêmes, ils n'auroient pas manqué de se procurer des amis qui eussent fait ces remarques à leur avantage. Mais comme ils ont agi de la sorte sans affectation, & par un mouvement tout desintéressé, ils ne l'ont fait remarquer par personne : je ne sçai même si cela a été remarqué jusques ici : & c'est ce qui témoigne la naïveté avec laquelle la chose a été faite.

4. * Jesus-Christ a fait des miracles, & les Apôtres ensuite, & les premiers Saints en ont fait aussi beaucoup ; parce que les propheties n'étant pas encore accomplies, & s'accomplissant par eux, rien ne rendroit témoignage que les miracles. Il étoit prédit que le Messie convertiroit les nations. Comment cette prophetie se fût-elle accomplie sans la conversion des nations ? Et comment les nations se fussent-elles converties au Messie, ne voyant pas ce dernier effet des propheties qui le prouvent ? Avant donc qu'il fût mort, qu'il fût ressuscité, & que les nations fussent converties, tout n'étoit pas accompli. Et ainsi il a fallu des miracles pendant tout ce tems-là. Maintenant il n'en faut plus pour prouver la verité de la Religion Chrétienne : car les propheties accomplies sont un miracle subsistant.

5. * L'état où l'on voit les Juifs est en-

Digitized by Google

core une grande preuve de la Religion. XVI.
Car c'eſt une choſe étonnante de voir ce peuple ſubſiſter depuis tant d'années, & de le voir toûjours miſerable; étant néceſſaire pour la preuve de JESUS-CHRIST, qu'ils ſubſiſtent pour le prouver, & qu'ils ſoient miſerables puis qu'ils l'ont crucifié. Et quoi qu'il ſoit contraire d'être miſerable & de ſubſiſter, il ſubſiſte néanmoins toûjours malgré ſa miſere.

6. * Mais n'ont-ils pas été preſqu'au même état au tems de la captivité? Non. Le ſceptre ne fût point interrompu par la captivité de Babilone, à cauſe que le retour étoit promis & prédit. Quand Nabuchodonoſor emmena le peuple, de peur qu'on ne crût que le ſceptre fût ôté de Juda, il leur fût dit auparavant; qu'ils y ſeroient peu, & qu'ils ſeroient rétablis. Ils furent toûjours conſolez par les Prophetes, & leurs Rois continuerent. Mais la ſeconde deſtruction eſt ſans promeſſe de rétabliſſement, ſans Prophetes, ſans Rois, ſans conſolation, ſans eſperance; parce que le ſceptre eſt ôté pour jamais.

Ce n'eſt pas avoir été captif que de l'avoir été avec aſſûrance d'être délivré dans ſoixante & dix ans. Mais maintenant ils le ſont ſans aucun eſpoir.

7. * Dieu leur a promis qu'encore qu'il les diſperſât aux extrêmitez du monde, néanmoins s'ils étoient fidéles à ſa loi, il les raſſembleroit. Ils y ſont trés fidéles, & demeurent oprimez. Il faut donc que le Meſſie ſoit venu; & que la loi qui contenoit ces promeſſes ſoit finie par l'établiſſement d'une loi nouvelle.

Digitized by Google

XVI. 8. * Si les Juifs euſſent été tous convertis par JESUS CHRIST, nous n'aurions plus que des témoins ſuſpects; & s'ils avoient été exterminez, nous n'en aurions point du tout.

9. * Les Juifs le refuſent, non pas tous. Les Saints le reçoivent, & non les charnels. Et tant s'en faut que cela ſoit contre ſa gloire, que c'eſt le dernier trait qui l'acheve. La raiſon qu'ils en ont, & la ſeule qui ſe trouve dans tous leurs écrits, dans le Talmud, & dans les Rabins, n'eſt que parce que JESUS-CHRIST n'a pas dompté les nations à main armée. JESUS-CHRIST a été tué, diſent-ils; il a ſuccombé, il n'a pas dompté les Payens par ſa force; il ne nous a pas donné leurs dépoüilles? Il ne donne point de richeſſes. N'ont-ils que cela à dire? C'eſt en cela qu'il m'eſt aimable. Je ne voudrois point celui qu'ils ſe figurent.

10. * Qu'il eſt beau de voir par les yeux de la foi Darius, Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée, & Herode agir ſans le ſçavoir pour la gloire de l'Evangile!

XVII.

Contre Mahomet.

1. * LA Religion Mahometane a pour fondement l'Alcoran & Mahomet. Mais ce Prophete qui devoit être la derniere attente du monde a-t'il été prédit? Et quelle marque a-t'il que n'ait auſſi tout homme qui ſe voudra dire Prophete?

Quels miracles dit-il lui-même avoir faits ? XVII.
Quel miſtere a-t'il enſeigné ſelon ſa tradition même ? Quelle morale & quelle felicité ?

2 * Mahomet eſt ſans autorité. Il faudroit donc que ſes raiſons fuſſent bien puiſſantes, n'ayant que leur propre force.

3. * Si deux hommes diſent des choſes qui paroiſſent baſſes ; mais que les diſcours de l'un ayent un double ſens entendu par ceux qui le ſuivent, & les diſcours de l'autre n'ayent qu'un ſeul ſens ; ſi quelqu'un, n'étant pas du ſecret, entend diſcourir les deux en cette ſorte, il en fera un même jugement. Mais ſi enſuite dans le reſte du diſcours l'un dit des choſes angeliques, & l'autre toûjours des choſes baſſes & communes, & même des ſottiſes, il jugera que l'un parloit avec miſtere, & non pas l'autre ; l'un ayant aſſez montré qu'il eſt incapable de telles ſotiſes, & capable d'être miſterieux ; & l'autre qu'il eſt incapable de miſteres, & capable de ſottiſes.

4. * Ce n'eſt pas par ce qu'il y a d'obſcur dans Mahomet, & qu'on peut faire paſſer pour avoir un ſens miſterieux, que je veux qu'on en juge ; mais par ce qu'il y a de clair, par ſon paradis, & par le reſte. C'eſt en cela qu'il eſt ridicule. Il n'en eſt pas de même de l'Ecriture. Je veux qu'il y ait des obſcuritez ; mais il y a des clartez admirables ; & des propheties manifeſtes accomplies. La partie n'eſt donc pas égale. Il ne faut pas confondre & égaler les choſes qui ne ſe reſſemblent que par l'obſcurité & non pas par les clartez, qui méritent, quand elles

XVII. ſont divines, qu'on revere les obſcuritez.

5. * L'Alcoran dit que ſaint Matthieu étoit homme de bien. Donc Mahomet étoit faux Prophete ; ou en appellant gens de bien des méchans, ou en ne les croyant pas ſur ce qu'ils ont dit de JESUS-CHRIST.

6. * Tout homme peut faire ce qu'a fait Mahomet ; car il n'a point fait de miracles, il n'a point été prédit, &c. Nul homme ne peut faire ce qu'a fait JESUS-CHRIST.

7. * Mahomet s'eſt établi en tuant ; JESUS-CHRIST en faiſant tuer les ſiens. Mahomet en défendant de lire ; JESUS-CHRIST en ordonnant de lire. Enfin cela eſt ſi contraire, que ſi Mahomet a pris la voye de réüſſir humainement, JESUS-CHRIST a pris celle de périr humainement. Et au lieu de conclure, que puiſque Mahomet a réüſſi, JESUS-CHRIST a bien pû réüſſir, il faut dire, que puiſque Mahomet a réüſſi, le Chriſtianiſme devoit périr, s'il n'eût été ſoûtenu par une force toute divine.

XVIII.

Deſſein de Dieu de ſe cacher aux uns, & de ſe découvrir aux autres.

1. * DIeu a voulu racheter les hommes, & ouvrir le ſalut à ceux qui le chercheroient. Mais les hommes s'en rendent ſi indignes qu'il eſt juſte qu'il refuſe à quelques-uns, à cauſe de leur endurciſſement, ce qu'il accorde aux autres par une miſericorde qui ne leur eſt pas dûë.

Digitized by Google

S'il eût voulu surmonter l'obstination des plus endurcis, il l'eût pû en se découvrant si manifestement à eux, qu'ils n'eussent pû douter de la verité de son existence; & c'est ainsi qu'il paroîtra au dernier jour, avec un tel éclat de foudres, & un tel renversement de la nature, que les plus aveugles le verront. XVIII.

Ce n'est pas en cette sorte qu'il a voulu paroître dans son avénement de douceur; parce que tant d'hommes se rendant indignes de sa clémence, il a voulu les laisser dans la privation du bien qu'ils ne veulent pas. Il n'étoit donc pas juste qu'il parut d'une maniere manifestement divine, & absolument capable de convaincre tous les hommes: mais il n'étoit pas juste aussi qu'il vint d'une maniere si cachée, qu'il ne pût être reconnu de ceux qui le chercheroient sincérement. Il a voulu se rendre parfaitement connoissable à ceux là: & ainsi voulant paroître à découvert à ceux qui le cherchent de tout leur cœur, & caché à ceux qui le fuyent de tout leur cœur, il tempere sa connoissance, en sorte qu'il a donné des marques de foi, visibles à ceux qui le cherchent, & obscures à ceux qui ne le cherchent pas.

2. * Il y a assez de lumiere pour ceux qui ne desirent que de voir, & assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire.

Il y a assez de clarté pour éclairer les élûs, & assez d'obscurité pour les humilier.

Il y a assez d'obscurité pour aveugler les réprouvez, & assez de clarté pour les con-

Digitized by Google

XVIII. damner & les rendre inexcuſables.

3. * Si le monde ſubſiſtoit pour inſtruire l'homme de l'exiſtence de Dieu, ſa divinité y reluiroit de toutes parts d'une maniere inconteſtable. Mais comme il ne ſubſiſte que par JESUS-CHRIST, & pour JESUS-CHRIST; & pour inſtruire les hommes, & de leur corruption, & de la rédemption, tout y éclate des preuves de ces deux véritez. Ce qui y paroît ne marque ni une excluſion totale, ni une preſence manifeſte de Divinité, mais la preſence d'un Dieu qui ſe cache: tout porte ce caractere.

4. * S'il n'avoit jamais rien paru de Dieu, cette privation éternelle ſeroit équivoque, & pouroit auſſi bien ſe raporter à l'abſence de toute Divinité, qu'à l'indignité où ſeroient les hommes de le connoître. Mais ce qu'il paroît quelquefois & non toûjours, cela ôte l'équivoque. S'il paroît une fois, il eſt toûjours. Et ainſi on n'en peut conclure autre choſe, ſinon qu'il y a un Dieu, & que les hommes en ſont indignes.

5. * Le deſſein de Dieu eſt plus de perfectionner la volonté que l'eſprit. Or la clarté parfaite ne ſerviroit qu'à l'eſprit, & nuiroit à la volonté

6. * S'il n'y avoit point d'obſcurité, l'homme ne ſentiroit pas ſa corruption. S'il n'y avoit point de lumiere, l'homme n'eſpereroit point de remede. Ainſi il eſt non ſeulement juſte, mais utile pour nous, que Dieu ſoit caché en partie, & découvert en partie, puis qu'il eſt également dangereux à l'homme de connoître Dieu ſans connoître

ſa

sa misere, & de connoître sa misere sans connoître Dieu. XVIII.

7. * Tout instruit l'homme de sa condition ; mais il le faut bien entendre ; car il n'est pas vrai que Dieu se découvre en tout, & il n'est pas vrai qu'il se cache en tout. Mais il est vrai tout ensemble qu'il se cache à ceux qui le tentent, & qu'il se découvre à ceux qui le cherchent ; parce que les hommes sont tout ensemble indignes de Dieu, & capables de Dieu ; indignes par leur corruption ; capables par leur premiere nature.

8. * Il n'y a rien sur la terre qui ne montre ou la misere de l'homme, ou la misericorde de Dieu, ou l'impuissance de l'homme sans Dieu, ou la puissance de l'homme avec Dieu.

9. * Tout l'Univers aprend à l'homme, ou qu'il est corrompu, ou qu'il est racheté. Tout lui aprend sa grandeur, ou sa misere. L'abandon de Dieu paroît dans les Payens, la protection de Dieu paroît dans les Juifs.

10. * Tout tourne en bien pour les élûs jusqu'aux obscuritez de l'Ecriture ; car ils les honorent, à cause des clartez divines qu'ils y voyent : & tout tourne en mal aux réprouvez jusqu'aux clartez ; car ils les blasphêment, à cause des obscuritez qu'ils n'entendent pas.

11. * Si JESUS-CHRIST n'étoit venu que pour sanctifier, toute l'Ecriture & toutes choses y tendroient, & il seroit bien aisé de convaincre les infidéles. Mais comme il est venu *in sanctificationem & in scandalum*, comme dit Isaïe, nous ne pouvons convaincre l'obstination des infidéles : mais cela

Digitized by Google

XVIII. ne fait rien contre nous, puiſque nous diſons, qu'il n'y a point de conviction dans toute la conduite de Dieu, pour les eſprits opiniâtres, & qui ne recherchent pas ſincerement la verité.

12. * JESUS-CHRIST eſt venu afin que ceux qui ne voyoient point viſſent, & que ceux qui voyoient devinſſent aveugles : il eſt venu guérir les malades, & laiſſer mourir les ſains ; apeller les pécheurs à la pénitence & les juſtifier, & laiſſer ceux qui ſe croyoient juſtes dans leurs pechez ; remplir les indigens, & laiſſer les riches vuides.

13. * Que diſent les Prophetes de JESUS-CHRIST ? Qu'il ſera évidemment Dieu ? Non : mais qu'il eſt un Dieu véritablement caché ; qu'il ſera méconnu ; qu'on ne penſera point que ce ſoit lui ; qu'il ſera une pierre d'achopement, à laquelle pluſieurs heurteront, &c.

14. * C'eſt pour rendre le Meſſie connoiſſable aux bons, & méconnoiſſable aux méchans que Dieu l'a fait prédire de la ſorte. Si la maniere du Meſſie eût été prédite clairement, il n'y eût point eu d'obſcurité, même pour les méchans. Si le tems eût été prédit obſcurément, il y eût eu obſcurité même pour les bons ; car la bonté de leur cœur ne leur eût pas fait entendre qu'un ꝺ, par exemple, ſignifie ſix cens ans. Mais le tems a été prédit clairement, & la maniere en figures.

Par ce moyen les méchans prenant les biens promis pour des biens temporels s'égarent malgré le tems prédit clairement, & les bons ne s'égarent pas ; car l'intel-

Digitized by Google

ligence des biens promis dépend du cœur ; qui apelle bien ce qu'il aime ; mais l'intelligence du tems promis ne dépend point du cœur, & ainsi la prédiction claire du tems, & obscure des biens, ne trompe que les méchans.

15. * Comment faloit-il que fût le Messie, puisque par lui le sceptre devoit être éternellement en Juda, & qu'à son arrivée le sceptre devoit être ôté de Juda ?

Pour faire qu'en voyant ils ne voyent point, & qu'entendant ils n'entendent point, rien ne pouvoit être mieux fait.

16. * Au lieu de se plaindre de ce que Dieu s'est caché, il faut lui rendre graces de ce qu'il s'est tant découvert, & lui rendre graces aussi de ce qu'il ne s'est pas découvert aux sages ni aux superbes, indignes de connoître un Dieu si saint.

17. * La Genealogie de JESUS-CHRIST dans l'ancien Testament est mêlée parmi tant d'autres inutiles, qu'on ne peut presque la discerner. Si Moïse n'eût tenu registre que des ancêtres de JESUS-CHRIST, cela eût été trop visible. Mais aprés tout, qui regarde de prés, voit celle de JESUS-CHRIST bien discerné par Thamar, Ruth, &c.

18. * Les foiblesses les plus aparentes sont des forces à ceux qui prennent bien les choses. Par exemple, les deux Genealogies de saint Matthieu, & de saint Luc ; il est visible que cela n'a pas été fait de concert.

19. * Qu'on ne nous reproche donc plus le manque de clarté, puisque nous en

XVIII. faisons profession. Mais que l'on reconnoisse la vérité de la Religion dans l'obscurité même de la Religion, dans le peu de lumiere que nous en avons, & dans l'indifference que nous avons de la connoître.

20. * S'il n'y avoit qu'une Religion, Dieu seroit trop manifeste; s'il n'y avoit des Martirs qu'en nôtre Religion, de même.

21. * JESUS-CHRIST pour laisser les méchans dans l'aveuglement, ne dit pas qu'il n'est point de Nazareth, ni qu'il n'est point fils de Joseph.

22. * Comme JESUS-CHRIST est demeuré inconnu parmi les hommes, la verité demeure aussi parmi les opinions communes sans difference à l'exterieur. Ainsi l'Eucharistie parmi le pain commun.

23. * Si la misericorde de Dieu est si grande, qu'il nous instruit salutairement, même lors qu'il se cache, quelle lumiere n'en devons-nous pas attendre lors qu'il se découvre?

24. * On n'entend rien aux ouvrages de Dieu, si on ne prend pour principe, qu'il aveugle les uns & éclaire les autres.

XIX.

Que les vrais Chrétiens & les vrais Juifs n'ont qu'une même Religion.

1. * LA Religion des Juifs sembloit consister essentiellement en la paternité d'Abraham, en la circoncision, aux sacrifi-

ces, aux cérémonies, en l'Arche, au Temple de Jerusalem, & enfin en la loi, & en l'alliance de Moïse. XIX.

Je dis qu'elle ne consistoit en aucune de ces choses, mais seulement en l'amour de Dieu; & que Dieu réprouvoit toutes les autres choses.

Que Dieu n'avoit point d'égard au peuple charnel qui devoit sortir d'Abraham.

Que les Juifs seront punis de Dieu comme les étrangers, s'ils l'offensent. *Si vous oubliez Dieu, & que vous suivez des Dieux étrangers, je vous prédis que vous périrez de la même maniere que les nations que Dieu a exterminées devant vous.* Deut. 8. 19. 20.

Que les étrangers seront reçûs de Dieu comme les Juifs, s'ils l'aiment.

Que les vrais Juifs ne considéroient leur mérite que de Dieu, & non d'Abraham. *Vous êtes véritablement nôtre Pere, & Abraham ne nous a pas connus, & Israël n'a pas eu connoissance de nous; mais c'est vous qui êtes nôtre Pere, & nôtre Redempteur.* Is. 63. 16.

Moïse même leur a dit, que Dieu n'accepteroit pas les personnes. *Dieu*, dit-il, *n'accepte pas les personnes, ni les sacrifices.* Deut. 10. 17.

Je dis, que la circoncision du cœur est ordonnée. *Soyez circoncis du cœur; retranchez les superfluitez de vôtre cœur, & ne vous endurcissez plus, car vôtre Dieu est un Dieu grand, puissant & terrible, qui n'accepte pas les personnes.* Deut. 10. 16. 17. Jerem. 4. 4.

Que Dieu dit, qu'il le feroit un jour. *Dieu te circoncira le cœur, & à tes enfans, afin que tu l'aime de tout ton cœur.* Deuter. 30. 6.

Que les incirconcis de cœur seront jugez. Car Dieu jugera les peuples incirconcis, & Jerem. 9. 25. 26.

XIX. tout le peuple d'Israël, parce qu'il *est incirconcis de cœur.*

Gen. 17. 11. 2. * Je dis, que la circoncision étoit une figure, qui avoit été établie pour distinguer le peuple Juif de toutes les autres nations.

Et de là vient qu'étant dans le desert, ils ne furent pas circoncis; parce qu'ils ne pouvoient se confondre avec les autres peuples; & que depuis que JESUS-CHRIST est venu, cela n'est plus nécessaire.

Deuter. 30. 19. 20. Que l'amour de Dieu est recommandé en tout. *Je prends à témoin le ciel & la terre que j'ai mis devant vous la mort & la vie; afin que vous choisissiez la vie, & que vous aimiez Dieu, & que vous lui obéissiez; car c'est Dieu qui est vôtre vie.*

Deuter. 32. 20. 21. Il est dit, que les Juifs faute de cet amour, seroient réprouvez pour leurs crimes, & les Payens élûs en leur place. *Je me cacherai d'eux dans la vûë de leurs derniers crimes: car c'est une nation méchante & infidéle. Ils m'ont provoqué à courroux par les choses qui ne sont point des dieux; & je les provoquerai à jalousie par un peuple qui n'est pas mon peuple, & par une nation sans science & sans intelligence.*

Ps. 72. 28. Que les biens temporels sont faux, & que le vrai bien est d'être uni à Dieu.

Amos 5. 21. Que leurs fêtes déplaisent à Dieu.

Is. 66. *Jerem.* 6. 20. Que les sacrifices des Juifs déplaisent à Dieu, & non seulement des méchans Juifs, mais qu'il ne se plaît pas même en ceux des bons, comme il paroît par le Pseaume 49. où avant que d'adresser son discours aux méchans par ces paroles, *Peccatori autem dixit Deus*, il dit qu'il ne veut point des sacrifices des bêtes, ni de leur sang.

Digitized by Google

Que les sacrifices des Payens seront reçûs de Dieu ; & que Dieu retirera sa volonté des sacrifices des Juifs. XIX. *Malach.* 1. 11.

Que Dieu fera une nouvelle alliance par le Messie, & que l'ancienne sera rejettée. *1. Rois* 15. 22.

Que les anciennes choses seront oubliées. *Ozée* 6 6 *Jerem.*

Qu'on ne se souviendra plus de l'Arche. 31. 31.

Que le temple seroit rejetté. *Is.* 43. 18.

Que les sacrifices seroient rejettez, & d'autres sacrifices purs établis. 19. *Jerem.* 3. 16.

Que l'ordre de la sacrificature d'Aaron sera reprouvé, & celle de Melchisedech introduite par le Messie. *Jerem.* 7. 12. 13. 14. *Malach.* 1.

Que cette sacrificature seroit éternelle. 10. 11.

Que Jerusalem seroit réprouvée, & un nouveau nom donné. *Ps.* 109. *Ibid.*

Que ce dernier nom seroit meilleur que celui des Juifs, & éternel. *Is.* 6. *Isa.* 56. 5.

Que les Juifs devoient être sans Prophetes, sans Rois, sans Princes, sans sacrifices, sans autel. *Ozée* 3. 4. *Jerem.* 31. 36.

Que les Juifs subsisteroient toûjours néanmoins en peuple.

XX.

On ne connoît Dieu utilement que par Jesus Christ.

1. LA plûpart de ceux qui entreprennent de prouver la Divinité aux impies, commencent d'ordinaire par les ouvrages de la nature, & ils y réüssissent rarement. Je n'attaque pas la solidité de ces preuves consacrées par l'Ecriture sainte : elles sont conformes à la raison ; mais souvent elles ne sont

XX. pas assez conformes, & assez proportionnées à la disposition de l'esprit de ceux pour qui elles sont destinées.

Car il faut remarquer qu'on n'adresse pas ce discours à ceux qui ont la foi vive dans le cœur, & qui voyent incontinent, que tout ce qui est, n'est autre chose que l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent. C'est à eux que toute la nature parle pour son auteur, & que les Cieux annoncent la gloire de Dieu. Mais pour ceux en qui cette lumiere est éteinte, & dans lesquels on a dessein de la faire revivre; ces personnes destituées de foi & de charité, qui ne trouvent que ténébres & obscurité dans toute la nature, il semble que ce ne soit pas le moyen de les ramener, que de ne leur donner pour preuves de ce grand & important sujet, que le cours de la lune, ou des planettes, ou des raisonnemens communs, & contre lesquels ils se sont continuellement roidis. L'endurcissement de leur esprit les a rendus sourds à cette voix de la nature, qui a retenti continuellement à leurs oreilles; & l'expérience fait voir, que bien loin qu'on les emporte par ce moyen, rien n'est plus capable au contraire de les rebuter, & de leur ôter l'esperance de trouver la verité, que de prétendre les en convaincre seulement par ces sortes de raisonnemens, & de leur dire, qu'ils y doivent voir la verité à découvert.

Ce n'est pas de cette sorte que l'Ecriture, qui connoît mieux que nous les choses qui sont de Dieu, en parle. Elle nous dit bien, que la beauté des créatures fait

Digitized by Google

connoître celui qui en eſt l'auteur ; mais elle ne nous dit pas, qu'elles faſſent cet effet dans tout le monde. Elle nous avertit au contraire, que quand elles le font, ce n'eſt pas par elles-mêmes, mais par la lumiere que Dieu répand en même-tems dans l'eſprit de ceux à qui il ſe découvre par ce moyen. *Quod notum eſt Dei, manifeſtum eſt in illis, Deus enim illis manifeſtavit.* Elle nous dit generalement, que Dieu eſt un Dieu caché, *Verè tu es Deus abſconditus*; & que depuis la corruption de la nature, il a laiſſé les hommes dans un aveuglement dont ils ne peuvent ſortir que par JESUS-CHRIST, hors duquel toute communication avec Dieu nous eſt ôtée : *Nemo novit patrem niſi filius, aut cui voluerit filius revelare.* XX. Rom. i. 10. Iſa. 45. 15. Matth. 11. 27.

C'eſt encore ce que l'Ecriture nous marque, lors qu'elle nous dit en tant d'endroits, que ceux qui cherchent Dieu le trouvent ; car on ne parle point ainſi d'une lumiere claire & évidente : on ne la cherche point ; elle ſe découvre, & ſe fait voir d'elle-même.

2. * Les preuves de Dieu métaphyſiques ſont ſi éloignées du raiſonnement des hommes, & ſi impliquées, qu'elles frapent peu ; & quand cela ſerviroit à quelques-uns, ce ne ſeroit que pendant l'inſtant qu'ils voyent cette démonſtration ; mais une heure aprés il craignent de s'être trompez : *Quod curioſitate cognoverint, ſuperbia amiſerunt.*

D'ailleurs, ces ſortes de preuves ne nous peuvent conduire qu'à une connoiſſance ſpeculative de Dieu ; & ne le connoître que

XX. de cette ſorte, c'eſt ne le connoître pas.

La Divinité des Chrétiens ne conſiſte pas en un Dieu ſimplement auteur des véritez Geometriques & de l'ordre des élemens ; c'eſt la part des Payens. Elle ne conſiſte pas ſimplement en un Dieu qui exerce ſa providence ſur la vie & ſur les biens des hommes, pour donner une heureuſe ſuite d'années à ceux qui l'adorent ; c'eſt le partage des Juifs. Mais le Dieu d'Abraham & de Jacob, le Dieu des Chrétiens eſt un Dieu d'amour & de conſolation : c'eſt un Dieu qui remplit l'ame & le cœur qu'il poſſede : c'eſt un Dieu qui leur fait ſentir interieurement leur miſere ; & ſa miſericorde infinie qui s'unit au fond de leur ame ; qui la remplit d'humilité, de joye, de confiance, d'amour ; qui les rend incapables d'autre fin que de lui-même.

Le Dieu des Chrétiens eſt un Dieu qui fait ſentir à l'ame, qu'il eſt ſon unique bien, que tout ſon repos eſt en lui, & qu'elle n'aura de joye qu'à l'aimer ; & qui lui fait en même-tems abhorrer les obſtacles qui la retiennent & l'empêchent de l'aimer de toutes ſes forces. L'amour propre & la concupiſcence qui l'arrêtent lui ſont inſuportables. Ce Dieu lui fait ſentir, qu'elle a ce fond d'amour propre, & que lui ſeul l'en peut guérir.

Voilà ce que c'eſt que de connoître Dieu en Chrétien. Mais pour le connoître de cette maniere, il faut connoître en même-tems ſa miſere, ſon indignité, & le beſoin qu'on a d'un médiateur pour ſe raprocher

Digitized by Google

de Dieu, & pour s'unir à lui. Il ne faut point séparer ces connoissances ; parce qu'étant séparées, elles sont non seulement inutiles, mais nuisibles. La connoissance de Dieu sans celle de nôtre misere, fait l'orgueil. La connoissance de nôtre misere sans celle de JESUS-CHRIST, fait le desespoir. Mais la connoissance de JESUS-CHRIST nous exempte & de l'orgueil, & du desespoir, parce que nous y trouvons Dieu, nôtre misere, & la voye unique de la réparer. XX.

Nous pouvons connoître Dieu, sans connoître nos miseres ; ou nos miseres, sans connoître Dieu ; ou même Dieu & nos miseres, sans connoître le moyen de nous délivrer des miseres qui nous accablent. Mais nous ne pouvons connoître JESUS-CHRIST, sans connoître tout ensemble & Dieu, & nos miseres ; & le remede de nos miseres ; parce que JESUS-CHRIST n'est pas simplement Dieu ; mais que c'est un Dieu réparateur de nos miseres.

Ainsi tous ceux qui cherchent Dieu sans JESUS-CHRIST, ne trouvent aucune lumiere qui les satisfasse, ou qui leur soit véritablement utile. Car, ou ils n'arrivent pas jusqu'à connoître qu'il y a un Dieu ; ou, s'ils y arrivent, c'est inutilement pour eux ; parce qu'ils se forment un moyen de communiquer sans médiateur avec ce Dieu qu'ils ont connu sans médiateur. De sorte qu'ils tombent ou dans l'Athéïsme, ou dans le Déïsme, qui sont deux choses que la Religion Chrétienne abhorre presque également.

XX. Il faut donc tendre uniquement à connoître JESUS-CHRIST, puisque c'est par lui seul que nous pouvons prétendre connoître Dieu d'une maniere qui nous soit utile.

C'est lui qui est le vrai Dieu des hommes, c'est-à-dire des miserables & des pecheurs. Il est le centre de tout, & l'objet de tout; & qui ne le connoît pas, ne connoît rien dans l'ordre du monde; ni dans soi-même. Car non-seulement nous ne connoissons Dieu que par JESUS-CHRIST, mais nous ne nous connoissons nous-mêmes que par JESUS-CHRIST.

Sans JESUS-CHRIST il faut que l'homme soit dans le vice & dans la misere; avec JESUS-CHRIST l'homme est exempt de vice & de misere. En lui est tout nôtre bonheur, nôtre vertu, nôtre vie, nôtre lumiere, nôtre esperance; & hors de lui il n'y a que vice, misere, ténebres, desespoir, & nous ne voyons qu'obscurité & confusion dans la nature de Dieu, & dans nôtre propre nature.

XXI.

Contrarietez étonnantes qui se trouvent dans la nature de l'homme à l'égard de la verité, du bonheur, & de plusieurs autres choses.

1. RIen n'est plus étrange dans la nature de l'homme que les contrarietez que l'on y découvre à l'égard de toutes choses.

Digitized by Google

Il eſt fait pour connoître la verité ; il la deſire ardemment, il la cherche ; & cependant quand il tâche de la ſaiſir, il s'ébloüit & ſe confond de telle ſorte, qu'il donne le ſujet de lui en diſputer la poſſeſſion. C'eſt ce qui a fait naître les deux ſectes de Pyrroniens & de Dogmatiſtes, dont les uns ont voulu ravir à l'homme toute connoiſſance de la verité, & les autres tâchent de la lui aſſûrer ; mais chacun avec des raiſons ſi peu vrai-ſemblables, qu'elles augmentent la confuſion & l'embarras de l'homme, lors qu'il n'a point d'autre lumiere que celle qu'il trouve dans ſa nature. XXI.

Les principales raiſons des Pyrroniens ſont, que nous n'avons aucune certitude de la verité des principes, hors la foi & la révélation, ſinon en ce que nous les ſentons naturellement en nous. Or ce ſentiment naturel n'eſt pas une preuve convaincante de leur verité ; puiſque n'y ayant point de certitude hors la foi, ſi l'homme eſt créé par un Dieu bon, ou par un démont méchant, s'il a été de tout tems, ou s'il s'eſt fait par hazard, il eſt en doute ſi ces principes nous ſont donnez ou véritables, ou faux, ou incertains ſelon nôtre origine. De plus, que perſonne n'a d'aſſûrance hors la foi, s'il veille ou s'il dort ; vû que durant le ſommeil on ne croit pas moins fermement veiller, qu'en veillant effectivement. On croit voir les eſpaces, les figures, les mouvemens ; on ſent couler le tems, on le meſure ; & enfin on agit de même qu'éveillé. De ſorte que la moitié de la vie ſe paſſant en ſommeil par nôtre propre aveu,

Digitized by Google

XXI. où, quoi qu'il nous en paroisse, nous n'avons aucune idée du vrai, tous nos sentimens étant alors des illusions, qui sçait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller n'est pas un sommeil un peu different du premier, dont nous nous éveillons quand nous pensons dormir comme on rêve souvent qu'on rêve, en entassant songes sur songes ?

Je laisse les discours que font les Pyrroniens contre les impressions de la coûtume, de l'éducation, des mœurs, des païs, & les autres choses semblables, qui entraînent la plus grande partie des hommes qui ne dogmatisent que sur ces vains fondemens.

L'unique fort des Dogmatistes, c'est qu'en parlant de bonne foi & sincerement on ne peut douter des principes naturels. Nous connoissons, disent-ils, la verité, non-seulement par raisonnement, mais aussi par sentiment; & par une intelligence vive & lumineuse; & c'est de cette derniere sorte que nous connoissons les premiers principes. C'est en vain que le raisonnement qui n'y a point de part, essaye de les combattre. Les Pyrroniens qui n'ont que cela pour objet y travaillent inutilement. Nous sçavons que nous ne rêvons point, quelque impuissance où nous soyons de le prouver par raison. Cette impuissance ne conclut autre chose que la foiblesse de nôtre raison, mais non pas l'incertitude de toutes nos connoissances, comme ils le prétendent. Car la connoissance des premiers principes, comme, par exemple, qu'il y a espace, tems, mouvement, nombre, matiere, est

aussi ferme qu'aucune de celles que nos rai- XXI.
sonnemens nous donnent. Et c'est sur ces
connoissances d'intelligence & de sentiment qu'il faut que la raison s'apuye, & qu'elle fonde tout son discours. Je sens qu'il y a trois dimensions dans l'espace, & que les nombres sont infinis; & la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres quarrez dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent; les propositions se concluënt; le tout avec certitude; quoique par differentes voyes. Et il est aussi ridicule que la raison demande au sentiment & à l'intelligence, des preuves de ces premiers principes pour y consentir, qu'il seroit ridicule que l'intelligence demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre. Cette impuissance ne peut donc servir qu'à humilier la raison qui voudroit juger de tout; mais non pas à combattre nôtre certitude, comme s'il n'y avoit que la raison capable de nous instruire. Plût à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin, & que nous connussions toutes choses par instinct & par sentiment! Mais la nature nous a refusé ce bien, & elle ne nous a donné que trés peu de connoissance de cette sorte: toutes les autres ne peuvent être acquises que par le raisonnement.

Voilà donc la guerre ouverte entre les hommes. Il faut que chacun prenne parti, & se range nécessairement ou au Dogmatisme, ou au Pyrrhonisme; car qui penseroit demeurer neutre seroit Pyrronien par excélence; cette neutralité est l'essence du

Digitized by Google

XXI. Pyrroniſme ; qui n'eſt pas contre eux eſt excélemment pour eux. Que fera donc l'homme en cet état ? Doutera-t'il de tout ? Doutera-t'il s'il veille, ſi on le pince, ſi on le brûle ? Doutera-t'il s'il doute ? Doutera-t'il s'il eſt ? On n'en ſçauroit venir là : & je mets en fait qu'il n'y a jamais eu de Pyrronien effectif & parfait. La nature ſoutient la raiſon impuiſſante, & l'empêche d'extravaguer juſqu'à ce point. Dira-t il au contraire, qu'il poſſede certainement la verité, lui qui, ſi peu qu'on le pouſſe, n'en peut montrer aucun titre, & eſt forcé de lâcher priſe ?

Qui démêlera cet embroüillement ? La nature confond les Pyrroniens, & la raiſon confond les Dogmatiſtes. Que deviendrez-vous donc, ô homme, qui cherchez vôtre véritable condition par vôtre raiſon naturelle ? Vous ne pouvez fuïr une de ces ſectes, ni ſubſiſter dans aucune.

Voilà ce qu'eſt l'homme à l'égard de la verité. Conſidérons-le maintenant à l'égard de la felicité qu'il recherche avec tant d'ardeur en toutes ſes actions. Car tous les hommes deſirent d'être heureux : cela eſt ſans exception. Quelque differens moyens qu'ils y employent, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que l'un va à la guerre, & que l'autre n'y va pas, c'eſt ce même deſir qui eſt dans tous les deux accompagné de differentes vûës. La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'eſt le motif de toutes les actions de tous les hommes, juſqu'à ceux qui ſe tuënt & qui ſe pendent.

Digitized by Google

Et cependant depuis un si grand nombre d'années, jamais personne, sans la foi, n'est arrivé à ce point, où tous tendent continuellement. Tous se plaignent, Princes, Sujets, nobles, roturiers; vieillards, jeunes; forts, foibles, sçavans, ignorans, sains, malades; de tous païs, de tout tems, de tous âges, & de toutes conditions. XXI.

Une épreuve si longue, si continuelle, & si uniforme devroit bien nous convaincre de l'impuissance où nous sommes, d'arriver au bien par nos efforts. Mais l'exemple ne nous instruit point. Il n'est jamais si parfaitement semblable, qu'il n'y ait quelque délicate difference; & c'est de là que nous attendons que nôtre esperance ne sera pas déchuë en cette occasion comme en l'autre. Ainsi le present ne nous satisfaisant jamais, l'esperance nous pique, & de malheur en malheur nous méne jusqu'à la mort qui en est le comble éternel.

C'est une chose étrange, qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de tenir la place de la fin & du bonheur de l'homme, astres, élemens, plantes, animaux, insectes, maladies, guerre, vices, crimes, &c. L'homme étant déchû de son état naturel, il n'y a rien à quoi il n'ait été capable de se porter. Depuis qu'il a perdu le vrai bien, tout également peut lui paroître tel, jusqu'à sa destruction propre, toute contraire qu'elle est à la raison & à la nature tout ensemble.

Les uns ont cherché la felicité dans l'autorité les autres dans les curiositez & dans les sciences, les autres dans les voluptez.

Digitized by Google

XXI. Ces trois concupiscences ont fait trois sectes, & ceux qu'on apelle Philosophes n'ont fait effectivement que suivre une des trois. Ceux qui en ont le plus aproché ont consideré, qu'il est necessaire que le bien universel que tous les hommes desirent, & où tous doivent avoir part, ne soit dans aucune des choses particulieres qui ne peuvent être possedées que par un seul, & qui étant partagées affligent plus leur possesseur par le manque de la partie qu'il n'a pas, qu'elles ne le contentent par la joüissance de celle qui lui apartient. Ils ont compris que le vrai bien devoit être tel que tous pussent le posseder à la fois sans diminution & sans envie, & que personne ne le pût perdre contre son gré. Ils l'ont compris, mais ils ne l'ont pû trouver; & au lieu d'un bien solide & effectif, ils n'ont embrassé que l'image creuse d'une vertu fantastique.

Nôtre instinct nous fait sentir qu'il faut chercher nôtre bonheur dans nous. Nos passions nous poussent au dehors, quand même les objets ne s'offriroient pas pour les exciter. Les objets du dehors nous tentent d'eux-mêmes, & nous apellent, quand même nous n'y pensons pas. Ainsi les Philosophes ont beau dire: rentrez en vous-mêmes, vous y trouverez vôtre bien; on ne les croit pas; & ceux qui les croyent sont les plus vuides & les plus sots. Car qu'y a-t'il de plus ridicule & de plus vain que ce que proposent les Stoïciens, & de plus faux que tous leurs raisonnemens?

Ils concluënt qu'on peut toûjours ce qu'on

peut quelquefois ; & que puiſque le deſir de la gloire fait bien faire quelque choſe à ceux qu'il poſſede, les autres le pouront bien auſſi. Ce ſont des mouvemens fiévreux que la ſanté ne peut imiter. XXI.

2. * La guerre interieure de la raiſon contre les paſſions, a fait que ceux qui ont voulu avoir la paix ſe ſont partagez en deux ſectes. Les uns ont voulu renoncer aux paſſions, & devenir dieux. Les autres ont voulu renoncer à la raiſon, & devenir bêtes. Mais ils ne l'ont pû ni les uns ni les autres ; & la raiſon demeure toûjours, qui accuſe la baſſeſſe & l'injuſtice des paſſions, & trouble le repos de ceux qui s'y abandonnent : & les paſſions ſont toûjours vivantes dans ceux mêmes qui veulent y renoncer.

Voilà ce que peut l'homme par lui-même & par ſes propres efforts, à l'égard du vrai, & du bien. Nous avons une impuiſſance à prouver, invincible à tout le Dogmatiſme. Nous avons une idée de la verité, invincible à tout le Pirroniſme. Nous ſouhaitons la verité, & ne trouvons en nous qu'incertitude. Nous cherchons le bonheur, & ne trouvons que miſere. Nous ſommes incapables de ne pas ſouhaiter la verité & le bonheur, & ſommes incapables & de certitude & de bonheur. Ce deſir nous eſt laiſsé, tant pour nous punir, que pour nous faire ſentir d'où nous ſommes tombez.

3. * Si l'homme n'eſt fait pour Dieu, pourquoi n'eſt-il heureux qu'en Dieu : Si l'homme eſt fait pour Dieu, pourquoi eſt-il ſi contraire à Dieu.

Digitized by Google

XXI. 4. * L'homme ne ſçait à quel rang ſe mettre. Il eſt viſiblement égaré, & ſent en lui des reſtes d'un état heureux, dont il eſt déchu, & qu'il ne peut retrouver. Il le cherche par tout avec inquiétude & ſans ſuccés dans des ténébres impénétrables.

C'eſt la ſource des combats des Philoſophes, dont les uns ont pris à tâche d'élever l'homme en découvrant ſes grandeurs, & les autres de l'abaiſſer en repreſentant ſes miſeres. Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt que chaque parti ſe ſert des raiſons de l'autre pour établir ſon opinion. Car la miſere de l'homme ſe conclut de ſa grandeur; & ſa grandeur ſe conclut de ſa miſere. Ainſi les uns ont d'autant mieux conclu la miſere, qu'ils en ont pris pour preuve la grandeur; & les autres ont conclu la grandeur avec d'autant plus de force, qu'ils l'ont tirée de la miſere même. Tout ce que les uns ont pû dire pour montrer la grandeur, n'a ſervi que d'un argument aux autres, pour conclure la miſere, puiſque c'eſt être d'autant plus miſerable; qu'on eſt tombé de plus haut: & les autres au contraire. Ils ſe ſont élevez les uns ſur les autres par un cercle ſans fin, étant certain qu'à meſure que les hommes ont plus de lumiere, ils découvrent de plus en plus en l'homme de la miſere & de la grandeur. En un mot, l'homme connoît qu'il eſt miſerable. Il eſt donc miſerable, puis qu'il le connoît; mais il eſt bien grand, puis qu'il connoît qu'il eſt miſerable.

Quelle chimere eſt-ce donc que l'homme? Quelle nouveauté, quel cahos, quel

sujet de contradiction ? Juge de toutes choses, imbecile ver de terre ; dépositaire du vrai, amas d'incertitude ; gloire, & rebut de l'Univers. S'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante, & le contredis toûjours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible. XXI.

XXII.

Connoissance générale de l'homme.

LA premiere chose qui s'offre à l'homme, quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire une certaine portion de matiere qui lui est propre. Mais pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui, & tout ce qui est au-dessous, afin de reconnoître ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent. Qu'il contemple la nature entiere dans sa haute & pleine Majesté. Qu'il considére cette éclatante lumiere, mise comme une lampe éternelle, pour éclairer l'Univers. Que la terre lui paroisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre décrit. Et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point trés délicat, à l'égard de celui que les astres, qui roulent dans le firmament, embrassent. Mais si nôtre vûë s'arrête-là, que l'imagination passe outre. Elle se lassera plûtôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imper-

XXII. ceptible dans l'ample sein de la nature? Nulle idée n'aproche de l'étenduë de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atômes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphere infinie, dont le centre est par tout, la circonference nulle part. Enfin c'est un des plus grands caracteres sensibles de la toute puissance de Dieu, que nôtre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme étant revenu à soi, considère ce qu'il est, au prix de ce qui est. Qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature. Et que de ce que lui paroîtra ce petit cachot où il se trouve logé, c'est-à-dire ce monde visible, il aprenne à estimer la Terre, les Royaumes, les Villes, & lui-même, & son juste prix.

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini? Qui le peut comprendre? Mais pour lui presenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connoît les choses les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, lui offre, dans la petitesse de son corps, des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des goutes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces goutes. Que divisant encore ces dernieres choses, il épuise ses forces, & ses conceptions; & que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de nôtre discours. Il pensera peut-être, que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là dedans un abîme nouveau. Je

Digitized by Google

veux lui peindre non-seulement l'Univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature, dans l'enceinte de cet atôme imperceptible. Qu'il y voye une infinité de mondes, dont chacun a son firmament, ses planettes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre des animaux, & enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné : trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin & sans repos. Qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes par leur petitesse, que les autres par leur étenduë. Car, qui n'admira que nôtre corps, qui tantôt n'étoit pas perceptible dans l'Univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout; soit maintenant un colosse, un monde, ou plûtôt un tout, à l'égard de la derniere petitesse où l'on ne peut arriver. XXII.

Qui se considérera de la sorte, s'effrayera sans doute, de se voir comme suspendu dans la masse que la nature lui a donné entre ces deux abîmes de l'infini & du néant, dont il est également éloigné. Il tremblera dans la vûë de ces merveilles; & je crois que sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence, qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien & tout. Il est infiniment éloigné des deux extrêmes; & son être n'est pas moins

XXII. distant du néant d'où il est tiré, que de l'infini où il est englouti.

Son intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles, le même rang que son corps dans l'étenduë de la nature; & tout ce qu'elle peut faire est d'apercevoir quelque aparence du milieu des choses, dans un desespoir éternel d'en connoître ni le principe ni la fin. Toutes choses sont sorties du néant, & portées jusqu'à l'infini. Qui peut suivre ces étonnantes démarches? L'auteur de ces merveilles les comprend; nul autre ne le peut faire.

Cet état qui tient le milieu entre les extrêmes, se trouve en toutes nos puissances.

Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous étourdit; trop de lumiere nous éblouït; trop de distance, & trop de proximité empêchent la vûë; trop de longueur, & trop de brieveté obscurcissent un discours; trop de plaisir incommode; trop de consonances déplaisent. Nous ne sentons ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid. Les qualitez excessives nous sont ennemies, & non pas sensibles. Nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse & trop de vieillesse empêchent l'esprit; trop & trop peu de nourriture troublent ses actions, trop & trop peu d'instruction l'abêtissent. Les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étoient pas; & nous ne sommes point à leur égard. Elles nous échapent, ou nous à elles.

Voilà nôtre état véritable. C'est ce qui resserre nos connoissances en de certaines bornes que nous ne passons pas; incapables

bles de sçavoir tout, & d'ignorer tout absolument. Nous sommes sur un milieu vaste, toûjours incertains & flottans entre l'ignorance & la connoissance ; & si nous pensons aller plus avant, nôtre objet branle, & échape nos prises ; il se dérobe, & fuit d'une fuite éternelle ; rien ne le peut arrêter. C'est nôtre condition naturelle, & toutefois la plus contraire à nôtre inclination. Nous brûlons du desir d'aprofondir tout, & d'édifier une tour qui s'éleve jusqu'à l'infini. Mais tout nôtre édifice craque, & la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes. XXII.

XXIII.

Grandeur de l'homme.

1. * JE puis bien concevoir un homme sans mains, sans pieds ; & je le concevrois même sans tête, si l'expérience ne m'aprenoit que c'est par là qu'il pense. C'est donc la pensée qui fait l'être de l'homme, & sans quoi on ne le peut concevoir.

2. * Qu'est-ce qui sent du plaisir en nous ? Est-ce la main ? Est-ce le bras ? Est-ce la chair ? Est-ce le sang ? On verra qu'il faut que ce soit quelque chose d'immateriel.

3. * L'homme est si grand, que sa grandeur paroît même en ce qu'il se connoît miserable. Un arbre ne se connoît pas miserable. Il est vrai que c'est être miserable, que de se connoître miserable, mais c'est aussi être grand, que de connoître qu'on est miserable. Ainsi toutes ses miseres prouvent sa grandeur. Ce sont miseres de grand Seigneur, miseres d'un Roi dépossedé.

XXIII. 4. * Qui se trouve malheureux de n'être pas Roi, sinon un Roi dépossédé ? Trouvoit-on un Paul-Emile malheureux de n'être plus Consul ? Au contraire tout le monde trouvoit qu'il étoit heureux de l'avoir été, parce que sa condition n'étoit pas de l'être toûjours. Mais on trouvoit Persée si malheureux de n'être plus Roi, parce que sa condition étoit de l'être toûjours, qu'on trouvoit étrange qu'il pût supporter la vie. Qui se trouve malheureux de n'avoir qu'une bouche ? Et qui ne se trouve malheureux de n'avoir qu'un œil ? On ne s'est peut être jamais avisé de s'affliger de n'avoir pas trois yeux ; mais on est inconsolable de n'en avoir qu'un.

5. * Nous avons une si grande idée de l'ame de l'homme, que nous ne pouvons souffrir d'en être mépriſez, & de n'être pas dans l'estime d'une ame : & toute la felicité des hommes consiste dans cette estime.

Si d'un côté cette fausse gloire que les hommes cherchent, est une grande marque de leur misere, & de leur bassesse, c'en est une aussi de leur excélence. Car quelques possessions qu'il ait sur la terre, de quelque santé & commodité essentielle qu'il joüisse, il n'est pas satisfait s'il n'est dans l'estime des hommes. Il estime si grande la raison de l'homme, que quelque avantage qu'il ait dans le monde, il se croit malheureux, s'il n'est placé aussi avantageusement dans la raison de l'homme. C'est la plus belle place du monde : rien ne le peut détourner de ce desir ; & c'est la qualité la plus ineffaçable du cœur de l'homme, jusques-là que ceux

qui mépriſent le plus les hommes, & qui les égalent aux bêtes, en veulent encore être admirez, & ſe contrediſent à eux-mêmes par leur propre ſentiment; leur nature, qui eſt plus forte que toute leur raiſon, les convainquant plus fortement de la grandeur de l'homme, que la raiſon ne les convainc de ſa baſſeſſe. XXIII.

6. * L'homme n'eſt qu'un roſeau le plus foible de la nature; mais c'eſt un roſeau penchant. Il ne faut pas que l'Univers entier s'arme pour l'écraſer. Une vapeur, une goute d'eau ſuffit pour le tuër. Mais quand l'Univers l'écraſeroit, l'homme ſeroit encore plus noble que ce qui le tuë; parce qu'il ſçait qu'il meurt; & l'avantage que l'Univers a ſur lui, l'Univers n'en ſçait rien.

Ainſi toute nôtre dignité conſiſte dans la penſée. C'eſt de là qu'il faut nous relever, non de l'eſpace & de la durée. Travaillons donc à bien penſer. Voilà le principe de la morale.

7. * Il eſt dangereux de trop faire voir à l'homme combien il eſt égal aux bêtes, ſans lui montrer ſa grandeur. Il eſt encore dangereux de lui faire trop voir ſa grandeur ſans ſa baſſeſſe. Il eſt encore plus dangereux de lui laiſſer ignorer l'un & l'autre. Mais il eſt très avantageux de lui repreſenter l'un & l'autre.

8. * Que l'homme donc s'eſtime ſon prix. Qu'il s'aime; car il y a en lui une nature capable de bien; mais qu'il n'aime pas pour cela les baſſeſſes qui y ſont. Qu'il ſe mépriſe; parce que cette capacité eſt

XXIII. vuide ; mais qu'il ne mépriſe pas pour cela cette capacité naturelle. Qu'il ſe haïſſe ; qu'il s'aime : il a en lui la capacité de connoître la verité, & d'être heureux ; mais il n'a point de verité ou conſtante ou ſatisfaiſante. Je voudrois donc porter l'homme à deſirer d'en trouver, à être prêt & dégagé des paſſions pour la ſuivre où il la trouvera ; & ſçachant combien ſa connoiſſance s'eſt obſcurcie par les paſſions, je voudrois qu'il haït en lui la concupiſcence qui la determine d'elle-même ; afin qu'elle ne l'aveuglât point en faiſant ſon choix, & qu'elle ne l'arrêtât point quand il aura choiſi.

XXIV.

Vanité de l'homme.

1. NOus ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous, & en nôtre propre être : nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire ; & nous nous efforçons pour cela de paroître. Nous travaillons inceſſamment à embellir & conſerver cet être imaginaire, & négligeons le véritable. Et ſi nous avons ou la tranquilité, ou la generoſité, ou la fidélité ; nous nous empreſſons de le faire ſçavoir, afin d'attacher ces vertus à cet être d'imagination : nous les détacherions plûtôt de nous pour les y joindre ; & nous ſerions volontiers poltrons, pour acquerir la réputation d'être vaillans. Grande marque du néant de nôtre propre être, de n'être pas ſatisfaits de l'un ſans l'autre, & de renon-

cer ſouvent à l'un pour l'autre ! Car qui ne mourroit pour conſerver ſon honneur, celui-là ſeroit infame. XXIV.

2. * La douceur de la gloire eſt ſi grande, qu'à quelque choſe qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime.

3. * L'orgueïl contrepeſe toutes nos miſeres. Car ou il les cache, ou s'il les découvre, il ſe glorifie de les connoître.

4. * L'orgueïl nous tient lieu d'une poſſeſſion ſi naturelle au milieu de nos miſeres & de nos erreurs, que nous perdons même la vie avec joye pourvû qu'on en parle.

5. * La vanité eſt ſi ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un goujat, un marmiton, un crocheteur ſe vante, & veut avoir ſes admirateurs. Et les Philoſophes mêmes en veulent. Ceux qui écrivent contre la gloire, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit; & ceux qui le liſent, veulent avoir la gloire de l'avoir lû; & moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie, & peut-être que ceux qui le liront l'auront auſſi.

6. * Malgré la vûë de toutes nos miſeres qui nous touchent, & qui nous tiennent à la gorge, nous avons un inſtinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous éleve.

7. * Nous ſommes ſi préſomptueux, que nous voudrions être connus de toute la terre, & même des gens qui viendront quand nous ne ſerons plus. Et nous ſommes ſi vains, que l'eſtime de cinq ou ſix perſonnes qui nous environnent nous amuſe & nous contente.

8. * La choſe la plus importante à la vie, c'eſt le choix d'un métier. Le hazard

XXIV. en diſpoſe. La coûtume fait les maſſons, les ſoldats, les couvreurs. C'eſt un excélent couvreur, dit-on; & en parlant des ſoldats, ils ſont bien fous, dit-on. Et les autres au contraire; il n'y a rien de grand que la guerre, le reſte des hommes ſont des coquins. A force d'oüir loüer en l'enfance ces métiers, & mépriſer tous les autres, on choiſit; car naturellement on aime la vertu, & l'on hait l'imprudence. Ces mots nous émouvent: on ne peche que dans l'aplication: & la force de la coûtume eſt ſi grande, que des païs entiers ſont tous de maſſons, d'autres tous de ſoldats. Sans doute que la nature n'eſt pas ſi uniforme. C'eſt donc la coûtume qui fait, & qui entraîne la nature. Mais quelquefois auſſi la nature la ſurmonte, & retient l'homme dans ſon inſtinct, malgré toute la coûtume bonne ou mauvaiſe.

9. * La curioſité n'eſt que vanité. Le plus ſouvent on ne veut ſçavoir que pour en parler. On ne voyageroit pas ſur la mer pour ne jamais en rien dire, & pour le ſeul plaiſir de voir, ſans eſperance de s'en entretenir jamais avec perſonne.

10. * On ne ſe ſoucie pas d'être eſtimé dans les villes où l'on ne fait que paſſer; mais quand on y doit demeurer un peu de tems, on s'en ſoucie. Combien de tems faut-il? Un tems proportionné à nôtre durée vaine & chétive.

11. * Peu de choſe nous conſole; parce que peu de choſe nous afflige.

12. * Nous ne nous tenons jamais au preſent. Nous anticipons l'avenir comme

trop lent, & comme pour le hâter, ou nous rapellons le passé pour l'arrêter comme trop prompt. Si imprudens, que nous errons dans les tems qui ne sont pas à nous, & ne pensons point au seul qui nous apartient : & si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont point, & laissons échaper, sans réflexion, le seul qui subsiste. C'est que le present d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à nôtre vüe, parce qu'il nous afflige ; & s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échaper. Nous tâchons de le soûtenir par l'avenir, & pensons à disposer les choses qui ne sont pas en nôtre puissance, pour un tems où nous n'avons aucune assûrance d'arriver. XXIV.

Que chacun examine sa pensée. Il la trouvera toûjours occupée au passé & à l'avenir. Nous ne pensons presque point au present ; & si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumiere pour disposer l'avenir. Le present n'est jamais nôtre but. Le passé & le present sont nos moyens ; le seul avenir est nôtre objet. Ainsi nous ne vivons jamais ; mais nous esperons de vivre ; & nous disposant toûjours à être heureux, il est indubitable que nous ne le serons jamais, si nous n'aspirons à une autre beatitude qu'à celle dont on peut joüir en cette vie.

13. * Nôtre imagination nous grossit si fort le tems present à force d'y faire des réflexions continuelles, & amoindrit tellement l'éternité, manque d'y faire réflexion, que nous faisons de l'éternité un néant, & du néant une éternité. Et tout

XXIV. cela a ſes racines ſi vives en nous, que toute nôtre raiſon ne nous en peut défendre.

14. * Cromwel alloit ravager toute la Chrétienté : la famille Royale étoit perduë, & la ſienne à jamais puiſſante ; ſans un petit grain de ſable qui ſe mit dans ſon uretaire, Rome même alloit trembler ſous lui. Mais ce petit gravier, qui n'étoit rien ailleurs, mis en cet endroit, le voilà mort, ſa famille abaiſſée & le Roi rétabli.

XXV.

Foibleſſe de l'homme.

1. CE qui m'étonne le plus eſt, de voir que tout le monde n'eſt pas étonné de ſa foibleſſe. On agit ſerieuſement, & chacun ſuit ſa condition : non pas parce qu'il eſt bon en effet de la ſuivre, puiſque la mode en eſt ; mais comme ſi chacun ſçavoit certainement où eſt la raiſon & la juſtice. On ſe trouve déchû à toute heure, & par une plaiſante humilité, on croit que c'eſt ſa faute, & non pas celle de l'art qu'on ſe vante toûjours d'avoir. Il eſt bon qu'il y ait beaucoup de ces gens-là au monde ; afin de montrer que l'homme eſt bien capable des plus extravagantes opinions, puis qu'il eſt capable de croire qu'il n'eſt pas dans cette foibleſſe naturelle & inévitable, & qu'il eſt au contraire, dans la ſageſſe naturelle.

2. * La foibleſſe de la raiſon de l'homme paroît bien davantage en ceux qui ne la connoiſſent pas, qu'en ceux qui la connoiſſent.

Digitized by Google

3. * Si on eſt trop jeune, on ne juge pas bien. Si on eſt trop vieil, de même. Si on n'y ſonge pas aſſez, ſi on y ſonge trop, on s'entête, & l'on ne peut trouver la verité. XXV.

Si l'on conſidére ſon ouvrage incontinent aprés l'avoir fait, on en eſt encore tout prévenu. Si trop long-tems aprés, on n'y entre plus.

Il n'y a qu'un point indiviſible, qui ſoit le véritable lieu de voir les tableaux. Les autres ſont trop prés, trop loin, trop haut, trop bas. La perſpective l'aſſigne dans l'art de la peinture. Mais dans la verité & dans la morale qui l'aſſignera ?

4. * Cette maîtreſſe d'erreur que l'on appelle fantaiſie & opinion, eſt d'autant plus fourbe qu'elle ne l'eſt pas toûjours. Car elle ſeroit régle infaillible de verité, ſi elle l'étoit infaillible du menſonge. Mais étant le plus ſouvent fauſſe; elle ne donne aucune marque de ſa qualité, marquant de même caractere le vrai & le faux.

Cette ſuperbe puiſſance, ennemie de la raiſon, qui ſe plaît à la controller & à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choſes, a établi dans l'homme une ſeconde nature. Elle a ſes heureux, & ſes malheureux; ſes ſains, ſes malades; ſes riches, ſes pauvres; ſes fous, & ſes ſages: & rien ne nous dépite davantage, que de voir qu'elle remplit ſes hôtes, d'une ſatisfaction beaucoup plus pleine & entiere que la raiſon, les habiles par imagination ſe plaiſant tout autrement en eux-mêmes, que les prudens ne ſe peuvent raiſonnablement plaire. Ils regardent les gens avec

XXV. empire. Ils diſputent avec hardieſſe & confiance, les autres avec crainte & défiance. Et cette gayeté de viſage leur donne ſouvent l'avantage dans l'opinion des écoutans: tant les ſages imaginaires ont de faveur auprès de leurs juges de même nature. Elle ne peut rendre ſages les fous ; mais elle les rend contens ; à l'envi de la raiſon, qui ne peut rendre ſes amis que miſerables. L'une les comble de gloire, l'autre les couvre de honte.

Qui diſpenſe la réputation ? Qui donne le reſpect & la vénération aux perſonnes, aux ouvrages, aux Grands, ſinon l'opinion ? Combien toutes les richeſſes de la terre ſont-elles inſuffiſantes ſans ſon conſentement ?

L'opinion diſpoſe de tout. Elle fait la beauté, la juſtice, & le bonheur, qui eſt le tout du monde. Je voudrois de bon cœur voir le livre Italien, dont je ne connois que le titre, qui vaut lui ſeul bien des livres ; *Della opinione Regina del mundo.* J'y ſouſcris ſans le connoître, ſauf le mal s'il y en a.

5. * On ne voit preſque rien de juſte ou d'injuſte, qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrez d'élevation du Pole renverſent toute la Juriſprudence. Un Meridien décide de la verité, ou peu d'années de poſſeſſion. Les loix fondamentales changent. Le droit a ſes époques. Plaiſante juſtice qu'une riviere ou une montagne borne ! Verité au deçà des Pyrenées, erreur au delà.

6. * L'art de bouleverſer les Etats, eſt d'ébranler les coûtumes établies, en ſondant juſques dans leur ſource, pour y faire remar-

quer le défaut d'autorité & de juſtice. Il XXV.
faut, dit-on, recourir aux loix fondamentales & primitives de l'Etat, qu'une coûtume injuſte a abolies. C'eſt un jeu ſûr pour tout perdre. Rien ne ſera juſte à cette balance. Cependant le peuple préte l'oreille à ces diſcours ; il ſecouë le joug dés qu'il le connoît ; & les Grands en profitent à ſa ruïne, & à celle de ces curieux examinateurs des coûtumes reçûës. Mais par un défaut contraire, les hommes croyent pouvoir faire avec juſtice tout ce qui n'eſt pas ſans exemple.

7. * Le plus grand Philoſophe du monde, ſur une planche plus large qu'il ne faut pour marcher à ſon ordinaire, s'il y a au deſſous un précipice, quoi que ſa raiſon le convainc de ſa ſûreté, ſon imagination prévaudra. Pluſieurs n'en ſçauroient ſoûtenir la penſée ſans pâlir & ſuër. Je ne veux pas en raporter tous les éfets. Qui ne ſçait qu'il y en a à qui la vûë des chats, des rats, l'écraſement d'un charbon emportent la raiſon hors des gonds ?

8. * Ne diriez-vous pas que ce Magiſtrat dont la vieilleſſe vénérable impoſe le reſpect à tout un peuple, ſe gouverne par une raiſon pure & ſublime, & qu'il juge des choſes par leur nature, ſans s'arrêter aux vaines circonſtances qui ne bleſſent que l'imagination des foibles ? Voyez-le entrer dans la place où il doit rendre la juſtice. Le voilà prêt à entendre avec une gravité exemplaire. Si l'Avocat vient à paroître, & que la nature lui ait donné une voix enroüée, & un tour de viſage bizarre, que ſon barbier l'ait mal raſé, & ſi le hazard

XXV. l'a encore barbouillé, je parie la perte de la gravité du Magiſtrat.

9. * L'eſprit du plus grand homme du monde n'eſt pas ſi indépendant, qu'il ne ſoit ſujet à être troublé par le moindre tintamarre qui ſe fait autour de lui. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ſes penſées: il ne faut que le bruit d'une giroüette ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raiſonne pas bien à preſent; une mouche bourdonne à ſes oreilles: c'en eſt aſſez pour le rendre incapable de bon conſeil. Si vous voulez qu'il puiſſe trouver la verité, chaſſez cet animal qui tient ſa raiſon en échec, & trouble cette puiſſante intelligence qui gouverne les villes & les Royaumes.

10. * La volonté eſt un des principaux organes de la créance: non qu'elle forme la créance; mais parce que les choſes paroiſſent vrayes ou fauſſes, ſelon la face par où on les regarde. La volonté qui ſe plaît à l'une plus qu'à l'autre, détourne l'eſprit de conſidérer les qualitez de celle qu'elle n'aime pas: & ainſi l'eſprit marchant d'une piece avec la volonté, s'arrête à regarder la face qu'elle aime; & en jugeant par ce qu'il y voit, il régle inſenſiblement ſa créance ſuivant l'inclination de la volonté.

11. * Nous avons un autre principe d'erreur, ſçavoir les maladies. Elles nous gâtent le jugement & le ſens. Et ſi les grandes l'alterent ſenſiblement, je ne doute point que les petites n'y faſſent impreſſion à proportion.

XXV. Nôtre propre interêt est encore un merveilleux instrument pour nous crever agréablement les yeux. L'affection ou la haine changent la justice. En effet, combien un Avocat bien payé par avance, trouve-t'il plus juste la cause qu'il plaide ? Mais par une autre bizarrerie de l'esprit humain, j'en sçai qui pour ne pas tomber dans cet amour propre, ont été les plus injustes du monde à contre-biais. Le moyen sûr de perdre une affaire toute juste, étoit de la leur faire recommander par leurs proches parens.

12. * L'imagination grossit souvent les plus petits objets par une estimation fantastique, jusqu'à en remplir nôtre ame : & par une insolence téméraire, elle amoindrit les plus grands jusqu'à nôtre mesure.

13. * La justice & la verité sont deux pointes si subtiles, que nos instrumens sont trop émoussez pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe, & apuyent tout autour, plus sur le faux que sur le vrai.

14. * Les impressions anciennes ne sont pas seules capables de nous abuser. Les charmes de la nouveauté ont le même pouvoir. De là viennent toutes les disputes des hommes, qui se reprochent, ou de suivre les fausses impressions de leur enfance, ou de courir témérairement aprés les nouvelles.

Qui tient le juste milieu ? Qu'il paroisse, & qu'il le prouve. Il n'y a principe, quelque naturel qu'il puisse être, même depuis l'enfance, qu'on ne fasse passer pour

XXV. une fauſſe impreſſion, ſoit de l'inſtruction, ſoit des ſens. Parce, dit-on, que vous avez crû dès l'enfance qu'un coffre étoit vuide lors que vous n'y voyiez rien, vous avez crû le vuide poſſible : c'eſt une illuſion forte de vos ſens, fortifiée par la coûtume, qu'il faut que la ſcience corrige. Et les autres diſent au contraire : Parce qu'on vous a dit dans l'Ecole, qu'il n'y a point de vuide, on a corrompu vôtre ſens commun qui le comprenoit ſi nettement avant cette mauvaiſe impreſſion qu'il faut corriger en recourant à vôtre premiere nature. Qui a donc trompé ? Les ſens, ou l'inſtruction ?

15. * Toutes les occupations des hommes ſont à avoir du bien ; & le titre par lequel ils le poſſedent n'eſt dans ſon origine que la fantaiſie de ceux qui ont fait les loix. Ils n'ont auſſi aucune force pour le poſſeder ſûrement : mille accidens le leur raviſſent. Il en eſt de même de la ſcience : la maladie nous l'ôte.

16. * L'homme n'eſt donc qu'un ſujet plein d'erreurs ineffaçables ſans la grace. Rien ne lui montre la verité ; tout l'abuſe. Les deux principes de verité, la raiſon & les ſens, outre qu'ils manquent ſouvent de ſincerité, s'abuſent réciproquement l'un l'autre. Les ſens abuſent la raiſon par de fauſſes aparences : & cette même piperie qu'ils lui aportent, ils la reçoivent d'elle à leur tour : elle s'en revanche. Les paſſions de l'ame troublent les ſens, & leur font des impreſſions facheuſes. Ils mentent, & ſe trompent à l'envi.

Digitized by Google

17. * Qu'eſt-ce que nos principes naturels, ſinon nos principes accoûtumez ? Dans les enfans, ceux qui ont reçû de la coûtume de leur pere, comme la chaſſe dans les animaux. XXV.

Une differente coûtume donnera d'autres principes naturels. Cela ſe voit par expérience. Et s'il y en a d'ineffaçables à la coûtume, il y en a auſſi de la coûtume ineffaçables à la nature. Cela dépend de la diſpoſition.

Les peres craignent que l'amour naturel des enfans ne s'efface. Quelle eſt donc cette nature ſujette à être effacée ? La coûtume eſt une ſeconde nature, qui détruit la premiere. Pourquoi la coûtume n'eſt-elle pas naturelle ? J'ai bien peur que cette nature ne ſoit elle-même qu'une premiere coûtume, comme la coûtume eſt une ſeconde nature.

XXVI.

Miſere de l'homme.

1. Rien n'eſt plus capable de nous faire entrer dans la connoiſſance de la miſere des hommes, que de conſidérer la cauſe véritable de l'agitation perpetuelle dans laquelle ils paſſent toute leur vie.

L'ame eſt jettée dans le corps pour y faire un ſejour de peu de durée. Elle ſçait que ce n'eſt qu'un paſſage à un voyage éternel, & qu'elle n'a que le peu de tems que dure la vie pour s'y préparer. Les néceſſitez de la nature lui en raviſſent une trés grande par-

Digitized by Google

XXVI. tie. Il ne lui en reste que très peu, dont elle puisse disposer. Mais ce peu qui lui reste l'incommode si fort, & l'embarasse si étrangement, qu'elle ne songe qu'à le perdre. Ce lui est une peine insuportable d'être obligée de vivre avec soi, & de penser à soi. Ainsi tout son soin est de s'oublier soi-même, & de laisser couler ce tems si court & si précieux sans réflexion, en s'occupant des choses qui l'empêchent d'y penser.

C'est l'origine de toutes les occupations tumultuaires des hommes, & de tout ce qu'on apelle divertissement ou passe-tems; dans lesquels on n'a en effet pour but que d'y laisser passer le tems, sans le sentir, ou plûtôt sans se sentir soi-même; & d'éviter en perdant cette partie de la vie, l'amertume & le dégoût interieur qui accompagneroit nécessairement l'attention que l'on feroit sur soi-même durant ce tems-là. L'ame ne trouve rien en elle qui la contente. Elle n'y voit rien qui ne l'afflige, quand elle y pense. C'est ce qui la contraint de se répandre au dehors, & de chercher dans l'aplication aux choses extérieures, à perdre le souvenir de son état véritable. Sa joye consiste dans cet oubli; & il suffit pour la rendre misérable, de l'obliger de se voir, & d'être avec soi.

On charge les hommes dés l'enfance du soin de leur honneur, de leurs biens, & même du bien & de l'honneur de leurs parens & de leurs amis. On les accable de l'étude des langues, des sciences, des exercices, & des arts. On les charge d'affaires: on leur fait entendre, qu'ils ne

ſçauroient être heureux, s'ils ne ſont en XXVI.
ſorte, par leur induſtrie & par leur ſoin, que leur fortune, leur honneur & même la fortune & l'honneur de leurs amis ſoient en bon état, & qu'une ſeule de ces choſes qui manque les rend malheureux. Ainſi on leur donne des charges & des affaires qui les font tracaſſer dés la pointe du jour. Voilà, direz-vous, une étrange maniere de les rendre heureux. Que pouroit-on faire de mieux pour les rendre malheureux ? Demandez-vous ce qu'on pouroit faire ? Il ne faudroit que leur ôter tous ces ſoins. Car alors ils ſe verroient, & ils penſeroient à eux-mêmes ; & c'eſt ce qui leur eſt inſuportable. Auſſi aprés s'être chargez de tant d'affaires, s'ils ont quelque tems de relâche, ils tâchent encore de le perdre à quelque divertiſſement qui les occupe tout entiers, & les dérobe à eux-mêmes.

C'eſt pourquoi quand je me ſuis mis à conſidérer les diverſes agitations des hommes, les périls & les peines où ils s'expoſent à la Cour, à la guerre, dans la pourſuite de leurs prétentions ambitieuſes, d'où naiſſent tant de querelles, de paſſions, & d'entrepriſes périlleuſes & funeſtes ; j'ai ſouvent dit que tout le malheur des hommes vient de ne ſçavoir pas ſe tenir en repos dans une chambre. Un homme qui a aſſez de bien pour vivre, s'il ſçavoit demeurer chez ſoi, n'en ſortiroit pas pour aller ſur la mer, ou au ſiége d'une place : & ſi on ne cherchoit ſimplement qu'à vivre, on auroit peu de beſoin de ces occupations ſi dangereuſes.

Digitized by Google

XXVI. Mais quand j'y ai regardé de plus prés, j'ai trouvé que cet éloignement que les hommes ont du repos, & de demeurer avec eux-mêmes, vient d'une cauſe bien effective; c'eſt-à dire du malheur naturel de nôtre condition foible & mortelle, & ſi miſerable, que rien ne nous peut conſoler, lorſque rien ne nous empêche d'y penſer, & que nous ne voyons que nous.

Je ne parle que de ceux qui ſe regardent ſans aucune vûë de Religion. Car il eſt vrai que c'eſt une des merveilles de la Religion Chrétienne, de réconcilier l'homme avec ſoi-même, en le réconciliant avec Dieu; de lui rendre la vûë de ſoi-même ſuportable; & de faire que la ſolitude & le repos ſoient plus agréables à pluſieurs, que l'agitation & le commerce des hommes. Auſſi n'eſt-ce pas en arrêtant l'homme dans lui-même qu'elle produit tous ces effets merveilleux. Ce n'eſt qu'en le portant juſqu'à Dieu, & en le ſoutenant dans le ſentiment de ſes miſeres, par l'eſperance d'une autre vie, qui l'en doit entierement délivrer.

Mais pour ceux qui n'agiſſent que par les mouvemens qu'ils trouvent en eux & dans leur nature, il eſt impoſſible qu'ils ſubſiſtent dans ce repos qui leur donne lieu de ſe conſidérer & de ſe voir, ſans être incontinent attaquez de chagrin & de triſteſſe. L'homme qui n'aime que ſoi, ne hait rien tant que d'être ſeul avec ſoi. Il ne recherche rien que pour ſoi, & ne fuit rien tant que ſoi; parce que quand il ſe voit, il ne ſe voit pas tel qu'il ſe deſire, &

qu'il trouve en soi-même un amas de miseres inévitables, & un vuide de biens réels & solides qu'il est incapable de remplir. XXVI.

Qu'on choisisse telle condition qu'on voudra, & qu'on y assemble tous les biens, & toutes les satisfactions qui semblent pouvoir contenter un homme. Si celui qu'on aura mis en cet état est sans occupation & sans divertissement, & qu'on le laisse faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra pas. Il tombera par necessité dans des vûës affligeantes de l'avenir : & si on ne l'occupe hors de lui, le voilà nécessairement malheureux.

La dignité Royale n'est-elle pas assez grande d'elle-même, pour rendre celui qui la possede, heureux par la seule vûë de ce qu'il est ? Faudra-t'il encore le divertir de cette pensée comme les gens du commun ? Je vois bien, que c'est rendre un homme heureux, que de le détourner de la vûë de ses miseres domestiques, pour remplir toute sa pensée du soin de bien danser. Mais en sera-t'il de même d'un Roi ? Et sera-t'il plus heureux en s'attachant à ces vains amusemens, qu'à la vûë de sa grandeur ? Quel objet plus satisfaisant pourroit-on donner à son esprit ? Ne seroit-ce pas faire tort à sa joye, d'occuper son ame à penser à ajuster ses pas à la cadence d'un air, ou à placer adroitement une balle ; au lieu de le laisser joüir en repos de la contemplation de la gloire majestueuse qui l'environne ? Qu'on en fasse l'épreuve ; qu'on laisse un Roi tout seul sans aucune

XXVI. ſatisfaction des ſens, ſans aucun ſoin dans l'eſprit, ſans compagnie, penſer à ſoi tout à loiſir; & l'on verra, qu'un Roi qui ſe voit, eſt un homme plein de miſeres, & qui les reſſent comme un autre. Auſſi on évite cela ſoigneuſement, & il ne manque jamais d'y avoir auprés des perſonnes des Rois un grand nombre de gens, qui veillent à faire ſucceder le divertiſſement aux affaires, & qui obſervent tout le tems de leur loiſir pour leur fournir des plaiſirs & des jeux, en ſorte qu'il n'y ait point de vuide. C'eſt-à-dire qu'ils ſont environnez de perſonnes, qui ont un ſoin merveilleux de prendre garde que le Roi ne ſoit ſeul, & en état de penſer à ſoi, ſçachant qu'il ſera malheureux, tout Roi qu'il eſt, s'il y penſe.

Auſſi la principale choſe qui ſoutient les hommes dans les grandes charges, d'ailleurs ſi pénibles, c'eſt qu'ils ſont ſans ceſſe détournez de penſer à eux.

Prenez y garde. Qu'eſt-ce autre choſe d'être ſur-Intendant, Chancelier, premier Préſident, que d'avoir un grand nombre de gens, qui viennent de tous côtez, pour ne leur laiſſer pas une heure en la journée où ils puiſſent penſer à eux-mêmes? Et quand ils ſont dans la diſgrace, & qu'on les renvoye à leurs maiſons de campagne, où ils ne manquent ni de biens ni de domeſtiques pour les aſſiſter en leurs beſoins, ils ne laiſſent pas d'être miſerables, parce que perſonne ne les empêche plus de ſonger à eux.

De là vient que tant de perſonnes ſe plaiſent au jeu, à la chaſſe, & aux autres divertiſſemens qui occupent toute leur ame. Ce

n'eſt pas qu'il y ait en effet du bonheur dans ce que l'on peut acquerir par le moyen de ces jeux, ni qu'on s'imagine que la vraye beatitude ſoit dans l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le liévre que l'on court. On n'eſt voudroit pas s'il étoit offert. Ce n'eſt pas cet uſage mol & paiſible, & qui nous laiſſe penſer à nôtre malheureuſe condition, qu'on recherche ; mais c'eſt le tracas qui nous détourne d'y penſer. XXVI.

De là vient que les hommes aiment tant le bruit & le tumulte du monde ; que la priſon eſt un ſuplice ſi horrible ; & qu'il y a ſi peu de perſonnes qui ſoient capables de ſouffrir la ſolitude.

Voilà tout ce que les hommes ont pû inventer pour ſe rendre heureux. Et ceux qui s'amuſent ſimplement à montrer la vanité & la baſſeſſe des divertiſſemens des hommes, connoiſſent bien, à la verité, une partie de leurs miſeres ; car ç'en eſt une bien grande que de pouvoir prendre plaiſir à des choſes ſi baſſes & ſi mépriſables : mais ils n'en connoiſſent pas le fond qui leur rend ces miſeres mêmes néceſſaires, tant qu'ils ne ſont pas guéris de cette miſere interieure & naturelle, qui conſiſte à ne pouvoir ſouffrir la vûë de ſoi-même. Ce liévre qu'ils auroient acheté ne les garantiroit pas de cette vûë ; mais la chaſſe les en guarantit. Ainſi quand on leur reproche, que ce qu'ils cherchent avec tant d'ardeur ne ſçauroit les ſatisfaire : qu'il n'y a rien de plus bas, & de plus vain ; s'ils répondoient comme ils devroient le faire s'ils y penſoient bien,

Digitized by Google

XXVI. ils en demeureroient d'accord : mais ils diroient en même-tems qu'ils ne cherchent en cela qu'une occupation violente & impétueuse qui les détourne de la vûë d'eux-mêmes, & que c'est pour cela qu'ils se proposent un objet attirant qui les charme & qui les occupe tout entiers. Mais ils ne répondent pas cela, parce qu'ils ne se connoissent pas eux-mêmes. Un Gentilhomme croit sincerement qu'il y a quelque chose de grand & de noble à la chasse : il dira, que c'est un plaisir royal. Il en est de même des autres choses dont la plûpart des hommes s'occupent. On s'imagine qu'il y a quelque chose de réel & de solide dans les objets mêmes. On se persuade que si l'on avoit obtenu cette charge, on se reposeroit ensuite avec plaisir : & l'on ne sent pas la nature insatiable de sa cupidité. On croit chercher sincerement le repos ; & l'on ne cherche en effet que l'agitation.

Les hommes ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement & l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment de leur misere continuelle. Et ils ont un autre instinct secret qui reste de la grandeur de leur premiere nature, qui leur fait connoître, que le bonheur n'est en effet que dans le repos. Et de ces deux instincts contraires, il se forme en eux un projet confus, qui se cache à leur vûë dans le fond de leur ame, qui les porte à tendre au repos par l'agitation, & à se figurer toûjours, que la satisfaction qu'ils n'ont point, leur arrivera, si, en surmontant quelques difficultez qu'ils en-

viſagent, ils peuvent s'ouvrir par là la porte au repos. XXVI.

Ainſi s'écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obſtacles ; & ſi on les a ſurmontez, le repos devient inſuportable. Car, ou l'on penſe aux miſeres qu'on a, ou à celles dont on eſt menacé. Et quand on ſe verroit même aſſez à l'abri de toutes parts, l'ennui, de ſon autorité privée, ne laiſſeroit pas de ſortir du fond du cœur, où il a des racines naturelles, & de remplir l'eſprit de ſon venin.

C'eſt pourquoi lorſque Cineas diſoit à Pirrhus, qui ſe propoſoit de joüir du repos avec ſes amis aprés avoir conquis une grande partie du monde, qu'il feroit mieux d'avancer lui-même ſon bonheur, en joüiſſant dés-lors de ce repos, ſans l'aller chercher par tant de fatigues ; il lui donnoit un conſeil qui recevoit de grandes difficultez, & qui n'étoit gueres plus raiſonnable que le deſſein de ce jeune ambitieux. L'un & l'autre ſupoſoit que l'homme ſe pût contenter de ſoi-même & de ſes biens preſens, ſans remplir le vuide de ſon cœur d'eſperances imaginaires ; ce qui eſt faux. Pirrus ne pouvoit être heureux ni devant ni aprés avoir conquis le monde. Et peut-être que la vie molle que lui conſelloit ſon Miniſtre, étoit encore moins capable de le ſatisfaire, que l'agitation de tant de guerres & de tant de voyages qu'il méditoit.

On doit donc reconnoître, que l'homme eſt ſi malheureux, qu'il s'ennuyeroit même ſans aucune cauſe étrangere d'ennui, par le propre état de ſa condition

XXVI. naturelle : & il eſt avec cela ſi vain & ſi leger, qu'étant plein de mille cauſes eſſentielles d'ennui, la moindre bagatelle ſuffit pour le divertir. De ſorte qu'à le conſiderer ſerieuſement, il eſt encore plus à plaindre de ce qu'il ſe peut divertir à des choſes ſi frivoles & ſi baſſes, que de ce qu'il s'afflige de ſes miſeres effectives ; & ſes divertiſſemens ſont infiniment moins raiſonnables que ſon ennemi.

2. * D'où vient que cet homme qui a perdu depuis peu ſon fils unique, & qui, accablé de procez & de querelles, étoit ce matin ſi troublé, n'y penſe plus maintenant ? Ne vous en étonnez pas : il eſt tout occupé à voir par où paſſera un cerf que ſes chiens pourſuivent avec ardeur depuis ſix heures. Il n'en faut pas davantage pour l'homme, quelque plein de triſteſſe qu'il ſoit. Si l'on peut gagner ſur lui de le faire entrer en quelque divertiſſement, le voilà heureux pendant ce tems-là, mais d'un bonheur faux & imaginaire, qui ne vient pas de la poſſeſſion de quelque bien réel & ſolide, mais d'une legereté d'eſprit qui lui fait perdre le ſouvenir de ſes véritables miſeres, pour s'attacher à des objets bas & ridicules, indignes de ſon aplication, & encore plus de ſon amour. C'eſt une joye de malade & de frenetique ; qui ne vient pas de la ſanté de ſon ame, mais de ſon déreglement. C'eſt un ris de folie & d'illuſion. Car c'eſt une choſe étrange que de conſidérer ce qui plaît aux hommes dans les jeux & les divertiſſemens. Il eſt vrai qu'occupant l'eſprit, ils le détournent du ſen-

sentiment de ses maux, ce qui est réel. Mais ils ne l'occupent, que parce que l'esprit s'y forme un objet imaginaire de passion auquel il s'attache. XXVI.

Quel pensez-vous que soit l'objet de ces gens qui joüent à la paûme avec tant d'application d'esprit, & d'agitation de corps ? Celui de se vanter le lendemain, avec leurs amis qu'ils ont mieux joüé qu'un autre. Voilà la source de leur attachement. Ainsi les autres suënt dans leurs cabinets, pour montrer aux sçavans qu'ils ont résolu une question d'Algebre qui ne l'avoit pû être jusques ici. Et tant d'autres s'exposent aux plus grands périls, pour se vanter ensuite d'une place qu'ils auroient prise, aussi sottement à mon gré. Et enfin les autres se tuënt pour remarquer toutes ces choses ; non pas pour en devenir plus sages, mais seulement pour montrer qu'ils en connoissent la vanité : & ceux-là sont les plus sots de la bande, puis qu'ils le font avec connoissance ; au lieu qu'on peut penser des autres, qu'ils ne le feroient pas, s'ils avoient cette connoissance.

3. * Tel homme passe sa vie sans ennui en joüant tous les jours peu de chose, qu'on rendroit malheureux en lui donnant tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à condition de ne point joüer. On dira peut être, que c'est l'amusement du jeu qu'il cherche, & non pas le gain. Mais qu'on le fasse joüer pour rien, il ne s'y échaufera pas, & s'y ennuyera. Ce n'est donc pas l'amusement seul qu'il cherche : un amusement languissant & sans

XXVI. paſſion l'ennuyera. Il faut qu'il s'y échauffe, & qu'il ſe pique lui-même, en s'imaginant qu'il ſeroit heureux de gagner ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui donnât à condition de ne point joüer; & qu'il ſe forme un objet de paſſion, qui excite ſon deſir, ſa colere, ſa crainte, ſon eſperance.

Ainſi les divertiſſemens qui font le bonheur des hommes, ne ſont pas ſeulement bas, ils ſont encore faux & trompeurs; c'eſt-à-dire qu'ils ont pour objet des fantômes & des illuſions, qui ſeroient incapables d'occuper l'eſprit de l'homme, s'il n'avoit perdu le ſentiment & le goût du vrai bien, & s'il n'étoit rempli de baſſeſſe, de vanité, de legereté, d'orgueïl, & d'une infinité d'autres vices: & ils ne nous ſoulagent dans nos miſeres, qu'en nous cauſant une miſere plus réelle, & plus effective. Car c'eſt ce qui nous empêche principalement de ſonger à nous, & qui nous fait perdre inſenſiblement le tems. Sans cela nous ſerions dans l'ennui, & cet ennui nous porteroit à chercher quelque moyen plus ſolide d'en ſortir. Mais le divertiſſement nous trompe, nous amuſe, & nous fait arriver inſenſiblement à la mort.

4. * Les hommes n'ayant pû guerir la mort, la miſere, l'ignorance, ſe ſont aviſez, pour ſe rendre heureux, de n'y point penſer: c'eſt tout ce qu'ils ont pû inventer pour ſe conſoler de tant de maux. Mais c'eſt une conſolation bien miſerable, puis qu'elle va, non pas à guérir le mal, mais à le cacher ſimplement pour un peu

de tems, & qu'en le cachant elle fait qu'on ne penſe pas à le guérir véritablement. Ainſi par un étrange renverſement de la nature de l'homme, il ſe trouve que l'ennui, qui eſt ſon mal le plus ſenſible, eſt en quelque ſorte ſon plus grand bien, parce qu'il peut contribuër plus que toutes choſes, à lui faire chercher ſa véritable guériſon; & que le divertiſſement, qu'il regarde comme ſon plus grand bien, eſt en effet ſon plus grand mal, parce qu'il l'éloigne, plus que toutes choſes, de chercher le remede à ſes maux. Et l'un & l'autre eſt une preuve admirable de la miſere & de la corruption de l'homme, & en même-tems de ſa grandeur; puiſque l'homme ne s'ennuye de tout & ne cherche cette multitude d'occupations, que parce qu'il a l'idée du bonheur qu'il a perdu, lequel ne trouvant pas en ſoi, il le cherche inutilement dans les choſes exterieures, ſans ſe pouvoir jamais contenter, parce qu'il n'eſt ni dans nous, ni dans les créatures, mais en Dieu ſeul. XXVI.

XXVII.

Penſées ſur les miracles.

1. IL faut juger de la doctrine par les miracles: il faut juger des miracles par la doctrine. La Doctrine diſcerne les miracles & les miracles diſcernent la doctrine. Tout cela eſt vrai; mais cela ne ſe contredit pas.

2. * Il y a des miracles qui ſont des preu-

XXVII ves certaines de la verité ; & il y en a qui ne sont pas des preuves certaines de verité. Il faut une marque pour les connoître, autrement ils seroient inutiles. Or, ils ne sont pas inutiles, & sont au contraire fondemens.

Il faut donc que la régle qu'on nous donne soit telle, qu'elle ne détruise pas la preuve que les vrais miracles donnent de la verité, qui est la fin principale des miracles.

3 * S'il n'y avoit point de miracles joints à la fausseté, il y auroit certitude. S'il n'y avoit point de régle pour les discerner, les miracles seroient inutiles, & il n'y auroit pas de raison de croire.

Moïse en a donné une, qui est, lors que le miracle mène à l'idolâtrie ; & JESUS-CHRIST une : *Celui*, dit-il, *qui fait des miracles en mon nom, ne peut à l'heure même mal parler de moi.* D'où il s'ensuit que quiconque se déclare ouvertement contre JESUS-CHRIST, ne peut faire des miracles en son nom. Ainsi s'il en fait, ce n'est point au nom de JESUS-CHRIST, & il ne doit point être écouté. Voilà les occasions d'exclusion à la foi des miracles marquées. Il ne faut pas y donner d'autres exclusions. Dans l'ancien Testament, quand on vous détournera de Dieu. Dans le nouveau, quand on vous détournera de JESUS-CHRIST.

Deut. 13. 1. 2. 3. *&c.* *Marc* 9. 38.

D'abord donc qu'on voit un miracle, il faut ou se soûmettre, ou avoir d'étranges marques du contraire. Il faut voir si celui qui le fait nie un Dieu, ou JESUS-CHRIST & l'Eglise.

4. * Toute Religion est fausse, qui dans sa foi n'adore pas un Dieu comme principe

de toutes choſes, & qui dans ſa morale n'aime pas un ſeul Dieu comme objet de toutes choſes. XXVII

Toute Religion qui ne reconnoît pas maintenant JESUS-CHRIST, eſt notoirement fauſſe, & les miracles ne lui peuvent de rien ſervir.

5. * Les Juifs avoient une doctrine de Dieu, comme nous en avons une de JESUS-CHRIST, & confirmée par miracles, & défenſe de croire à tous faiſeurs de miracles qui leur enſeigneroient une doctrine contraire, & de plus ordre de recourir aux grands Prêtres, & de s'en tenir à eux. Et ainſi toutes les raiſons que nous avons pour refuſer de croire les faiſeurs de miracles, il ſemble qu'ils les avoient à l'égard de JESUS-CHRIST & des Apôtres. *Deut.* 13. 1. 2. 3. *&c.*

Cependant, il eſt certain qu'ils étoient très coupables de refuſer de les croire à cauſe de leurs miracles, puiſque JESUS-CHRIST dit, qu'ils n'euſſent pas été coupables, s'ils n'euſſent point vû ſes miracles; *Si opera non feciſſem in eis quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent. Si je n'avois fait parmi eux des œuvres que jamais aucun autre n'a faites, ils n'auroient point de peché.* *Joan.* 15. 24.

Il s'enſuit donc, qu'il jugeoit que ſes miracles étoient des preuves certaines de ce qu'il enſeignoit, & que les Juifs avoient obligation de le croire. Et en effet, c'eſt particulierement les miracles qui rendoient les Juifs coupables dans leur incredulité. Car les preuves qu'on eût pû tirer de l'Ecriture pendant la vie de JESUS-CHRIST, n'auroient pas été démonſtratives. On y

XXVII voit, par exemple, que Moïse a dit, qu'un Prophete viendroit, mais cela n'a pas prouvé que JESUS-CHRIST fut ce Prophete, & c'étoit toute la question. Ces passages faisoient voir qu'il pouvoit être le Messie, & cela, avec ses miracles, devoit déterminer à croire qu'il l'étoit effectivement.

6. * Les Propheties seules ne pouvoient pas prouver JESUS-CHRIST pendant sa vie. Et ainsi on n'eût pas été coupable de ne pas croire en lui avant sa mort, si les miracles n'eussent pas été décisifs. Donc les miracles suffisent quand on ne voit pas que la doctrine soit contraire, & on y doit croire.

7. * JESUS-CHRIST a prouvé qu'il étoit le Messie, en vérifiant plûtôt sa doctrine & sa mission par ses miracles que par l'Ecriture & par les propheties.

C'est par les miracles que Nicodéme reconnoît que sa doctrine est de Dieu : *Scimus quia à Deo venisti, Magister : nemo enim potest hæc signa facere quæ tu facis, nisi fuerit Deus cum eo.* Il ne juge pas des miracles par la doctrine, mais de la doctrine par les miracles.

Joan. 3. 2.

Ainsi quand même la doctrine seroit suspecte, comme celle de JESUS-CHRIST pouvoit l'être à Nicodéme, à cause qu'elle sembloit détruire les traditions des Pharisiens ; s'il y a des miracles clairs & évidens du même côté, il faut que l'évidence du miracle l'emporte sur ce qu'il y pouroit avoir de difficulté de la part de la doctrine : ce qui est fondé sur ce principe immobile, que Dieu ne peut induire en erreur.

Digitized by Google

XXVII

Il y a un devoir réciproque entre Dieu & les hommes. *Actuſez-moi*, dit Dieu dans Iſaïe. Et en un autre endroit : *Qu'ai-je dû faire à ma vigne, que je ne lui aye fait ?* *Iſa.* 1.18 *Ibid* 5.4.

Les hommes doivent à Dieu de recevoir la Religion qu'il leur envoye. Dieu doit aux hommes de ne les pas induire en erreur.

Or ils ſeroient induits en erreur, ſi les faiſeurs de miracles annonçoient une fauſſe doctrine qui ne parût pas viſiblement fauſſe aux lumieres du ſens commun, & ſi un plus grand faiſeur de miracles n'avoit déja averti de ne les pas croire.

Ainſi s'il y avoit diviſion dans l'Egliſe, & que les Arriens, par exemple, qui ſe diſoient fondez ſur l'Ecriture comme les Catholiques, euſſent fait des miracles, & non les Catholiques, on eût été induit en erreur. Car comme un homme qui nous annonce les ſecrets de Dieu n'eſt pas digne d'être crû ſur ſon autorité privée ; auſſi un homme qui, pour marque de la communication qu'il a avec Dieu, reſſuſcite les morts, prédit l'avenir, tranſporte les montagnes, guérit les maladies, mérite d'être crû, & on eſt impie ſi on ne s'y rend ; à moins qu'il ne ſoit démenti par quelque autre qui faſſe encore de plus grands miracles.

Mais n'eſt-il pas dit que Dieu nous tente ? Et ainſi ne nous peut-il pas tenter par des miracles qui ſemblent porter à la fauſſeté ?

Il y a bien de la difference entre tenter, & induire en erreur. Dieu tente, mais il n'induit point en erreur. Tenter, c'eſt procurer les occaſions qui n'impoſent point

XXVII de néceſſité. Induire en erreur, c'eſt mettre l'homme dans la néceſſité de conclure & ſuivre une fauſſeté. C'eſt ce que Dieu ne peut faire, & ce qu'il feroit néanmoins, s'il permettoit que dans une queſtion obſcure il ſe fit des miracles du côté de la fauſſeté.

On doit conclure de là, qu'il eſt impoſſible qu'un homme cachant ſa mauvaiſe doctrine, & n'en faiſant paroître qu'une bonne, & ſe diſant conforme à Dieu & à l'Egliſe, faſſe des miracles pour couler inſenſiblement une doctrine fauſſe & ſubtile : cela ne ſe peut. Et encore moins, que Dieu, qui connoît les cœurs, faſſe des miracles en faveur d'une perſonne de cette ſorte.

8. * Il y a bien de la difference entre n'être pas pour JESUS-CHRIST & le dire ; ou n'être pas pour JESUS-CHRIST & feindre d'en être. Les premiers pouroient peut-être faire des miracles, non les autres ; car il eſt clair des uns, qu'ils ſont contre la vérité, non des autres ; & ainſi les miracles ſont plus clairs.

Les miracles diſcernent donc, aux choſes douteuſes, entre les peuples Juif, & Payen ; Juif, & Chrétien ; Catholique, hérétique ; calomniez, calomniateurs ; entre les trois croix.

C'eſt ce que l'on a vû dans tous les combats de la verité contre l'erreur, d'Abel contre Caïn, de Moïſe contre les magiciens de Pharaon, d'Elie contre les faux Prophetes, de JESUS-CHRIST contre les Phariſiens, de ſaint Paul contre Barjeſu, des Apôtres contre les Exorciſtes, des Chrétiens contre les infidèles, des Catholiques contre les hé-

Digitized by Google

rétiques. Et c'eſt ce qui ſe verra auſſi dans le combat d'Elie & Enoch contre l'Antechriſt. Toûjours le vrai prévaut en miracles. XXVII

Enfin jamais en la contention du vrai Dieu, ou de la vérité de la Religion, il n'eſt arrivé de miracle du côté de l'erreur, qu'il n'en ſoit auſſi arrivé de plus grand du côté de la verité.

Par cette régle, il eſt clair que les Juifs étoient obligez de croire JESUS-CHRIST. JESUS CHRIST leur étoit ſuſpect. Mais ſes miracles étoient infiniment plus clairs que les ſoupçons que l'on avoit contre lui. Il le faloit donc croire.

9. * Du tems de JESUS-CHRIST les uns croyoient en lui; les autres n'y croyoient pas, à cauſe des propheties qui diſoient, que le Meſſie devoit naître en Bethléem, au lieu qu'on croyoit que JESUS-CHRIST étoit né dans Nazareth. Mais ils devoient mieux prendre garde, s'il n'étoit pas né en Bethléem. Car ſes miracles étant convainquans, ces prétenduës contradictions de ſa doctrine à l'Ecriture & cette obſcurité ne les excuſoit pas, mais les aveugloit.

10. * JESUS-CHRIST guérit l'aveugle né, & fit quantité de miracles au jour du ſabath. Par où il aveugloit les Phariſiens, qui diſoient qu'il faloit juger des miracles par la doctrine.

Mais par la même régle qu'on devoit croire JESUS-CHRIST, on ne devra point croire l'Antechriſt.

JESUS-CHRIST ne parloit ni contre Dieu, ni contre Moïſe. L'Antechriſt &

XXVII les faux Prophetes prédits par l'un & l'autre Testament, parleront ouvertement contre Dieu & contre JESUS-CHRIST. Qui seroit ennemi ouvert, Dieu ne permettroit pas qu'il fît des miracles ouvertement.

11. * Moïse a prédit JESUS-CHRIST, & ordonné de le suivre. JESUS-CHRIST a prédit l'Antechrist, & défendu de le suivre.

12. * Les miracles de JESUS-CHRIST ne sont pas prédits par l'Antechrist. Mais les miracles de l'Antechrist sont prédits par JESUS-CHRIST. Et ainsi, si JESUS-CHRIST n'étoit pas le Messie, il auroit bien induit en erreur; mais on n'y sçauroit être induit avec raison par les miracles de l'Antechrist. Et c'est pourquoi les miracles de l'Antechrist ne nuisent point à ceux de JESUS-CHRIST. Aussi quand JESUS-CHRIST a prédit les miracles de l'Antechrist, a-t'il crû détruire la foi de ses propres miracles?

13. * Il n'y a nulle raison de croire à l'Antechrist, qui ne soit à croire en JESUS-CHRIST. Mais il y en a à croire en JESUS-CHRIST, qui ne sont pas à croire à l'Antechrist.

14. * Les miracles ont servi à la fondation & serviront à la continuation de l'Eglise jusqu'à l'Antechrist, jusqu'à la fin.

C'est pourquoi Dieu, afin de conserver cette preuve à son Eglise, ou il a confondu les faux miracles, ou il les a prédits. Et par l'un & l'autre il s'est élevé au-dessus de ce qui est surnaturel à nôtre égard, & nous y aelevez nous-mêmes.

Digitized by Google

Il en arrivera de même à l'avenir : ou Dieu ne permettra pas de faux miracles, ou il en procurera de plus grands. XXVII

Car les miracles ont une telle force, qu'il a falu que Dieu ait averti qu'on n'y pensât point quand ils seroient contre lui, tout clair qu'il soit qu'il y a un Dieu, sans quoi ils eussent été capables de troubler.

Et ainsi, tant s'en faut que ce passage du 13. chapit. du Deuteronome, qui porte, qu'il ne faut point croire ni écouter ceux qui feront des miracles, & qui détourneront du service de Dieu, & celui de saint Marc : *Il s'élevera de faux Christs, & de faux Prophetes qui feront des prodiges & des choses étonnantes, jusqu'à séduire, s'il étoit possible, les Elus mêmes*; & quelqu'autres semblables, fussent contre l'autorité des miracles; que rien n'en marque davantage la force. Marc 13. 22.

15. * Ce qui fait qu'on ne croit pas les vrais miracles, c'est le défaut de charité : *Vous ne croyez pas*, dit JESUS-CHRIST parlant aux Juifs, *parce que vous n'êtes pas de mes brebis.* Ce qui fait croire les faux c'est le défaut de charité : *Eò quod charitatem veritatis non receperunt ut salvi fierent, ideo mittet illis Deus operationem erroris, ut credant mendacio.* Joan. 10. 26. 2. Thess. 2. 10. 11.

16. * Lors que j'ai considéré d'où vient qu'on ajoûte tant de foi à tant d'imposteurs qui disent qu'ils ont des remedes, jusqu'à mettre souvent sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cause est, qu'il y a de vrais remedes; car il ne seroit pas possible qu'il y en eût tant de faux, & qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avoit

Digitized by Google

XXVII de véritables. Si jamais il n'y en avoit eu, & que tous les maux eussent été incurables, il est impossible que les hommes se fussent imaginez qu'ils en pouroient donner ; & encore plus que tant d'autres eussent donné créance à ceux qui se fussent vantez d'en avoir. De même que si un homme se vantoit d'empêcher de mourir, personne ne le croiroit, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais comme il y a eu quantité de remédes qui se sont trouvez véritables par la connoissance même des plus grands hommes, la créance des hommes s'est pliée par là, parce que la chose ne pouvant être niée en general, puis qu'il y a des effets particuliers qui sont véritables ; le peuple, qui ne peut pas discerner lesquels d'entre ces effets particuliers sont les véritables, les croit tous. De même, ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la Lune, c'est qu'il y en a de vrais, comme le flux de la mer.

Ainsi il me paroît aussi évidemment qu'il n'y a tant de faux miracles, de fausses révélations, de sortiléges, &c. que parce qu'il y en a de vrais ; ni de fausses Religions, que parce qu'il y en a une véritable. Car s'il n'y avoit jamais eu rien de tout cela, il est comme impossible que les hommes se le fussent imaginé, & encore plus que tant d'autres l'eussent crû. Mais comme il y a eu de très grandes choses véritables, & qu'ainsi elles ont été cruës par de grands hommes, cette impression a été cause que presque tout le monde s'est rendu capable de croire aussi les fausses. Et ainsi au lieu de conclure qu'il n'y a point de vrais miracles,

Digitized by Google

puis qu'il y en a de faux ; il faut dire au contraire, qu'il y a de vrais miracles, puis qu'il y en a tant de faux, & qu'il n'y en a de faux que par cette raison qu'il y en a de vrais ; & qu'il n'y a de même de fausse Religion, que parce qu'il y en a une véritable. Cela vient de ce que l'esprit de l'homme se trouvant plié de ce côté là par la verité, devient susceptible par là de toutes les fausſetez. XXVI.

17. * Il est dit : croyez à l'Eglise : mais il n'est pas dit croyez aux miracles ; à cause que le dernier est naturel, & non pas le premier. L'un avoit besoin de précepte, non pas l'autre.

18. * Il y a si peu de personnes à qui Dieu se fasse paroître par ces coups extraordinaires, qu'on doit bien profiter de ces occasions ; puis qu'il ne sort du secret de la nature qui le couvre, que pour exciter nôtre foi à le servir avec d'autant plus d'ardeur que nous le connoissons avec plus de certitude.

Si Dieu se découvroit continuellement aux hommes, il n'y auroit point de mérite à le croire ; & s'il ne se découvroit jamais, il y auroit peu de foi. Mais il se cache ordinairement, & se découvre rarement à ceux qu'il veut engager dans son service. Cet étrange secret dans lequel Dieu s'est retiré, impénétrable à la vûë des hommes, est une grande leçon pour nous porter à la solitude, loin de la vûë des hommes. Il est demeuré caché sous le voile de la nature, qui nous le couvre, jusques à l'Incarnation ; & quand il a fallu qu'il ait paru, il s'est encore plus caché en se couvrant de l'humanité. Il étoit

Digitized by Google

XXVII bien plus reconnoissable quand il étoit invisible, que non pas quand il s'est rendu visible. Et enfin quand il a voulu accomplir la promesse qu'il fit à ses Apôtres, de demeurer avec les hommes jusqu'à son dernier avénement, il a choisi d'y demeurer dans le plus étrange & le plus obscur secret de tous, sçavoir sous les especes de l'Eucharistie. C'est ce Sacrement que saint *Apoc.* 2. 17. Jean apelle dans l'Apocalypse, *une manne cachée*, & je crois qu'Isaïe le voyoit en cet *Is.* 45. 15. état, lors qu'il dit en esprit de prophetie : *Véritablement tu es un Dieu caché.* C'est là le *Rom.* 1. 20. dernier secret où il peut être. Le voile de la nature qui couvre Dieu a été pénétré par plusieurs infidéles, qui, comme dit saint Paul, ont reconnu un Dieu invisible, par la nature visible. Beaucoup de Chrétiens heretiques l'ont connu à travers son humanité, & adorent JESUS-CHRIST Dieu & homme. Mais pour nous, nous devons nous estimer heureux de ce que Dieu nous éclaire jusqu'à le reconnoître sous les especes du pain & du vin.

On peut ajoûter à ces considérations le secret de l'Esprit de Dieu caché encore dans l'Ecriture. Car il y a deux sens parfaits, le litteral & le mistique ; & les Juifs s'arrêtant à l'un, ne pensent pas seulement qu'il y en ait un autre, & ne songent pas à le chercher. De même que les impies voyant les effets naturels, les attribuënt à la nature, sans penser qu'il y en ait un autre auteur. Et comme les Juifs voyant un homme parfait en JESUS-CHRIST, n'ont pas pensé à y chercher

une autre nature : *Nous n'avons pas pensé que ce fût lui*, dit encore Isaïe. Et de même enfin que les heretiques voyent les aparences parfaites du pain dans l'Eucharistie, ne pensent pas à y chercher une autre substance. Toutes choses couvrent quelque mistere. Toutes choses sont des voiles qui couvrent Dieu. Les Chrétiens doivent le reconnoître en tout. Les afflictions temporelles couvrent les biens éternels où elles conduisent. Les joyes temporelles couvrent les maux éternels qu'elles causent. Prions Dieu de nous le faire reconnoître & servir en tout ; & rendons-lui des graces infinies, de ce que s'étant caché en toutes choses pour tant d'autres, il s'est découvert en toutes choses & en tant de manieres pour nous. XXVII. *Is.* 53. 1

XXVIII.

Pensées Chrétiennes.

1. LEs impies qui s'abandonnent aveuglément à leurs passions sans connoître Dieu, & sans se mettre en peine de le chercher, vérifient par eux-mêmes ce fondement de la foi qu'ils combattent, qui est que la nature des hommes est dans la corruption. Et les Juifs qui combattent si opiniâtrement la Religion Chrétienne, vérifient encore cet autre fondement de cette même foi qu'ils attaquent, qui est, que JESUS-CHRIST est le véritable Messie, & qu'il est venu racheter les hommes ; & les retirer de la corruption & de la

XXVIII misere où ils étoient ; tant par l'état où l'on les voit aujourd'hui, & qui se trouve prédit dans les propheties, que par ces mêmes propheties qu'ils portent, & qu'ils conservent inviolablement comme les marques auſquelles on doit reconnoître le Messie. Ainsi les preuves de la corruption des hommes, & de la rédemption de JESUS-CHRIST qui sont les deux principables vérités qu'établit le Christianisme, se tirent des impies qui vivent dans l'indifference de la Religion, & des Juifs qui en sont les ennemis irréconciliables.

2. * La dignité de l'homme consistoit, dans son innocence, à dominer sur les créatures, & à en user, mais aujourd'hui elle consiste à s'en séparer, & à s'y assujettir.

3. * Il y en a plusieurs qui errent d'autant plus dangereusement, qu'ils prennent une vérité pour le principe de leur erreur. Leur faute n'est pas de suivre une fausseté ; mais de suivre une vérité à l'exclusion d'une autre.

4. * Il y a un grand nombre de vérités, & de foi, & de morale, qui semblent répugnantes & contraires, & qui subsistent toutes dans un ordre admirable.

La source de toutes les heresies, est l'exclusion de quelques-unes de ces vérités. Et la source de toutes les objections que nous font les heretiques, est l'ignorance de quelques-unes de nos vérités.

Et d'ordinaire, il arrive que ne pouvant concevoir le raport de deux vérités opposées, & croyant que l'aveu de l'une enferme l'exclusion de l'autre, ils s'attachent à l'une, & ils excluent l'autre.

Digitized by Google

XXVIII

Les Nestoriens vouloient qu'il y eût deux personnes en JESUS-CHRIST, parce qu'il y a deux natures : & les Eutychiens au contraire, qu'il n'y eût qu'une nature, parce qu'il n'y a qu'une personne. Les Catholiques sont Orthodoxes, parce qu'ils joignent ensemble les deux véritez de deux natures & d'une seule personne.

Nous croyons que la substance du pain étant changée en celle du corps de nôtre Seigneur JESUS-CHRIST, il est present réellement au saint Sacrement. Voilà une des véritez. Une autre est, que ce Sacrement est aussi une figure de la Croix, & de la gloire, & une commémoration des deux. Voila la foi Catholique qui comprend ces deux véritez, qui semblent opposées.

L'heresie d'aujourd'hui ne concevant pas que ce Sacrement contient tout ensemble, & la presence de JESUS-CHRIST, & sa figure, & qu'il soit sacrifice, & commémoration de sacrifice, croit qu'on ne peut admettre l'une de ces véritez, sans exclure l'autre.

Par cette raison, ils s'attachent à ce point, que ce Sacrement est figuratif ; & en cela ils ne sont pas heretiques. Ils pensent que nous excluons cette verité ; & de là vient qu'ils nous font tant d'objections sur les passages des Peres qui le disent. Enfin, ils nient la presence réelle ; & en cela ils sont heretiques.

C'est pourquoi le plus court moyen pour empêcher les heresies, est d'instruire de toutes les véritez : & le plus sûr moyen de les réfuter, est de les déclarer toutes.

Digitized by Google

XXVIII 5. * La grace sera toûjours dans le monde & aussi la nature. Il y aura toûjours des Pelagiens, & toûjours des Catholiques ; parce que la premiere naissance fait les uns, & la seconde naissance fait les autres.

6. * C'est l'Eglise qui mérite avec JESUS-CHRIST qui en est inséparable, la conversion de tous ceux qui ne sont pas dans la véritable Religion. Et ce sont ensuite ces personnes converties, qui secourent la mere qui les a délivrées.

7. * Le corps n'est non plus vivant sans le chef, que le chef sans le corps. Quiconque se sépare de l'un ou de l'autre n'est plus du corps, & n'apartient plus à JESUS-CRIST. Toutes les vertus, le martire, les austeritez & toutes les bonnes œuvres, sont inutiles hors de l'Eglise, & de la communion du chef de l'Eglise qui est le Pape.

8. * Ce sera une des confusions des damnez, de voir qu'ils seront condamnez par leur propre raison, par laquelle ils ont prétendu condamner la Religion Chrétienne.

9. * Il y a cela de commun entre la vie ordinaire des hommes & celle des Saints, qu'ils aspirent tous à la félicité : & ils ne different qu'en l'objet où ils la placent. Les uns & les autres apellent leurs ennemis ceux qui les empêchent d'y arriver.

10. * Il faut juger de ce qui est bon ou mauvais, par la volonté de Dieu qui ne peut être ni injuste ni aveugle, & non pas par la nôtre propre, qui est toûjours pleine de malice & d'erreur.

11. * JESUS-CHRIST a donné dans l'Evangile cette marque pour reconnoître

ceux qui ont la foi, qui eſt qu'ils parle- XXVIII
ront un langage nouveau. Et en effet, le renouvellement des penſees & des deſirs cauſe celui des diſcours. Car ces nouveautez qui ne peuvent déplaire à Dieu, comme le vieil homme ne lui peut plaire, ſont differentes des nouveautez de la terre, en ce que les choſes du monde, quelque nouvelles qu'elles ſoient, vieilliſſent en durant; au lieu que cet eſprit nouveau ſe renouvelle d'autant plus qu'il dure davantage. Nôtre vieil homme périt, dit ſaint Paul, & le nouveau ſe renouvelle de jour en jour, & il ne ſera parfaitement nouveau que dans l'éternité, où l'on chantera ſans ceſſe le Cantique nouveau dont parle David dans ſes Pſeaumes, c'eſt-à-dire ce chant qui part de l'eſprit nouveau de la charité.

12. * Quand ſaint Pierre & les Apôtres déliberent d'abolir la circonciſion, où il s'agiſſoit d'agir contre la loi de Dieu, ils ne conſultent point les Prophetes, mais ſimplement la reception du Saint-Eſprit en la perſonne des incirconcis. Ils jugent plus ſûr que Dieu aprouve ceux qu'il remplit de ſon Eſprit, que non pas qu'il faille obſerver la loi. Ils ſçavoient que la fin de la loi n'étoit que le Saint-Eſprit, & qu'ainſi puis qu'on l'avoit bien ſans circonciſion, elle n'étoit pas néceſſaire.

13. * Deux loix ſuffiſent pour régler toute la République Chrétienne, mieux que toutes les loix politiques, l'amour de Dieu, & celui du prochain.

14. * La Religion eſt proportionnée à toute ſorte d'eſprits. Le commun des hom-

XXVIII mes s'arrête à l'état & à l'établiſſement où elle eſt : & cette Religion eſt telle, que ſon ſeul établiſſement eſt ſuffiſant pour en prouver la vérité. Les autres vont juſqu'aux Apôtres. Les plus inſtruits vont juſqu'au commencement du monde. Les Anges la voyent encore mieux, & de plus loin ; car ils la voyent en Dieu même.

15. * Ceux à qui Dieu a donné la Religion par ſentiment du cœur ſont bienheureux, & bien perſuadez. Mais pour ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la leur procurer que par raiſonnement, en attendant que Dieu la leur imprime lui-même dans le cœur, ſans quoi la foi eſt inutile pour le ſalut.

16. * Dieu pour ſe réſerver à lui ſeul le droit de nous inſtruire, & pour nous rendre la difficulté de nôtre être intelligible, nous en a caché le nœud ſi haut, ou pour mieux dire, ſi bas, que nous étions incapables d'y arriver. De ſorte que ce n'eſt pas par les agitations de nôtre raiſon, mais par la ſimple ſoumiſſion de la raiſon, que nous pouvons véritablement nous connoître.

17. * Les impies qui font profeſſion de ſuivre la raiſon, doivent être étrangement forts en raiſon. Que diſent-ils donc ? Ne voyons-nous pas, diſent-ils, mourir & vivre les bêtes comme les hommes, & les Turcs comme les Chrétiens ? Ils ont leurs cérémonies, leurs Prophetes, leurs Docteurs, leurs Saints, leurs Religieux comme nous, &c. Cela eſt-il contraire à l'Ecriture ? Ne dit-elle pas tout cela ? Si vous ne vous ſouciez gueres de ſçavoir la verité, en voilà

assez pour demeurer en repos. Mais ſi vous XXVIII
desirez de tout vôtre cœur de la connoître, ce n'eſt pas assez regarder au détail. C'en seroit peut-être assez pour une vaine question de Philoſophie : mais ici où il y va de tout..... Et cependant aprés une réflexion legere de cette sorte, on s'amusera, &c.

18. * C'eſt une choſe horrible, de ſentir continuellement s'écouler tout ce qu'on poſſede ; & qu'on s'y puiſſe attacher, ſans avoir envie de chercher s'il n'y a point quelque choſe de permanent !

19. *Il faut vivre autrement dans le monde ſelon ces diverſes ſupoſitions : ſi on pouvoit y être toûjours : s'il eſt ſûr qu'on n'y ſera pas long-tems, & incertain ſi on y ſera une heure. Cette derniere ſupoſition eſt la nôtre.

20. * Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, & tous condamnez à la mort ; dont les uns étant chaque jour égorgez à la vûë des autres, ceux qui reſtent voyent leur propre condition dans celle de leurs ſemblables, & ſe regardant les uns les autres avec douleur & ſans eſperance, attendent leur tour. C'eſt l'image de la condition des hommes.

21. * Par les partis, vous devez vous mettre en peine de rechercher la verité. Car ſi vous mourez ſans adorer le vrai principe, vous êtes perdu. Mais, dites-vous, s'il avoit voulu que je l'adoraſſe, il m'auroit laiſſé des ſignes de ſa volonté. Auſſi a-t'il fait : mais vous les négligez. Cherchez-les du moins, cela le vaut bien.

22. * Les Athées doivent dire des choſes parfaitement claires. Or il faudroit avoir

Digitized by Google

XXVIII perdu le ſens pour dire qu'il eſt parfaitement clair que l'ame eſt mortelle. Je trouve bon qu'on n'aprofondiſſe pas l'opinion de Copernic : mais il importe à toute la vie de ſçavoir ſi l'ame eſt mortelle ou immortelle.

23. * Les Propheties, les miracles mêmes, & les autres preuves de nôtre Religion, ne ſont pas de telle ſorte qu'on puiſſe dire qu'elles ſont géometriquement convaincantes. Mais il me ſuffit preſentement que vous m'accordiez que ce n'eſt pas pécher contre la raiſon que de les croire. Elles ont de la clarté & de l'obſcurité, pour éclairer les uns, & obſcurcir les autres. Mais la clarté eſt telle qu'elle ſurpaſſe, ou égale pour le moins, ce qu'il y a de plus clair au contraire : De ſorte que ce n'eſt pas la raiſon qui puiſſe déterminer à ne la pas ſuivre, & ce ne peut être que la concupiſcence & la malice du cœur. Ainſi il y a aſſez de clarté pour condamner ceux qui refuſent de croire, & non aſſez pour les gagner ; afin qu'il paroiſſe qu'en ceux qui la ſuivent, c'eſt la grace & non la raiſon, qui la fait ſuivre ; & qu'en ceux qui la fuyent, c'eſt la concupiſcence & non la raiſon qui la fait fuïr.

24. * Qui peut ne pas admirer & embraſſer une Religion qui connoît à fond ce qu'on reconnoît d'autant plus qu'on a plus de lumieres ?

25. * Un homme qui découvre des preuves de la Religion Chrétienne, eſt comme un heritier qui trouve les titres de ſa maiſon. Dira-t'il qu'ils ſont faux ; & négligera-t'il de les examiner ?

Digitized by Google

26. * Deux ſortes de perſonnes connoiſſent un Dieu ; ceux qui ont le cœur humilié, & qui aiment le mépris & l'abaiſſement, quelque degré d'eſprit qu'ils ayent, bas ou relevé : ou ceux qui ont aſſez d'eſprit pour voir la vérité, quelques opoſitions qu'ils y ayent. XXVIII

27. * Les ſages parmi les Payens, qui ont dit qu'il n'y a qu'un Dieu, ont été perſecutez, les Juifs haïs, les Chrétiens encore plus.

28. * Je ne vois pas qu'il y ait plus de difficulté de croire la réſurrection des corps, & l'enfantement de la Vierge, que la création. Eſt-il plus difficile de reproduire un homme, que de le produire? Et ſi on n'avoit jamais ſçû ce que c'eſt que génération, trouveroit-on plus étrange qu'un enfant vint d'une fille ſeule, que d'un homme & d'une femme?

29. * Il y a grande difference entre repos, & ſûreté de conſcience. Rien ne doit donner le repos, que la recherche ſincere de la vérité. Et rien ne peut donner l'aſſûrance, que la verité.

30. * Il y a deux veritez de foi également conſtantes : l'une, que l'homme dans l'état de la créance, ou dans celui de la grace, eſt élevé au deſſus de toute la nature, rendu ſemblable à Dieu, & participant de la divinité : l'autre, qu'en l'état de corruption, & du peché, il eſt déchû de cet état, & rendu ſemblable aux bêtes. Ces deux propoſitions ſont également fermes & certaines. L'Ecriture nous les déclare manifeſtement, lors qu'elle dit en quelques lieux : *Delicia mea, eſſe cum*

XXVIII *filiis hominum. Effundam Spiritum meum super omnem carnem. Dii estis* &c. Et qu'elle dit en d'autres : *Omnis caro fœnum. Homo comparatus est jumentis insipientibus, & similis factus est illis. Dixi in corde meo de filiis hominum, ut probaret eos Deus, & ostenderet similes esse bestiis,* &c.

Prov. 8. 31. Foël 2. 28. Ps. 81. 6. Is. 40. 6. Psal. 48. 13. Eccles. 3. 18.

31. * Les exemples des morts genereuses des Lacedemoniens & autres, ne nous touchent gueres : car qu'est-ce que tout cela nous aporte ? Mais l'exemple de la mort des Martirs nous touche ; car ce sont nos membres. Nous avons un lieu commun avec eux : leur résolution peut former la nôtre. Il n'est rien de cela aux exemples des Payens : nous n'avons point de liaison à eux ; comme la richesse d'un étranger ne fait pas la nôtre, mais bien celle d'un pere ou d'un mari.

32. * On ne se détache jamais sans douleur. On ne sent pas son lien quand on suit volontairement celui qui entraîne, comme dit saint Augustin. Mais quand on commence à résister, & à marcher en s'éloignant, on souffre bien ; le lien s'étend & endure toute la violence ; & ce lien est nôtre propre corps, qui ne se rompt qu'à la mort. Nôtre Seigneur a dit, que depuis la venuë de S. Jean-Baptiste : c'est-à-dire, depuis son avénement dans chaque Fidéle, le Royaume de Dieu souffre violence, & que les violens le ravissent. Avant que l'on soit touché, on n'a que le poids de sa concupiscence, qui porte à la terre. Quand Dieu attire en haut, ces deux efforts contraires font cette

te violence que Dieu ſeul peut faire ſur- XXVIII
monter. Mais nous pouvons tout, dit ſaint Leon, avec celui ſans lequel nous ne pouvons rien. Il faut donc ſe réſoudre à ſouffrir cette guerre toute ſa vie; car il n'y a point ici de paix. JESUS-CHRIST eſt venu aporter le coûteau, & non pas la paix. Mais néanmoins il faut avoüer, que comme l'Ecriture dit, que la ſageſſe des hommes n'eſt que folie devant Dieu; auſſi on peut dire que cette guerre, qui paroît dure aux hommes, eſt une paix devant Dieu; car c'eſt cette paix que JESUS-CHRIST a auſſi aportée. Elle ne ſera néanmoins parfaite, que quand le corps ſera détruit; & c'eſt ce qui fait ſouhaiter la mort, en ſouffrant néanmoins de bon cœur la vie, pour l'amour de celui qui a ſouffert pour nous & la vie & la mort, & qui peut nous donner plus de biens, que nous n'en pouvons ni demander, ni imaginer, comme dit ſaint Paul.

33. * Il faut tâcher de ne s'affliger de rien, & de prendre tout ce qui arrive pour le meilleur. Je crois que c'eſt un devoir, & qu'on péche en ne le faiſant pas. Car enfin, la raiſon pour laquelle les pechez ſont pechez, eſt ſeulement parce qu'ils ſont contraires à la volonté de Dieu. Et ainſi l'eſſence du peché conſiſtant à avoir une volonté opoſée à celle que nous connoiſſons en Dieu, il eſt viſible, ce me ſemble, que quand il nous découvre ſa volonté par les événemens, ce ſeroit un peché de ne s'y pas accommoder.

34. * Lorſque la verité eſt abandonnée

XXVIII & perſécutée, il ſemble que ce ſoit un tems où le ſervice qu'on rend à Dieu, en la défendant, lui eſt bien agréable. Il veut que nous jugions de la grace par la nature. Et ainſi il permet de conſidérer, que comme un Prince chaſsé de ſon païs par ſes Sujets, a des tendreſſes extrêmes pour ceux qui lui demeurent fidéles dans la révolte publique; de même, il ſemble que Dieu conſidére avec une bonté particuliere ceux qui deffendent la pureté de la Religion, quand elle eſt combattuë. Mais il y a cette difference entre les Rois de la terre, & le Roi des Rois, que les Princes ne rendent pas leurs Sujets fidéles, mais qu'ils les trouvent tels; au lieu que Dieu ne trouve jamais les hommes qu'infidéles ſans ſa grace, & qu'il les rend fidéles quand ils le ſont. De ſorte, qu'au lieu que les Rois témoignent d'ordinaire avoir de l'obligation à ceux qui demeurent dans le devoir & dans leur obéïſſance, il arrive au contraire, que ceux qui ſubſiſtent dans le ſervice de Dieu, lui en ſont eux-mêmes infiniment redevables.

35. * Ce ne ſont ni les auſteritez du corps, ni les agitations de l'eſprit, mais les bons mouvemens du cœur, qui méritent, & qui ſoutiennent les peines du corps & de l'eſprit. Car enfin, il faut ces deux choſes pour ſanctifier; peines, & plaiſirs. Saint Paul a dit, que ceux qui entreront dans la bonne vie, trouveront des troubles & des inquiétudes en grand nombre. Cela doit conſoler ceux qui en ſentent; puis qu'étant avertis que le chemin du Ciel qu'ils

Digitized by Google

cherchent en est rempli, ils doivent se ré- XXVIII
jouir de rencontrer des marques qu'ils sont dans le véritable chemin. Mais ces peines-là ne sont pas sans plaisirs, & ne sont jamais surmontées que par le plaisir. Car de même que ceux qui quittent Dieu pour retourner au monde, ne le font que parce qu'ils trouvent plus de douceur dans les plaisirs de la terre que dans ceux de l'union avec Dieu, & que ce charme victorieux les entraîne, & les faisant repentir de leur premier choix, les rend *des pénitens du diable*, selon la parole de Tertullien; de même on ne quitteroit jamais les plaisirs du monde pour embrasser la croix de JESUS CHRIST, si on ne trouvoit plus de douceur dans le mepris, dans la pauvreté, dans le dénuëment, & dans le rebut des hommes; que dans les délices du peché. Et ainsi, comme dit Tertullien, *il ne faut pas croire que la vie des Chrétiens soit une vie de tristesse. On ne quitte les plaisirs que pour d'autres plus grands.* 1. Thes. 5. 16. 17. 19. *Priez toûjours*, dit saint Paul, *rendez graces toûjours, réjoüissez-vous toûjours.* C'est la joye d'avoir trouvé Dieu, qui est le principe de la tristesse de l'avoir offense, & de tout le changement de vie. Celui qui a trouvé le tresor dans un champ, en a une telle joye, selon JESUS-CHRIST, qu'elle lui fait vendre tout ce qu'il a pour l'acheter. Les gens du monde ont leur tristesse; mais ils n'ont point cette joye que le monde ne peut donner ni ôter, dit JESUS-CHRIST même. Les bien heureux ont cette joye sans aucune tristesse. Et les Chrétiens ont cette joye mêlée de la tristesse d'avoir suivi d'autres

XXVIII plaiſirs, & de la crainte de la perdre par l'attrait de ces autres plaiſirs qui nous tentent ſans relâche. Ainſi nous devons travailler ſans ceſſe à nous conſerver cette crainte, qui conſerve & modére nôtre joye : & ſelon qu'on ſe ſent trop emporter vers l'un, ſe pancher vers l'autre pour demeurer debout. Souvenez-vous des biens dans les jours d'affliction, & ſouvenez-vous de l'affliction dans les jours de réjoüiſſance, dit l'Ecriture, juſqu'à ce que la promeſſe que JESUS-CHRIST nous a faite de rendre ſa joye pleine en nous, ſoit accomplie. Ne nous laiſſons donc pas abattre à la triſteſſe, & ne croyons pas que la pieté ne conſiſte qu'en une amertume ſans conſolation. La véritable pieté, qui ne ſe trouve parfaite que dans le Ciel, eſt ſi pleine de ſatisfactions, qu'elle en remplit & l'entrée, le progrés, & le couronnement. C'eſt une lumiere ſi éclatante, qu'elle rejaillit ſur tout ce qui lui apartient. S'il y a quelque triſteſſe mêlée, & ſur tout à l'entrée, c'eſt de nous qu'elle vient, & non pas de la vertu ; car ce n'eſt pas l'effet de la pieté qui commence d'être en nous ; mais de l'impieté qui y eſt encore. Otons l'impieté, & la joye ſera ſans mélange. Ne nous en prenons donc pas à la dévotion, mais à nous-mêmes ; & n'y cherchons du ſoulagement que par nôtre correction.

36. * Le paſſé ne nous doit point embaraſſer, puiſque nous n'avons qu'à avoir regret de nos fautes. Mais l'avenir nous doit encore moins toucher, puis qu'il n'eſt point du tout à nôtre égard, & que nous n'y

arriverons peut-être jamais. Le preſent eſt le ſeul tems qui eſt véritablement à nous, & dont nous devons uſer ſelon Dieu. C'eſt là où nos penſées doivent être principalement raportées. Cependant le monde eſt ſi inquiet qu'on ne penſe preſque jamais à la vie preſente, & à l'inſtant où l'on vit ; mais à celui où l'on vivra. De ſorte qu'on eſt toûjours en état de vivre à l'avenir, & jamais de vivre maintenant. Nôtre Seigneur n'a pas voulu que nôtre prévoyance s'étendit plus loin que le jour où nous ſommes. Ce ſont les bornes qu'il nous fait garder, & pour nôtre ſalut, & pour nôtre propre repos. XXVIII

37. * On ſe corrige quelquefois mieux par la vûë du mal, que par l'exemple du bien, & il eſt bon de s'accoûtumer à profiter du mal, puis qu'il eſt ſi ordinaire, au lieu que le bien eſt ſi rare.

38. * Dans le treiziéme chapitre de ſaint Marc, JESUS-CHRIST fait un grand diſcours à ſes Apôtres ſur ſon dernier avenement. Et comme tout ce qui arrive à l'Egliſe arrive auſſi à chaque Chrétien en particulier, il eſt certain que tout ce chapitre prédit auſſi bien l'état de chaque perſonne, qui en ſe convertiſſant, détruit le vieil homme en elle, que l'état de l'Univers entier, qui ſera détruit pour faire place à de nouveaux cieux & à une nouvelle terre, comme dit l'Ecriture. La prédiction qui y eſt contenuë de la ruïne du temple réprouvé qui figure la ruïne de l'homme réprouvé qui eſt en chacun de nous, & dont il eſt dit, qu'il ne ſera laiſſé pierre ſur pierre, marque

XXVIII qu'il ne doit être laissé aucune passion du vieil homme. Et ces effroyables guerres civiles & domestiques representent si bien le trouble intérieur que sentent ceux qui se donnent à Dieu, qu'il n'y a rien de mieux peint, &c.

39. * Le Saint-Esprit repose invisiblement dans les reliques de ceux qui sont morts dans la grace de Dieu ; jusqu'à ce qu'il y paroisse visiblement dans la résurrection : & c'est ce qui rend les reliques des Saints si dignes de vénération. Car Dieu n'abandonne jamais les siens, non pas même dans le sepulcre, où leurs corps, quoi que morts aux yeux des hommes, sont plus vivans devant Dieu, à cause que le peché n'y est plus ; au lieu qu'il y réside toûjours durant cette vie, au moins quand à sa racine ; car les fruits du peché n'y sont pas toûjours. Et cette malheureuse racine, qui en est inséparable pendant la vie, fait qu'il n'est pas permis de les honorer alors, puis qu'ils sont plûtôt dignes d'être haïs. C'est pour cela que la mort est nécessaire pour mortifier entierement cette malheureuse racine ; & c'est ce qui la rend souhaitable.

40. * Les Elûs ignoreront leurs vertus, *Matth.* 25. 37. 64. & les réprouvez leurs crimes ; *Seigneur*, diront les uns & les autres ; *quand vous avons-nous vû avoir faim ?* &c.

41. * JESUS-CHRIST n'a point voulu du témoignage des démons, ni de ceux qui n'avoient pas vocation ; mais de Dieu & de Jean-Baptiste.

42. * En écrivant ma pensée, elle m'échape quelquefois ; mais cela me fait sou-

Digitized by Google

venir de ma foibleſſe, que j'oublie à toute heure; ce qui m'inſtruit autant que ma penſée oubliée; car je ne tends qu'à connoître mon néant. XXVIII

43. * Les défauts de Montagne ſont grands. Il eſt plein de mots ſales & deshonnêtes. Cela ne vaut rien. Ses ſentimens ſur l'homicide volontaire & ſur la mort ſont horribles. Il inſpire une nonchalance du ſalut, ſans crainte & ſans repentir. Son livre n'étant point fait pour porter à la pieté, il n'y étoit pas obligé, mais on eſt toûjours obligé de n'en pas detourner. Quoi qu'on puiſſe dire pour excuſer ſes ſentimens trop libres ſur pluſieurs choſes, on ne ſçauroit excuſer en aucune ſorte ſes ſentimens tout payens ſur la mort; car il faut renoncer à toute pieté, ſi on ne veut au moins mourir Chrétiennement: or il ne penſe qu'à mourir lâchement & mollement par tout ſon livre.

44. * Ce qui nous trompe en comparant ce qui s'eſt paſſé autrefois dans l'Egliſe à ce qui s'y voit maintenant, c'eſt qu'ordinairement on regarde ſaint Athanaſe, ſainte Thereſe, & les autres Saints, comme couronnez de gloire. Preſentement que le tems à éclairci les choſes, cela paroît véritablement ainſi. Mais au tems que l'on perſécutoit ce grand Saint, c'étoit un homme qui s'apelloit Athanaſe, & ſainte Thereſe dans le ſien étoit une Religieuſe comme les autres. *Elie étoit un homme comme nous, & ſujet aux mêmes paſſions que nous*, dit l'Apôtre ſaint Jacques, pour deſabuſer les Chrétiens de cette fauſſe *Jac. 5. v. 17.*

XXVIII idée qui nous fait rejetter l'exemple des Saints comme disproportionné à nôtre état : c'étoient des Saints, disons-nous, ce n'est pas comme nous.

45. * A ceux qui ont de la répugnance pour la Religion, il faut commencer par leur montrer, qu'elle n'est point contraire à la raison ; ensuite, qu'elle est vénérable, & en donner du respect ; aprés la rendre aimable, & faire souhaiter qu'elle fût vraye, & puis, montrer par les preuves incontestables qu'elle est vraye ; faire voir son antiquité & sa sainteté, par sa grandeur & par son élevation ; & enfin, qu'elle est aimable, parce qu'elle promet le vrai bien.

Deut. 30. 6. 46. * Un mot de David, ou de Moïse, comme celui-ci, *que Dieu circoncira les cœurs*, fait juger de leur esprit. Que tous les autres discours soient équivoques, & qu'il soit incertain s'ils sont de Philosophes, ou de Chrétiens, un mot de cette nature détermine tout le reste. Jusques-là l'ambiguité dure, mais non pas aux autres.

47. * De se tromper en croyant vraye la Religion Chrétienne, il n'y a pas grande chose à perdre. Mais quel malheur de se tromper en la croyant fausse !

48. * Les conditions les plus aisées à vivre selon le monde, sont les plus difficiles à vivre selon Dieu ; & au contraire. Rien n'est si difficile selon le monde que la vie Religieuse ; rien n'est plus facile que de la passer selon Dieu. Rien n'est plus aisé que d'être dans une grande charge & dans de grands biens, selon le monde ; rien n'est plus difficile que d'y vivre selon Dieu,

Digitized by Google

& ſans y prendre de part & de goût. XXVIII

49. * L'ancien Teſtament contenoit les figures de la joye future, & le nouveau contient les moyens d'y arriver. Les figures étoient de joye, les moyens ſont de pénitence. Et néanmoins l'agneau Paſchal étoit mangé avec des laituës ſauvages, *cum amaritudinibus*, pour marquer toûjours qu'on ne pouvoit trouver la joye que par l'amertume.

50. * Le mot de Galilée, prononcé comme par hazard par la foule des Juifs, en accuſant JESUS-CHRIST devant Pilate, donna ſujet à Pilate d'envoyer JESUS-CHRIST à Herode; en quoi fut accompli le miſtere, qu'il devoit être jugé par les Juifs & les Gentils. Le hazard en aparence fut la cauſe de l'accompliſſement du miſtere.

51. * Un homme me diſoit un jour, qu'il avoit grande joye & confiance en ſortant de confeſſion. Un autre me diſoit, qu'il étoit en crainte. Je penſai ſur cela que de ces deux on en feroit un bon, & que chacun manquoit en ce qu'il n'avoit pas le ſentiment de l'autre.

52. * Il y a plaiſir d'être dans un vaiſſeau battu de l'orage, lors qu'on eſt aſſûré qu'il ne périta point. Les perſécutions qui travaillent l'Egliſe ſont de cette nature.

53. * Comme les deux ſources de nos pechez, ſont l'orgueïl & la pareſſe, Dieu nous a découvert en lui deux qualitez pour les guérir, ſa miſericorde, & ſa juſtice. Le propre de la juſtice eſt d'abattre l'orgueïl; & le propre de la miſericorde eſt

XXVIII de combattre la pareſſe en invitant aux bonnes œuvres, ſelon ce paſſage : *La miſericorde de Dieu invite à pénitence*, & cet autre des Ninivites : *Faiſons pénitence pour voir s'il n'auroit point pitié de nous.* Ainſi tant s'en faut que la miſericorde de Dieu autoriſe le relâchement, qu'il n'y a rien au contraire, qui le combatte davantage ; & qu'au lieu de dire : s'il n'y avoit point en Dieu de miſericorde, il faudroit faire toute ſorte d'efforts pour accomplir ſes préceptes ; il faut dire au contraire, que c'eſt parce qu'il y a en Dieu de la miſericorde, qu'il faut faire tout ce qu'on peut pour les accomplir.

Rom. 2. 4
Jon. 3. 9.

54. * L'hiſtoire de l'Egliſe doit proprement être apellée l'hiſtoire de la vérité.

55. * Tout ce qui eſt au monde eſt concupiſcence de la chair, ou concupiſcence des yeux, ou orgueïl de la vie, *libido ſentiendi, libido ſciendi, libido dominandi.* Malheureuſe la terre de malediction que ces trois fleuves de feu embraſent plûtôt qu'ils n'arroſent. Heureux ceux qui étant ſur ces fleuves, non pas plongez, non pas entraînez, mais immobilement affermis : non pas de bout, mais aſſis dans une aſſiette baſſe & ſûre, dont ils ne ſe relévent jamais avant la lumiere, mais aprés s'y être repoſez en paix, tendent la main à celui qui les doit relever pour les faire tenir debout & fermes dans les porches de la ſainte Jeruſalem, où ils n'auront plus à craindre les attaques de l'orgueïl ; & qui pleurent cependant, non pas de voir écouler toutes les choſes périſſables ; mais dans

Digitized by Google

le ſouvenir de leur chere patrie, de la Jeruſalem celeſte, aprés laquelle ils ſoupirent ſans ceſſe dans la longueur de leur exil! XXVIII

56. * Un miracle, dit-on, affermiroit ma créance. On parle ainſi quand on ne le voit pas. Les raiſons qui étant vûës de loin ſemblent borner nôtre vûë, ne la bornent plus quand on y eſt arrivé. On commence à voir au de-là. Rien n'arrête la volubilité de nôtre eſprit. Il n'y a point, dit-on, de régle qui n'ait quelque exception, ni de verité ſi generale qui n'ait quelque face par où elle manque. Il ſuffit qu'elle ne ſoit pas abſolûment univerſelle, pour nous donner prétexte d'apliquer l'exception au ſujet preſent, & de dire: cela n'eſt pas toûjours vrai; donc il y a des cas où cela n'eſt pas, il ne reſte plus qu'à montrer que celui-ci en eſt, & il faut être bien mal-adroit ſi on n'y trouve quelque jour.

57. * La charité n'eſt pas un précepte figuratif. Dire que JESUS CHRIST, qui eſt venu ôter les figures pour mettre la verité, ne ſoit venu que pour mettre la figure de la charité, & pour en ôter la réalité qui étoit auparavant; cela eſt horrible.

58. * Le cœur a ſes raiſons, que la raiſon ne connoît point. On le ſent en mille choſes. C'eſt le cœur qui ſent Dieu, & non la raiſon. Voilà ce que c'eſt que la foi parfaite, Dieu ſenſible au cœur.

59. * Combien les lunettes nous ont-elles découvert d'aſtres qui n'étoient point, pour nos Philoſophes d'auparavant? On attaquoit hardiment l'Ecriture ſur ce qu'on y

XXVIII trouve en tant d'endroits du grand nombre des étoiles. Il n'y en a que mille vingt-deux, diſoit-on ; nous le ſçavons.

60. * La ſcience des choſes exterieures ne nous conſolera pas de l'ignorance de la morale, au tems de l'affliction ; mais la ſcience des mœurs nous conſolera toûjours de l'ignorance des choſes exterieures.

61. * L'homme eſt ainſi fait, qu'à force de lui dire qu'il eſt un ſot, il le croit ; & à force de ſe le dire à ſoi-même, on ſe le fait croire. Car l'homme fait lui ſeul une converſation interieure, qu'il importe de bien régler ; *Corrumpunt bonos mores colloquia prava.* Il faut ſe tenir en ſilence autant qu'on peut, & ne s'entretenir que de Dieu ; & ainſi on ſe le perſuade à ſoi-même.

62. * Quelle difference entre un ſoldat, & un Chartreux quant à l'obéïſſance ? Car ils ſont également obéïſſans, & dépendans, & dans des exercices également pénibles. Mais le ſoldat eſpere toûjours de devenir maître, & ne le devient jamais ; car les Capitaines & les Princes mêmes ſont toûjours eſclaves & dépendans. Mais il eſpere toûjours l'indépendance, & travaille toûjours à y venir ; au lieu que le Chartreux fait vœu de n'être jamais indépendant. Ils ne different pas dans la ſervitude perpétuelle que tous deux ont toûjours ; mais dans l'eſperance que l'un a toûjours, & que l'autre n'a pas.

63. * La propre volonté ne ſe ſatisferoit jamais, quand elle auroit tout ce qu'elle ſouhaite. Mais on eſt ſatisfait dés l'inſtant qu'on

Digitized by Google

y renonce. Avec elle on ne peut être que mal content ; sans elle on ne peut être que content. XXVIII

64. * La vraye & unique vertu est de se haïr ; car on est haïssable par sa concupiscence ; & de chercher un être véritablement aimable, pour l'aimer. Mais comme nous ne pouvons aimer ce qui est hors de nous, il faut aimer un être qui soit en nous, & qui ne soit pas nous. Or il n'y a que l'être universel qui soit tel. Le Royaume de Dieu est en nous : le bien universel est en nous, & n'est pas nous.

65. * Il est injuste qu'on s'attache à nous, quoi qu'on le fasse avec plaisir & volontairement. Nous tromperons ceux à qui nous en ferons naître le desir ; car nous ne sommes la fin de personne, & nous n'avons pas dequoi les satisfaire : ne sommes-nous pas prêts à mourir ? & ainsi l'objet de leur attachement mourroit. Comme nous serions coupables de faire croire une fausseté, quoi que nous la persuadassions doucement, & qu'on la crût avec plaisir, & qu'en cela on nous fît plaisir ; de même nous sommes coupables, si nous nous faisons aimer, & si nous attirons les gens à s'attacher à nous. Nous devons avertir ceux qui seroient prêts à consentir au mensonge, qu'ils ne le doivent pas croire, quelque avantage qui nous en revint. De même nous les devons avertir, qu'ils ne doivent pas s'attacher à nous : car il faut qu'ils passent leur vie à plaire à Dieu, ou à le chercher.

66. * C'est être superstitieux de met-

XXVIII tre son espérance dans les formalitez & dans les cérémonies ; mais c'est être superbe de ne vouloir pas s'y soumettre.

67. * Toutes les Religions & toutes les sectes du monde ont eu la raison naturelle pour guide. Les seuls Chrétiens ont été astreints à prendre leurs règles hors d'eux-mêmes ; & à s'informer de celles que JESUS-CHRIST a laissées aux anciens pour nous être transmises. Il y a des gens que cette contrainte lasse. Ils veulent avoir, comme les autres peuples, la liberté de suivre leurs imaginations. C'est en vain que nous leur crions, comme les Prophetes faisoient autrefois aux Juifs : *Allez au milieu de l'Eglise ; informez-vous des loix que les anciens lui ont laissées, & suivez ses sentiers.* Ils répondent comme les Juifs : *Nous n'y marcherons pas, nous voulons suivre les pensées de nôtre cœur, & être comme les autres peuples.*

68. * Il y a trois moyens de croire, la raison, la coutume, & l'inspiration. La Religion Chrétienne, qui seule à la raison, n'admet pas pour ses vrais enfans ceux qui croyent sans inspiration. Ce n'est pas qu'elle exclue la raison & la coûtume : au contraire, il faut ouvrir son esprit aux preuves par la raison, & s'y confirmer par la coûtume : mais elle veut qu'on s'offre par l'humiliation aux inspirations, qui seules peuvent faire le vrai & salutaire effet : *ne evacuetur crux Christi.*

69. * Jamais on ne fait le mal si pleinement & si gayement, que quand on le fait par un faux principe de conscience.

70. * Les Juifs qui ont été apellez à

Digitized by Google

dompter les nations & les Rois, ont été XXVIII
eſclaves du peché ; & les Chrétiens, dont la vocation a été à ſervir & à être ſujets, ſont les enfans libres.

71. * Eſt-ce courage à un homme mourant d'aller dans la foibleſſe & dans l'agonie, affronter un Dieu tout-puiſſant & éternel ?

72. * Je crois volontiers les hiſtoires dont les témoins ſe font égorger.

73. * La bonne crainte vient de la foi ; la fauſſe crainte vient du doute. La bonne crainte porte à l'eſperance, parce qu'elle naît de la foi, & qu'on eſpere au Dieu que l'on croit ; la mauvaiſe porte au deſeſpoir, parce qu'on craint le Dieu auquel on n'a point de foi. Les uns craignent de le perdre, & les autres de le trouver.

74. * Salomon & Job ont le mieux connu la miſere de l'homme, & en ont le mieux parlé ; l'un le plus heureux des hommes, & l'autre le plus malheureux ; l'un connoiſſant la vanité des plaiſirs par expérience, l'autre la réalité des maux.

75. * Les Payens diſoient du mal d'Iſraël, & le Prophete auſſi : & tant s'en faut, que les Iſraëlites euſſent droit de lui dire : vous parlez comme les Payens, qu'il fait ſa plus grande force ſur ce que les Payens parlent comme lui.

76. * Dieu n'entend pas que nous ſoumettions nôtre créance à lui ſans raiſon, & nous aſſujettir avec tirannie. Mais il ne prétend pas auſſi nous rendre raiſon de toutes choſes. Et pour accorder ces contrarietez, il entend nous faire voir clairement

XXVIII des marques divines en lui, qui nous convainquent de ce qu'il est, & s'attirer autorité par des merveilles & des preuves que nous ne puissions refuser, & qu'ensuite nous croyons, sans hésiter, les choses qu'il nous enseigne, quand nous n'y trouverons d'autre raison de les refuser, sinon que nous ne pouvons par nous-mêmes connoître si elles sont ou non.

77. * Il n'y a que trois sortes de personnes; les uns qui servent Dieu l'ayant trouvé: les autres qui s'employent à le chercher ne l'ayant pas encore trouvé; & d'autres enfin qui vivent sans le chercher ni l'avoir trouvé. Les premiers sont raisonnables & heureux; Les derniers sont fols, & malheureux. Ceux du milieu sont malheureux & raisonnables.

78. * Les hommes prennent souvent leur imagination pour leur cœur: & ils croyent être convertis dés qu'ils pensent à se convertir.

79. * La raison agit avec lenteur, & avec tant de vûës & de principes differens qu'elle doit avoir toûjours presens, qu'à toute heure elle s'assoupit, ou elle s'égare, faute de les voir tout à la fois. Il n'en est pas ainsi du sentiment. Il agit en un instant, & toûjours est prêt à agir. Il faut donc, aprés avoir connu la verité par la raison, tâcher de la sentir, & de mettre nôtre foi dans le sentiment du cœur; autrement elle sera toûjours incertaine & chancelante.

80. * Il est de l'essence de Dieu, que sa justice soit infinie aussi bien que sa misericorde. Cependant sa justice & sa severité

envers les réprouvez, eſt encore moins étonante que ſa miſericorde envers les Elûs.

XXIX.

Penſées morales.

1. * LEs ſciences ont deux extrêmitez qui ſe touchent. La premiere eſt la pure ignorance naturelle, où ſe trouvent tous les hommes en naiſſant. L'autre extrêmité eſt celle où arrivent les grandes ames, qui ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent ſçavoir, trouvent qu'ils ne ſçavent rien, & ſe rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étoient partis. Mais c'eſt une ignorance ſçavante qui ſe connoît. Ceux d'entre-deux qui ſont ſortis de l'ignorance naturelle, & n'ont pû arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette ſcience ſuffiſante, & ſont les entendus. Ceux-là troublent le monde, & jugent plus mal de tout que les autres. Le peuple & les habiles compoſent pour l'ordinaire le train du monde. Les autres le mépriſent, & en ſont mépriſez.

2. * Le peuple honore les perſonnes de grande naiſſance. Les demi-habiles les mépriſent; diſant que la naiſſance n'eſt pas un avantage de la perſonne, mais du hazard. Les habiles les honorent, non par la penſée du peuple, mais par une penſée plus relevée. Certains zelez qui n'ont pas grande connoiſſance, les mépriſent malgré cette conſidération qui les fait

XXVIII honorer par les habiles ; parce qu'ils en jugent par une nouvelle lumiere que la pieté leur donne. Mais les Chrétiens parfaits les honorent par une autre lumiere superieure. Ainsi se vont les opinions succedant du pour au contre selon qu'on a de lumiere.

3. * Dieu ayant fait le Ciel & la Terre qui ne sentent pas le bonheur de leur être ; il a voulu faire des êtres qui le connussent, & qui composassent un corps de membres pensans. Tous les hommes sont membres de ce corps ; & pour être heureux il faut qu'ils conforment leur volonté particuliere à la volonté universelle qui gouverne le corps entier. Cependant il arrive souvent que l'on croit être un tout ; & que ne se voyant point de corps dont on dépende, l'on croit ne dépendre que de soi, & l'on veut se faire centre & corps soi-même. Mais on se trouve en cet état, comme un membre séparé de son corps, qui n'ayant point en soi de principe de vie, ne fait que s'égarer & s'étonner dans l'incertitude de son être. Enfin, quand on commence à se connoître, l'on est comme revenu chez soi ; on sent que l'on n'est pas corps ; on comprend que l'on n'est qu'un membre du corps universel ; qu'être membre, est n'avoir de vie, d'être & de mouvement, que par l'esprit du corps & pour le corps ; qu'un membre séparé du corps auquel il apartient, n'a plus qu'un être périssant & mourant ; qu'ainsi l'on ne doit s'aimer que pour ce corps, ou plûtôt qu'on ne doit aimer que lui, parce qu'en l'aimant on s'aime soi-même, puis

Digitized by Google

qu'on n'a d'être qu'en lui, par lui, & pour lui. XXIX.

4. * Pour régler l'amour qu'on se doit à soi même, il faut s'imaginer un corps composé de membres pensans ; car nous sommes membres du tout, & voir comment chaque membre devroit s'aimer.

5. * Le corps aime la main, & la main, si elle avoit une volonté, devroit s'aimer de la même sorte que le corps l'aime. Tout amour qui va au-delà est injuste.

6. * Si les pieds & les mains avoient une volonté particuliere, jamais ils ne seroient dans leur ordre qu'en la soumettant à celle du corps : hors de là ils sont dans le desordre & dans le malheur ; mais en ne voulant que le bien du corps, ils font leur propre bien.

7. * Les membres de nôtre corps ne sentent pas le bonheur de leur union, de leur admirable intelligence, du soin que la nature a d'y influër les esprits, de les faire croître & durer. S'ils étoient capables de le connoître, & qu'ils se servissent de cette connoissance pour retenir en eux-mêmes la nourriture qu'ils reçoivent, sans la laisser passer aux autres membres, ils seroient non seulement injustes, mais encore miserables & se haïroient plûtôt que de s'aimer, leur beatitude, aussi bien que leur devoir, consistant à consentir à la conduite de l'ame universelle à qui ils appartiennent, qui les aime mieux qu'ils ne s'aiment eux-mêmes.

8. * *Qui adhæret Domino, unus spiritus est.* On s'aime, parce qu'on est membre de JESUS-CHRIST. On aime JESUS-

XXIX. CHRIST, parce qu'il est le chef du corps dont on est membre. Tout est un : l'un est en l'autre.

9. * La concupiscence & la force sont les sources de toutes nos actions purement humaines. La concupiscence fait les volontaires, la force les involontaires.

10. * D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas, & qu'un esprit boiteux nous irrite ? C'est à cause qu'un boiteux reconnoît que nous allons droit, & qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitons. Sans cela nous en aurions plus de pitié que de colere.

Epictete demande aussi pourquoi nous ne nous fâchons pas, si on dit que nous avons mal à la tête, & que nous nous fâchons de ce qu'on dit que nous raisonnons mal, ou que nous choisissons mal ? Ce qui cause cela, c'est que nous sommes bien certains que nous n'avons pas mal à la tête, & que nous ne sommes pas boiteux. Mais nous ne sommes pas si assurez que nous choisissions le vrai. De sorte que n'en ayant d'assurance, qu'à cause que nous le voyons de toute nôtre vûë, quand un autre voit de toute sa vûë le contraire, cela nous met en suspens & nous étonne, & encore plus quand mille autres se mocquent de nôtre choix ; car il faut préferer nos lumieres à celles de tant d'autres, & cela est hardi & difficile. Il n'y a jamais cette contradiction dans les sens touchant un boiteux.

11. * Le peuple a les opinions très saines, par exemple, d'avoir choisi le diver-

tiſſement & la chaſſe, plûtôt que la poëſie : les demi-ſçavans s'en moquent, & triomphent à montrer là-deſſus la folie du monde ; mais par une raiſon qu'ils ne pénétrent pas, on a raiſon d'avoir auſſi diſtingué les hommes par le dehors, comme par la naiſſance ou le bien ; le monde triomphe encore à montrer combien cela eſt déraiſonnable : mais cela eſt très raiſonnable. XXIX.

12. * C'eſt un grand avantage que la qualité, qui des dix-huit ou vingt ans met un homme en paſſe, connu & reſpecté, comme un autre pouroit avoir mérité à cinquante ans. Ce ſont trente ans gagnez ſans peine.

13. * Il y a de certaines gens qui pour faire voir qu'on a tort de ne les pas eſtimer, ne manquent jamais d'alléguer l'exemple des perſonnes de qualité qui font cas d'eux. Je voudrois leur répondre : montrez-nous le mérite par où vous avez attiré l'eſtime de ces perſonnes-là, & nous vous eſtimerons de même.

14. * Un homme qui ſe met à la fenêtre pour voir les paſſans, ſi je paſſe par-là, puis-je dire qu'il s'eſt mis là pour me voir ? Non : car il ne penſe pas à moi en particulier. Mais celui qui aime une perſonne à cauſe de ſa beauté, l'aime t'il ? Non : car la petite verole qui ôtera la beauté ſans tuër la perſonne, fera qu'il ne l'aimera plus. Et ſi on m'aime pour mon jugement, ou pour ma mémoire, m'aime-t'on, moi ? Non : car je puis perdre ces qualitez ſans ceſſer d'être. Où eſt

XXIX. donc ce moi, s'il n'eſt ni dans le corps, ni dans l'ame ? Et comment aimer le corps ou l'ame, ſinon pour ſes qualitez, qui ne ſont point ce qui fait ce moi, puis qu'elles ſont périſſables ? Car aimeroit-on la ſubſtance de l'ame d'une perſonne abſtraitement, & quelques qualitez qui y fuſſent ? Cela ne ſe peut, & ſeroit injuſte. On n'aime donc jamais perſonne, mais ſeulement les qualitez. Ou ſi on aime la perſonne, il faut dire que c'eſt l'aſſemblage des qualitez qui fait la perſonne.

15. * Les choſes qui nous tiennent le plus au cœur, ne ſont rien le plus ſouvent ; comme par exemple, de cacher qu'on ait peu de bien. C'eſt un néant que nôtre imagination groſſit en montagne. Un autre tour d'imagination nous le fait decouvrir ſans peine.

16. * Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, & qui, en ôtant le tronc, s'emportent comme des branches.

17. * Quand la malignité a la raiſon de ſon côté, elle devient fiere, & étale la raiſon en tout ſon luſtre. Quand l'auſterité ou le choix ſevere n'a pas reüſſi au vrai bien, & qu'il faut revenir à ſuivre la nature, elle devient fiere par le retour.

18. * Ce n'eſt pas être heureux que de pouvoir être réjoüi par le divertiſſement ; car il vient d'ailleurs, & de dehors ; & ainſi il eſt dépendant, & par conſéquent ſujet à être troublé par mille accidens qui font les afflictions inévitables.

19. * Il y a des gens qui voudroient qu'un auteur ne parlât jamais des choſes

dont les autres ont parlé ; autrement on l'ac- XXIX.
cuſe de ne rien dire de nouveau. Mais ſi les matieres qu'il traite ne ſont pas nouvelles, la diſpoſition en eſt nouvelle. Quand on joüe à la paume, c'eſt une même bale dont joüe l'un & l'autre ; mais l'un la place mieux. J'aimerois autant qu'on l'accuſât de ſe ſervir des mots anciens : comme ſi les mêmes penſees ne formoient pas un autre corps de diſcours par une diſpotion differente ; auſſi bien que les mêmes mots forment d'autres penſées par les differentes diſpoſitions.

20. * Toutes les bonnes maximes ſont dans le monde : il ne faut que les apliquer. Par exemple, on ne doute pas qu'il ne faille expoſer ſa vie pour deffendre le bien public, & pluſieurs le font ; mais pour la Religion, peu.

21. * L'extrême eſprit eſt accuſé de folie, comme l'extrême deffaut. Rien ne paſſe pour bon que la médiocrité. C'eſt la pluralité qui a établi cela, & qui mord quiconque s'en échape par quelque bout que ce ſoit. Je ne m'y obſtinerai pas ; je conſens qu'on m'y mette : & ſi je refuſe d'être au bas bout, ce n'eſt pas parce qu'il eſt bas, mais parce qu'il eſt bout ; car je refuſerois de même qu'on me mit au haut. C'eſt ſortir de l'humanité, que de ſortir du milieu : la grandeur de l'ame humaine conſiſte à ſçavoir s'y tenir : & tant s'en faut que ſa grandeur ſoit d'en ſortir, qu'elle eſt à n'en point ſortir.

22. * On ne paſſe point dans le monde pour ſe connoître en vers ſi l'on n'a mis l'en-

Digitized by Google

XXIX. ſeigne de poëte ; ni pour être habile en mathématiques, ſi l'on n'a mis celle de mathématicien. Mais les vrais honnêtes gens ne veulent point d'enſeigne, & ne mettent gueres de difference entre le métier de poëte, & celui de brodeur. Ils ne ſont point apellez ni poëtes ni géometres, mais ils jugent de tous ceux là. On ne les devine point. Ils parleront des choſes dont on parloit quand ils ſont entrez. On ne s'aperçoit point en eux d'une qualité plûtôt que d'un autre, hors de la néceſſité de la mettre en uſage ; mais alors on s'en ſouvient ; car il eſt également de ce caractere, qu'on ne diſe point d'eux qu'ils parlent bien, lors qu'il n'eſt pas queſtion du langage, & qu'on diſe d'eux qu'ils parlent bien, quand il en eſt queſtion. C'eſt donc une fauſſe loüange quand on dit d'un homme lors qu'il entre, qu'il eſt fort habile en poëſie ; & c'eſt une mauvaiſe marque quand on n'a recours à lui que lors qu'il s'agit de juger de quelques vers. L'homme eſt plein de beſoins. Il n'aime que ceux qui peuvent les remplir. C'eſt un bon mathematicien, dira-t'on ; mais je n'ai que faire de mathematique. C'eſt un homme qui entend bien la guerre ; mais je ne la veux faire à perſonne. Il faut donc un honnête homme qui puiſſe s'accommoder à tous nos beſoins.

23. * Quand on ſe porte bien, on ne comprend pas comment on pouroit faire ſi on étoit malade, & quand on l'eſt, on prend médecine gayement ; le mal y réſout. On n'a plus les paſſions & les deſirs des divertiſſemens & des promenades, que la ſanté

ſanté donnoit, & qui ſont incompatibles avec les néceſſitez de la maladie. La nature donne alors des paſſions & des deſirs conformes à l'état preſent. Ce ne ſont que les craintes que nous nous donnons nous-mêmes & non pas la nature, qui nous troublent; parce qu'elles joignent à l'état où nous ſommes, les paſſions de l'état où nous ne ſommes pas. XXIX.

24. * Les diſcours d'humilité ſont matiere d'orgueïl aux gens glorieux, & d'humilité aux humbles. Auſſi ceux de Pirroniſme & de doute ſont matieres d'affirmation aux affirmatifs. Peu de gens parlent de l'humilité humblement; peu de la chaſteté chaſtement; peu de doute en doutant: Nous ne ſommes que menſonge, duplicité, contrarietez. Nous nous cachons & nous déguiſons à nous-mêmes.

25. * Les belles actions cachées ſont les plus eſtimables. Quand j'en vois quelques-unes dans l'hiſtoire, elles me plaiſent fort. Mais enfin elles n'ont pas été tout-à-fait cachées, puis qu'elles ont été ſçûës: & ce peu par où elles ont paru, en diminuë le mérite; car c'eſt-là le plus beau, de les avoir voulu cacher.

26. * Diſeur de bons mots, mauvais caractere.

Le mot de MOI *dont l'auteur ſe ſert dans la penſée ſuivante, ne ſignifie que l'amour propre. C'eſt un terme dont il avoit accoûtumé de ſe ſervir avec quelques-uns de ſes amis.*

27. * Le *moi* eſt haïſſable. Ainſi ceux qui ne l'ôtent pas, & qui ſe contentent ſeulement de le couvrir, ſont toûjours haïſ-

ſables. Point du tout, direz-vous ; car en agiſſant comme nous faiſons, obligeamment pour tout le monde, on n'a pas ſujet de nous haïr. Cela eſt vrai, ſi on ne haïſſoit dans le *moi*, que le déplaiſir qui nous en revient. Mais ſi je le haï ; parce qu'il eſt injuſte, & qu'il ſe fait centre de tout, je le haïrai toûjours. En un mot, le *moi* a deux qualitez ; il eſt injuſte en ſoi, en ce qu'il ſe fait centre de tout ; il eſt incommode aux autres, en ce qu'il les veut aſſervir ; car chaque *moi* eſt l'ennemi, & voudroit être le tiran de tous les autres. Vous en ôtez l'incommodité, mais non pas l'injuſtice ; & ainſi vous ne le rendez pas aimable à ceux qui en haïſſent l'injuſtice: vous ne le rendez aimable qu'aux injuſtes, qui n'y trouvent plus leur ennemi ; & ainſi vous demeurez injuſte ; & ne pouvez plaire qu'aux injuſtes.

28. * Je n'admire point un homme qui poſſede une vertu dans toute ſa perfection, s'il ne poſſede en même-tems dans un pareil degré la vertu opoſée ; tel qu'étoit Epaminondas, qui avoit l'extrême valeur jointe à l'extrême benignité: car autrement ce n'eſt pas monter, c'eſt tomber. On ne montre pas ſa grandeur, pour être en une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois, & rempliſſant tout l'entre-deux. Mais peut-être que ce n'eſt qu'un ſoudain mouvement de l'ame de l'un à l'autre de ces extrêmes, & qu'elle n'eſt jamais en effet qu'en un point, comme le tiſon de feu que l'on tourne. Mais au moins cela marque l'agilité de l'ame, ſi cela n'en marque l'étenduë.

Digitized by Google

29. * Si nôtre condition étoit véritable- XXIX.
ment heureuſe, il ne faudroit pas nous divertir d'y penſer.

30. * J'avois paſsé beaucoup de tems dans l'étude des ſciences abſtraites : mais le peu de gens avec qui on en peut communiquer, m'en avoit dégoûté. Quand j'ai commencé l'étude de l'homme, j'ai vû que ces ſciences abſtraites ne lui ſont pas propres, & que je m'égarois plus de ma condition en y pénétrant, que les autres en les ignorant; & je leur ai pardonné de ne s'y point apliquer. Mais j'ai cru trouver au moins bien des compagnons dans l'étude de l'homme, puiſque c'eſt celle qui lui eſt propre. J'ai été trompé. Il y en a encore moins qui l'étudient que la Géometrie.

31. * Quand tout ſe remuë également, rien ne ſe remuë en aparence ; comme en un vaiſſeau. Quand tous vont vers le déréglement, nul ne ſemble y aller. Qui s'arrête, fait remarquer l'emportement des autres, comme un point fixe.

32. * Les Philoſophes ſe croyent bien fins d'avoir renfermé toute leur Morale ſous certaines diviſions. Mais pourquoi la diviſer en quatre plûtôt qu'en ſix ? Pourquoi faire plûtôt quatre eſpeces de vertus que dix ? Pourquoi la renfermer en *abſtine* & *ſuſtine*, plûtôt qu'en autre choſe ? Mais voilà, direz-vous, tout renfermé en un ſeul mot. Oüi, mais cela eſt inutile, ſi on ne l'explique ; & dés qu'on vient à l'expliquer, & qu'on ouvre ce précepte qui contient tous les autres, ils en ſortent en la premiere confuſion que vous vouliez

XXIX. éviter. Et ainſi quand ils ſont tous renfermez en un, ils y ſont cachez & inutiles ; & lors qu'on veut les développer, ils reparoiſſent dans leur confuſion naturelle. La nature les a tous établis chacun en ſoi-même ; & quoi qu'on les puiſſe enfermer l'un dans l'autre, ils ſubſiſtent indépendamment l'un de l'autre. Ainſi toutes ces diviſions & ces mots n'ont gueres d'autre utilité que d'aider la mémoire, & de ſervir d'adreſſe pour trouver ce qu'ils renferment.

33. * Quand on veut reprendre avec utilité, & montrer à un autre qu'il ſe trompe, il faut obſerver par quel côté il enviſage la choſe, car elle eſt vraye ordinairement de ce côté là, & lui avoüer cette verité. Il ſe contente de cela, parce qu'il voit qu'il ne ſe trompoit pas, & qu'il manquoit ſeulement à voir tous les côtez. Or on n'a pas de honte de ne pas tout voir ; mais on ne veut pas s'être trompé, & peut-être que cela vient de ce que naturellement l'eſprit ne ſe peut tromper dans le côté qu'il enviſage, comme les aprehenſions des ſens ſont toûjours vrayes.

34. * La vertu d'un homme ne ſe doit pas meſurer par ſes efforts, mais par ce qu'il fait d'ordinaire.

35. * Les grands & les petits ont mêmes accidens : même fâcheries, & mêmes paſſions. Mais les uns ſont au haut de la roüe, & les autres prés du centre, & ainſi moins agitez par les mêmes mouvemens.

36. * On ſe perſuade mieux pour l'ordinaire par les raiſons qu'on a trouvées ſoi-même, que par celles qui ſont venuës dans l'eſprit des autres.

Digitized by Google

37. * Quoique les perſonnes n'ayent point d'interêt à ce qu'ils diſent, il ne faut pas conclure de là abſolument qu'ils ne mentent point : car il y a des gens qui mentent ſimplement pour mentir. XXIX.

38. * L'exemple de la chaſteté d'Alexandre n'a pas tant fait de continens, que celui de ſon yvrognerie a fait d'intemperans. On n'a pas de honte de n'être pas auſſi vertueux que lui, & il ſemble excuſable de n'être pas plus vicieux que lui. On croit n'être pas tout-à-fait dans les vices du commun des hommes, quand on ſe voit dans les vices de ces grands hommes ; & cependant on ne prend pas garde qu'ils ſont en cela du commun des hommes. On tient à eux par le bout par où ils tiennent au peuple. Quelques élevez qu'ils ſoient, ils ſont unis au reſte des hommes par quelque endroit. Ils ne ſont pas ſuſpendus en l'air, & ſeparez de nôtre ſocieté. S'ils ſont plus grands que nous, c'eſt qu'ils ont la tête plus élevée ; mais ils ont les pieds auſſi bas que les nôtres. Ils ſont tous à même niveau, & s'apuyent ſur la même terre ; & par cette extrêmité ils ſont auſſi abaiſſez que nous, que les enfans, que les bêtes.

39. * C'eſt le combat qui nous plaît, & non pas la victoire. On aime à voir les combats des animaux, non le vainqueur acharné ſur le vaincu. Que vouloit-on voir, ſinon la fin de la victoire ? Et dés qu'elle eſt arrivée, on en eſt ſaoul. Ainſi dans le jeu ; ainſi dans la recherche de la

XXIX. verité. On aime à voir dans les diſputes le combat des opinions ; mais de contempler la verité trouvée, point du tout. Pour la faire remarquer avec plaiſir, il faut la faire voir naiſſant de la diſpute. De même dans les paſſions, il y a du plaiſir à en voir deux contraires ſe heurter ; mais quand l'une eſt maîtreſſe, ce n'eſt plus que brutalité. Nous ne cherchons jamais les choſes, mais la recherche des choſes. Ainſi dans la comedie les ſcenes contentes ſans crainte ne valent rien, ni les extrêmes miſeres ſans eſperance, ni les amours brutales.

40. * On n'aprend pas aux hommes à être honnêtes gens, & on leur aprend tout le reſte ; & cependant ils ne ſe piquent de rien tant que de cela. Ainſi ils ne ſe piquent de ſçavoir que la ſeule choſe qu'ils n'aprennent point.

41. * Le ſot projet que Montagne a eu de ſe peindre ! & cela non pas en paſſant, & contre ſes maximes comme il arrive à tout le monde de faillir ; mais par ſes propres maximes, & par un deſſein premier & principal ; car de dire des ſottiſes par hazard & par foibleſſe, c'eſt un mal ordinaire ; mais d'en dire à deſſein, c'eſt ce qui n'eſt pas ſupoſtable, & d'en dire de telles que celles-là.

42 * Ceux qui ſont dans le déréglement diſent à ceux qui ſont dans l'ordre, que ce ſont eux qui s'éloignent de la nature, & ils la croyent ſuivre : comme ceux qui ſont dans un vaiſſeau croyent que ceux qui ſont au bord s'éloignent. Le langage eſt pareil de tous côtez. Il faut avoir un

Digitized by Google

point fixe pour en juger. Le port régle ceux qui ſont dans un vaiſſeau. Mais où trouverons-nous ce point dans la morale ? XXIX.

43. * Plaindre les malheureux n'eſt pas contre la concupiſcence ; au contraire, on eſt bien aiſe de ſe pouvoir rendre ce témoignage d'humanité, & s'attirer la réputation de tendreſſe, ſans qu'il en coûte rien : ainſi ce n'eſt pas grand choſe.

44. * Qui auroit eu l'amitié du Roi d'Angleterre, du Roi de Pologne, & de la Reine de Suede, auroit-il crû pouvoir manquer de retraite & d'azile au monde ?

45. * Les choſes ont diverſes qualitez, & l'ame diverſes inclinations ; car rien n'eſt ſimple de ce qui s'offre à l'ame, & l'ame ne s'offre jamais ſimple à aucun ſujet. De là vient qu'on pleure & qu'on rit quelquefois d'une même choſe.

46. * Nous ſommes ſi malheureux, que nous ne pouvons prendre plaiſir à une choſe, qu'à condition de nous fâcher ſi elle nous réüſſit mal ; ce que mille choſes peuvent faire, & font à toute heure. Qui auroit trouvé le ſecret de ſe réjoüir du bien, ſans être touché du mal contraire, auroit trouvé le point.

47. * Il y a diverſes claſſes de forts ; de beaux, de bons eſprits, & de pieux, dont chacun doit régner chez ſoi, non ailleurs. Ils ſe rencontrent quelquefois, & le fort & le beau ſe battent ſottement à qui ſera le maître l'un de l'autre ; car leur maîtriſe eſt de divers genres. Ils ne s'entendent pas ; & leur faute eſt de vouloir régner par tout. Rien ne le peut, non pas même la force :

Digitized by Google

XXIX. elle ne fait rien au Royaume des ſçavans : elle n'eſt maîtreſſe que des actions exterieures.

48. * *Ferox gens nullam eſſe vitam ſine armis putat* Ils aiment mieux la mort que la paix, les autres aiment mieux la mort que la guerre. Toute opinion peut être preferée à la vie dont l'amour paroît ſi fort & ſi naturel.

49. * Qu'il eſt difficile de propoſer une choſe au jugement d'un autre, ſans corrompre ſon jugement par la maniere de la lui propoſer ! Si on dit : je le trouve beau, je le trouve obſcur, on entraîne l'imagination à ce jugement, ou l'on l'irrite au contraire. Il vaut mieux ne rien dire ; car alors il juge ſelon ce qu'il eſt, c'eſt-à-dire ſelon ce qu'il eſt alors, & ſelon que les autres circonſtances, dont on n'eſt pas auteur, l'auront diſpoſé : ſi ce n'eſt que ce ſilence ne faſſe auſſi ſon effet ſelon le tour & l'interprétation qu'il ſera en humeur d'y donner, ou ſelon qu'il conjecturera de l'air du viſage & du ton de la voix : tant il eſt aiſé de démonter un jugement de ſon aſſiette naturelle ; ou plûtôt tant il y en a peu de fermes & de ſtables.

50. * Les Platoniciens, & même Epictete & ſes ſectateurs, croyent que Dieu eſt ſeul digne d'être aimé & admiré ; & cependant ils ont deſiré d'être aimez & admirez des hommes. Ils ne connoiſſent pas leur corruption. S'ils ſe ſentent portez à l'aimer & à l'adorer, & qu'ils y trouvent leur principale joye ; qu'ils s'eſtiment bons à la bonne heure. Mais s'ils y ſentent de la répugnance ; s'ils

n'ont aucune pente qu'à ſe vouloir établir dans l'eſtime des hommes ; & que pour toute perfection ils faſſent ſeulement, que ſans forcer les hommes, ils leur faſſent trouver leur bonheur à les aimer ; je dirai que cette perfection eſt horrible. Quoi, ils ont connu Dieu, & n'ont pas deſiré uniquement que les hommes l'aimaſſent : ils ont voulu que les hommes s'arrêtaſſent à eux : ils ont voulu être l'objet du bonheur volontaire des hommes ! XXX.

51. * Montaigne a raiſon ; la coûtume doit être ſuivie dés là qu'elle eſt coûtume & qu'on la trouve établie, ſans examiner ſi elle eſt raiſonnable ou non : cela s'entend toûjours de ce qui n'eſt point contraire au droit naturel ou divin. Il eſt vrai que le peuple ne la ſuit que par cette ſeule raiſon qu'il la croit juſte ; ſans quoi il ne la ſuivroit plus ; parce qu'on ne veut être aſſujetti, qu'à la raiſon, ou à la juſtice. La coûtume ſans cela paſſeroit pour tirannie ; au lieu que l'empire de la raiſon & de la juſtice n'eſt non plus tirannie que celui de la délectation.

Mais il ſeroit bon qu'on obéït aux loix & coûtumes, parce qu'elles ſont loix, & que le peuple comprît que c'eſt là ce qui les rend juſtes. Par ce moyen on ne les quitteroit jamais : au lieu que quand on fait dépendre leur juſtice d'autre choſe, il eſt aiſé de la rendre douteuſe ; & voilà ce qui fait que les peuples ſont ſujets à ſe révolter.

52. * Que l'on a bien fait de diſtinguer les hommes par l'exterieur plûtôt que

XXIX. par les qualitez interieures ! Qui paſſera de nous deux ? Qui cedera la place à l'autre ? Le moins habile ? Mais je ſuis auſſi habile que lui. Il faudra ſe battre ſur cela. Il a quatre laquais ; & je n'en ai qu'un. Cela eſt viſible ; il n'y a qu'à compter ; c'eſt à moi à ceder ; & je ſuis un ſot ſi je le conteſte. Nous voilà en paix par ce moyen ; ce qui eſt le plus grand des biens.

53. * Le tems amortit les afflictions & les querelles, parce qu'on change, & qu'on devient comme une autre perſonne. Ni l'offenſant, ni l'offenſé ne ſont plus les mêmes. C'eſt comme un peuple qu'on a irrité, & qu'on reverroit aprés deux générations. Ce ſont encore les François, mais non les mêmes.

54. * Il eſt indubitable que l'ame eſt mortelle, ou immortelle. Cela doit mettre une difference entiere dans la morale. Et cependant les Philoſophes ont conduit la morale indépendamment de cela. Quel étrange aveuglement !

55. * Le dernier acte eſt toûjours ſanglant, quelque belle que ſoit la comedie en tout le reſte. On jette enfin de la terre ſur la tête, & en voilà pour jamais.

Digitized by Google

XXX.

Penſées ſur la mort, qui ont été extraites d'une Lettre écrite par Monſieur Paſcal ſur le ſujet de la mort de Monſieur ſon Pere.

1. QUand nous ſommes dans l'affliction à cauſe de la mort de quelque perſonne pour qui nous avons de l'affection, ou pour quelque autre malheur qui nous arrive, nous ne devons pas chercher de la conſolation dans nous-mêmes, ni dans les hommes, ni dans tout ce qui eſt créé; mais nous la devons chercher en Dieu ſeul. Et la raiſon en eſt, que toutes les créatures ne ſont pas la premiere cauſe des accidens que nous apellons maux, mais que la providence de Dieu en étant l'unique & véritable cauſe, l'arbitre & la ſouveraine, il eſt indubitable qu'il faut recourir directement à la ſource, & remonter juſqu'à l'origine pour trouver un ſolide allégement. Que ſi nous ſuivons ce précepte, & que nous conſidérions cette mort qui nous afflige, non pas comme un effet du hazard, ni comme une néceſſité fatale de la nature, ni comme le joüet des élemens & des parties qui compoſent l'homme, (car Dieu n'a pas abandonné ſes Elus au caprice du hazard) mais comme une ſuite indiſpenſable, inévitable, juſte, & ſainte d'un arreſt de la providence de Dieu, pour être executé dans la plénitude de ſon tems; &

XXX. enfin que tout ce qui eſt arrivé a été de tout tems preſent & préordonné en Dieu : ſi, diſje, par un tranſport de grace nous regardons cet accident, non dans lui-même, & hors de Dieu, mais hors de lui-même, & dans la volonté même de Dieu, dans la juſtice de ſon arrêt, dans l'ordre de ſa providence qui en eſt la véritable cauſe, ſans qui il ne fut pas arrivé, par qui ſeul il eſt arrivé, & de la maniere dont il eſt arrivé ; nous adorerons dans un humble ſilence la hauteur impénétrable de ſes ſecrets : nous vénérerons la ſainteté de ſes arrêts : nous benirons la conduite de ſa providence : & uniſſant nôtre volonté à celle de Dieu même, nous voudrons avec lui, en lui, & pour lui, la choſe qu'il a voulue en nous & pour nous de toute éternité.

2. * Il n'y a de conſolation qu'en la verité ſeule. Il eſt ſans doute que Seneque & Socrate n'ont rien qui nous puiſſe perſuader & conſoler dans ces occaſions. Ils ont été ſous l'erreur qui a aveuglé tous les hommes, dans le premier ; ils ont tous pris la mort comme naturelle à l'homme ; & tous les diſcours qu'ils ont fondez ſur ce faux principe, ſont ſi vains & ſi peu ſolides, qu'ils ne ſervent qu'à montrer par leur inutilité, combien l'homme en general eſt foible, puiſque les plus hautes Productions des plus grands d'entre les hommes ſont ſi baſſes & ſi pueriles.

Il n'en eſt pas de même JESUS-CHRIST ; il n'en eſt pas ainſi des livres Canoniques. La verité y eſt découverte, & la conſolation y eſt jointe auſſi infailliblement

qu'elle eſt infailliblement ſeparée de l'erreur. Conſidérons donc la mort dans la vérité que le Saint-Eſprit nous a apriſe. Nous avons cet admirable avantage de connoître que véritablement & effectivement la mort eſt une peine du peché, impoſée à l'homme pour expier ſon crime ; néceſſaire à l'homme pour le purger du peché ; que c'eſt la ſeule qui peut délivrer l'ame de la concupiſcence des membres, ſans laquelle les Saints ne vivent point en ce monde. Nous ſçavons que la vie, & la vie des Chrétiens, eſt un ſacrifice continuel, qui ne peut être achevé que par la mort : nous ſçavons que JESUS-CHRIST entrant au monde s'eſt conſideré & s'eſt offert à Dieu comme un holocauſte & une véritable victime ; que ſa naiſſance, ſa vie, ſa mort, ſa réſurrection, ſon aſcenſion, ſa ſeance éternelle à la droite de ſon Pere, & ſa préſence, dans l'Euchariſtie, ne ſont qu'un ſeul & unique Sacrifice : nous ſçavons que ce qui eſt arrivé en JESUS-CHRIST, doit arriver en tous ſes membres. XXX.

Conſidérons donc la vie comme un ſacrifice ; & que les accidens de la vie ne faſſent d'impreſſion dans l'eſprit des Chrétiens, qu'à proportion qu'ils interrompent ou qu'ils accompliſſent ce Sacrifice. N'apellons mal que ce qui rend la victime de Dieu, victime du diable ; mais apellons bien ce qui rend la victime du diable en Adam, victime de Dieu ; & ſur cette régle examinons la nature de la mort.

Digitized by Google

XXX. Pour cela il faut recourir à la personne de JESUS-CHRIST; car comme Dieu ne considére les hommes que par le médiateur JESUS-CHRIST, les hommes aussi ne devroient regarder, ni les autres, ni eux-mêmes, que médiatement par JESUS-CHRIST.

Si nous ne passons par le milieu, nous ne trouvons en nous que de véritables malheurs, ou des plaisirs abominables; mais si nous considérons toutes choses en JESUS-CHRIST, nous trouverons toute consolation, toute satisfaction, toute édification.

Considérons donc la mort en JESUS-CHRIST, & non pas sans JESUS-CHRIST. Sans JESUS-CHRIST elle est horrible, elle est détestable, & l'horreur de la nature. En JESUS-CHRIST elle est toute autre; elle est aimable, sainte, & la joye du fidéle. Tout est doux en JESUS-CHRIST, jusqu'à la mort; & c'est pourquoi il a souffert, & est mort pour sanctifier la mort & les souffrances; & comme Dieu & comme homme il a été tout ce qu'il y a de grand, & tout ce qu'il y a d'abject; afin de sanctifier en soi toutes choses, excepté le peché, & pour être le modéle de toutes les conditions.

Pour considérer ce que c'est que la mort, & la mort en JESUS-CHRIST, il faut voir quel rang elle tient dans son sacrifice continuel & sans interruption, & pour cela remarquer que dans les sacrifices la principale partie est la mort de l'hostie. L'oblation & la sanctification qui précedent, sont des dispositions; mais l'accompliſſement est la mort, dans laquelle, par l'anéantissement

de la vie, la créature rend à Dieu tout l'hommage dont elle est capable, en s'anéantissant devant les yeux de sa Majesté, & en adorant sa souveraine existence, qui existe seule essentiellement. Il est vrai qu'il y a encore une autre partie après la mort de l'hostie, sans laquelle sa mort est inutile; c'est l'acceptation que Dieu fait du sacrifice. C'est ce qui est dit dans l'Ecriture : *& odoratus est Dominus odorem suavitatis. Et Dieu a reçû l'odeur du Sacrifice.* C'est véritablement celle là qui couronne l'oblation; mais elle est plûtôt une action de Dieu vers la créature, que de la créature vers Dieu, & elle n'empêche pas que la derniere action de la créature ne soit la mort. XXX. *Gen. 8. 21.*

Toutes ces choses ont été accomplies en JESUS-CHRIST, en entrant au monde. Il s'est offert : *Obtulit semetipsum per Spiritum sanctum. Ingrediens mundum dixit : Hostiam & oblationem noluisti : tunc dixit : Ecce venio : in capite libri scriptum est de me, ut faciam Deus, voluntatem tuam.* IL *est offert lui-même par le Saint-Esprit. Entrant dans le monde, il a dit : Seigneur, les Sacrifices ne vous sont point agréables; mais vous m'avez formé un corps. Alors j'ai dit : Me voici, je viens selon qu'il est écrit de moi dans le livre, pour faire, mon Dieu, vôtre volonté; & vôtre Loi est dans le milieu de mon cœur.* Voila son oblation. Sa sanctification a suivi immédiatement son oblation. Ce sacrifice a duré toute sa vie, & a été accompli par sa mort. *Il a fallu qu'il ait passé par les souffrances, pour entrer en sa gloire : & quoi qu'il fût Fils de Dieu, il a fallu qu'il ait appris l'obéissance. Mais aux jours de sa chair,* *Heb. 9. 14. Heb. 10. 5. 7. Ps. 39. 7. 8. 9. Luc 24. 26. Heb. 5. 8.*

XXX. *ayant offert avec un grand cri & avec larmes ſes prieres & ſes ſuplications à celui qui le pouvoit tirer de la mort, il a été exaucé ſelon ſon humble reſpect pour ſon Pere*; & Dieu l'a reſſuſcité, & il lui a envoyé ſa gloire figurée autrefois par le feu du Ciel qui tomboit ſur les victimes, pour brûler & conſumer ſon corps, & le faire vivre de la vie de la gloire. C'eſt ce que JESUS-CHRIST a obtenu, & qui a été accompli par ſa Réſurrection.

Ainſi ce ſacrifice étant parfait par la mort de JESUS-CHRIST, & conſommé même en ſon corps par ſa réſurrection, où l'image de la chair du peché a été abſorbée par la gloire, JESUS-CHRIST avoit tout achevé de ſa part; & il ne reſtoit plus ſinon que le ſacrifice fut accepté de Dieu, & que comme la fumée s'élevoit, & portoit l'odeur au Trône de Dieu, auſſi JESUS-CHRIST fût, en cet état d'immolation parfaite, offert, porté, & reçû au Trône de Dieu même: & c'eſt ce qui a été accompli en l'Aſcenſion, en laquelle il eſt monté, & par ſa propre force & par la force de ſon S. Eſprit qui l'environnoit de toutes parts. Il a été enlevé, comme la fumée des victimes, qui eſt la figure de JESUS-CHRIST, étoit portée en haut par l'air qui la ſoûtenoit, qui eſt la figure du Saint-Eſprit: & les Actes des Apôtres nous marquent expreſſement qu'il fut reçû au Ciel, pour nous aſſûrer que ce ſaint Sacrifice accompli en terre, a été accepté & reçû dans le ſein de Dieu.

Voilà l'état des choſes en nôtre ſouve-

Digitized by Google

rain Seigneur. Conſidérons-les en nous maintenant. Lors que nous entrons dans l'Egliſe qui eſt le monde des Fidéles & particulierement des Elûs, où JESUS CHRIST entra dés le moment de ſon Incarnation par un privilége particulier au Fils unique de Dieu, nous ſommes offerts & ſantifiez. Ce Sacrifice ſe continuë par la vie, & s'accomplit à la mort, dans laquelle l'ame, quittant véritablement tous les vices & l'amour de la terre dont la contagion l'infecte toûjours durant cette vie, elle acheve ſon immolation & eſt reçûë dans le ſein de Dieu. XXX.

Ne nous affligeons donc pas de la mort des Fidéles, comme les Payens qui n'ont point d'eſperance. Nous ne les avons pas perdus au moment de leur mort. Nous les avions perdus, pour ainſi dire, dés qu'ils étoient entrez dans l'Egliſe par le Bapteme. Dés-lors ils étoient à Dieu. Leur vie étoit voüée à Dieu : leurs actions ne regardoient le monde que pour Dieu. Dans leur mort ils ſe ſont entierement détachez des péchez ; & c'eſt en ce moment qu'ils ont été reçûs de Dieu, & que leur ſacrifice a reçû ſon accompliſſement & ſon couronnement. Ils ont fait ce qu'ils avoient voüé : ils ont achevé l'œuvre que Dieu leur avoit donné à faire : ils ont accompli la ſeule choſe pour laquelle ils avoient été créez. La volonté de Dieu s'eſt accomplie en eux ; & leur volonté eſt abſorbée en Dieu. Que nôtre volonté ne ſépare donc pas ce que Dieu a uni ; & étouffons, ou modérons par l'intelligence de la véri-

XXX. té, les ſentimens de la nature corrompuë & déçûë, qui n'a que de fauſſes images, & qui trouble, par ſes illuſions, la ſainteté des ſentimens que la verité de l'Evangile nous doit donner.

Ne conſidérons donc plus la mort comme des Payens, mais comme des Chrétiens, c'eſt à-dire avec l'eſperance, comme ſaint Paul l'ordonne, puiſque c'eſt le privilége ſpécial des Chrétiens. Ne conſidérons plus un corps comme une charogne infecte, car la nature trompeuſe le figure de la ſorte; mais comme le temple inviolable & éternel du Saint-Eſprit, comme la foi l'aprend.

Car nous ſçavons que les corps des Saints ſont habitez par le Saint-Eſprit juſqu'à la réſurrection, qui ſe fera par la vertu de cet Eſprit qui réſide en eux pour cet effet. C'eſt le ſentiment des Peres. C'eſt pour cette raiſon que nous honorons les reliques des morts: & c'eſt ſur ce vrai principe que l'on donnoit autrefois l'Euchariſtie dans la bouche des morts; parce que comme on ſçavoit qu'ils étoient le temple du Saint-Eſprit, on croyoit qu'ils méritoient d'être auſſi unis à ce ſaint Sacrement. Mais l'Egliſe a changé cette coûtume, non pas qu'elle croye que ces corps ne ſoient pas ſaints, mais par cette raiſon, que l'Euchariſtie étant le pain de vie & des vivans, il ne doit pas être donné aux morts.

Ne conſidérons plus les Fidéles qui ſont morts en la grace de Dieu, comme ayant ceſſé de vivre, quoique la nature le ſuggere, mais comme commençant à vivre, comme la verité l'aſſure. Ne conſidérons

plus leurs ames comme péries & réduites au néant, mais comme vivifiées & unies au ſouverain vivant : & corrigeons ainſi par l'attention à ces véritez, les ſentimens d'erreur qui ſont ſi empreints en nous-mêmes, & ces mouvemens d'horreur qui ſont ſi naturels à l'homme. XXX.

3. * Dieu a créé l'homme avec deux amours, l'un pour Dieu, l'autre pour ſoi-même ; mais avec cette loi, que l'amour pour Dieu ſeroit infini, c'eſt-à-dire, ſans aucune autre fin que Dieu même ; & que l'amour pour ſoi-même ſeroit fini & raportant à Dieu.

L'homme en cet état, non ſeulement s'aimoit ſans peché, mais il ne pouvoit pas ne point s'aimer ſans peché.

Depuis, le peché étant arrivé, l'homme a perdu le premier de ces amours ; & l'amour pour ſoi-même étant reſté ſeul dans cette grande ame capable d'un amour infini, cet amour propre s'eſt étendu & débordé dans le vuide que l'amour de Dieu a quitté ; & ainſi il s'eſt aimé ſeul, & toutes choſes pour ſoi ; c'eſt-à-dire infiniment.

Voilà l'origine de l'amour propre. Il étoit naturel à Adam, & juſte en ſon innocence ; mais il eſt devenu & criminel & immoderé enſuite de ſon peché.

Voilà la ſource de cet amour, & la cauſe de ſa défectuoſité & de ſon excez.

Il en eſt de même du deſir de dominer, de la pareſſe, & des autres. L'aplication en eſt aiſée à faire au ſujet de l'horreur que nous avons de la mort. Cette horreur

XXX. étoit naturelle & juſte dans Adam innocent ; parce que ſa vie étant trés agréable à Dieu, elle devoit être agréable à l'homme: & la mort eût été horrible, parce qu'elle eût fini une vie conforme à la volonté de Dieu. Depuis, l'homme ayant peché, ſa vie eſt devenuë corrompuë, ſon corps & ſon ame ennemis l'un de l'autre, & tous deux de Dieu.

Ce changement ayant infecté une ſi ſainte vie, l'amour de la vie eſt néanmoins demeuré ; & l'horreur de la mort étant reſtée pareille, ce qui étoit juſte en Adam eſt injuſte en nous.

Voilà l'origine de l'horreur de la mort, & la cauſe de ſa défectuoſité. Eclairons donc l'erreur de la nature par la lumiere de la foi.

L'horreur de la mort eſt naturelle ; mais c'eſt en l'état d'innocence, parce qu'elle n'eût pû entrer dans le Paradis qu'en finiſſant une vie toute pure. Il étoit juſte de la haïr quand elle n'eût pû arriver qu'en ſeparant une ame ſainte d'un corps ſaint : mais il eſt juſte de l'aimer quand elle ſépare une ame ſainte d'un corps impur. Il étoit juſte de la fuïr, quand elle eût rompu la paix entre l'ame & le corps ; mais non pas quand elle en calme la diſſenſion irréconciliable. Enfin quand elle eut affligé un corps innocent, quand elle eut ôté au corps la liberté d'honorer Dieu, quand elle eut ſeparé de l'ame un corps ſoumis & cooperateur à ſes volontez, quand elle eut fini tous les biens dont l'homme eſt capable, il étoit juſte de l'abhorrer : mais quand elle

finit une vie impure, quand elle ôte au corps la liberté de pécher, quand elle délivre l'ame d'un rebelle très puissant, & contredisant tous les motifs de son salut, il est très injuste d'en conserver les mêmes sentimens. XXX.

Ne quittons donc pas cet amour que la nature nous a donné pour la vie, puisque nous l'avons reçû de Dieu ; mais que ce soit pour la même vie pour laquelle Dieu nous l'a donné, & non pas pour un objet contraire.

Et en consentant à l'amour qu'Adam avoit pour sa vie innocente, & que JESUS-CHRIST même a eu pour la sienne, portons-nous à haïr une vie contraire à celle que JESUS-CHRIST a aimée, & à n'aprehender que la mort que JESUS-CHRIST a aprehendée, qui arrive à un corps agréable à Dieu ; mais non pas à craindre une mort, qui punissant un corps coupable, & purgeant un corps vicieux, nous doit donner des sentimens tout contraires, si nous avons un peu de foi, d'esperance & de charité.

C'est un des grands principes du Christianisme, que tout ce qui est arrivé à JESUS-CHRIST doit se passer dans l'ame & dans le corps de chaque Chrétien : que comme JESUS-CHRIST a souffert durant sa vie mortelle, est ressuscité d'une nouvelle vie, & est monté au Ciel, où il est assis à la droite de Dieu son Pere ; ainsi le corps & l'ame doivent souffrir, mourir, ressusciter, & monter au Ciel.

Digitized by Google

XXX. Toutes ces choſes s'accompliſſent dans l'ame durant cette vie ; mais non dans le corps.

L'ame ſouffre & meurt au peché dans la pénitence & dans le baptême. L'ame reſſuſcite à une nouvelle vie dans ces ſacremens. Et enfin, l'ame quitte la terre & monte au Ciel en menant une vie celeſte ; ce qui fait dire à ſaint Paul ; *Converſatio noſtra in Cœlis eſt.* *Phil.* 3. 20.

Aucune de ces choſes n'arrive dans le corps durant cette vie, mais les mêmes choſes s'y paſſent enſuite.

Car à la mort le corps meurt à ſa vie mortelle ; au Jugement il reſſuſcitera à une nouvelle vie : aprés le Jugement il montera au Ciel, & y demeurera éternellement.

Ainſi les mêmes choſes arrivent au corps & à l'ame, mais en differens tems, & les changemens du corps n'arrivent que quand ceux de l'ame ſont accomplis, c'eſt à-dire aprés la mort : de ſorte que la mort eſt le couronnement de la beatitude de l'ame, & le commencement de la beatitude du corps.

Voilà les admirables conduites de la ſageſſe de Dieu ſur le ſalut des ames ; & ſaint Auguſtin nous aprend ſur ce ſujet, que Dieu en a diſpoſé de la ſorte, de peur que ſi le corps de l'homme fut mort & reſſuſcité pour jamais dans le Baptême, on ne fût entré dans l'obéïſſance de l'Evangile que par l'amour de la vie, au lieu que la grandeur de la foi éclate bien davantage, lors que l'on tend à l'immortalité par les ombres de la mort.

4. * Il n'eſt pas juſte que nous ſoyons

ſans reſſentiment & ſans douleur dans les XXX.
afflictions & les accidens facheux qui nous arrivent, comme des Anges qui n'ont aucun ſentiment de la nature : il n'eſt pas juſte auſſi que nous ſoyons ſans conſolation ; comme des Payens qui n'ont aucun ſentiment de la grace : mais il eſt juſte que nous ſoyons affligez & conſolez comme Chrétiens, & que la conſolation de la grace l'emporte par deſſus les ſentimens de la nature ; afin que la grace ſoit non ſeulement en nous, mais victorieuſe en nous ; qu'ainſi en ſanctifiant le nom de nôtre Pere, ſa volonté devienne la nôtre ; que ſa grace régne & domine ſur la nature, & que nos afflictions ſoient comme la matiere d'un ſacrifice que ſa grace conſomme & anéantiſſe pour la gloire de Dieu ; & que ces ſacrifices particuliers honorent & préviennent le ſacrifice univerſel où la nature entiere doit être conſommée par la puiſſance de JESUS-CHRIST.

Ainſi nous tirerons avantage de nos propres imperfections, puis qu'elles ſerviront de matiere à cet holocauſte ; car c'eſt le but des vrais Chrétiens de profiter de leurs propres imperfections, parce que tout coopere en bien pour les élûs.

Et ſi nous y prenons garde de prés, nous trouverons de grands avantages pour nôtre édification en conſidérant la choſe dans la verité : car puis qu'il eſt véritable que la mort du corps n'eſt que l'image de celle de l'ame, & que nous bâtiſſons ſur ce principe, que nous avons ſujet d'eſperer du ſalut de ceux dont nous pleurons

Digitized by Google

XXX. la mort ; il eſt certain que ſi nous ne pouvons arrêter le cours de nôtre triſteſſe & de nôtre déplaiſir, nous en devons tirer ce profit, que puiſque la mort du corps eſt ſi terrible qu'elle nous cauſe de tels mouvemens, celle de l'ame nous en devroit bien cauſer de plus inconſolables. Dieu a envoyé la premiere à ceux que nous regrettons : mais nous eſperons qu'il a détourné ſeconde : conſidérons donc la grandeur de nos biens dans la grandeur de nos maux ; & que l'excez de nôtre douleur ſoit la meſure de celle de nôtre joye.

Il n'y a rien qui la puiſſe modérer, ſinon la crainte que leurs ames ne languiſſent pour quelque tems dans les peines qui ſont déſtinées à purger le reſte des péchez de cette vie : c'eſt pour fléchir la colere de Dieu ſur eux que nous devons ſoigneuſement nous employer.

La priere & les ſacrifices ſont un ſouverain remede à leurs peines. Mais une des plus ſolides & plus utiles charitez envers les morts, eſt de faire les choſes qu'ils nous ordonneroient s'ils étoient encore au monde, & de nous mettre pour eux en l'état auquel ils nous ſouhaitent à preſent.

Par cette pratique nous les faiſons revivre en nous en quelque ſorte, puiſque ce ſont leurs conſeils qui ſont encore vivans & agiſſans en nous : & comme les hereſiarques ſont punis en l'autre vie des péchez auſquels ils ont engagé leurs ſectateurs, dans leſquels leur venin vit encore ; ainſi les morts ſont récompenſez outre leur propre mérite, pour ceux auſquels ils ont donné ſuite

par

par leurs conſeils & par leur exemple. XXX.

5. * L'homme eſt aſſurément trop infirme pour pouvoir juger ſainement de la ſuite des choſes futures. Eſperons donc en Dieu, & ne nous fatiguons pas par des prévoyances indiſcretes & téméraires. Remettons-nous à Dieu pour la conduite de nos vies, & que le déplaiſir ne ſoit pas dominant en nous.

Saint Auguſtin nous aprend qu'il y a dans chaque homme un ſerpent, une Eve, & un Adam. Le ſerpent ſont les ſens & nôtre nature, l'Eve eſt l'apetit concupiſcible, & l'Adam eſt la raiſon.

La nature nous tente continuellement : l'apetit concupiſcible deſire ſouvent : mais le peché n'eſt pas achevé ſi la raiſon ne conſent.

Laiſſons donc agir ce ſerpent & cette Eve, ſi nous ne pouvons l'empêcher : mais prions Dieu que ſa grace fortifie tellement nôtre Adam, qu'il demeure victorieux, que JESUS-CHRIST en ſoit vainqueur, & qu'il régne éternellement en nous.

XXXI.

Penſées diverſes.

1. * A Meſure qu'on a plus d'eſprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de difference entre les hommes.

2. * On peut avoir le ſens droit, & n'aller pas également à toutes choſes ; car il y en a qui l'ayant droit dans un certain or-

XXXI. dre de choses, s'ébloüissent dans les autres. Les uns tirent bien les conséquences de peu de principes. Les autres tirent bien les conséquences des choses où il y a beaucoup de principes. Par exemple, les uns comprennent bien les effets de l'eau, en quoi il y a peu de principes, mais dont les conséquences sont si fines, qu'il n'y a qu'une grande pénétration qui puisse y aller ; & ceux-là ne seroient peut-être pas grands géometres; parce que la Géometrie comprend un grand nombre de principes, & qu'une nature d'esprit peut être telle, qu'elle puisse bien pénétrer peu de principes jusqu'au fond, & qu'elle ne puisse pénétrer les choses où il y a beaucoup de principes.

Il y a donc deux sortes d'esprit, l'un de pénétrer vivement & profondément les conséquences des principes, & c'est-là l'esprit de justesse ; l'autre de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, & c'est là l'esprit de Geometrie. L'un est force & droiture d'esprit, l'autre est étenduë d'esprit. Or, l'un peut être sans l'autre, l'esprit pouvant être fort & étroit, & pouvant être aussi étendu & foible.

Il y a beaucoup de difference entre l'esprit de Géometrie, & l'esprit de finesse. En l'un les principes sont palpables, mais éloignez de l'usage commun ; de sorte qu'on a peine à tourner la tête de ce côté-là, manque d'habitude ; mais pour peu qu'on s'y tourne, on voit les principes à plein ; & il faudroit avoir tout-à-fait l'esprit faux pour mal raisonner sur des principes si gros qu'il est presque impossible qu'ils échapent.

Digitized by Google

Mais dans l'eſprit de fineſſe les princi- XXXI.
pes ſont dans l'uſage commun, & devant les yeux de tout le monde. On n'a que faire de tourner la tête ni de ſe faire violence. Il n'eſt queſtion que d'avoir bonne vûë : mais il faut l'avoir bonne ; car les principes en ſont ſi déliez & en ſi grand nombre, qu'il eſt preſque impoſſible qu'il n'en échape. Or l'omiſſion d'un principe méne à l'erreur : ainſi il faut avoir la vûë bien nette, pour voir tous les principes ; & enſuite l'eſprit juſte, pour ne pas raiſonner fauſſement ſur des principes connus.

Tous les géometres ſeroient donc fins, s'ils avoient la vûë bonne ; car ils ne raiſonnent pas faux ſur des principes qu'ils connoiſſent : & les eſprits fins ſeroient géometres, s'ils pouvoient plier leur vûë vers les principes inaccoûtumez de Géometrie.

Ce qui fait donc que certains eſprits fins ne ſont pas géometres, c'eſt qu'ils ne peuvent du tout ſe tourner vers les principes de Géometrie ; mais ce qui fait que des géometres ne ſont pas fins, c'eſt qu'ils ne voyent pas ce qui eſt devant eux, & qu'étant accoûtumez aux principes nets & groſſiers de Géometrie, & à ne raiſonner qu'aprés avoir bien vû & manié leurs principes, ils ſe perdent dans les choſes de fineſſe, où les principes ne ſe laiſſent pas manier. On les voit à peine : on les ſent plûtôt qu'on ne les voit : on a des peines infinies à les faire ſentir à ceux qui ne les ſentent pas d'eux-mêmes : ce ſont choſes tellement délicates & ſi nombreuſes, qu'il faut un ſens bien délicat & bien net pour

XXXI. les ſentir, & ſans pouvoir le plus ſouvent les démontrer par ordre comme en Géometrie, parce qu'on n'en poſſede pas ainſi les principes, & que ce ſeroit une choſe infinie de l'entreprendre. Il faut tout d'un coup voir la choſe d'un ſeul regard, & non par progrés de raiſonnement, au moins juſqu'à un certain degré. Et ainſi il eſt rare que les géometres ſoient fins, & que les fins ſoient géometres ; à cauſe que les géometres veulent traiter géometriquement les choſes finés, & ſe rendent ridicules, voulant commencer par les définitions, & enſuite par les principes ; ce qui n'eſt pas la maniere d'agir en cette ſorte de raiſonnement. Ce n'eſt pas que l'eſprit ne le faſſe ; mais il le fait tacitement, naturellement, & ſans art ; car l'expreſſion en paſſe tous les hommes, & le ſentiment n'en apartient qu'à peu.

Et les eſprits fins au contraire, ayant ainſi accoûtumé de juger d'une ſeule vûë, ſont ſi étonnez quand on leur préſente des propoſitions où ils ne comprennent rien, & où pour entrer il faut paſſer par des définitions & des principes ſteriles, & qu'ils n'ont point accoûtumé de voir ainſi en détail, qu'ils s'en rebutent & s'en dégoûtent. Mais les eſprits faux ne ſont jamais ni fins ni géometres.

Les géometres qui ne ſont que géometres ont donc l'eſprit droit, mais pourvû qu'on leur explique bien toutes choſes par definitions & par principes : autrement ils ſont faux & inſuportables ; car ils ne ſont droits que ſur les principes bien éclaircis

Et les fins qui ne ſont que fins, ne peu- XXXI.
vent avoir la patience de deſcendre juſqu'aux premiers principes des choſes ſpeculatives & d'imagination qu'ils n'ont jamais vûë dans le monde & dans l'uſage.

3. * La mort eſt plus aiſée à ſuporter ſans y penſer, que la penſée de la mort ſans péril.

4. * Il arrive ſouvent qu'on prend pour prouver certaines choſes, des exemples qui ſont tels, qu'on pouroit prendre ces choſes pour prouver ces exemples : ce qui ne laiſſe pas de faire ſon effet ; car comme on croit toûjours que la difficulté eſt à ce qu'on veut prouver, on trouve les exemples plus clairs. Ainſi quand on veut montrer une choſe generale, on donne la régle particuliere d'un cas. Mais ſi on veut montrer un cas particulier, on commence par la régle générale. On trouve toûjours obſcure la choſe qu'on veut prouver, & claire celle qu'on employe à la prouver ; car quand on propoſe une choſe à prouver, d'abord on ſe remplit de cette imagination qu'elle eſt donc obſcure, & au contraire que celle qui la doit prouver eſt claire, & ainſi on l'entend aiſément.

5. * Nous ſupoſons que tous les hommes conçoivent & ſentent de la même ſorte les objets qui ſe préſentent à eux : mais nous le ſupoſons bien gratuitement ; car nous n'en avons aucune preuve. Je vois bien qu'on aplique les mêmes mots dans les mêmes occaſions, & que toutes les fois que deux hommes voyent, par exemple, de la nége, ils expriment tous

XXXI. deux la vûë de ce même objet par les mêmes mots, en disant l'un & l'autre qu'elle est blanche : & de cette conformité d'application on tire une puissante conjecture d'une conformité d'idée ; mais cela n'est pas absolument convainquant, quoi qu'il y ait bien à parier pour l'affirmative.

6. * Tout nôtre raisonnement se réduit à ceder au sentiment. Mais la fantaisie est semblable & contraire au sentiment ; semblable, parce qu'elle ne raisonne point ; contraire, parce qu'elle est fausse : de sorte qu'il est bien difficile de distinguer entre ces contraires. L'un dit que mon sentiment est fantaisie, & que sa fantaisie est sentiment : & j'en dis de même de mon côté. On auroit besoin d'une régle. La raison ; s'offre mais elle est pliable à tous sens ; & ainsi il n'y en a point.

7. * Ceux qui jugent d'un ouvrage par régle, sont à l'égard des autres comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point. L'un dit : il y a deux heures que nous sommes ici. L'autre dit : il n'y a que trois quarts d'heure. Je regarde ma montre : je dis à l'un : vous vous ennuyez ; & à l'autre : le tems ne vous dure gueres ; car il y a une heure & demie ; & je me mocque de ceux qui disent, que le tems me dure à moi, & que j'en juge par fantaisie : ils ne sçavent pas que j'en juge par ma montre.

8. * Il y en a qui parlent bien & qui n'écrivent pas de même. C'est que le lieu, l'assistance ; &c. les échauffe, & tire de leur esprit plus qu'ils n'y trouveroient sans cette chaleur.

Digitized by Google

9. * Ce que Montagne a de bon ne peut être acquis que difficilement. Ce qu'il a de mauvais, j'entens hors les mœurs, eût pû être corrigé en un moment, ſi on l'eût averti qu'il faiſoit trop d'hiſtoires, & qu'il parloit trop de ſoi. XXXI.

10. * C'eſt un grand mal de ſuivre l'exception, au lieu de la régle. Il faut être ſevere, & contraire à l'exception. Mais néanmoins comme il eſt certain qu'il y a des exceptions de la régle, il en faut juger ſerement, mais juſtement.

11. * Il eſt vrai en un ſens de dire que tout le monde eſt dans l'illuſion : car encore que les opinions du peuple ſoient ſaines, elles ne le ſont pas dans ſa tête ; parce qu'il croit que la verité eſt où elle n'eſt pas. La verité eſt bien dans les opinions ; mais non pas au point où ils ſe le figurent.

12. * Ceux qui ſont capables d'inventer ſont rares : ceux qui n'inventent point ſont en plus grand nombre, & par conſéquent les plus forts. Et l'on voit que pour l'ordinaire ils refuſent aux inventeurs la gloire qu'ils méritent, & qu'ils cherchent par leurs inventions. S'ils s'obſtinent à la vouloir, & à traiter de mépris ceux qui n'inventent pas, tout ce qu'ils y gagnent, c'eſt qu'on leur donne des noms ridicules, & qu'on les traite de viſionnaires. Il faut donc bien ſe garder de ſe piquer de cet avantage, tout grand qu'il eſt ; & l'on doit ſe contenter d'être eſtimé du petit nombre de ceux qui en connoiſſent le prix.

13. * L'eſprit croit naturellement, & la volonté aime naturellement. De ſorte

Digitized by Google

XXXI. qu'à faute de vrais objets, il faut qu'ils s'attachent aux faux.

14. * Plusieurs choses certaines sont contredites : plusieurs fausses passent sans contradiction. Ni la contradiction n'est marque de fausseté ; ni l'incontradiction n'est marque de verité.

15. * Cesar étoit trop vieux, ce me semble, pour s'aller amuser à conquerir le monde. Cet amusement étoit bon à Alexandre ; c'étoit un jeune homme qu'il étoit difficile d'arrêter : mais Cesar devoit être plus meur.

16. * Tout le monde voit qu'on travaille pour l'incertain, sur mer, en bataille, &c. Mais tout le monde ne voit pas la régle des partis qui démontre qu'on le doit. Montagne a vû qu'on s'offense d'un esprit boiteux, & que la coûtume fait tout. Mais il n'a pas vû la raison de cet effet. Ceux qui ne voyent que les effets & qui ne voyent pas les causes, sont à l'égard de ceux qui découvrent les causes, comme ceux qui n'ont que des yeux à l'égard de ceux qui ont de l'esprit. Car les effets sont comme sensibles ; & les raisons sont visibles seulement à l'esprit. Et quoi que ce soit par l'esprit que ces effets là se voyent, cet esprit est à l'égard de l'esprit qui voit les causes, comme les sens corporels sont à l'égard de l'esprit.

17. * Le sentiment de la fausseté des plaisirs presens, & l'ignorance de la vanité des plaisirs absens, cause l'inconstance.

18 * Si nous rêvions toutes les nuits la même chose, elle nous affecteroit peut-

être autant que les objets que nous voyons XXXI.
tous les jours. Et ſi un artiſan étoit ſûr de rêver toutes les nuits, douze heures durant, qu'il eſt Roi, je croi qu'il ſeroit preſque auſſi heureux qu'un Roi qui rêveroit toutes les nuits, douze heures durant, qu'il ſeroit artiſan. Si nous rêvions toutes les nuits que nous ſommes pourſuivis par des ennemis, & agitez par ces phantômes pénibles, & qu'on paſſât tous les jours en diverſes occupations, comme quand on fait un voyage, on ſouffriroit preſque autant que ſi cela étoit véritable, & on aprehenderoit le dormir, comme on aprehende le réveil, quand on craint d'entrer dans de tels malheurs en effet. Et en effet il ſeroit à peu prés les mêmes maux que la réalité. Mais parce que les ſonges ſont tous differens, & ſe diverſifient, ce qu'on y voit affecte bien moins que ce qu'on voit en veillant, à cauſe de la continuité; qui n'eſt pas pourtant ſi continuë & égale qu'elle ne change auſſi, mais moins bruſquement, ſi ce n'eſt rarement, comme quand on voyage; & alors on dit: il me ſemble que je rêve: car la vie eſt un ſonge un peu moins inconſtant.

19. * Les Princes & les Rois ſe joüent quelquefois. Ils ne ſont pas toûjours ſur leurs trônes, ils s'y ennuyeroient. La grandeur a beſoin d'être quittée pour être ſentie.

20. * Mon humeur ne dépend gueres du tems. J'ai mon broüillard & mon beau-tems au dedans de moi. Le bien & le mal de mes affaires mêmes y fait peu. Je m'efforce quelquefois de moi-même contre la

XXXI. mauvaiſe fortune, & la gloire de la dompter me la fait dompter gayement, au lieu que d'autres fois je fais l'indifferent & le dégoûté dans la bonne fortune.

21. * C'eſt une plaiſante choſe à conſidérer, de ce qu'il y a des gens dans le monde, qui ayant renoncé à toutes les Loix de Dieu & de la nature, s'en ſont faites eux-mêmes auſquelles ils obéïſſent exactement, comme par exemple les voleurs, &c.

22. * Ces grands efforts d'eſprit où l'ame touche quelquefois, ſont choſes où elle ne ſe tient pas. Elle y ſaute ſeulement, mais pour retomber auſſi-tôt.

23. * L'homme n'eſt ni Ange, ni bête; & le malheur veut que qui veut faire l'Ange, fait la bête.

24. * Pourvû qu'on ſçache la paſſion dominante de quelqu'un, on eſt aſſuré de lui plaire: & néanmoins chacun a ſes fantaiſies contraires à ſon propre bien, dans l'idée même qu'il a du bien: & c'eſt une bizarrerie qui déconcerte ceux qui veulent gagner leur affection.

25. * Un cheval ne cherche point à ſe faire admirer de ſon compagnon. On voit bien entr'eux quelque ſorte d'émulation à la courſe: mais c'eſt ſans conſéquence; car étant à l'étable, le plus peſant & le plus mal taillé ne cede pas pour cela ſon avoine à l'autre. Il n'en eſt pas de même parmi les hommes: leur vertu ne ſe ſatisfait pas d'elle-même; & ils ne ſont point contens s'ils n'en tirent avantage contre les autres.

26. * Comme on ſe gâte l'eſprit, on ſe gâte auſſi le ſentiment. On ſe fortifie l'eſprit

& le ſentiment par les converſations. Ainſi XXXI.
les bonnes ou les mauvaiſes le forment ou le gâtent. Il importe donc de tout, de bien ſçavoir choiſir, pour ſe le former & ne le point gâter, & on ne ſçauroit faire ce choix, ſi on ne l'a déja formé, & point gâté. Ainſi cela fait un cercle, d'où bienheureux ſont ceux qui ſortent.

27. * On ſe croit naturellement bien plus capable d'arriver au centre des choſes, que d'embraſſer leur circonference. L'étenduë viſible du monde nous ſurpaſſe viſiblement. Mais comme c'eſt nous qui ſurpaſſons les petites choſes, nous nous croyons plus capables de les poſſeder. Et cependant il ne faut pas moins de capacité pour aller juſqu'au néant que juſqu'au tout. Il la faut infinie dans l'un & dans l'autre: & il me ſemble que qui auroit compris les derniers principes des choſes, pourroit auſſi arriver juſqu'à connoître l'infini. L'un dépend de l'autre, & l'un conduit à l'autre. Les extrêmitez ſe touchent, & ſe réüniſſent à force de s'être éloignées, & ſe retrouvent en Dieu, & en Dieu ſeulement.

Si l'homme commençoit par s'étudier lui-même, il verroit combien il eſt incapable de paſſer outre. Comment ſe pourroit-il faire qu'une partie connût le tout? Il aſpirera peut-être à connoître au moins les parties avec leſquelles il a de la proportion. Mais les parties du monde ont toutes un tel raport, & un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je croi impoſſible de connoître l'une ſans l'autre & ſans le tout.

XXI. L'homme, par exemple, a raport à tout ce qu'il connoît. Il a beſoin de lieu pour le contenir, de tems pour durer, de mouvement pour vivre, d'elemens pour le compoſer, de chaleur & d'alimens pour le nourrir, d'air pour reſpirer. Il voit la lumiere; il ſent les corps: enfin tout tombe ſous ſon alliance.

Il faut donc pour connoître l'homme, ſçavoir d'où vient qu'il a beſoin d'air pour ſubſiſter. Et pour connoître l'air, il faut ſçavoir par où il a raport à la vie de l'homme.

La flâme ne ſubſiſte point ſans l'air. Donc pour connoître l'un il faut connoître l'autre.

Donc toutes choſes étant cauſées & cauſantes, aidées & aidantes, médiatement & immédiatement, & toutes s'entretenant par un lien naturel & inſenſible qui lie les plus éloignées & les plus differentes, je tiens impoſſible de connoître les parties ſans connoître le tout, non plus que de connoître le tout ſans connoître particulierement les parties.

Et ce qui acheve peut-être nôtre impuiſſance à connoître les choſes, c'eſt qu'elles ſont ſimples en elles-mêmes, & que nous ſommes compoſez de deux natures oposées & de divers genres d'ame & de corps: car il eſt impoſſible que la partie qui raiſonne en nous ſoit autre que ſpirituelle. Et quand on prétendroit que nous fuſſions ſimplement corporels, cela nous excluroit bien davantage de la connoiſſance des choſes, n'y ayant rien de ſi inconcevable que de dire que la matiere ſe puiſſe connoître ſoi-même.

Digitized by Google

C'eſt cette compoſition d'eſprit & de corps qui a fait que preſque tous les Philoſophes ont confondu les idées des choſes, & attribué aux corps ce qui n'apartient qu'aux eſprits, & aux eſprits ce qui ne peut convenir qu'aux corps. Car ils diſent hardiment que les corps tendent en bas, qu'ils aſpirent à leur centre, qu'ils fuyent leur deſtruction, qu'ils craignent le vuide, qu'ils ont des inclinations, des ſimpathies, des antipathies; qui ſont toutes choſes qui n'apartiennent qu'aux eſprits. Et en parlant des eſprits, ils les conſidérent comme en un lieu, & leur attribuent le mouvement d'une place à une autre; qui ſont des choſes qui n'apartiennent qu'aux corps, &c. XXXI.

Au lieu de recevoir les idées des choſes en nous, nous teignons des qualitez de nôtre être compoſé, toutes les choſes ſimples que nous contemplons.

Qui ne croiroit à nous voir compoſer toutes choſes d'eſprit & de corps, que ce mélange-là nous ſeroit bien compréhenſible? C'eſt néanmoins la choſe que l'on comprend le moins. L'homme eſt à lui-même le plus prodigieux objet de la nature; car il ne peut concevoir ce que c'eſt que corps, & encore moins ce que c'eſt qu'eſprit, & moins qu'aucune choſe, comment un corps peut être uni avec un eſprit. C'eſt là le comble de ſes difficultez; & cependant c'eſt ſon propre être. *Modus quo corporibus adhæret ſpiritus comprehendi ab hominibus non poteſt; & hoc tamen homo eſt.*

Digitized by Google

XXXI. 28. * Lors que dans les choſes de la nature, dont la connoiſſance ne nous eſt pas néceſſaire, il y en a dont on ne ſçait pas la verité, il n'eſt peut-être pas mauvais qu'il y ait une erreur commune qui fixe l'eſprit des hommes ; comme par exemple la Lune à qui on attribuë les changemens de tems, le progrès des maladies, &c. Car c'eſt une des principales maladies de l'homme, que d'avoir une curioſité inquiéte pour les choſes qu'il ne peut ſçavoir ; & je ne ſçai ſi ce ne lui eſt point un moindre mal d'être dans l'erreur pour les choſes de cette nature, que d'être dans cette curioſité inutile.

29. * Si le foudre tomboit ſur les lieux bas, les Poëtes & ceux qui ne ſçavent raiſonner que ſur les choſes de cette nature, manqueroient de preuves.

30. * Ce chien eſt à moi, diſoient ces pauvres enfans ; c'eſt là ma place au Soleil: voilà le commencement, & l'image de l'uſurpation de toute la terre.

31. * L'eſprit a ſon ordre, qui eſt par principes & démonſtrations ; le cœur en a un autre. On ne prouve pas qu'on doit être aimé, en expoſant d'ordre les cauſes de l'amour : cela ſeroit ridicule.

JESUS-CHRIST & ſaint Paul ont bien plus ſuivi cet ordre du cœur, qui eſt celui de la charité, que celui de l'eſprit ; car leur but principal n'étoit pas d'inſtruire, mais d'échauffer. Saint Auguſtin de même. Cet ordre conſiſte principalement à la digreſſion ſur chaque point qui a raport à la fin, pour la montrer toûjours.

32. * On ne s'imagine d'ordinaire Pla-

Digitized by Google

ton & Ariſtote qu'avec de grandes robes, & comme des perſonnages toûjours graves & ſerieux. C'étoient d'honnêtes gens, qui rioient comme les autres avec leurs amis. Et quand ils ont fait leurs loix & leurs traitez de politique, ç'a été en ſe joüant, & pour ſe divertir. C'étoit la partie la moins philoſophe & la moins ſerieuſe de leur vie. La plus philoſophe étoit de vivre ſimplement & tranquillement. XXXI.

33 *. Il y en a qui maſquent toute la nature. Il n'y a point de Roi parmi eux, mais un auguſte Monarque, point de Paris, mais une capitale du Royaume. Il y a des endroits où il faut apeller Paris, Paris; & d'autres où il faut l'apeller capitale du Royaume.

34. * Quand dans un diſcours on trouve des mots repetez, & qu'eſſayant de les corriger on les trouve ſi propres qu'on gâteroit le diſcours, il les faut laiſſer; c'en eſt la marque; & c'eſt la part de l'envie qui eſt aveugle, & qui ne ſçait pas que cette répetition n'eſt pas faute en cet endroit; car il n'y a point de régle generale.

35. * Ceux qui font des antitheſes en forçant les mots, ſont comme ceux qui font de fauſſes fenêtres pour la ſimetrie. Leur régle n'eſt pas de parler juſte, mais de faire des figures juſtes.

36 * Une langue à l'égard d'une autre eſt un chifre où les mots ſont changez en mots, & non les lettres en lettres. Ainſi une langue inconnuë eſt déchifrable.

37. * Il y a un modéle d'agrément & de beauté, qui conſiſte en un certain ra-

Port entre nôtre nature foible ou forte telle qu'elle est, & la chose qui nous plaît. Tout ce qui est formé sur ce modéle nous agree, maison, chanson, discours, vers, prose, femmes, oiseaux, riviers, arbres, chambres, habits. Tout ce qui n'est point sur ce modéle déplaît à ceux qui ont le goût bon.

38. * Comme on dit beauté poëtique, on devroit dire aussi beauté géometrique, & beauté médicinale. Cependant on ne le dit point ; & la raison en est, qu'on sçait bien quel est l'objet de la géometrie, & quel est l'objet de la Medecine ; mais on ne sçait pas en quoi consiste l'agrément qui est l'objet de la poësie. On ne sçait ce que c'est que ce modéle naturel qu'il faut imiter ; & à faute de cette connoissance, on a inventé de certains termes bizarres, siécle d'or, merveille de nos jours, fatal laurier, bel astre, &c. & on apelle ce jargon, beauté poëtique. Mais qui s'imaginera une femme vétuë sur ce modéle, verra une jolie demoiselle toute couverte de miroirs & de chaînes de laiton ; & au lieu de la trouver agréable, il ne poura s'empêcher d'en rire ; parce qu'on sçait mieux en quoi consiste l'agrément d'une femme, que l'agrément des vers. Mais ceux qui ne s'y connoissent pas l'admireroient peut être en cet équipage ; & il y a bien des villages où on la prendroit pour la Reine : & c'est pourquoi il y en a qui apellent des sonnets faits sur ce modéle, des Reines de village.

39. * Quand un discours naturel peint

une passion ou un effet, on trouve dans XXXI.
soi-même la vérité de ce qu'on entend, qui y étoit sans qu'on le sçût ; & on se sent porté à aimer celui qui nous le fait sentir. Car il ne nous fait pas monter de son bien, mais du nôtre, & ainsi ce bienfait nous le rend aimable ; outre que cette communauté d'intelligence que nous avons avec lui incline nécessairement le cœur à l'aimer.

40. * Il faut qu'il y ait dans l'éloquence, de l'agréable & du réel ; mais il faut que cet agréable soit réel.

41. * Quand on voit le stile naturel, on est tout étonné, & ravi ; car on s'attendoit de voir un auteur, & on trouve un homme, au lieu que ceux qui ont le goût bon, & qui en voyant un livre, croyent trouver un homme, sont tous surpris de trouver un auteur : *plus poëtice quam humanè locutus est.* Ceux-là honorent bien la nature, qui lui aprennent qu'elle peut parler de tout, & même de Théologie.

42. * La derniere chose qu'on trouve en faisant un ouvrage, est de sçavoir celle qu'il faut mettre la premiere.

43. * Dans le discours, il ne faut point détourner l'esprit d'une chose à une autre, si ce n'est pour le délasser, mais dans le tems où cela est à propos, & non autrement ; car qui veut délasser hors de propos, lasse. On se rebute, & on quitte tout à: tant il est difficile de rien obtenir de l'homme que par le plaisir : qui est la monnoye pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut.

Digitized by Google

XXXI. 44. * L'homme aime la malignité ; mais ce n'eſt pas contre les malheureux, mais contre les heureux ſuperbes: & c'eſt ſe tromper que d'en juger autrement.

L'Epigramme de Martial ſur les borgnes ne vaut rien ; parce qu'elles ne les conſole pas, & ne fait que donner une pointe à la gloire de l'auteur. Tout ce qui n'eſt que pour l'auteur ne vaut rien. *Ambitioſa recidet ornamenta.* Il faut plaire à ceux qui ont les ſentimens humains & tendres, & non aux ames barbares & inhumaines.

XXXII.

PRIERE.

Pour demander à Dieu le bon uſage des maladies.

I. SEigneur, dont l'eſprit eſt ſi bon & ſi doux en toutes choſes, & qui êtes tellement miſericordieux, que non ſeulement les proſperitez ; mais les diſgraces mêmes qui arrivent à vos Elûs, ſont des effets de vôtre miſericorde, faites-moi la grace de n'agir pas en payen dans l'état où vôtre juſtice m'a réduit ; que comme un vrai Chrêtien je vous reconnoiſſe pour mon Pere & pour mon Dieu, en quelque état que je me trouve ; puiſque le changement de ma condition n'en aporte pas à la vôtre ; que vous êtes toûjours le même, quoi que je ſois ſujet au changement, & que vous n'êtes pas moins Dieu quand vous affligez,

& quand vous puniſſez, que quand vous XXXII.
conſolez & que vous uſez d'indulgence.

II. Vous m'aviez donné la ſanté pour vous ſervir; & j'en ai fait un uſage tout profane. Vous m'envoyez maintenant la maladie pour me corriger : ne permettez pas que j'en uſe pour vous irriter par mon impatience. J'ai mal uſé de ma ſanté ; & vous m'en avez juſtement puni. Ne ſouffrez pas que j'uſe mal de vôtre punition. Et puiſque la corruption de ma nature eſt telle, qu'elle me rend vos faveurs pernicieuſes, faites, ô mon Dieu, que vôtre grace toute-puiſſante me rende vos châtimens ſalutaires. Si j'ai eu le cœur plein de l'affection du monde pendant qu'il a eu quelque vigueur, anéantiſſez cette vigueur pour mon ſalut, & rendez-moi incapable de joüir du monde, ſoit par foibleſſe de corps, ſoit par zele de charité, pour ne joüir que de vous ſeul.

III. O Dieu, devant qui je dois rendre un compte exact de toutes mes actions à la fin de ma vie, & à la fin du monde ! O Dieu, qui ne laiſſez ſubſiſter le monde & toutes les choſes du monde, que pour exercer vos Elûs, ou pour punir les pécheurs ! O Dieu, qui laiſſez les pécheurs endurcis dans l'uſage délicieux & criminel du monde ! O Dieu, qui faites mourir nos corps, & qui à l'heure de la mort détachez nôtre ame de tout ce qu'elle aimoit au monde ! O Dieu, qui m'arracherez à ce dernier moment de ma vie, de toutes les choſes auſquelles je me ſuis attaché, & où j'ai mis mon cœur ! O Dieu, qui devez conſu-

Digitized by Google

XXXI. mer au dernier jour le Ciel & la terre, & toutes les créatures qu'ils contiennent, pour montrer à tous les hommes que rien ne ſubſiſte que vous, & qu'ainſi rien n'eſt digne d'amour que vous, puiſque rien n'eſt durable que vous ! O Dieu, qui devez détruire toutes ces vaines idoles, & tous ces funeſtes objets de nos paſſions ! Je vous loüe mon Dieu, & je vous benirai tous les jours de ma vie, de ce qu'il vous a plû prévenir en ma faveur ce jour épouventable, en détruiſant à mon égard toutes choſes, dans l'affoibliſſement où vous m'avez réduit. Je vous loüe, mon Dieu, & je vous benirai tous les jours de ma vie, de ce qu'il vous a plû me réduire dans l'incapacité de joüir des douceurs de la ſanté, & des plaiſirs du monde ; & de ce que vous avez anéanti en quelque ſorte, pour mon avantage, les idoles trompeuſes que vous anéantirez effectivement, pour la confuſion des méchans, au jour de vôtre colere. Faites, Seigneur, que je me juge moi même enſuite de cette deſtruction que vous avez faite à mon égard ; afin que vous ne me jugiez pas vous-même enſuite de l'entiere deſtruction que vous ferez de ma vie & du monde. Car, Seigneur, comme à l'inſtant de ma mort je me trouverai ſeparé du monde, dénué de toutes choſes, ſeul en vôtre preſence, pour répondre à vôtre juſtice de tous les mouvemens de mon cœur, faites que je me conſidére en cette maladie comme en une eſpece de mort, ſeparé du monde, dénué de tous les objets de mes attachemens, ſeul en vôtre preſence, pour im-

Digitized by Google

plorer de vôtre miſericorde la converſion de mon cœur ; & qu'ainſi j'aye une extrême conſolation de ce que vous m'envoyez maintenant une eſpece de mort, pour exercer vôtre miſericorde, avant que vous m'envoyez effectivement la mort pour exercer vôtre jugement. Faites donc, ô mon Dieu, que comme vous avez prévenu ma mort, je prévienne la rigueur de vôtre ſentence ; & que je m'examine moi-même avant vôtre jugement, pour trouver miſericorde en vôtre preſence. XXXII

IV. Faites, ô mon Dieu, que j'adore en ſilence l'ordre de vôtre providence adorable ſur la conduite de ma vie ; que vôtre fleau me conſole, & qu'ayant vécu dans l'amertume de mes pechez pendant la paix, je goûte les douceurs celeſtes de vôtre grace durant les maux ſalutaires dont vous m'affligez. Mais je reconnois, mon Dieu, que mon cœur eſt tellement endurci & plein des idées, des ſoins, des inquiétudes, & des attachemens du monde, que la maladie non plus que la ſanté, ni les diſcours, ni les livres, ni vos Ecritures ſacrées, ni vôtre Evangile, ni vos Miſteres les plus ſaints, ni les aumônes, ni les jeûnes, ni les mortifications, ni les miracles, ni l'uſage des Sacremens, ni le ſacrifice de vôtre corps, ni tous mes efforts, ni ceux de tout le monde enſemble, ne peuvent rien du tout pour commencer ma converſion, ſi vous n'accompagnez toutes ces choſes d'une aſſiſtance toute extraordinaire de vôtre grace. C'eſt pourquoi, mon Dieu, je m'adreſſe à vous,

Digitized by Google

XXXII Dieu tout-puiſſant, pour vous demander un don que toutes les créatures enſemble ne peuvent m'accorder. Je n'aurois pas la hardieſſe de vous adreſſer mes cris, ſi quelqu'autre les pouvoit exaucer. Mais, mon Dieu, comme la converſion de mon cœur que je vous demande eſt un ouvrage qui paſſe tous les efforts de la nature, je ne puis m'adreſſer qu'à l'auteur & au maître tout-puiſſant de la nature, & de mon cœur. A qui crierai-je, Seigneur, à qui aurai-je recours, ſi ce n'eſt à vous ? Tout ce qui n'eſt pas Dieu, ne peut pas remplir mon attente. C'eſt Dieu même que je demande, & que je cherche : & c'eſt à vous ſeul, mon Dieu, que je m'adreſſe pour vous obtenir. Ouvrez mon cœur, Seigneur ; entrez dans cette place rebelle que les vices ont occupée. Ils la tiennent ſujette ; entrez-y comme dans la maiſon du fort ; mais liez auparavant le fort & puiſſant ennemi qui la maîtriſe ; & prenez enſuite les treſors qui y ſont. Seigneur, prenez mes affections que le monde avoit vôlées : vôlez vous-même ce treſor, ou plûtôt reprenez-le, puiſque c'eſt à vous à qui il apartient, comme un tribut que je vous dois, puiſque vôtre image y eſt empreinte. Vous l'y aviez formée, Seigneur, au moment de mon baptême qui eſt ma ſeconde naiſſance ; mais elle eſt toute effacée. L'idée du monde y eſt tellement gravée, que la vôtre n'eſt plus connoiſſable. Vous ſeul avez pû créer mon ame : vous ſeul pouvez la créer de nouveau. Vous ſeul y avez pû former vô-

tre image : vous seul pouvez la réformer, XXXII
& y réimprimer vôtre portrait effacé, — —
c'est-à-dire JESUS-CHRIST mon Sauveur, qui est vôtre image & le caractere de vôtre substance.

V. O mon Dieu, qu'un cœur est heureux qui peut aimer un objet si charmant, qui ne le deshonore point, & dont l'attachement lui est si salutaire ! Je sens que je ne puis aimer le monde sans vous déplaire, sans me nuire, & sans me deshonorer ; & néanmoins le monde est encore l'objet de mes délices. O mon Dieu, qu'une ame est heureuse dont vous êtes les délices ; puis qu'elle ne peut s'abandonner à vous aimer, non seulement sans scrupule, mais encore avec mérite ! Que son bonheur est ferme & durable, puisque son attente ne sera point frustrée, parce que vous ne serez jamais détruit, & que ni la vie, ni la mort ne la sépareront jamais de l'objet de ses desirs ; & que le même moment qui entraînera les méchans avec leurs idoles dans une ruïne commune, unira les justes avec vous dans une gloire commune ; & que comme les uns périront avec les objets périssables auxquels ils se sont attachez, les autres subsisteront éternellement dans l'objet éternel, & subsistant par soi-même auquel ils se sont étroitement unis ! O qu'heureux sont ceux, qui avec une liberté entiere & une pente invincible de leur volonté, aiment parfaitement & librement ce qu'ils sont obligez d'aimer nécessairement !

VI. Achevez, ô mon Dieu, les bons

XXXI. mouvemens que vous me donnez. Soyez-en la fin, comme vous en êtes le principe. Couronnez vos propres dons, car je reconnois que ce ſont vos dons. Oüi, mon Dieu : & bien loin de prétendre que mes prieres ayant du mérite qui vous oblige de les accorder de néceſſité, je reconnois trés humblement, qu'ayant donné aux créatures mon cœur, que vous n'aviez formé que pour vous, & non pas pour le monde ni pour moi-même, je ne puis attendre aucune grace que de vôtre miſericorde, puiſque je n'ai rien en moi qui vous y puiſſe engager, & que tous les mouvemens naturels de mon cœur ſe portant vers les créatures, ou vers moi-même, ne peuvent que vous irriter. Je vous rends donc graces, mon Dieu, des bons mouvemens que vous me donnez, & de celui même que vous me donnez de vous en rendre graces.

VII. Touchez mon cœur du repentir de mes fautes ; puiſque ſans cette douleur interieure, les maux exterieurs dont vous touchez mon corps me ſeroient une nouvelle occaſion du peché. Faites-moi bien connoître que les maux du corps ne ſont autre choſe que la punition & la figure tout enſemble des maux de l'ame. Mais, Seigneur, faites auſſi qu'ils en ſoient le remede, en me faiſant conſidérer dans les douleurs que je ſens, celles que je ne ſentois pas dans mon ame, quoi que toute malade & couverte d'ulceres. Car, Seigneur, la plus grande de ſes maladies eſt cette inſenſibilité & cette extrême foibleſſe, qui lui avoit

avoit ôté tout ſentiment de ſes propres mi- XXXII
ſeres. Faites-les-moi ſentir vivement ; & que ce qui me reſte de vie ſoit une pénitence continuelle pour laver les offenſes que j'ai commiſes.

VIII. Seigneur, bien que ma vie paſſée ait été exempte de grands crimes, dont vous avez éloigné de moi les occaſions, elle vous a été néanmoins trés odieuſe par ſa négligence continuelle, par le mauvais uſage de vos plus auguſtes Sacremens, par le mépris de vôtre parole & de vos inſpirations, par l'oiſiveté & l'inutilité totale de mes actions & de mes penſées, par la perte entiere du tems que vous ne m'aviez donné que pour vous adorer, pour rechercher en toutes mes occupations les moyens de vous plaire, & pour faire pénitence des fautes qui ſe commettent tous les jours, & qui même ſont ordinaires aux plus juſtes ; de ſorte que leur vie doit être une pénitence continuelle, ſans laquelle ils ſont en danger de décheoir de leur juſtice. Ainſi, mon Dieu, je vous ai toûjours été contraire.

IX. Oüi, Seigneur, juſqu'ici, j'ai toûjours été ſourd à vos inſpirations ; j'ai mépriſé vos oracles ; j'ai jugé au contraire de ce que vous jugez ; j'ai contredit aux ſaintes maximes que vous avez aportées au monde du ſein de vôtre Pere éternel, & ſuivant leſquelles vous jugerez le monde. Vous dites, Bien-heureux ſont ceux qui pleurent, & malheur à ceux qui ſont conſolez. Et moi j'ai dit : Malheureux ceux qui gémiſſent, & trés heureux ceux qui ſont con-

XXXII ſolez. J'ai dit : Heureux ceux qui joüiſſent d'une fortune avantageuſe, d'une réputation glorieuſe, & d'une ſanté robuſte. Et pourquoi les ai-je réputez heureux, ſinon parce que tous ces avantages leur fourniſſoient une facilité trés-ample de joüir des créatures, c'eſt-à-dire de vous offenſer ? Oüi, Seigneur, je confeſſe que j'ai eſtimé la ſanté un bien, non pas parce qu'elle eſt un moyen facile pour vous ſervir avec utilité, pour conſommer plus de ſoins & de veilles à vôtre ſervice, & pour l'aſſiſtance du prochain ; mais parce qu'à ſa faveur je pouvois m'abandonner avec moins de retenuë dans l'abondance des délices de la vie, & en mieux goûter les funeſtes plaiſirs. Faites-moi la grace, Seigneur, de réformer ma raiſon corrompuë, & de conformer mes ſentimens aux vôtres. Que je m'eſtime heureux dans l'affliction ; & que dans l'impuiſſance d'agir au dehors vous purifiez tellement mes ſentimens, qu'ils ne répugnent plus aux vôtres ; & qu'ainſi je vous trouve au dedans de moi-même, puiſque je ne puis vous chercher au dehors à cauſe de ma foibleſſe. Car, Seigneur, vôtre Royaume eſt dans vos Fidéles, & je le trouverai dans moi-même, ſi j'y trouve vôtre Eſprit & vos ſentimens.

X. Mais, Seigneur, que ferai-je pour vous obliger à répandre vôtre Eſprit ſur cette miſerable terre ? Tout ce que je ſuis vous eſt odieux, & je ne trouve rien en moi qui vous puiſſe agréer. Je n'y vois rien, Seigneur, que mes ſeules douleurs qui ont quelque reſſemblance avec les vô-

Digitized by Google

tres. Considérez donc les maux que je souffre, & ceux qui me ménacent. Voyez d'un œil de miséricorde les playes que vôtre main m'a faites. O mon Sauveur, qui avez aimé vos souffrances en la mort! O Dieu, qui ne vous êtes fait homme que pour souffrir plus qu'aucun homme pour le salut des hommes! O Dieu, qui ne vous êtes incarné après le péché des hommes, & qui n'avez pris un corps que pour y souffrir tous les maux que nos péchez ont mérité! O Dieu, qui aimez tant les corps qui souffrent, que vous avez choisi pour vous, le corps le plus accablé de souffrances qui ait jamais été au monde! Ayez agréable mon corps, non pas pour lui-même, ni pour tout ce qu'il contient, car tout y est digne de vôtre colere; mais pour les maux qu'il endure, qui seuls peuvent être dignes de vôtre amour. Aimez mes souffrances, Seigneur, & que mes maux vous invitent à me visiter. Mais pour achever la préparation de vôtre demeure, faites, ô mon Sauveur, que si mon corps a cela de commun avec le vôtre, qu'il souffre pour mes offenses, mon ame ait aussi cela de commun avec la vôtre, qu'elle soit dans la tristesse pour les mêmes offenses; & qu'ainsi je souffre avec vous, & comme vous, & dans mon corps & dans mon ame, pour les péchez que j'ai commis. XXXII

XI. Faites-moi la grace, Seigneur, de joindre vos consolations à mes souffrances, afin que je souffre en Chrétien. Je ne demande pas d'être exempt des douleurs; car c'est la récompense des Saints:

pour mes propres péchez, ſans me réjoüir de ſouffrir & dans mon corps & dans mon ame. Car qu'y a-t'il de plus honteux, & néanmoins de plus ordinaire dans les Chrétiens & dans moi-même, que tandis que vous ſuez le ſang pour l'expiation de nos offenſes, nous vivions dans les délices; & que des Chrétiens qui font profeſſion d'être à vous; que ceux qui par le baptême ont renoncé au monde pour vous ſuivre; que ceux qui ont juré ſolemnellement à la face de l'Egliſe de vivre & de mourir avec vous; que ceux qui font profeſſion de croire que le monde vous a perſecuté & crucifié; que ceux qui croyent que vous vous êtes expoſé à la colere de Dieu & à la cruauté des hommes pour les racheter de leurs crimes; que ceux, dis-je, qui croyent toutes ces véritez; qui conſidérent vôtre corps comme l'hoſtie qui s'eſt livrée pour leur ſalut; qui conſidérent les plaiſirs & les péchez du monde, comme l'unique ſujet de vos ſouffrances, & le monde même, comme vôtre bourreau, recherchent à flatter leur corps par ces mêmes plaiſirs, parmi ce même monde, & que ceux qui ne pouroient, ſans fremir d'horreur, voir un homme careſſer & chérir le meurtrier de ſon pere, qui ſe ſeroit livré pour lui donner la vie, puiſſent vivre, comme j'ai fait, avec une pleine joye parmi le monde que je ſçai avoir été véritablement le meurtrier de celui que je reconnois pour mon Dieu & pour mon Pere, qui s'eſt livré pour mon propre ſalut, & qui a porté en ſa perſonne la peine de mes iniquitez? Il XXXII

XXXII est juste, Seigneur, que vous ayez interrompu une joye aussi criminelle que celle dans laquelle je me reposois à l'ombre de la mort.

XIII. Otez donc de moi, Seigneur, la tristesse que l'amour de moi-même me pouroit donner de mes propres souffrances & des choses du monde qui ne réüssissent pas au gré des inclinations de mon cœur, qui ne regardent pas vôtre gloire. Mais mettez en moi une tristesse conforme à la vôtre. Que mes souffrances servent à apaiser vôtre colere. Faites-en une occasion de mon salut & de ma conversion. Que je ne souhaite desormais de santé & de vie qu'afin de l'employer & la finir pour vous, avec vous, & en vous. Je ne vous demande ni santé, ni maladie, ni vie, ni mort; mais que vous disposiez de ma santé, & de ma maladie, de ma vie & de ma mort, pour vôtre gloire, pour mon salut, & pour l'utilité de l'Eglise & de vos Saints, dont j'espere par vôtre grace faire une portion. Vous seul sçavez ce qui m'est expédient: vous est êtes le souverain Maître, faites ce que vous voudrez. Donnez-moi; ôtez-moi, mais conformez ma volonté à la vôtre, & que dans une soumission humble & parfaite, & dans une sainte confiance, je me dispose à recevoir les ordres de vôtre providence éternelle, & que j'adore également tout ce qui me vient de vous.

XIV. Faites, mon Dieu, que dans une uniformité d'esprit toûjours égale, je reçoive toute sorte d'évemens, puisque nous ne sçavons ce que nous devons demander, &

Digitized by Google

que je n'en puis ſouhaiter l'un plûtôt que XXXII
l'autre, ſans préſomption; ſans me rendre
juge & reſponſable des ſuites que vôtre ſa-
geſſe a voulu juſtement me cacher. Seigneur,
je ſçai que je ne ſçai qu'une choſe, c'eſt qu'il
eſt bon de vous ſuivre, & qu'il eſt mauvais
de vous offenſer. Aprés cela je ne ſçai lequel
eſt le meilleur ou le pire en toutes choſes. Je
ne ſçai lequel m'eſt profitable, de la ſanté ou
de la maladie, des biens ou de la pauvreté,
ni de toutes les choſes du monde. C'eſt un
diſcernement qui paſſe la force des hom-
mes & des Anges, & qui eſt caché dans les
ſecrets de vôtre providence que j'adore &
que je ne veux pas aprofondir.

XV. Faites donc, Seigneur, que tel que je
ſois je me conforme à vôtre volonté, & qu'é-
tant malade comme je ſuis, je vous glorifie
dans mes ſouffrances. Sans elle je ne puis
arriver à la gloire, & vous-même, mon Sau-
veur, n'y avez voulu parvenir que par elles.
C'eſt par les marques de vos ſouffrances, que
vous avez été reconnu de vos diſciples; &
c'eſt par les ſouffrances que vous reconnoiſ-
ſez auſſi ceux qui ſont vos diſciples. Recon-
noiſſez-moi donc pour vôtre diſciple dans
les maux que j'endure & dans mon corps &
dans mon eſprit pour les offenſes que j'ai
commiſes. Et parce que rien n'eſt agréable
à Dieu s'il ne lui eſt offert par vous, uniſſez
ma volonté à la vôtre, & mes douleurs à
celles que vous avez ſouffertes, faites que les
miennes deviennent les vôtres. Uniſſez-moi
à vous, rempliſſez-moi de vous, & de vôtre
Eſprit Saint. Entrez dans mon cœur & dans
mon ame pour y porter mes ſouffrances, &

XXXII pour continuer d'endurer en moi ce qui vous reste à souffrir de vôtre Passion, que vous achevez dans vos membres jusqu'à la consommation parfaite de vôtre Corps, afin qu'étant plein de vous, ce ne soit plus moi qui vive & qui souffre, mais que ce soit vous qui viviez & souffriez en moi, ô mon Sauveur: & qu'ainsi ayant quelque petite part à vos souffrances, vous me rempliſſiez entierement de la gloire qu'elles vous ont acquise; dans laquelle vous vivez avec le Pere & le Saint-Esprit, par tous les siécles des siécles. Ainsi soit-il.

FIN.

Digitized by Google

TABLE
DES MATIERES.

A.

Action. Source des actions humaines. p. 188 Les belles actions cachées sont les plus estimables. 193

Affliction. Ne s'affliger de rien. 169. Sentimens qu'il faut avoir dans l'affliction. 215

Aimer. La véritable Religion enseigne à aimer Dieu, 13. Ce qu'il faut aimer en nous, 181. On n'aime point les personnes, mais les qualitez qui sont en elles. 190

Ame. L'immortalité de l'Ame est une chose qui nous importe beaucoup, 3. 4. 10. De la mort de l'ame, & de sa résurrection. 214

Amour. L'amour de Dieu recommandé en tout, 102. 106. Régle de l'amour qu'on se doit à soi-même & au prochain, 187. Amour de JESUS-CHRIST, 187. 188. Deux amours de l'homme, 211. 212. Origine de l'amour propre, 211.

Antechrist. De l'Antechrist & de ses miracles. 154.

Apôtres. Simplicité & force des Apôtres. 84

Athées. Contre l'indifference des Athées, 1. &c.

Attachement. Divers objets des attachemens des hommes. 145. 146.

Avénemens. Deux avenemens de JESUS-CHRIST 60.

Aveuglement. De l'aveuglement des uns & la clarté des autres. 96. 97. 100.

B.

Bassesse. Vûë de la Bassesse de l'homme. 34.

Digitized by Google

Basseſſe de JESUS-CHRIST. 76.
Bien. Le vrai bien eſt d'être uni à Dieu. 102.
Bonheur. Le bonheur de l'homme eſt dans le repos. 142.

C.

Cacher. Deſſein de Dieu de ſe cacher aux uns, & de ſe découvrir aux autres. 94, &c.
Charité. L'unique objet de l'Ecriture eſt la charité. 72.
Charnel. Les choſes charnelles ſervoient de figures, & les véritez ſpirituelles étoient figurées par les choſes charnelles. 55.
Chercher. De ceux qui cherchent Dieu. 9. 94. 95.
Chiffre. L'Ecriture Sainte eſt un chiffre qui a deux ſens, 70. 71. Les diverſes langues ſont des chiffres. 226.
Chrétien. Diſtinction des Chrétiens & des Juifs, 61, &c. Que les vrais Chrétiens & les vrais Juifs n'ont qu'une même Religion, 100 &c. Tout le repos du Chrétien eſt en Dieu. 106. Penſées Chrétiennes, 159. Ce qui eſt arrivé à JESUS-CHRIST doit ſe paſſer dans l'ame & dans le corps de chaque Chrétien. 213.
Chriſtianiſme. Fin du Chriſtianiſme, 7. Que la Religion Chrétienne eſt la véritable, 13 &c. Le Chriſtianiſme veut qu'on ſe ſoûmette à la foi avec humilité. 182.
Circonciſion. Circonciſion du cœur, 101. Abolition de la Circonciſion. 163.
Concupiſcence. De la concupiſcence, 25. 26. C'eſt la concupiſcence qui empêche de ſe rendre aux preuves de la Religion, 166. On eſt haïſſable par ſa concupiſcence. 181.
Condition. Des conditions aiſées ou difficiles pour vivre ſelon Dieu. 176.
Conformité. Conformité à la volonté de Dieu, 168. 169. 246. 265, &c.

Digitized by Google

Connoissance. Connoissance generale de l'homme, 117 &c. De la connoissance des choses, 227. 228.

Connoître. Ce qu'il nous importe de connoître, 32. Ce que c'est que connoître Dieu en Chrétien. 106. 107

Consolation. Chercher la consolation en Dieu seul, 203 &c. Comment il faut demander la consolation. 143

Conversation. Il faut bien choisir les conversations. 227

Conversion. En quoi consiste la véritable conversion, 37. Conversion imaginaire. 184

Corps. Des corps des Saints. 210, &c.

Corruption. Corruption de l'homme. 51, &c.

Coûtume. Force de la Coûtume, 126. On doit suivre les Coûtumes établies. 201, &c.

Crainte. D'où vient la bonne ou la mauvaise crainte. 183

Créance. La volonté entraîne la créance, 132. De la créance que nous devons aux choses de la Foi. 183

Création. Verité de la Création. 63

Créature. La beauté des créatures en fait connoître l'auteur à ceux que Dieu éclaire par sa lumiere. 104

Croire. Qu'il est plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enseigne la Religion Chrétienne, &c. 39 Trois moyens de croire. 182 *Voyez* Foi.

Curiosité. La Curiosité n'est que vanité, 126. Curiosité inquiéte, maladie de l'homme. 230

D.

Damnez. Du jugement des damnez. 162

Déluge. Verité du Déluge. 64

Dépendance. Il y a dépendance par tout. 180

Digitized by Google

Dieu. Dieu quoique caché aux hommes a mis des marques sensibles dans l'Eglise pour se faire connoître, 2. Le malheur d'un homme sans Dieu, 11, 12. La véritable Religion enseigne à aimer Dieu, 13. Dieu a toûjours été adoré, 16. Nôtre unique mal est d'être séparez de Dieu, 24. On peut connoître qu'il y a un Dieu, sans sçavoir ce qu'il est. 40. Image d'un homme qui s'est lassé de chercher Dieu par le seul raisonnement, & qui commence à lire l'Ecriture, 45 &c. Dessein de Dieu de se cacher aux uns & de se découvrir aux autres, 94. L'abandon & la protection de Dieu, 97. On ne connoît Dieu utilement que par JESUS-CHRIST, 103. 106. Pourquoi Dieu se cache & se découvre aux hommes, 157. Deux sortes de personnes connoissent Dieu, 157. C'est le cœur qui sent Dieu, 179. De ceux qui cherchent & trouvent Dieu. 184.

Divertissement. Les divertissemens sont faux & trompeurs. 146

Doctrine. Comment JESUS-CHRIST a verifié sa Doctrine, 149. 150. De la Doctrine suspecte. 150

Doute. Dans les doutes de conséquence, on est obligé de chercher la verité. 5. 164, &c.

E.

Eglise. Dieu a mis des marques sensibles dans l'Eglise pour se faire connoître, 2. L'Eglise a toûjours subsisté, 16. Les miracles ont servi à fonder l'Eglise. 154

Elus. Les Elus ignoreront leurs vertus. 174

Enfant. Des soins que l'on donne aux enfans, 136. 137.

Erreur. L'opinion & la fantaisie, principes d'er-

Digitized by Google

reur, 129. Les maladies principe d'erreur, 132. Diference entre tenter & induire en erreur, 151.
Ecriture. De l'hiſtoire de l'Ecriture ſainte, 63. &c. L'Ecriture ſainte eſt un chifre qui a double ſens, 69. Le véritable ſens de l'Ecriture eſt celui dans lequel tous les paſſages contraires s'accordent, 71. L'unique objet de l'Ecriture eſt la charité, 72. L'Eſprit de Dieu caché dans l'Ecriture. 158, &c.
Eſprit. Tous les corps ne valent pas le moindre des eſprits, 76. Avantage de la médiocrité d'eſprit, 191. Deux ſortes d'eſprits. 218.
Eſtime. Du deſir qu'a l'homme de l'eſtime, 122.
Eternité. Importance de penſer à l'Eternité. 4. 5.
Evangile. Remarques ſur le ſtile de l'Evangile, 89, 90.
Euchariſtie. De la foi de l'Euchariſtie. 161.
Exemple. Effet du mauvais exemple. 197.

F.

Fantaiſie. La fantaiſie maîtreſſe d'erreur, 129.
Félicité. L'homme conſideré à l'égard de la félicité. 112, &c.
Figure. La figure faite ſur la verité, 61. De diverſes ſortes de figures, 65. Pourquoi les Prophetes ont parlé en figures, 66. 67. Joſeph figure de JESUS-CHRIST, 65. Grace figurée par la Loi, & figure de la gloire, 66. Que la Loi étoit figurative. 67. 68, &c.
Fin. Qu'il eſt important de connoître ſa derniere fin. 3. 4.
Fineſſe. Eſprit de fineſſe. 218, &c.
Foi. Foi ſans raiſonnement, 37, &c. Marque de ceux qui ont la foi. 162. 163. *Voyez* créance.

G.

Généalogie. Soin qu'avoient les anciens de conſerver les Généalogies, 64. Des deux Généalogies de JESUS-CHRIST. 99

Digitized by Google

Géometrie. Esprit de Géometrie. 219. 220
Gloire. La Gloire figurée par la Grace, 66. On aime la gloire en toutes choses. 125
Grace. Grace figurée par la Loi, & figure de la gloire, 66. C'est la grace qui fait embrasser les preuves de la Religion. 166
Grand. Qu'est-ce qu'un Grand, 139. 140. Difference des Grands & des petits. 196
Grandeur. Diverses sortes de grandeurs. 75

H.

Heresie. Source de toutes les Heresies. 160. &c.
Histoire. Quelle histoire est suspecte, 51. De l'histoire de l'Ecriture sainte, 63. 64. L'Histoire de l'Eglise est l'histoire de la verité. 178
Homme. Les hommes dans les tenébres, 2. Le malheur d'un homme sans Dieu, 11. 12. Principes de grandeur & de misere dans l'homme, 24. Chûte de l'homme, 26. 27. Il n'est pas incroyable que Dieu s'unisse aux hommes, 34. &c. Image d'un homme qui s'est lassé de chercher Dieu par le seul raisonnement, & qui commence à lire l'Ecriture, 45. &c. Injustice & corruption de l'homme, 51. &c. La concupiscence est le seul ennemi de l'homme, 72. 73. Misere de l'homme, 96. 97. 135 &c. Contrarietez étonnantes qui se trouvent dans la nature de l'homme à l'égard de la verité, 108. &c. L'homme considéré à l'égard de la félicité, 112. &c. Connoissance générale de l'homme, 117. &c. Grandeur de l'homme, 128. &c. Vanité de l'homme, 124. Foibleſſe de l'homme, 128. &c. L'homme plein d'erreurs ineffaçables sans la grace, 134 D'où vient le malheur de l'homme, 137. En quoi consiste la dignité de l'homme. 160. Image de la condition des hommes, 165. Le plus

Digitized by Google

heureux & le plus malheureux des hommes, 184. Deux amours de l'homme, 211. En chaque homme un serpent, une Eve, & un Adam, 217. Difference entre les hommes, 217. 218. &c. La vertu des hommes ne se satisfait pas d'elle-même. 226. Il faut connoître toutes choses pour connoître l'homme, 228. &c.

Humeur. Bizarreries de l'humeur. 133.

I.

JESUS-CHRIST.

JESUS-CHRIST rebuté par les Juifs, 55. 56. JESUS-CHRIST figuré par Joseph, 65. En JESUS-CHRIST toutes les contradictions accordées, 71. JESUS-CHRIST, 74. &c. Grandeur de JESUS-CHRIST, 75. 76. J. CHRIST est venu dans son ordre de sainteté, *ibid.* JESUS-CHRIST mort pour tous, 79. &c. Preuves de JESUS-CHRIST par les propheties, 80 &c. Force de la parole de JESUS-CHRIST, 82. Prédictions particulieres de JESUS-CHRIST, 83. 84. 85. Diverses preuves de J. CHRIST, 89. &c. JESUS-CHRIST Dieu caché, 98. On ne connoît Dieu utilement que par JESUS-CHRIST, 103. &c. Comment JESUS CHRIST a vérifié sa Doctrine, 150. Que la mort est aimable en JESUS-CHRIST, 206. Tout ce qui est arrivé à JESUS-CHRIST se doit passer dans l'ame & dans le corps de chaque Chrétien. 213. 214. *Voyez* Messie.

Ignorance. De ceux qui vivent dans l'ignorance, 6. 7. &c.

Imagination. Illusion de l'imagination, 127. 133. 184.

Incertain. On travaille pour l'incertain. 224

Indiference. Contre l'indifférence des Athées. 1.

Digitized by Google

Infini. L'existence de l'infini connuë aux hommes. 39
Injustice. Injustice de l'homme. 51. &c.
Inventer. Ceux qui sont capables d'inventer, sont rares. 223
Joseph. JESUS-CHRIST figuré par Joseph. 65
Joye. Joye des Chrétiens & des bienheureux. 170. &c.
Jugement. Du jugement des damnez. 162
Juif. De la loi du peuple Juif, 47 48. 49. Sincerité des Juifs, 50. &c. Des Juifs, 53. 54. Distinguer la doctrine des Juifs d'avec la doctrine de la loi des Juifs, 60. Juifs de deux sortes, 61. Etat miserable des Juifs, 90. 91. Que les vrais Chretiens & les vrais Juifs n'ont qu'une même Religion, 100. &c. En quoi consistoit la Religion des Juifs, *ibid.* Doctrine des Juifs. 149

L.

Langue. Les diverses langues sont des chifres. 226
Loi. De la Loi de Dieu, 47. 48. Que la Loi étoit figurative, 66. Justice des Loix, 201

M.

Mahomet. Loi de Mahomet, 92. Contre Mahomet. *ibid.*
Mal. Profiter du mal. 173
Maladie. Maladies principes d'erreur, 132. Priere pour demander le bon usage des maladies. 234. &c.
Médiateur. Le besoin qu'on a d'un Médiateur pour s'aprocher de Dieu. 106
Membre. Membres pensans. 186.
Messie. Esperance du Messie, 14. Le Messie a toûjours été cru, 17. Des figures du Messie. 55. 56. La verité du Messie reconnuë par la

Digitized by Google

Religion des Juifs, 61. Preuve si le Messie est venu, 66. Prédiction obscure du Messie, 67. &c. Conversion des Payens réservée au Messie, 78. Effets & marques de la venuë du Messie, 81. Preuves du Messie & de la Religion, tirées des Impies & des Juifs. 91. 92.

Métier. Comment l'on choisit les métiers. 125

Miracles. Nécessité des miracles, 90. Pensées sur les miracles, 147. Rareté des miracles, 157.

Misere. Nous ne pouvons connoître J. CHRIST sans connoître nos miseres, 107. La misere de l'homme se conclut de sa grandeur, 116. L'orgueïl contrepese toutes nos miseres, 125. Misere de l'homme. 235.

Monde. Qu'il n'y a point dans le monde de satisfaction solide. 4

Michel de Montagne. Ses défauts. Ses sentimens sur l'homicide volontaire & sur la mort, 175 Le sot projet qu'a eu cet auteur de se peindre, & de dire des sottises à dessein. 198

Mort. La mort nous menace à chaque instant, 4. 6. Les hommes fuyent la pensée de la mort, 146. Difference à nôtre égard, de la mort des Payens & de celle des Martirs, 168. Pourquoi la mort est nécessaire, 174. Pensées sur la mort, 203. Opinions des Philosophes touchant la mort, 204. La mort considérée selon la verité du Saint-Esprit, 205. Que la mort est aimable en J. CHRIST, 206. Origine de l'horreur de la mort, 212. Mort du corps & de l'ame, 216. Des prieres & des sacrifices pour les morts. *ibid.*

Moi. Du mot de *moi.* 193

Moïse. De Moïse 163

N.

Naissance. Préparation à la naissance de J. C. 80.

Digitized by Google

O.

Opinion. L'opinion maîtresse d'erreur. 129
Orgueïl. L'orgueïl contrepese toutes nos miseres. 125

P.

Parole. Comment il faut entendre la parole de Dieu, 71. 72. Parole de JESUS-CHRIST, simple & naïve, 77. Force de la parole de JESUS-CHRIST. 82.
Passé. Le passé & le present sont nos moyens. 127
Passion. Les passions troublent les sens. 134
Payen. Conversion des Payens réservée au Messie. 78
Peché. La véritable Religion prouvée par les contrarietez qui sont dans l'homme, & par le peché originel, 24. En quoi consiste le peché, 169. La mort est une peine du peché. 205.
Pensée. La dignité de l'homme dans la pensée, 123. Pensées sur les miracles, 147. Pensées Chrétiennes, 159. Pensées morales, 185. Pensées sur la mort, 203. Pensées diverses, 217
Petit. Difference des grands & des petits. 196
Peuple. Du peuple de Dieu. 47. &c.
Ce qui fait que les peuple sont sujets à se révolter. 120. 131
Philosophe. A quoi les divisions & subdivisions des Philosophes peuvent être utiles. 195
Plaire. Le moyen de plaire à quelqu'un. 226
Plaisir. Plaisirs des gens du monde. 171. 172
Pleurer. D'où vient que l'on rit & que l'on pleure quelquefois d'une même chose. 199
Present. Le present n'est jamais nôtre but. 127
Le present est le seul tems qui est à nous. 172.
Présomption. présomption de l'homme. 125
Prophete. Le peuple négligent du tems des Pro-

Digitized by Google

phetes. 62. Difference des Prophetes & des Saints d'avec JESUS-CHRIST. 79

Prophetie. Il faut entendre les Prophetes pour les examiner. 66. Preuves de JESUS-CHRIST par les Propheties. 80. &c.

Pyrroniens. Raiſon des Pyrroniens, que nous n'avons aucune certitude de la verité. 109

R.

Raiſon Soumiſſion & uſage de la raiſon. 35. &c. De la raiſon & des ſens. 134. Difference de la raiſon & du ſentiment. 180. 184

Raiſonnable. Qui ſont les hommes raiſonnables. 11

Raiſonnement. Le raiſonnement ſe réduit à ceder au ſentiment. 222

Rédemption. Preuves de la Rédemption de JESUS-CHRIST. 160

Religion Le malheur d'un homme ſans Dieu ni Religion. 11. Marques de la véritable Religion. 13. Véritable Religion prouvée par les contrarietez qui ſont dans l'homme, & par le peché originel. 24. &c. Qu'il eſt plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enſeigne la Religion Chrétienne. 39. &c. Diverſitez de Religion. 47. Religion des Juifs toute divine 61. Néceſſitez des miracles pour établir la Religion. 92. De la Religion Mahometane. 92. Il faut reconnoître la verité de la Religion dans ſon obſcurité. 100. Que les vrais Chrétiens & les vrais Juifs n'ont qu'une Religion. 100. &c. En quoi conſiſtoit la Religion des Juifs. *ibid.* Merveille de la Religion Chrétienne. 138. Marques de fauſſe Religion. 149, &c. La Religion eſt proportionnée à toutes ſortes d'eſprits. 163. 164. C'eſt la grace qui fait embraſſer les preuves de la Religion & c'eſt la

Digitized by Google

concupiſcence qui les fait fuïr. 166. De ceux qui deffendent la Religion. 170. Comment on peut gagner ceux qui ont de la répugnance pour la Religion. 176. Des Religions & Sectes qui ont la raiſon pour guide. 182, &c.

Reliques. Ce qui rend les Reliques des Saints vénérables. 174. Pourquoi on honore les Reliques des morts. 210

Repos. On cherche le repos. 142. Ce qui donne le repos & l'aſſurance. 167, &c.

Réprouvé. Les réprouvez ignorent leurs crimes. 174

Réputation. Voyez Eſtime

Rire. D'où vient que l'on rit & qu'on pleure quelquefois d'une même choſe. 199

S.

Sacrifice. Les Sacrifices étoient des figures. 67. 69. &c. Sacrifice de JESUS-CHRIST 206.

Saint De la grandeur des Saints. 75, &c. Difference des Saints d'avec JESUS-CHRIST. 79. Conformité & difference entre la vie ordinaire des hommes & celle des Saints. 72. Ce qui rend les Reliques des Saints vénérables. 174

Salut. Dieu a toûjours donné des eſperances de ſalut. 14. 15

Science. Des ſciences. 185

Secte. D'où vient la diverſité des Sectes. 31. *Voyez* Religion.

Sens. Le ſens caché de l'Ecriture. 71. 73, &c. De la raiſon & des ſens. 134

Sentiment. Le raiſonnement ſe réduit à céder au ſentiment. 222. Difference de la raiſon & du ſentiment. 184

Songe. Des Songes. 224. 225.

Souffrance. JESUS-CHRIST eſt mort pour ſanctifier les ſouffrances. 206. Par les ſouffran-

Digitized by Google

ces Dieu connoît ſes diſciples. 247
Souffrir. Il faut ſouffrir en ce monde. 169.
Soumiſſion. Voyez Dépendance.
Signagogue. La Synagogue tombée dans la ſervitude. 66

T.

Tems. Les divertiſſemens faux & trompeurs cauſe de la perte du tems. 146. Le preſent eſt le ſeul tems qui eſt à nous. 172
Teſtament. Preuve de l'ancien & du Nouveau Teſtament. 66
Tenter. Difference entre tenter & induire en erreur. 151. 152
Triſteſſe. Triſteſſe des gens du monde. 171
Trop. Le trop nuit en toutes choſes. 120, &c.

V.

Verité. Marque viſible de la verité. 17, &c. Les véritez ſpirituelles figurées par les choſes charnelles. 55. La figure faite ſur la verité. 61. Comment l'on connoît la verité. 110. Deux principes de verité. 134. La recherche ſincere de la verité donne le repos. 187
Vertu De celui qui poſſede la vertu en perfection 194. Par ou ſe doit meſurer la vertu. 196
Vice. Sources de tous les vices. 31.
Vie. Que la vie eſt fragile. 4. Des diverſes conditions de la vie. 16
Union. Il n'eſt pas incroyable que Dieu s'uniſſe à nous. 34, &c.
Volonté Principes qui partagent les volontez des hommes. 58. Le deſſein de Dieu eſt de perfectionner la volonté. 96. La volonté entraîne la créance, 132. Conformité à la volonté de Dieu. 169. 247. Renoncer à ſa propre volonté. 180
Zele. Le zele a ſuccedé aux Prophetes. 63.

FIN.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

CE Discours avoit été fait pour servir de Préface au Recuëil des Pensées de M. Pascal, mais parce qu'il fut trouvé trop étendu pour lui donner ce nom, on ne voulut point s'en servir: & il étoit même bien juste qu'il cedât à la Préface qu'on voit au commencement de ce Recuëil, quand ce n'auroit été qu'afin de ne rien mêler d'étranger aux Pensées de M. Pascal, & de n'y rien joindre qui ne vint de la même Famille, & du même esprit. Depuis comme on a jugé que ce Discours pouroit n'être pas tout-à-fait inutile pour faire voir à peu prés quel étoit le dessein de M. Pascal, on a voulu le rendre public, parce que ce dessein étoit si grand, & si important, qu'on a crû qu'il ne faloit rien négliger, pour petit qu'il fût, de ce qui pouvoit y avoir quelque raport. C'est par cette même raison, qu'à ce Discours on en a joint un autre sur les preuues des Livres de Moïse, qui n'avoit pas été fait pour voir le jour; non plus que le traité où l'on fait voir: Qu'il y a des démonstrations d'une autre espece, & aussi certaines que celles de la Gémetrie, & qu'on en peut donner de telles pour la Religion Chrétienne. Quelque succez qu'ils ayent les uns & les autres, on s'estimeroit trop heureux, s'il plaisoit à Dieu, qui fait servir les moindres choses à ses plus grands desseins, qu'une personne dans le monde en profitât.

b2

DISCOURS
SUR LES
PENSÉES
DE
M. PASCAL.

CE qu'on a vû jusqu'ici de Monsieur Pascal a donné une si haute idée de la grandeur de son esprit, qu'il ne faut pas s'étonner que ceux qui sçavoient qu'il avoit dessein d'écrire sur la vérité de la Religion, ayent eu beaucoup d'impatience de voir ce qu'on en avoit trouvé dans ses papiers aprés sa mort.

Ses amis de leur côté, n'en avoient pas moins de le publier, & comme ils sçavoient encore mieux le prix de ce qui leur restoit de lui, que ceux qui n'en jugeoient que par conjecture, il ne faut pas douter qu'ils ne se soient sentis pressez de rendre ce dernier devoir à un homme dont la mémoire leur est si chere, & de faire part au monde d'une chose qu'ils croyoient avec raison lui devoir être si utile.

Digitized by Google

Car quoi que Monsieur Pascal n'eût encore rien écrit sur ce sujet que quelques pensées détachées, qui auroient pû trouver leur place dans l'ouvrage qu'il méditoit, mais qui n'en auroient fait qu'une très petite partie, & qui n'en sçauroient donner qu'une idée fort imparfaite, on peut dire néanmoins qu'on n'a encore rien vû d'aprochant sur cette matiere. Cependant on ne sçauroit presque prévoir de quelle maniere les précieux restes de ce grand dessein seront reçûs dans le monde. Quantité de gens seront sans doute choquez d'y trouver si peu d'ordre, de ce que tout y est imparfait, & de ce qu'il y a même quantité de Pensées sans suite ni liaison, & dont on ne voit point où elles tendent. Mais qu'ils considérent que ce que Monsieur Pascal avoit entrepris n'étant pas de ces choses qu'on peut dire achevées dés qu'on en a conçû le dessein, ou de ces ouvrages dans le train ordinaire, & qui sont aussi bons d'une façon que d'une autre, il y avoit encore bien loin du projet à l'execution. Ce devoit être un composé de quantité de piéces & de ressorts differens ; Il y faloit desabuser le monde d'une infinité d'erreurs, & lui aprendre autant de véritez ; enfin il y faloit parler de tout, & en parler raisonnablement, à quoi le chemin n'est guere frayé. Car en effet tout conduit à la Religion, ou tout en détourne, & comme c'est le plus grand des desseins de Dieu, ou plûtôt le centre de tous ses desseins, & qu'il n'a rien fait que pour JESUS-CHRIST ; il n'y a rien dans le monde qui n'ait raport à lui, rien

dans

dans les choſes vivantes ou inanimées, rien dans les actions ou les penſées des hommes qui ne ſoit des ſuites du péché ou des effets de la grace, & dans quoi Dieu n'ait pour but de diſſiper nos tenèbres, ou de les augmenter lors que nous les aimons. Ainſi tout pouvoit entrer dans le livre de Monſieur Paſcal, & quelque eſprit qu'il eût, il auroit pû employer ſa vie au ſeul amas de tant de matiere, & laiſſer encore bien des choſes à dire. Faut-il donc s'étonner que n'y ayant donné que les quatre ou cinq dernieres de ſes années, & encore avec beaucoup d'interruption, on n'ait trouvé aprés ſa mort que des materiaux informes & en petite quantité.

D'ailleurs comme la plûpart ſe ſont voulu figurer par avance ce que ce pouroit être que cet ouvrage, & que chacun s'eſt imaginé que Monſieur Paſcal auroit dû s'y prendre comme il auroit fait lui-même, il eſt certain que bien des gens y ſeront trompés.

Ceux qui ne trouvent rien d'aſſuré que les preuves de Géometrie, en veulent de l'exiſtence de Dieu, & de l'immortalité de l'ame qui les conduiſent de principe en principe comme leurs démonſtrations. D'autres demandent de ces raiſons communes qui prouvent peu, ou qui ne prouvent qu'à ceux qui ſont déja perſuadez: & d'autres des raiſons métaphiſiques, qui ne ſont ſouvent que des ſubtilitez peu capables de faire impreſſion ſur l'eſprit, & dont il ſe défie toûjours. Enfin il y en a qui n'ont de goût que pour ce qu'on apelle lieux communs, & pour je ne ſçai quelle éloquence de mots

dénuée de vérité qui ne fait qu'ébloüir, & ne va jamais jusqu'au cœur.

Il est certain que ni les uns ni les autres ne trouveront ce qu'ils demandent dans ces fragmens, mais il est vrai aussi qu'ils l'y trouveroient s'ils n'étoient abusez par de fausses idées de ce qu'ils cherchent. Tout y est plein de traits d'une éloquence inimitable, & de cette éloquence qui vient d'un sentiment vif des choses, & d'une profonde intelligence, & qui ne manque jamais de remuer & de produire quelque effet. Il y a des preuves métaphisiques aussi convaincantes qu'on en peut donner en cette matiere; & des démonstrations même pour ceux qui s'y connoissent, fondées sur des principes aussi inconteſtables que ceux des Géometres.

Mais le malheur est que ces principes appartiennent plus au cœur qu'à l'esprit, & que les hommes sont si peu accoûtumez à étudier leur cœur, qu'il n'y a rien qui leur soit plus inconnu. Ce n'est presque jamais là que se portent leurs méditations, & quoi qu'ils ne fassent toute leur vie, & en toutes choses que suivre les mouvemens de leur cœur, ce n'est que comme des aveugles qui se laissent mener sans sçavoir comment leurs guides sont faits, & ne rien connoître de ce qui se trouve dans leur chemin. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'ils soient insensibles aux lumieres que Dieu y a mises, s'ils ne tournent jamais les yeux de ce côté-là, & qu'ils ne cessent même de se remplir de choses qui leur en ôtent la vûë. Et s'il s'en

Digitized by Google

trouve quelques-uns qui s'apliquent à l'étude du cœur humain, peuvent-ils se vanter d'aller jusqu'au fond, & de percer cet abîme de préjugez, de faux sentimens, & de passions, où cette lumiere est presque étouffée.

La verité est, qu'il ne faut pas tant penser à prouver Dieu qu'à le faire sentir, & que ce dernier même est le plus utile, & tout ensemble le plus aisé. Et pour le sentir, il faut le chercher dans les sentimens qui subsistent encore en nous, & qui nous restent de la grandeur de nôtre premiere nature. Car enfin, si Dieu a laissé de ses marques dans tous ses ouvrages, comme on n'en peut douter, nous les trouverons bien plûtôt en nous-mêmes que dans les choses exterieures qui ne nous parlent point, & dont nous n'apercevons qu'une legere superficie, exclus pour jamais d'en connoître le fond & la nature. Et s'il est inconcevable qu'il n'ait pas gravé dans ses créatures ce qu'elles lui doivent pour l'être qu'il leur a donné, ce sera bien plûtôt dans son propre cœur que l'homme poura trouver cette importante leçon, que dans les choses inanimées qui accompliſſent la volonté de Dieu sans le sçavoir, & pour qui l'être ne differe point du néant.

Tant s'en faut donc qu'il faille s'étonner qu'on puisse trouver Dieu par cette voye, qu'une des choses du monde la plus étonnante, c'est que nous ne l'y trouvions pas. Et il n'y avoit qu'un renversement pareil à celui que le peché a fait dans l'homme, qui lui pût ôter le sentiment de cette presence de Dieu que son immensité rend perpetuelle.

Digitized by Google

par tout. Qu'il se console pourtant ; ce sceau de Dieu dans ses ouvrages est éternel & ineffaçable, & le sentiment n'en sçauroit être éteint, que la faculté de connoître & de sentir n'y soit détruite. Elle est foible à la verité, & languissante, mais de cela même qu'elle connoît sa langueur, elle subsiste & elle peut être rétablie. Elle le sera même tôt ou tard si elle la reconnoît sincerement, & qu'elle en gémisse, & elle sera trouver à l'homme dans son propre cœur, ces traces de Dieu qu'il chercheroit en vain dans les ouvrages morts de la nature, puis qu'ils ne lui aprendroient jamais ni quel est ce Dieu, ni ce qu'il demande de lui.

Voilà proprement quel étoit le dessein de Monsieur Pascal ; il vouloit rapeller les hommes à leur cœur, & leur faire commencer par se bien connoître eux-mêmes. Toute autre voye, quoi que bonne en soi, ne convenoit point selon lui, à la maniere dont ils sont faits ; au lieu que celui-ci lui paroissoit conforme à l'état de leur cœur & de leur esprit, & d'autant plus propre à les rendre capables de connoître Dieu & d'y croire, qu'elle les porte à souhaiter qu'il soit, & à faire consister tout leur bien, & toute leur consolation à n'en pouvoir douter.

C'est ce qui paroît par tout ce qu'on voit dans ces fragmens, & par diverses choses qu'on en a retranchées, comme trop imparfaites, & qui ne marquoient que l'ordre qu'il se proposoit de garder. Mais outre cela, on le sçait encore par un discours qu'il fit un jour en presence de quelques-uns de ses amis, & qui fut comme le plan de l'ou-

Digitized by Google

vrage qu'il méditoit. Il parla pour le moins deux heures, & quoi que ceux qui s'y trouverent soient des gens d'un esprit à admirer peu de choses, comme on en conviendroit aisément si je les nommois, ils reconnoissent encore presentement qu'ils en furent transportez. Que cette ébauche toute legere qu'elle étoit, leur donna l'idée du plus grand ouvrage dont un homme puisse être capable; & que l'éloquence, la profondeur, l'intelligence de ce qu'il y a de plus caché dans l'Ecriture, la découverte de quantité de choses qui avoient jusqu'ici échapé à tout le monde, & tout ce qu'ils virent de l'esprit de Monsieur Pascal dans ce peu de tems, ne leur permit pas de douter qu'il ne fût propre à executer un si grand dessein, & leur persuada de plus que s'il ne l'achevoit, il demeureroit long-tems imparfait.

Soit qu'à ce qu'il y avoit d'effectif, & de sa part & de la leur, il s'y joignit encore quelque chose de cette union d'esprit & de sentimens, qui échauffe & donne de nouvelles forces, ou que ce fut un de ces momens heureux, où les plus habiles se surpassent eux-mêmes, & où les impressions se font si vives & si profondes. Tout ce que dit alors M. Pascal leur est encore present, & c'est d'un d'eux que plus de huit ans aprés, on a apris ce qu'on en va dire.

Aprés donc qu'il leur eut exposé ce qu'il pensoit des preuves dont on se sert d'ordinaire, & fait voir combien celles qu'on tire des ouvrages de Dieu sont peu proportionnées à l'état naturel du cœur humain, & combien les hommes ont la tête peu propre

aux raisonnemens métaphisiques, il montra clairement qu'il n'y a que les preuves morales & historiques, & de certains sentimens qui viennent de la nature & de l'expérience, qui soient de leur portée; & il fit voir que ce n'est que sur des preuves de cette sorte que sont fondées les choses qui sont reconnuës dans le monde pour les plus certaines. Et en effet, qu'il y ait une ville qu'on apelle Rome, que Mahomet ait été, que l'embrasement de Londres soit véritable, on auroit de la peine à le démontrer. Cependant ce seroit être fou d'en douter, & de ne pas exposer sa vie là-dessus pour peu qu'il y eût à gagner. Les voyes par où nous acquerons ces sortes de certitudes pour n'être pas géometriques n'en sont pas moins infaillibles, & ne nous doivent pas moins porter à agir, & ce n'est même que là-dessus que nous agissons presque en toutes choses.

Monsieur Pascal entreprit donc de faire voir, que la Religion Chrétienne étoit en aussi forts termes que ce qu'on reçoit le plus indubitablement entre les hommes; & suivant son dessein de leur aprendre à se connoître, il commença par une peinture de l'homme, qui pour n'être qu'un racourci, ne laissoit pas de contenir tout ce qu'on a jamais dit de plus excélent sur ce sujet, & ce qu'il en avoit pensé lui-même qui alloit bien au delà. Jamais ceux qui ont le plus mépriſé l'homme n'ont pousé si loin son imbécilité, sa corruption, ses tenébres; & jamais sa grandeur & ses avantages n'ont été portez si haut par ceux qui l'ont le plus relevé. Tout ce qu'on voit dans ces frag-

mens touchant les illusions de l'imagination, la vanité, l'envie, l'orgueil, l'amour propre, l'égarement des Payens, l'aveuglement des Athées, & de l'autre côté ce qu'on y trouve de la pensée de l'homme, de la recherche du vrai bien, du sentiment de sa misere, de l'amour de la verité ; tout cela fait assez voir à quel point il avoit étudié & connu l'homme, & l'auroit bien mieux fait encore s'il avoit plû à Dieu qu'il y eût mis la derniere main.

Que chacun s'examine sérieusement sur ce qu'il trouvera dans ce Recueil, & qu'on se mette à la place d'un homme que Monsieur Pascal supposoit avoir du sens, & qu'il se proposoit en idée de pousser à bout, & d'atterrer, pour le mener ensuite pied à pied à la connoissance de la verité. On verra sans doute qu'il n'est pas possible, qu'il ne vienne enfin à s'effrayer de ce qu'il découvrira en lui, & à se regarder comme un assemblage monstrueux de parties incompatibles ; que cet amour pour la verité qui ne peut s'effacer de son cœur, joint à une grande incapacité de la bien connoître, ne le surprenne : que cet orgueil né avec lui, & qui trouve à se nourir dans le fond même de la misere, & de la bassesse, ne l'étonne : que ce sentiment sourd au milieu des plus grands biens, qu'il lui manque quelque chose, quoi qu'il ne lui manque rien de ce qu'il connoît, ne l'attriste : & qu'enfin ces mouvemens involontaires du cœur qu'il condamne, & qu'il a la peine de combattre lors même qu'il se croit sans défauts, & ceux qui lui causent toûjours quelque trou-

ble s'il se veut bien observer, quelque abandonné qu'il soit au crime, ne le démontre, & ne lui fassent douter qu'une nature si pleine de contrarietez, & double & unique tout ensemble, comme il sent la sienne, puisse être une simple production du hazard, ou être sortie telle des mains de son auteur.

Quoi qu'un homme en cet état soit encore bien loin de connoître Dieu, il est au moins certain que rien n'est plus propre à lui persuader qu'il y peut avoir autre chose que ce qu'il connoît, & que cette chose inconnuë lui peut être d'assez grande conséquence pour chercher s'il n'y a rien qui l'en puisse instruire. Et on ne sçauroit même nier que ceux qu'on auroit mis dans cette disposition, ne fussent tout autrement capables d'être touchez des autres preuves de Dieu, & qu'ils ne reçûssent avec d'autant plus de joye l'éclaircissement de leurs doutes, qu'on leur aprendroit en même-tems le remede à cet abîme de miseres dont les hommes sont entourez, & dans lesquelles il est inconcevable, comment ceux qui n'en esperent point, peuvent avoir le moindre repos.

C'est à cet étrange repos que Monsieur Pascal en vouloit principalement : & on le trouvera pousé dans ses écrits avec tant de force & d'éloquence, qu'il est mal-aisé d'y donner quelque attention sans en être émû : & que ces gens qui ont pris leur parti, & qui sçavent, disent-ils, à quoi ils s'en doivent tenir, auront peut-être de la peine à s'empêcher

d'être ébranlez. Aussi ne croyoit-il pas qu'il pût subsister avec la moindre étincelle de bon sens. Et aprés avoir supose qu'un homme raisonnable n'y pouvoit demeurer non plus que dans l'ignorance de son véritable état present & à venir, il lui fit chercher tout ce qui lui pouvoit donner quelque lumiere, & examina premierement ce qu'en avoient dit ceux qu'on apelle Philosophes.

Mais il n'eût gueres de peine à montrer qu'il faloit être peu difficile pour s'en contenter; qu'ils n'avoient fait autre chose que se contredire les uns les autres & se contredire eux-mêmes: qu'ils avoient trouvé tant de sortes de vrai bien, qu'il étoit impossible qu'aucun d'eux eût rencontré, puisqu'aparemment il doit être de telle nature qu'on ne s'y puisse méprendre, & que les faux biens ne lui sçauroient ressembler. Que si quelques-uns d'eux avoient connu que les hommes naissent méchans, aucun ne s'étoit avisé d'en dire la raison, ni même de la chercher, quoi qu'il n'y eût rien dans le monde de si digne de leur curiosité; que les uns avoient fait l'homme tout grand, malgré ce qu'il sent en lui de bassesse, & les autres tout mépriſables, malgré l'instinct qui s'éleve: les uns maître de sa félicité, les autres miserables sans ressource; les uns capables de tout, les autres de rien. Enfin qu'il n'y avoit point de secte qui en parlât si raisonnablement, que chacun ne sentit en soi dequoi la démentir.

Cet homme ne pouvant donc se satis-

faire de cela, ni abandonner aussi une recherche si importante, & jugeant bien que ce n'étoit pas des gens faits comme lui, & aveugles comme lui, qu'il devoit attendre quelque éclaircissement; Monsieur Pascal lui fit venir à l'esprit, que peut-être lui & ses semblables avoient-ils un auteur qui auroit pû se communiquer à eux, & leur donner des marques de leur origine, & du dessein qu'il auroit eu en leur donnant l'être. Et là-dessus parcourant tout l'Univers, & tous les âges, il rencontre une infinité de Religions, mais dont aucune n'est capable de le toucher. Comme il a du sens, il conçoit quelque chose de ce qui doit convenir à l'Etre Souverain s'il y en a un, & de ce qu'il doit avoir apris aux hommes au cas qu'il se soit fait connoître à eux, comme il a dû le faire s'il y a une Religion véritable.

Mais au lieu de cela, que trouvera-t'il dans cette recherche? des religions qui commencent avec de certains Peuples & finissent avec eux; des religions où l'on adore plusieurs Dieux, & des Dieux plus ridicules que des hommes; des religions qui n'ont rien de spirituel ni d'élevé, qui autorisent le vice, qui s'établissent tantôt par la force, & tantôt par la fourberie, qui sont sans autorité, sans preuves, sans rien de surnaturel; qui n'ont qu'un culte grossier & charnel, où tout est exterieur, tout sentant l'homme, tout indigne de Dieu; & qui le laissant dans la même ignorance de la nature de Dieu & de la sienne, ne font que lui aprendre de plus en plus, jusqu'où peut

aller l'extravagance des hommes. Enfin plûtôt que d'en choisir aucune & d'y établir son repos, il prendroit le parti de se donner lui-même la mort, pour sortir tout d'un coup d'un état si miserable, lors que prêt de tomber dans le desespoir, il découvre un certain peuple, qui d'abord attire son attention par quantité de circonstances merveilleuses & uniques.

C'est le peuple Juif, dont Monsieur Pascal fait remarquer tant de choses qu'on trouvera pour la plûpart, dans le Recuëil de ses pensées; qu'il faut n'avoir guere de curiosité pour ne les pas aprofondir. Ce sont des gens tout sortis d'un même homme, & qui ayant toûjours eu un soin extraordinaire de ne se point allier avec les autres nations, & de conserver leurs généalogies, peuvent donner au monde, plûtôt qu'aucun autre peuple, une histoire digne de créance. Puis qu'enfin ce n'est proprement que l'histoire d'une seule famille qui ne peut être sujette à confusion; mais pourtant d'une famille si nombreuse, que s'il s'y étoit mêlé de l'imposture, il seroit impossible, comme les hommes sont faits, que quelqu'un d'eux ne l'eût découverte & publiée. Outre que cette histoire étant la plus ancienne de toutes, elle n'a rien pû emprunter des autres, & que par cela seul elle mérite une vénération particuliere.

Car quoi qu'on puisse conter des histoires de la Chine, & de quelques autres, le moindre discernement suffit pour voir que ce ne sont que des fables ridicules; & que celle-ci peut être véritable. Plus on exa-

mine celles-là, plus on en sent la fausseté; au lieu qu'à mesure qu'on aprofondit celle-ci, elle se confirme elle-même, & devient incontestable. Et enfin quand il sera question de choisir entre des hommes tombez du Soleil, ou sortis d'une montagne, & des hommes créez par un Dieu tout-puissant, il faut se connoître bien peu à ce qui a l'air de verité pour balancer un moment.

Cet homme donc ravi de cette découverte, & résolu de la pousser comme sa derniere ressource, trouve d'abord que ce peuple si considérable se gouverne par un livre unique, qui comprend tout ensemble son Histoire, ses Loix, & sa Religion, & tout cela tellement joint & inseparable que son attention en redouble, & qu'il croit en pouvoir conclure, que s'il y a quelque chose de vrai, il faut que tout le reste le soit.

Mais ce qu'il y a d'étrange, il n'a pas ouvert ce livre, qu'avec l'histoire de ce Peuple, il y trouve aussi celle de la naissance du monde; que le Ciel & la terre sont l'ouvrage d'un Dieu; que l'homme a été créé; & que son auteur s'est fait connoître à lui; qu'il lui a soûmis toutes les autres créatures, qu'il l'a fait à son image, & par consequent doüé d'intelligence, & de lumiere; & capable de bien, & de verité; libre dans ses jugemens & dans ses actions; & dans une parfaite conformité des mouvemens de son cœur à la justice & à la droite raison. Car enfin c'est ce qu'emporte cette ressemblance à Dieu, à qui l'homme ne peut ressembler par le corps, & ce soufle de vie

dont Dieu l'anima qui ne peut être autre choſe qu'un rayon de cette vie toute intelligente & toute pure qui fait ſon eſſence.

Voilà, à dire vrai, bien des doutes levez, & par un moyen bien facile. L'éternité du monde où l'on ſe perd, & cette rencontre fortuite de quelques Atômes, ne ſont aſſurément pas ſi aiſez à concevoir, lors qu'il s'agit d'expliquer cet ordre admirable de l'Univers, la génération des plantes & des animaux, l'artifice du corps humain, & ce qu'on entend ſur tout par les noms d'ame & de penſée, qu'il s'en faut que cette éternité, & ces Atômes ne paroiſſent ſi bien imaginées, & que l'eſprit n'ait tant d'envie de s'y rendre.

Que cet homme s'eſtimeroit donc heureux, s'il pouvoit trouver que ce fut là une verité! Dans l'eſperance qu'il conçoit de ce commencement de lumiere, il n'eſt rien qu'il ne donnât pour cela. Mais comme il ne voudroit point d'un repos où il lui reſtât quelque doute, & qu'il craint autant de ſe tromper que de demeurer dans l'incertitude où il eſt, il veut voir le fond de la choſe, & l'examiner avec la derniere exactitude.

Il remarque premierement, comme une circonſtance qu'on ne ſçauroit trop admirer, que celui qui a écrit cela ait compris tant de choſes, des choſes ſi conſidérables, dans un ſeul chapitre, & encore bien court. Et au lieu que tous les hommes ſont naturellement portez à agrandir les moindres choſes, que tout autre peut-être auroit crû deshonorer un ſi grand ſujet en le tou-

Digitized by Google

chant si legerement il admire que celui-ci en ait pû parler d'une maniere si simple ; & qu'étant, ou voulant qu'on le crût, choisi pour l'annoncer aux hommes, il ait si peu songé à se faire valoir, à prévenir l'esprit de ses lecteurs, à donner du lustre à ce qu'il disoit, ou à le prouver. Un caractere si rare ou plûtôt si unique, merite sans doute quelque respect ; & il y a grande aparence que quiconque a pû traiter ainsi des choses de cette nature, a bien senti que tout leur prix consistoit dans leur verité sans qu'elles eussent aucun besoin d'ornemens étrangers, & qu'il étoit même persuadé qu'elles étoient ou bien connuës ou bien aisées à croire.

Mais cependant il se presente d'abord une difficulté qui paroît insurmontable. Et au même tems qu'on voit clairement que si c'est un Dieu qui a créé les hommes, & qu'il ait lui même rendu témoignage de la bonté de ses ouvrages, il faut que l'homme ait été créé dans l'état que j'ai dit, on s'en sent si éloigné que l'on ne sçait plus où l'on en est. Bien loin qu'on se puisse prendre pour une image de Dieu, on ne trouve pas en soi le moindre trait de ce qu'on se figure en lui ; & plus on se connoît, moins se trouve-t'on disposé à réverer un Dieu auquel on ressemble roit.

Il est sans doute qu'on seroit peu éclairci si l'on en demeuroit là. Mais ce seroit être bien négligent & bien coupable que de ne pousser pas plus avant une recherche si importante. Car cette ouverture qu'un Dieu nous ait faite, a de si grandes suites, qu'il n'y a que la crainte de trouver plus qu'on

ne voudroit qui puisse empêcher de l'aprofondir. Cet homme que Monsieur Pascal supposoit incapable de cette horrible crainte d'aprendre son devoir, & qui connoissoit trop son incapacité pour décider de lui-même une chose si importante, ne s'en tint donc pas là, & n'attendit guere à en trouver l'éclaircissement.

Car ce qu'il voit incontinent après, c'est que ce même homme que nous avons peint si éclairé, si maître de lui, eut à peine connu son auteur, qu'il l'offença; que le premier usage qu'il fit de ce present si précieux de la liberté, ce fut de s'en servir à violer le premier commandement qu'il avoit reçû; & qu'oubliant tout d'un coup ce qu'on peut penser que devoit à Dieu une créature qui venoit d'être tirée du néant pour posseder l'Univers & pour en connoître l'auteur, il aspira à sortir de sa dépendance, à acquerir par soi-même les connoissances qu'il avoit plû à Dieu de lui cacher; & en un mot à devenir son égal.

Il n'est pas besoin d'exageration pour persuader, ni de beaucoup de lumiere pour comprendre que ç'a été le plus grand de tous les crimes, en toutes ses circonstances. Aussi fut-il puni comme il le méritoit: & outre la mort dont Adam avoit été menacé, il tomba encore en un état déplorable qui ne pouvoit être mieux marqué que par cette raillerie si amere, qu'il eût la douleur d'entendre de la propre bouche de Dieu. Car au lieu de demeurer une image de la sainteté & de la justice de son auteur, comme il le pouvoit, & de lui devenir égal:

Digitized by Google

comme il l'avoit prétendu, il perdit en ce moment tous les avantages dont il n'avoit pas voulu bien user ; son esprit se remplit de nuages ; Dieu se cacha pour lui dans une nuit impénétrable ; il devint le joüet de la concupiscence, & l'esclave du peché ; de tout ce qu'il avoit de lumiere & de connoissance, il n'en conserva qu'un desir impuissant de connoître, qui ne servit plus qu'à le tourmenter ; il ne lui resta d'usage de sa liberté que pour le peché, & il se trouva sans force pour le bien. Enfin, il devint ce monstre incompréhensible qu'on apelle l'homme, & communiquant de plus sa corruption à tout ce qui sortit de lui, il peupla l'Univers de miserables, d'aveugles, & de criminels comme lui.

C'est ce que cet homme rencontre bientôt aprés, & dans tout le reste de ce livre. Car M. Pascal supposant qu'il ne pouvoit manquer d'être attiré par une si grande idée, & le lui faisant parcourir avec avidité, & même tous ceux de l'ancien Testament, il lui fit remarquer qu'il n'y est plus parlé que de la corruption de toute chair, de l'abandonnement des hommes à leurs sens, & de leur pente au mal dés leur naissance. Et puis s'étendant sur les choses qui rendent ce livre singulier, & digne de vénération, il lui fit voir que c'étoit le seul livre du monde où la nature de l'homme fût parfaitement peinte & dans ses grandeurs, & dans ses miseres, & lui montra le portrait de son cœur en une infinité d'endroits. Tout ce qu'il avoit découvert en s'étudiant lui-même, lui parut là dedans au naturel. Et cet-

Digitized by Google

te lecture ayant même porté une nouvelle lumiere dans les tenébres de son interieur, non seulement il vit plus clairement ce qu'il y avoit déja aperçû, mais il y trouva même un nombre infini de choses qui lui avoient échapé, & qui n'avoient jamais été découvertes par aucun de ceux qui s'y sont le plus apliquez.

Il admire ensuite non seulement que ce livre fasse mieux connoître l'homme qu'il ne se connoît lui-même, mais aussi qu'il soit le seul au monde qui ait dignement parlé de l'Etre souverain, & qu'il le lui fasse concevoir autant au dessus de ce qu'il s'en étoit imaginé, que tout ce qu'il avoit vû jusques-là lui paroissoit au dessous. Et en effet quand il n'y auroit que cela, qu'il est l'unique qui obligeant de connoître un Dieu ait parlé de l'aimer & de ne rien faire que pour lui, il est l'unique qui mérite qu'on s'y arrête. Car enfin n'ayant rien que nous ne tenions de Dieu, ni mouvement, ni vie, ni pensée, nous ne faisons rien dont il ne doive être la fin, & toutes nos actions ne sont bonnes ou mauvaises, que selon qu'elles tendent à ce but, ou qu'elles s'en écartent. Je ne parle pas de celles qui sont purement corporelles, & où nôtre volonté n'a point de part : Celles là ne sont pas proprement nôtres, & ne sont que partie des mouvemens de ce grand corps de l'Univers qui glorifient Dieu à leur maniere. Mais pour celles que nous faisons, parce que nous les voulons faire, il n'y en a point dont nous ne lui devions rendre compte, & qui ne doive lui marquer que nous ne voulons que

Digitized by Google

ce qu'il veut, afin que tous les êtres créez, & ceux qui pensent, & ceux qui ne pensent point, soient dans une continuelle soumission à la volonté de leur auteur, qui ne peut avoir eu d'autre dessein en les créant.

Mais comme ce seroit encore peu que d'accomplir cette volonté, si on ne l'aimoit, & que ce ne seroit presque qu'agir comme les choses inanimées, il a plû à Dieu de mettre dans l'homme une partie dominante capable de choix & d'amour, & qui penchant toûjours du côté qu'elle aime le mieux, donnât la pente à tout le reste, & pût lui faire un sacrifice volontaire de l'homme tout entier.

C'est en peu de mots l'idée d'une Religion véritable, ou il n'y en a point, où c'est en cela qu'elle doit consister. Car la crainte, l'admiration, l'adoration même séparées de l'amour, ne sont que des sentimens morts, où le cœur n'a point de part, & qui ne sçauroient produire une attache telle que doit être celle de la créature pour son auteur. Cependant quelle autre Religion que la Chrétienne a jamais mis dans cet amour l'essence de son culte ? Ce seul défaut suffit, ce me semble, pour les croire toutes fausses ; je ne vois rien qui ait pû empêcher leurs inventeurs de s'en aviser qu'un aveuglement surnaturel, & qui vienne de Dieu même, qui s'est voulu réserver une chose qui le distingue si visiblement.

Ce seroit peu encore que ce livre fit voir clair à l'homme dans lui-même, s'il ne lui faisoit voir clair dans l'ordre du monde, & qu'il ne démêlât ces questions impénétra-

Digitized by Google

bles qui ont tant tourmenté les plus grands esprits du Paganisme. Pourquoi, par exemple, cette étrange diversité entre les hommes qui sont tous de même nature ? Comment la chose du monde la plus simple qui est l'ame ou la pensée, se peut-elle trouver si diversifiée ? S'ils la tiennent d'un être superieur, pourquoi la donne-t'il élevée aux uns & rampante aux autres, pleine de lumiere à ceux-ci, & de tenébres à ceux-là, juste & droite à quelques-uns, & à d'autres injuste & portée au vice ? Et cela avec tant de differences, & de mélange de ces qualitez l'une avec l'autre, & de celles mêmes qui sont opposées, qu'il n'y a pas deux hommes au monde qui se ressemblent, ni même un homme qui ne soit dissemblable à lui-même d'un moment à l'autre ? Que si l'ame passe des peres aux enfans, comme les Philosophes le croyoient, d'où peut encore venir cette diversité ? Pourquoi un habile homme en produit-il un sans esprit ? comment un scelerat peut-il venir d'un honnête homme ? comment les enfans d'un même pere peuvent-ils naître avec des inclinations differentes ? toutes ces difficultez ne cessent-elles pas par cette chûte de la nature de l'homme que ce livre dit être tombée de son premier état ? Et ne sont-ce pas des suites nécessaires de l'assujettissement de l'ame au corps, que l'on ne sçauroit concevoir que comme un châtiment, & qui la fait dépendre de la naissance du païs, du temperament, de l'éducation, de la coûtume, & d'une infinité de choses de cette nature qui n'y devroient faire aucune impression ?

Digitized by Google

D'où vient aussi cette confusion qu'on voit dans le monde, qui a fait douter à tant de Philosophes qu'il y eût une providence, & qui le fait paroître à ceux qui le regardent par d'autres yeux que ceux de la foi; un cahos plus confus que celui dont les Payens vouloient que leurs Dieux l'eussent tiré ? Pourquoi les méchans réüssissent-ils presque toûjours, & pourquoi ceux qui semblent justes sont-ils miserables & accablez ? Pourquoi ce mélange monstrueux de pauvres & de riches, de sains & de malades, de tirans & d'oprimez ? Qu'ont fait ceux-là pour naître heureux, & avoir tout à souhait, ou par où ceux-ci ont-ils merité de ne venir au monde que pour souffrir ? Pourquoi Dieu a-t'il permis qu'il y eût tant d'erreurs, tant d'opinions, de mœurs, de coûtumes, de Religions differentes ? Tout cela est encore éclairci par un petit nombre de principes qui se trouvent dans ce livre, & par ceux-ci entr'autres, que ce n'est pas ici le lieu où Dieu veut que se fasse le discernement des bons & des méchans, dont la distinction seroit visible si ceux-là étoient toûjours heureux, & les autres toûjours affligez : que ce n'est pas ici non plus le lieu de la récompense : que ce jour viendra : que cependant Dieu veut que les choses demeurent dans l'obscurité : qu'il a laissé marcher les hommes dans leurs voyes : qu'il les laisse courir aprés les desirs de leur cœur : & qu'il ne se veut découvrir qu'à un petit nombre de gens qu'il en rendra lui-même dignes & capables d'une véritable vertu.

N'est-ce pas encore ici en quoi ce livre

est aimable & digne qu'on s'y attache ? non seulement il est le seul qui a bien connu la misere des hommes, mais il est aussi le seul qui leur ait proposé l'idée d'un vrai bien, & promis des remedes aparens à leurs maux. S'il nous abat en nous faisant voir nôtre état plus déplorable encore qu'il ne nous paroissoit, il nous console aussi en nous aprenant qu'il n'est pas desesperé. Il nous flate peut-être, mais la chose vaut bien la peine de l'expérimenter. Et le bonheur qu'il promet réveille au moins nos esperances en ce qu'il ne paroît pas certainement faux, au lieu qu'il ne faut qu'envisager tout ce qu'on a jusqu'ici apellé vrai bien pour en voir la fausseté. Qui n'admirera encore que ceux qui ont travaillé à ce livre ayent pris des voyes si particulieres, & qu'ils se soient si fort éloignez des autres dans les remedes qu'ils promettent aux hommes ? C'est déja une marque qu'ils ont bien vû la foiblesse & l'inutilité de tous ceux que les Philosophes nous ont donnez, avec tant de confiance & si peu de succés ; & par consequent qu'ils ont plus vû que tout le reste des hommes ensemble.

Mais ce qu'il y a de plus considérable, c'est qu'ils nous aprennent que ces remedes ne sont point dans nos mains. Tous les autres ont voulu, les uns qu'il n'y en eût point, les autres que nous en fussions les maîtres, & par là ils ont abusé tous ceux qui s'y sont fiez ; au lieu que ceux-ci, avec une sincerité dont il ne semble pas que jamais un imposteur se pût aviser, nous assurent que nous ne pouvons rien de

tout ce qu'ils nous prescrivent, que nous naissons corrompus, & dans l'impuissance de résister à cette corruption ; & que tant que nous n'agirons que par nos seules forces, nous succomberons infailliblement à ces mêmes passions qu'ils nous ordonnent de surmonter. Mais en même-tems ils nous avertissent que c'est à Dieu que nous devons demander ces forces qui nous manquent, qu'il ne nous les refusera pas, & qu'il envoyera même un liberateur aux hommes, qui satisfaisant pour eux à la colere de Dieu, réparera cette impuissance, & les rendra capables de tout ce qu'il demande d'eux.

Que ce système est beau, quoi qu'on en puisse dire, & qu'il est conforme aux aparences & à la raison même, autant qu'elle y peut avoir de part ! Considérons-le tout à la fois pour en mieux comprendre la grandeur & la majesté. Toutes choses sont créées par un Dieu à qui rien n'est impossible. L'homme sort de ses mains en un état digne de la sagesse de son Auteur. Il se révolte contre lui & perd tous les avantages de son origine. Le crime & le châtiment passent dans tous les hommes, & par là ils doivent naître injustes & corrompus comme on voit qu'ils le sont. Il leur reste un sentiment obscur de leur premiere grandeur, & il leur est dit qu'ils y peuvent être rétablis. Ils ne sentent en eux aucune force pour cela, & il leur est dit qu'ils n'en ont point en effet, mais qu'ils en doivent demander à Dieu. Ils se trouvent dans un éloignement de Dieu si terrible, qu'ils ne voyent aucun moyen de s'en raprocher, & on leur promet

un médiateur qui fera cette grande réconciliation.

Que peut faire là-deſſus un homme de ſens, & de bonne foi, ſinon de reconnoître que jamais on n'a rien dit d'aprochant, & que ceux qui ont ainſi parlé, pour peu qu'ils ayent de preuves, méritent aſſurément qu'on les croye? Il y a même bien des gens pour qui ç'en ſeroit déja une grande que d'avoir pû le dire, car en effet cela ne paroîtra pas aiſé à inventer à qui l'examinera de prés; il ne faut que voir ce qu'ont dit les plus habiles de ceux qui ont voulu diſcourir ſur ce ſujet, ou d'eux-mêmes, ou aprés avoir vû les livres de Moïſe, pour juger que cela n'eſt pas marqué au coin des hommes. En verité ce ne ſont pas là leurs voyes, & il eſt étrange qu'ils ne s'en aperçoivent pas, & qu'ils ne ſe ſervent pas en cela d'une certaine fineſſe de diſcernement dont ils uſent dans toutes les autres choſes. Car il n'y a perſonne qui ne convienne qu'à l'égard des choſes qui tombent ſous nos ſens, nous avons en nous un certain ſentiment, qui nous fait juger à l'air ſeulement, ſi ce qui ſe preſente à nos yeux eſt l'ouvrage de la nature ou des hommes. Que nous l'aportions en naiſſant, ou qu'il vienne de la coûtume, il n'importe, jamais il ne nous trompe. Et toutes les fois, par exemple, que dans une montagne d'une Iſle inhabitée nous trouverons des degrez taillez avec quelque régularité, ou quelques caracteres intélligibles gravez ſur un rocher, nous ne craindrons point d'aſſurer qu'il y a paſſé des hommes avant nous, & que cela ne ſçauroit être naturel. Cepen-

dant, avons nous examiné ces deux infinis differens de ce que peuvent l'art & la nature, pour sçavoir qu'ils n'ont rien de commun ? & si nous en jugeons si bien sans cela, pourquoi ne pas étendre plus loin le principe qui nous y conduit, & ne pas discerner, par ce que nous sentons en nous & par ce que nous avons d'expérience, que ces grandes idées sont d'un caractere tout different de ce que l'esprit humain est capable de produire ?

Mais parce que les hommes sont faits de telle sorte, que dés qu'ils sont accoûtumez aux choses, ils ne peuvent presque plus juger s'ils étoient capables ou non de les imaginer, on ne prétend point qu'ils se rendent à cela. On leur permet de conter pour rien qu'il n'est point naturel que dans le dessein d'imposer aux hommes, on ait pris à tâche d'assembler ce qu'il y a de plus choquant pour la raison, & pour la nature. Qu'ils croyent, s'ils le peuvent, qu'il n'y a nulle impossibilité que Moïse & ceux qui l'ont suivi, ces gens si sages & si habiles d'ailleurs, ayent pû avancer de leur tête une chose aussi incompréhensible que le peché originel, & qui paroît si contraire à la Justice du Dieu dont ils disent tant de merveilles ; & pour comble, qu'ils ayent osé lui attribuer un expédient aussi étrange pour en purifier les hommes, que celui d'envoyer son fils unique sur la terre, & de lui faire souffrir la mort. Mais au moins qu'ils se fassent justice, & que par le peu d'assûrance qu'ils trouvent en eux pour juger des moindres choses, ils

se

Digitized by Google

se reconnoissent incapables de décider par eux-mêmes si cette transmission du peché, où tout consiste, est injuste & impossible : & qu'enfin ils s'estiment heureux de ce qu'en une chose qui les touche de si prés, au lieu d'être à la merci de cette pauvre raison, à qui il est si aisé d'imposer, ils n'ont à examiner pour toutes preuves, que des faits, & des histoires, c'est-à-dire des choses pour lesquelles ils ont des principes infaillibles.

Car convenant une fois, comme il n'est pas besoin de le prouver, que s'il y a un Dieu, il ne faut pas tant dire qu'il ne sçauroit faire ce qui est injuste, comme il faut dire que ce qu'il fait ne sçauroit être injuste, puisque sa volonté est l'unique régle du bien & du mal, il n'est pas question d'examiner ce qu'est la chose en soi, mais seulement si ceux qui nous assûrent de la part de Dieu qu'elle est, ont dequoi se faire croire. Et il seroit inutile de répondre qu'on a des preuves, que ces choses-là sont injustes & impossibles, pour montrer qu'elles ne peuvent être, comme on dit qu'on en a qu'elles sont effectivement pour montrer qu'elles ne sont ni injustes ni impossibles. Il ne se peut qu'il y en ait de part & d'autre, & il faut absolument que les uns ou les autres se trompent : & ce qui les abuse en effet, c'est que les idées que nous avons de ce qui est juste ou injuste, sont étrangement bornées, puis qu'enfin il ne s'agit entre nous que d'une justice d'homme à homme, c'est-à-dire entre des freres où tous les droits sont égaux & réciproques, & qu'il s'agit ici d'une justice de

Créateur à créature, où les droits sont d'une disproportion infinie ; mais après tout, comme ils n'oseroient se vanter de connoître assez à fond jusqu'où va le pouvoir de Dieu, & ce que c'est que la justice à son égard, pour dire que leurs preuves sont démonstratives, elles ne peuvent être tout au plus que des raisonnemens de nature métaphisique, fondez sur des principes inventez par des hommes, & par conséquent suspects ; au lieu que ce qu'on leur donne pour preuve étant de la nature des faits, c'est-à-dire capable d'une certitude & d'une évidence entiere, la raison & le bon sens les oblige de commencer par celles-ci, & de conclure, si elles se trouvent convaincantes, qu'ils se trompoient dans les leurs, quand même ils ne pouroient en découvrir le défaut.

Or, on ne sçauroit douter que la plus grande de toutes les autoritez pour attirer la créance des hommes, ne soit celle des miracles & des Propheties. Il n'y a point de gens assez fous pour croire que naturellement on puisse fendre la Mer pour la passer, ou prédire une chose deux mille ans avant qu'elle arrive. Et quand on prétendroit qu'il y eût eu quelques miracles, & même des propheties parmi les Payens, c'est toûjours assez pour prouver qu'il y a autre chose que des hommes, & il ne seroit pas difficile de faire voir, qu'il n'y a rien que d'avantageux à la Religion Chrétienne dans ces miracles, & dans ces propheties, s'il y en a eu. Il faut donc nier absolument qu'il y en ait jamais eu, ce qui ne seroit pas

Digitized by Google

moins extravagant, puiſque de toutes les hiſtoires du monde, il n'y en a point de ſi apuyée que celle de nôtre Religion, & où tant de choſes concourent pour en établir la certitude.

C'eſt ce que Monſieur Paſcal auroit fait voir clairement, ſoit qu'il la conſidérât du côté du fait, ou qu'il en examinât le fond & les beautez. Et chacun en poura juger par un petit article qu'on a laiſſé exprés dans ces fragmens, & qui n'eſt qu'une eſpece de table des chapitres qu'il avoit deſſein de traiter, & de chacun deſquels il toucha quelque choſe en paſſant dans le diſcours dont j'ai parlé.

Premierement pour ce qui eſt de Moïſe en particulier, on ne doutera pas qu'il n'ait été auſſi habile & d'auſſi grand ſens qu'homme du monde, & qu'ainſi, ſi ç'avoit été un impoſteur, il n'eût pris des voyes toutes opoſées à celles qu'il a ſuivies, puis qu'à conſidérer les choſes humainement, il étoit impoſſible qu'il réüſſit. Si ce qu'il a dit des premiers hommes, par exemple, étoit faux, il n'y avoit rien de ſi aiſé que de l'en convaincre. Car il met ſi peu de générations, depuis la création juſqu'au déluge, & de là juſqu'à la ſortie de l'Egypte, que l'hiſtoire de nos derniers Rois ne nous eſt pas plus preſente que celle-là le devoit être aux Iſraëlites. Et comme il pouvoit y avoir de ſon tems des gens qui devoient avoir vû Joſeph, dont le pere avoit vû Sem, & que Sem avoit pû vivre cent ans avec Mathuſalem, qui devoit avoir vû Adam, il faloit qu'il eût perdu le ſens

pour oser conter à ce peuple si soigneux de l'histoire de ses Ancêtres, des évenemens de cette importance, si c'étoient autant de fausſetez. Eussent-ils été d'assez bonne volonté pour croire que leurs ayeulx vivoient sept ou huit cens ans, si effectivement ils n'en passoient pas non plus qu'eux, cent ou six vingt, & pour recevoir sur sa foi des choses aussi extraordinaires que la création & le déluge, dont il n'y auroit eu parmi eux ni traces ni vestiges, & dont pourtant, à son conte, la mémoire leur devoit être encore toute récente ? Il eût falu qu'il eût été bien simple pour prendre un parti si bizarre dans le grand champ où il étoit d'inventer & de mentir, & pour croire gagner quelque chose par le nombre des années, & ne pas voir ce qu'il perdoit en faisant si peu de générations: puis qu'il ne faut qu'un sens médiocre pour juger s'il seroit bien aisé de persuader aujourd'hui à un peuple qui sçait tant soit peu l'histoire de ses Peres, que le cinquiéme ou le sixiéme en remontant a été créé avec le monde, & qu'il y a de cela deux mille ans. Ce seroit leur dire deux mensonges ridicules pour un, & le plus court seroit sans doute, de proportionner les générations au nombre des années pour se cacher dans l'obscurité.

D'ailleurs, Moïse ne sçavoit-il point à qui il avoit à faire, lui qui connoissoit si bien les hommes & les Juifs en particulier, cette nation si légere, si capricieuse, si difficile à gouverner ? Et est-il croyable que parmi six cens mille hommes qu'il accuse de tant de défauts & de tant d'ingra-

titudes, qu'il traitoit en souverain, & si rigoureusement qu'il en faisoit mourir vingt mille à la fois, il ne s'en fût pas trouvé un seul qui se fût récrié contre ses impostures, & ses faux miracles? Car quel homme s'est jamais vanté de tant de merveilles que celui-là, & de merveilles si éclatantes? Il prend pour témoins non seulement ceux en faveur de qui il les fait, mais encore un païs entier d'ennemis contre qui il les fait. Et au lieu de je ne sçai quels miracles sourds & cachez qu'on attribuë à d'autres, on ne voit ici que des miracles publics qui arrivent coup sur coup, & qui désolent & rétablissent un Royaume en moins de rien. En verité il n'est pas imaginable que l'effronterie d'un homme puisse aller jusques là; & qu'aprés tout ce qui est dit des playes d'Egypte, il ait pû ajoûter que le Roi & toute son armée avoient été engloutis par la mer, qu'il venoit d'ouvrir à ceux qui le suivoient, sans craindre que quelqu'un parmi les Egyptiens en publiât la fausseté, & comme si ce qu'il prétend avoir fait ensuite dans le desert où il n'avoit que ceux de sa nation pour témoins ne lui eût pas suffi. Mais ce qu'il y a encore d'admirable, qu'elle gloire tire cet homme de tout cela, quel avantage pour lui & pour sa famille? Songe-t'il seulement à assurer le commandement à quelqu'un de ses parens; & avec quelle sincerité raporte-t'il jusqu'à ses moindres défauts, les foiblesses de son frere & les siennes propres, & ce manque de foi sur tout, qui paroît si étrange aprés tout ce qui lui étoit arrivé, & qui l'empêcha de joüir du fruit de tant de travaux.

Enfin, qu'on examine quelle est la loi qu'il a donnée aux Juifs, combien elle est sage & divine. Qu'on considére que tout ce qu'ont de bon toutes les loix du monde en a été tiré, & à quel point il faut avoir connu la malice des hommes pour y avoir si pleinement pourvû. Et si cela ne suffit, qu'on la regarde encore, pleine comme elle étoit d'observances, & de cérémonies où le moindre manquement étoit si séverement puni, comment il étoit possible qu'un peuple si changeant, & qui aimoit si fort ses aises, & un peuple qui auroit vécu ou sans Religion ou dans une Religion payenne, s'y soumit si aveuglement, à moins que de regarder leur conducteur comme un homme envoyé de Dieu, & qu'ils n'en fussent persuadez par la grandeur de ses actions.

Tout cela est si convaincant, que si l'opiniâtreté fait qu'on y résiste de bouche, il n'y a qu'un aveuglement horrible qui puisse empêcher qu'on ne s'y rende dans le cœur; & qu'on peut défier hardiment qui que ce soit de forger là-dessus une supposition, dont un homme tant soit peu raisonnable se puisse contenter. Mais ce seroit perdre le tems que de s'amuser à détruire ici de semblables supositions, il faudroit entrer pour cela dans un détail que les bornes qu'on s'est prescrites ne permettent pas. Et même comme il est impossible que des gens s'imaginent que cela puisse être, que parce qu'ils voudroient en effet qu'il fût, & que ce n'est pas aux hommes à changer le cœur, il seroit inutile de les accabler de preuves comme

Digitized by Google

on le pouroit aisément. On se contentera de les avertir de ce qu'ils ont à faire, & à combien de choses ils doivent pourvoir, pour donner quelque vrai semblance à leurs conjectures.

Qu'ils nous aprennent premierement par quel hazard Moïse a trouvé de si heureux & de si anciens fondemens à son dessein, puis qu'aparemment il n'auroit jamais dit à ce peuple qu'il venoit à eux de la part du Dieu de leurs peres, s'ils n'eussent eu quelque tradition qu'ils venoient de Jacob & d'Abraham, & que Dieu leur avoit parlé; & cette tradition où l'avoient-ils prise? par où cette opinion, qu'il leur naîtroit un jour un grand Roi de la race de Juda, s'étoit-elle établie jusqu'à les obliger de garder si soigneusement leurs généalogies pour le reconnoître? Comment ce Moïse, ou qui que ce soit, a-t'il pû si fort imprimer dans l'esprit de tous les Juifs l'attente de ce Messie, que depuis seize cens ans même qu'ils sont dispersez, & qu'ils ne voyent nul effet de ces promesses, ils l'attendent toûjours avec une patience & une fidélité sans exemple? Comment cette longue suite de Rois & de grands hommes, comment David & Salomon, ces gens si sages & si éclairez, ont-ils donné si aveuglément là-dedans, & tiré de là ces écrits qui paroissent si élevez & si divins, & qui ne seroient pourtant que des songes & des illusions? Comment tout ce qu'il y a de sagesse & de vertu épurée dans le monde, se trouve-t'il apuyé sur une imposture si signalée? Et comment jamais cet édifice de men-

songes & de chimeres ne s'est-il en rien démenti ?

Qu'ils nous fassent voir par quel hazard cette loi inventée par un homme se trouve en même-tems la seule digne d'un Dieu, la seule contraire aux inclinations de la nature, & la seule qui ait toûjours été. Comment se peut-il faire qu'elle ait été composée avec tant d'artifice, qu'elle subsiste & soit abolie, & que, comme s'il y avoit eu du concert entre Moïse & JESUS-CHRIST, le dernier venu pour abolir la Religion de l'autre, se fonde presque uniquement sur ce qu'elle porte, & en tire ses principales preuves, en sorte qu'il semble qu'elle ne fût qu'une figure de la sienne, & qu'il n'y eût qu'à lever un certain voile pour l'y trouver? D'où vient que depuis que l'on dit que ces nuages sont dissipez, & que l'écorce qui n'étoit rien, a laissé à découvert l'interieur qui étoit tout, il se rencontre justement que les bénédictions promises à ceux qui garderoient véritablement cette Loi, semblent n'être que pour les Chrétiens qui ont embrassé cet interieur, & qu'il n'y a que misere & malédiction pour les Juifs qui demeurent attachez à cette écorce, & qui sont plus exacts & plus fidéles que jamais dans tous leurs devoirs ? Par quelle destinée enfin, par quelle rencontre des étoiles, la religion de cet homme si indignement traité par les Juifs, qu'on fait voir n'être effectivement que la leur, se trouve-t'elle si opiniâtrement rejettée par eux, embrassée par les autres nations, & répanduë par tout l'Univers : & quelle peut être cette force

invisible qui depuis seize siécles conservant ce peuple sans chef, sans armes, sans païs, les oblige en même-tems de garder avec tant d'exactitude les livres qui les déclarent rebelles à Dieu, & qui sont des preuves inconteſtables pour les Chrétiens, qu'ils regardent comme leurs plus grands ennemis ?

En verité, il n'y a guere de têtes que le dessein d'ajuster tant de hazards ne fit tourner, & pour en épargner la peine à ceux qui voudroient l'essayer, on veut bien les avertir que quand ils seroient venus à bout d'aplanir cet abîme de difficultez, ils n'auroient encore rien fait, & les preuves de nôtre Religion n'auroient pas reçû la moindre atteinte. Car il faudroit qu'ils nous montrassent de plus, que tout cela a été bien aisé à prédire, & qu'il a été trés facile à Moïse, & aux Prophetes qui ont marché sur ses traces, de deviner si long-tems avant qu'elles arrivassent, tant de choses générales & particulieres, la venuë de JESUS-CHRIST, la conversion des Gentils, la ruïne du peuple Juif, & l'état où il est, & cela jusqu'à en marquer le tems & les circonstances. C'est là véritablement que toutes les supositions demeurent court, & qu'il est inutile de se donner la gêne à faire des conjectures. Les hommes ne sont point Prophetes par des voyes naturelles ; & comme la nature ne leur est point soumise pour faire des miracles, l'avenir ne leur est point ouvert pour en faire une histoire par avance, comme on pouvoit voir dans Daniel, dés le tems de Nabuchodonosor, celle du changement des

Monarchies, celle des successeurs d'Alexandre, & les années qui restoient jusqu'à la naissance du Messie.

Ce n'est point non plus par un art humain ni par hazard, que plusieurs Prophetes, & sur tout Isaïe, ont parlé de JESUS-CHRIST si clairement, & décrit tant de circonstances particulieres de sa naissance, de sa vie, & de sa mort, qu'ils ne sont pas moins ses historiens que les Evangelistes, & que seul entre les hommes il a l'avantage que son histoire n'ayant été écrite aprés sa mort que par ses disciples, elle se trouve faite & répanduë dans le monde plusieurs siécles avant qu'il y vint, afin qu'il n'en restât pas le moindre soupçon. Qui a aussi dicté à Moïse ce qu'il dit aux Juifs en les quittant, de leurs avantures & de leurs infidélitez, de la captivité de Babilone & de leur retour; du dernier siége de Jerusalem, où ils se verroient réduits à manger leurs propres enfans, & de leur dispersion qui arriveroit quand le tems seroit venu, & que le pied leur auroit glissé, mais dans laquelle Dieu les feroit toûjours subsister, de peur que leurs ennemis ne vinssent à le méconnoître & à s'attribuer leur ruïne? Enfin cette foulé d'hommes qui se succedent pendant deux mille ans les uns aux autres pour avertir le Peuple Juif que la venuë de celui qu'ils attendent aproche; qui leur marque préciſement quel sera alors l'état du monde; qui leur prédisent qu'ils le feront mourir au lieu de le recevoir, & que pour cela ils tomberont dans des malheurs sans

reſſource ; qui leur déclarent que les Gentils, à qui il a été promis auſſi bien qu'à eux, le recevront à leur défaut ; qui ont dit ſi aſſurément que de tous les endroits de la terre les peuples viendroient ſe ſoumettre à ſa loi, & qui dans tout cela n'ont rien dit qui ne ſoit ponctuellement arrivé, où l'ont-ils pris ; & comment l'ont-ils pû prévoir ?

Si ce qui a été dit juſqu'ici peut donner quelque regret de la mort de Monſieur Paſcal, combien doit-il redoubler en cet endroit, & ſur tout pour ſes amis qui ſçachant ſeuls à quel point il entendoit les propheties, comment il en ſçavoit faire voir le ſens & la ſuite, & avec quelle facilité il les rendoit intelligibles, & les mettoit dans tout leur jour, & toute leur force, ſçavent ſeuls auſſi ce qu'on a perdu en le perdant ? Je ſçai bien que ces lambeaux détachez qu'on en trouvera dans le Recuëil de ſes penſées, ne donneront qu'une idée imparfaite du corps qu'il en auroit fait, & que peu de gens me croiront. Mais enfin ceux qui le ſçavent, doivent ce témoignage à la verité & à ſa mémoire. Je dirai donc hardiment que ceux qui l'écoutoient ſi attentivement dans l'occaſion que j'ai dite, furent comme tranſportez quand il vint à ce qu'il avoit recuëilli des propheties. Il commença par faire voir que l'obſcurité qui s'y trouve y a été miſe exprés, que nous en avons même été avertis, & qu'il eſt dit en pluſieurs endroits qu'elles ſeront inintelligibles aux méchans, & claires à ceux qui auront le cœur droit ; que l'Ecritu-

re a deux sens ; qu'elle est faite pour éclairer les uns & pour aveugler les autres ; que ce but y paroît presque par tout, & qu'il y est même marqué en termes formels.

Aussi est-ce, à dire vrai, le fondement de ce grand ouvrage de l'Ecriture, & qui l'a bien compris ne trouve plus de difficulté à quoi que ce soit. Au contraire cela même lui fait reconnoître cet esprit superieur dont tous ceux qui peuvent y avoir quelque part ont été conduits. Puisque quand ils auroient tous concerté ensemble, & qu'ensuite ils seroient revenus chacun en leur tems pour y travailler, il ne leur eût pas été possible de rien imaginer de mieux, dans le dessein de n'y faire trouver que de l'obscurité à ceux qui n'y chercheroient qu'à s'aveugler, & qu'elle fût pleine de lumiere pour ceux qui seroient dans les dispositions qui y conduisent.

S'il avoit plû à Dieu de créer tous les hommes dans la gloire, comme il le pouvoit, cela n'eût pas été nécessaire, mais il ne l'a pas voulu. C'est à nous à prendre ce qu'il lui a plû de nous donner ; Et d'autant plus que n'ayant rien mérité de lui que sa colere, ce n'est pas à des condamnez à se plaindre des conditions de leur grace. Mais ce qui nous rend bien coupables, & sauve admirablement la justice de Dieu, c'est que ce sens grossier & charnel où les Juifs se sont abusez, est inexplicable en tant de lieux, & s'entretient si peu, qu'il faut déja être aveugle pour en être aveuglé: & qu'au contraire toutes les parties du véritable sens ont un tel raport, & se tiennent

par une liaison si indissoluble, qu'il faut encore être aveugle pour ne le pas apercevoir. Il y a bien plus, car cette obscurité quelle qu'elle soit en quelques endroits, ne sçauroit empêcher qu'avec un esprit médiocre, & un peu de bonne foi, on ne trouve plus de clarté qu'il n'en faut. Imaginons-nous cet homme que M. Pascal menoit, pour ainsi dire, par la main, & nous verrons sans doute qu'il sent dissiper ses nuages à mesure qu'il avance dans l'étude de l'ancien Testament; & que comparant bien tout ce qu'il voit, & jugeant de ce qu'il n'entendoit pas d'abord, par ce qu'il trouve de clair dans la suite, tout ce grand mistere se dévelope insensiblement, & lui paroît presque à découvert.

Il voit premierement que dés qu'il est parlé de la chute d'Adam, il est dit au serpent qu'il naîtra de la femme dequoi lui écraser la tête, & il trouve là-dedans comme les premiers traits, & une promesse encore obscure de ce liberateur attendu par les Juifs. Il remarque dans la suite que cette même chose qu'il avoit à peine aperçûë, va toûjours en s'éclaircissant, jusques-là, qu'elle prend enfin le dessus, & devient le centre où tout aboutit. Car il voit incontinent aprés que cette promesse est faite beaucoup plus clairement à Abraham, & qu'elle est encore réïterée à Jacob avec assurance que toutes les nations de la terre seront benies en leur posterité, dont ce liberateur naîtra. Puis il rencontre toute la nation Juive imbuë de cette esperance, & attendant de la race de Juda ce grand Roi qui devoit les com-

Digitized by Google

bler de biens, & les rendre maîtres de tous leurs ennemis. David vient ensuite qui compose tous ses Pseaumes, cet ouvrage admirable, en vûë de ce Messie, & soupire sans cesse aprés lui. Enfin arrivent les Prophetes qui tous unanimement publient que Dieu va accomplir ce qu'il a promis, que son peuple va être délivré de ses pechez, & que ceux qui languissoient dans les tenébres vont sortir à la lumiere. Il lui paroît encore clairement que le ciel & la terre doivent concourir à la production de cet homme extraordinaire, lors qu'il voit un de ces Prophetes s'écrier, *que la rosée découle du plus haut des Cieux, & que le Juste tombe comme une pluye du sein des nuës, que la terre s'ouvre, & qu'elle conçoive & produise le Sauveur.* Il admire là-dessus les noms qu'ils ont donnez à cet homme, de Roi éternel, de Prince de paix, de Pere du siécle à venir, de Dieu. Il remarque même que les conquêtes de Cyrus, d'Alexandre, des Romains, & tout ce qui se passe de grand dans le monde, ne sert qu'à mettre l'Univers dans l'état où il est dit qu'il sera à sa venuë. Enfin, il voit les Juifs répandus par toute la terre, y porter avec eux les livres qui contenoient ces promesses faites à tous les hommes, comme pour leur mettre entre les mains autant de titres inconteſtables de la part qu'ils y avoient. Que peut-il donc conclure de tout cela, sinon que ce liberateur promis, ne sçauroit être ce conquerant attendu par les Juifs qui n'auroit été que pour eux : que ces biens qu'il doit donner, & ces ennemis qu'il doit détruire,

Digitized by Google

ne sçauroient être des biens & des ennemis temporels : & qu'un simple gagneur de batailles ne pouvant être qu'un indigne objet pour de tels préparatifs, il n'y a véritablement qu'un Dieu qui puisse y répondre ?

Mais lors qu'aprés une attente de quatre mille ans, le Ciel s'ouvre pour donner JESUS-CHRIST à la terre, & qu'il vient dire lui-même aux hommes, c'est pour moi que tout cela a été fait, & c'est moi que vous attendez ; qu'il paroît digne de tout cet apareil, & que pour peu qu'il y en eût moins, on le trouveroit indigne de lui ! il nait véritablement dans l'obscurité, il vit dans l'indigence, il meurt avec ignominie : mais s'il a caché par là sa divinité, qu'il l'a bien prouvée par ailleurs ! & que l'aveuglement des Juifs & de tant d'autres a dû être grand pour le méconnoître, & pour croire qu'il y eût d'autre grandeur devant Dieu que celle de sa sainteté !

Quand il n'y auroit point de propheties pour JESUS-CHRIST, & qu'il seroit sans mitacles, il y a quelque chose de si divin dans sa doctrine & dans sa vie, qu'il en faut au moins être charmé ; & que comme il n'y a ni véritable vertu, ni droiture de cœur sans l'amour de JESUS CHRIST, il n'y a non plus ni hauteer d'intelligence, ni delicatesse de sentiment sans l'admiration de JESUS-CHRIST. Rapellons ici le discernement dont j'ai parlé, & sur ce que nous voyons des derniers efforts de l'éspritt humain, examinons sincerement s'il est en nous d'aller jusques là. Que Socrate & Epi-

Digitized by Google

étete paroissent, & qu'au même-tems que tous les hommes du monde leur cederont pour les mœurs, ils reconnoissent eux-mêmes, que toute leur justice & toute leur vertu s'évanoüit comme une ombre, & s'anéantit devant celle de JESUS-CHRIST. Ils nous aprennent à la verité, que tout ce qui ne dépend point de nous ne nous touche point, que la mort n'est rien, que nous ne devons faire aux autres, que ce que nous voudrions qu'on nous fît. Ce seroit quelque chose s'il n'y avoit que des hommes, & qu'il ne s'agit que de régler une république, & de passer doucement cette vie. Mais que ce mépris de la mort est difficile dans l'attente de l'anéantissement, & qu'il est peu capable d'en consoler ! Et s'il y a un Dieu, qu'ils l'ont cru facile à contenter, & que cette vertu toute nôtre qui ne vient point de lui, & ne tend point à lui, qui n'est fondée que sur nos interêts & nos commoditez, nous doit peu faire esperer en mourant d'en être bien traitez, si nous avons quelque idée de ce qu'on lui doit !

Que nous ont-ils apris proprement qu'à faire bonne mine au milieu de nos miseres, & quand ils auroient été jusqu'à la source en quelque chose, nous ont-ils découvert à fond nôtre corruption & nôtre impuissance, & d'où nous en devons attendre les remedes? Cet amour propre qui se cherche par tout, & l'orgueil, ou du moins cet aplaudissement interieur dont on se repaît au défaut de la gloire & des richesses, sont-ils guéris par leurs préceptes ? & combien de gens ont exactement pratiqué toutes leurs

maximes, & s'en sont préferez aux autres, qui auroient pourtant eu honte qu'on vit ce qui se passoit dans leur cœur ? Toute l'honnêteté humaine, à le bien prendre, n'est qu'une fausse imitation de la charité, cette divine vertu que JESUS-CHRIST nous est venu enseigner ; & jamais elle n'en aproche, à quelque point qu'elle l'imite. Il y manque toûjours quelque chose, ou plûtôt tout y manque, puis qu'elle n'a pas Dieu pour son unique but. Car quoi que puissent prétendre ceux qui l'ont portée le plus haut, la justice dont ils se vantent a des bornes bien étroites, & ils ne jugent que de ce qui se passe dans leur enceinte, qui ne va pas plus loin que l'interêt & la commodité des hommes. Il n'y a que les disciples de JESUS-CHRIST qui sont dans l'ordre de la justice véritablement universelle, & qui portant leur vûë dans l'infini, jugent de toutes choses par une règle infaillible, c'est-à-dire par la justice de Dieu. Que ne doivent-ils donc point à celui qui a dissipé les nuages qui la couvroient depuis si long-tems, & qui leur a apris qu'ils devoient aspirer à l'éternité, & les véritables moyens d'y arriver ? Et comment pouroient-ils prendre pour un homme comme les autres, celui qui non seulement a si bien connu cette justice, mais qui l'a encore si ponctuellement accomplie ; puis qu'à en juger sainement, il n'est pas moins au dessus de l'homme de vivre comme il a vécu, & comme il veut que nous vivions, que de ressuscíter les morts, & de transporter les

montagnes ? Enfin s'il n'y a point de Dieu, il est inconcevable qu'une aussi haute idée que celle de la Religion Chrétienne puisse naître dans l'esprit d'un homme, & qu'il y puisse conformer sa vie : Et s'il y en a un, JESUS-CHRIST a dû avoir un commerce si étroit avec lui pour en parler comme il a fait, qu'il mérite bien d'être crû dans tout ce qu'il a dit, jusqu'à ne point douter qu'il ne soit son fils, puis qu'il est impossible qu'une si effroyable imposture eût été accompagnée d'une si grande abondance de graces.

On ne peut faire que d'inutiles efforts pour exprimer ce qu'on pense des grandeurs de JESUS CHRIST ; & quelques imparfaites que soient les idées qu'on en peut avoir, elles passent encore infiniment nos expressions. Peut-être même ne ferois-je que rebattre ce que M. Pascal nous en a laissé dans de certains traits à peine touchez, mais si vifs qu'il est aisé de voir que peu de gens en ont été plus pénétrez. J'ajoûterai seulement que comme la doctrine de JESUS-CHRIST est l'accompliſſement de la loi, sa personne l'est aussi de nos preuves ; & qu'il a si divinement rempli toutes les merveilles que les Prophetes en ont prédites, qu'on ne sçauroit dire lequel est le plus extravagant, ou de douter comme font les Athées, qu'il ait été promis un Messie, ou de croire avec les Juifs, qu'il soit encore à venir.

Que ceux qui sentiront quelque doute là-dessus, & que cette vie divine ne touchera pas, s'examinent à la rigueur, ils trouve-

Digitized by Google

ront assurément que la difficulté qu'ils ont à croire, ne vient que de celle qu'ils auroient à obéir : & que si JESUS CHRIST s'étoit contenté de vivre comme il a fait, sans vouloir qu'on l'imitât, ils n'auroient nulle peine à le regarder comme un digne objet de leurs adorations. Mais au moins que cela leur rende leurs doutes suspects, & s'ils connoissent bien le pouvoir du cœur, & de quelle sorte l'esprit en est toûjours entraîné, qu'ils se regardent comme juges & parties, & que pour en juger équitablement, ils essayent d'oublier pour un tems, le malheureux interêt qu'ils y peuvent avoir. Autrement il ne faut pas qu'ils s'attendent de trouver jamais de lumiere : la dureté de leur cœur résistera toûjours aux preuves de sentiment, & jamais les autres ne pouront rien sur les nuages de leur esprit.

Cela est étrange, mais cependant il n'est que trop vrai, non seulement les choses qu'il faut sentir dépendent du cœur ; mais encore celles qui apartiennent à l'esprit lors que le cœur y peut avoir quelque part. En sorte qu'avec plus de lumiere & de verité qu'il n'en faut pour convaincre, elles ne le font pourtant jamais, & ne portent jamais à agir que le cœur ne se soit rendu, aussi ne le feroient-elles qu'inutilement sans cela. Et c'est ce qui fait le mérite des bonnes actions & la malice des mauvaises. Car tant qu'il n'y a que l'esprit qui agit, ou il juge bien, & ce n'est que voir ce qui est, à quoi il n'y a point de mérite, ou s'il juge mal, il croit voir ce qu'il ne voit pas, ce qui

n'eſt qu'une erreur de fait qui ne ſçauroit être criminelle. Mais dés que le cœur s'y mêle, & qu'il fait que l'eſprit juge bien ou mal ſelon qu'il aime ou qu'il hait, il arrive, ou qu'il ſatisfait à la loi en aimant ce qu'il doit aimer, ce qui ne peut être ſans mérite ; ou qu'en aimant ce qu'il doit haïr, il viole la loi, ce qui n'eſt jamais excuſable. C'eſt ce qui fait encore que Dieu ne voulant pas qu'on arrivât à le connoître, comme on arrive aux véritez de géometrie, où le cœur n'a point de part, ni que les bons n'euſſent aucun avantage ſur les méchans dans cette recherche, il lui a plû de cacher ſa conduite, & de mêler tellement les obſcuritez & la clarté, qu'il dépendît de la diſpoſition du cœur de voir, ou de demeurer dans les tenébres. En ſorte que ceux à qui il ſe cache ne doivent jamais rien eſperer, qu'ils ne ſe ſoient mis autant qu'ils le peuvent, dans l'état de ceux qui l'ont trouvé. Mais à peine auront-ils ceſſé de conter pour quelque choſe ces miſerables biens qu'on leur veut ôter ; à peine commenceront-ils à croire que la pauvreté peut n'être pas un mal, qu'on peut aimer les outrages & les mépris, qu'il n'y a rien à fuïr que d'être deſagréable à Dieu, & rien à chercher que de lui plaire, que tout leur ſera clair ; ou que s'il leur reſte quelque obſcurité, il leur ſera clair au moins qu'elle n'eſt que pour ceux qui s'y voudront arrêter.

Il a plû à Dieu, par exemple, d'envoyer ſon fils unique ſur la terre pour ſauver les hommes, & pour y être en même-

tems une pierre d'achopement, & un objet de contradiction, à ceux qui s'en rendroient indignes. Pouvoit-il rien faire de mieux que ce qu'il a fait pour cela ? Il a voulu qu'il nâquit de parens obſcurs ; il lui a fait paſſer ſa vie ſans avoir ou repoſer ſa tête ; il ne lui a donné que des gens de la lie du peuple à ſa ſuite ; il n'a pas voulu qu'il dit un mot de ſcience ni de tout ce qui paſſe pour grand entre les hommes ; il l'a fait paſſer pour un impoſteur ; il l'a fait tomber entre les mains de ſes ennemis, trahi par un de ſes diſciples, & abandonné de tout le reſte ; il l'a fait trembler aux aproches de la mort, qu'il a ſoufferte en public & comme un criminel ; par où pouvoit-il mieux le déguiſer à ceux qui n'ont de goût que pour la grandeur humaine, & qui ſont ſans yeux pour la véritable ſageſſe ?

Mais auſſi il lui a fait commander à la mer & aux vents, à la mort & aux démons, il lui a fait lire dans l'eſprit de ceux qui lui parloient ; il a répandu ſon eſprit ſur lui, & lui a mis à la bouche des choſes qui ne pouvoient venir que d'un Dieu ; il lui a fait parler de celles du Ciel d'une maniere qui ſurpaſſe infiniment tous les hommes ; il a voulu qu'il leur aprît l'état de leur cœur, & par où ils pouvoient ſortir de leurs miſeres ; il l'a fait vivre ſans la moindre ombre de peché, en ſorte que ſes plus cruels ennemis n'ont pas ſeulement trouvé dequoi l'accuſer, il lui a fait prédire ſa mort & ſa réſurrection, & il l'a tiré du tombeau. Qu'y

avoit-il de plus propre à l'empêcher d'être méconnu de ceux qui aiment la véritable grandeur & la véritable sagesse ? Enfin parce que tout l'Univers & tous les tems y avoient part, & aux mêmes conditions d'obscurité pour les uns, & de clarté pour les autres, il a voulu que son histoire ne fût écrite que par ses disciples, pour la rendre suspecte à ceux qui cherchent à se tromper, & qu'elle fût tout ensemble la plus indubitable de toutes les histoires, afin qu'ils fussent inexcusables.

Car en un mot, & sans entrer dans ce champ infini, si elle n'est pas véritable, il faut que les Apôtres ayent été trompez, ou qu'ils ayent été des fourbes, & l'un & l'autre sont également insoutenables. Comment se pouroit-il qu'ils eussent été abusez, eux qui non seulement se disoient témoins de tous les prodiges de la vie de JESUS-CHRIST, mais qui croyoient même avoir reçû le don d'en faire de semblables ? pouvoient-ils se tromper à sçavoir s'ils guérissoient eux-mêmes les maladies, & s'ils ressuscitoient les morts, & quelle autre marque eussent-ils pû demander pour s'assurer de la verité ? Mais si JESUS-CHRIST leur en avoit fait accroire pendant sa vie, comment ne se sont-ils point desabusez, aprés l'avoir vû mourir, puis qu'ils le croyoient véritablement Dieu, c'est-à-dire maître de la mort & de la vie ? Car pour les disciples de Mahomet, par exemple, qui ne s'est dit que Prophete ; il est aisé qu'ils ayent demeuré dans l'erreur aprés sa mort, & il s'est bien gardé

de leur promettre qu'ils le reverroient. Mais il n'en est pas de même de ceux de JESUS-CHRIST qui a bien été plus hardi. Aussi reconnoissent-ils que s'il n'est point ressuscité, tout ce qu'ils ont dit & fait n'est rien. C'est de là qu'ils ont tiré toute leur fermeté; & il est hors de toute aparence, & même impossible, qu'ils ne crussent au moins l'avoir vû depuis sa mort, & qu'ils ne le crussent avec la derniere assurance, pour s'exposer à tout ce qu'ils ont souffert, & pour apuyer uniquement là-dessus ce grand ouvrage, où ils ont si heureusement réüssi. Or cela étant, comment peut-on s'imaginer qu'ils ayent tous crû si fortement une chose si difficile à croire, & dont les yeux seuls sont juges? l'ont-ils tous songé en une nuit? car ils disent tous l'avoir vû, & nous les traitons ici de gens de bonne foi. Est-ce un phantôme qui les a abusez pendant quarante jours, ou quelque imposteur qui leur a fait accroire qu'il étoit cet homme qui venoit de mourir à leurs yeux, & qu'ils avoient mis dans le tombeau, & qui a ensuite trouvé le secret de s'élever dans le Ciel à leur vûë? Cela seroit ridicule à dire, & d'autant plus que l'on voit assez par ce qui nous reste d'eux, qu'ils n'étoient pas assez simples pour croire que si JESUS CHRIST n'eût été qu'un homme ordinaire, il eût pû se ressusciter lui même.

On seroit tout aussi mal-fondé à dire que les Apôtres ayent été des trompeurs, & qu'après la mort de leur maître ils ayent concerté entr'eux de dire qu'il étoit ressuscité, & prétendu que tout l'Univers les en

crût sur leur parole. Car quoi qu'on dise que les hommes sont naturellement menteurs, cela n'est pas vrai, dans le sens où l'on le prend d'ordinaire. Ils naissent tels véritablement, en ce qu'ils naissent ennemis de Dieu, qui est la souveraine verité, & que leur cœur les porte à des choses vaines & fausses, qu'ils regardent comme très réelles. Mais hors de là, il est certain qu'ils aiment naturellement à dire vrai, & cela ne sçauroit être autrement, la pente naturelle allant à dire ce que l'on sçait, ou du moins ce que l'on croit, c'est-à-dire ce qui est vrai en soi, ou à l'égard de celui qui le dit. Au lieu que pour le mensonge, il faut de la déliberation & du dessein, il se faut donner la peine d'inventer. Aussi voit-on qu'ils ne mentent jamais que pour l'interêt, ou pour la gloire; encore faut-il qu'ils n'y puissent arriver autrement. Et ils prennent même bien garde que ce qu'ils disent soit vrai-semblable, & qu'on n'en puisse découvrir la fausseté, sur tout si les conséquences en sont dangereuses. Et quand il s'en trouveroit qui prendroient plaisir à mentir pour mentir, ils ne songent qu'à en joüir dans le moment, & non pas à rien établir de solide sur leur mensonge. Ainsi il est sans doute que les Apôtres n'ont pû avoir dessein d'imposer dans ce qu'ils ont dit de la résurrection de JESUS-CHRIST. Quelles gens étoit-ce pour se faire croire, & quelle autorité leur donnoit pour cela leur rang entre les Juifs, ou leur mérite? n'avoient-ils rien à inventer de plus fin

qu'un

qu'un menſonge ſi groſſier, dont il étoit ſi aiſé de les convaincre, & dont ils n'euſſent donné pour toutes preuves que le raport de ſes diſciples ? Et comment pouroit-on ſe figurer qu'ils euſſent été aſſez hardis, pour aller attaquer ſur un ſemblable fondement, tout ce qu'il y avoit de grand parmi les Juifs, & de puiſſant ſur la terre, & entreprendre de changer une Religion auſſi ancienne que le monde, & apuyée ſur une infinité de miracles auſſi publics que celui-là auroit été particulier pour eux ? Il ne ſuffiſoit pas qu'ils fuſſent fourbes pour former un ſi étrange deſſein, il faloit encore qu'ils euſſent perdu le ſens ; & en ce cas, l'impoſture n'eût guere duré. Et quand ſçauroit été les plus habiles gens du monde, comme ils l'ont paru depuis, ils n'en auroient que mieux vû ce qu'il y avoit à craindre, combien il étoit difficile, legers & changeans comme ſont les hommes, que quelqu'un d'eux ne ſe laiſsât gagner aux promeſſes, ou aux menaces ; & enfin qu'il étoit de la derniere extravagance de s'aller expoſer de gayeté de cœur aux tourmens, & à la mort qui leur étoit aſſurée ; ſoit que l'impoſture fut découverte, ou qu'elle réüſsît.

Je n'entreprendrai pas d'entrer plus avant dans ce qu'on peut dire pour la verité de l'hiſtoire Evangelique, ſur laquelle M. Paſcal nous a laiſsé de ſi belles remarques, mais qui ne ſont preſque rien au prix de ce qu'il eût fait s'il eût vécu. Il avoit tant de pénétration pour ces choſes-là, & c'eſt une ſource ſi inépuiſable, qu'il n'auroit jamais ceſſé d'y faire de nouvelles découvertes. Que

n'eût il point dit du stile des Evangelistes, & de leurs personnes ; des Apôtres en particulier, & de leurs écrits ; des voyes par où cette Religion s'est établie, & de l'état où elle est ; de cette étrange quantité de miracles, de Martirs & de Saints ; & enfin de tant de choses qui marquent qu'il est impossible que les hommes seuls s'en soient mêlez ? Quand je serois aussi capable que je le suis peu de supléer à son défaut, ce n'en est pas ici le lieu. Ce seroit achever son ouvrage dont je n'ai voulu que montrer le plan. Mais quoi que je m'en sois mal acquité, & quelque imparfait que nous l'ayons, c'est toûjours assez pour faire voir quel il eut été, & même plus qu'il n'en faut pour produire l'effet qu'il souhaitoit dans l'esprit de ceux qui se voudront bien servir de leur raison. Car enfin il n'a pas prétendu donner la foi aux hommes, ni leur changer le cœur. Son but étoit de prouver qu'il n'y avoit point de vérité mieux apuyée dans le monde que celle de la Religion Chrétienne, & que ceux qui sont assez malheureux pour en douter, sont visiblement coupables d'un aveuglement volontaire, & ne sçauroient se plaindre que d'eux-mêmes. Et c'est ce qui paroîtra clairement à quiconque voudra prendre la chose d'aussi loin que lui, & envisager tout à la fois & sans prévention, cette longue suite de miracles & de propheties ; cette histoire si suivie, & plus ancienne que tout ce qu'on connoît dans le monde ; & tout ce qu'il trouvera dans ce recuëil. Je dis sans prévention, parce qu'il en faut au moins quitter une, à laquelle il est bien aisé de re-

Digitized by Google

noncer, quand on se fait justice, c'est-à-dire, à ne vouloir croire que ce qu'on voit sans la moindre difficulté. Car quand nous ne serions pas avertis de la part de Dieu même, de ce mélange de l'obscurité aux clartez, nous sommes faits d'une maniere que cela ne nous doit point arrêter.

Il est sans doute que toutes les véritez sont éternelles, qu'elles sont liées, & dépendantes les unes des autres, & cet enchaînement n'est pas seulement pour les véritez naturelles & morales, mais encore pour les véritez de fait, qu'on peut dire aussi en quelque façon éternelles; puis qu'étant toutes assignées à de certains points de l'Eternité & de l'espace, elles composent un corps qui subsiste tout à la fois pour Dieu. Ainsi, si les hommes n'avoient point l'esprit borné, & plein de nuages, & que ce grand païs de la vérité leur fût ouvert, & exposé tout entier à leurs yeux, comme une province dans une Carte géographique, ils auroient raison de ne vouloir rien recevoir qui ne fût de la derniere évidence, & dont ils ne vissent tous les principes, & toutes les suites. Mais puis qu'il n'a pas plû à Dieu de les traiter si avantageusement, & qu'il n'y a point été obligé, il faut qu'ils s'accommodent à leur condition & à la necessité, & qu'ils agissent au moins raisonnablement dans l'étenduë de leur capacité bornée, sans se réduire à l'impossible & se rendre malheureux & ridicules tout ensemble.

S'ils peuvent une fois se résoudre à cela, bien loin de résister, comme ils font

souvent, à l'eclat lumineux que de certaines preuves répandent dans l'esprit, ils reconnoîtront sans peine, qu'ils se doivent contenter en toutes choses, d'un rayon de lumiere quelque médiocre qu'il leur paroisse, pourvû que ce soit une véritable lumiere; que les preuves qui concluent sont quelque chose de réel & de positif, & les difficultez de simples négations qui viennent de ne pas tout voir, & que comme il y a des preuves lumineuses qui ne laissent aucune obscurité, il y en a aussi qui éclairent assez pour voir sûrement quelque chose; après quoi quelque difficulté qui reste, elles ne sçauroient plus empêcher que ce qu'on voit ne soit, & ce n'est plus que le défaut, ou de celui qui montre, & qui ne peut vous éclaircir, ou de celui qui veut voir, & qui n'a pas la vûë assez bonne. Car enfin il y a une infinité de choses qui ne laissent pas d'être, pour être incompréhensibles. Et il seroit ridicule, par exemple, de vouloir revenir contre des démonstrations, parce qu'elles auroient des conséquences dont on ne verroit pas bien clairement la liaison.

S'il n'y avoit rien d'incompréhensible que dans la Religion, peut-être y auroit-il quelque chose à dire. Mais ce qu'il y a de plus connu dans la nature, c'est que presque tout ce que nous sçavons qui est, nous est inconnu passé de certaines bornes, quoi que nous l'ayons comme sous nos yeux, & entre nos mains. Au lieu que la Religion a cet avantage, que ce que nous n'en comprenons pas, se trouve fon-

Digitized by Google

de sur la nature de Dieu, & sur sa Justice, dont il est bien certain, quel qu'il soit, que nous n'en sçaurions connoître que ce qu'il lui plaira de nous découvrir. Tenons-nous-en donc là, & lui rendons graces de nous en avoir assez montré pour marcher en assûrance. Et que ceux qui sont si choquez de nôtre soûmission à des choses qu'on ne sçauroit comprendre, reconnoissent quelle est leur injustice, puis qu'on ne la leur demande qu'aprés avoir montré par une infinité de preuves, qu'il faut être sans raison pour ne s'y pas soûmettre. Car aprés tout y a-t'il quelqu'un assez hardi entre les hommes, pour soûtenir que Dieu ait dû faire quelque chose de plus que ce qu'il a fait, & pour se croire en droit plûtôt qu'un autre de lui demander un miracle en son particulier, au moindre doute que son cœur lui suggerera? ou s'ils n'ont pas plus de privilége pour cela les uns que les autres, faut-il qu'il se rende visible à tous les hommes, & qu'il vienne tous les jours se presenter à leurs yeux comme le Soleil? Et quand il le feroit, que sçavent-ils s'ils n'en douteroient point encore toutes les nuits? puis qu'enfin, s'ils n'en ont des marques aussi sensibles, ils en ont au moins d'aussi grandes, & d'aussi certaines, ausquelles ils résistent, comme l'accomplissement des propheties, qui est un miracle permanent, & que jusqu'à la fin du monde tous les hommes pouront voir de leurs propres yeux, & toutes les fois qu'il leur plaira.

Mais la verité est que ce n'est point le

manque de preuves qui les arrête. Ce n'eſt que leur négligence à s'éclaircir, & la dureté de leur cœur, & c'eſt ce qui fera, que quoi qu'il n'ait rien paru juſqu'ici de plus propre à tirer les gens de cet aſſoupiſſement que les écrits de M. Paſcal, il eſt cependant comme aſſuré qu'il n'y en aura que trés peu qui en profitent, & qu'à en juger par l'événement, ce ne ſera que pour les vrais Chrétiens qu'il aura travaillé en s'efforçant de prouver la vérité de leur Religion. Je dis ceci ſans aucun égard à la néceſſité de l'inſpiration de la foi pour croire avec utilité. Car les hommes n'y peuvent rien. Je parle ſeulement de la créance que la raiſon peut & doit donner. Et c'eſt à quoi on ne voit guere moins de dificulté quand on conſidére comment les hommes ſont faits, & ce qui les occupe dans le monde.

Les uns s'apliquent aux connoiſſances, aux recherches de l'eſprit, à l'étude de la nature. Et les autres ne ſongent proprement à rien, & donnent toute leur vie aux affaires, aux plaiſirs, à la vanité. Pour ceux-ci, qui ſont ſans doute le plus grand nombre, & même le plus conſidérable, il eſt aiſé de voir combien il y en aura peu qui employent ſeulement quelques momens à la lecture de ce recuëil; & parmi ceux-là combien peu ſont capables de l'entendre, & d'en être touchez. Combien il eſt difficile de faire entrer dans des réflexions ſi profondes, des gens qui ont perdu pour ainſi dire, l'uſage de penſer, & qui n'ont jamais fait le moindre retour ſur eux-mêmes! Ne ſuffit-il pas que ce ſoient des vérités détachées

des sens, pour ne faire aucune impression sur des esprits nourris de fausse tez & de chimeres, qui ont ajoûté une seconde corruption à la premiere corruption de la nature, & qui n'en connoissent pas seulement les miserables restes ? les ramenera-t'on tout d'un coup à un point, dont ils ont pris le contre-pied dés le premier pas qu'ils ont fait dans la vie ? ou pour les y ramener peu à peu, doit-on s'attendre que n'ayant de plaisir qu'à ce qui flatte leurs sens, ou leur interêt, ils en puissent prendre à se voir continuellement dire que l'ennui est leur plus grand bien, que leur plus grand mal est de se croire heureux, qu'ils n'aprocheront de l'être qu'à mesure qu'ils s'animeront en eux le sentiment de leurs miseres, & qu'il n'y a que des fous, ou des vrais Chrétiens qui puissent attendre la mort sans desespoir ? Que ces véritez toutes consolantes qu'elles sont pour quelques-uns, leur paroîtront tristes & cruelles, qu'elles trouveront peu d'entrée dans ce violent tourbillon de choses toutes contraires, dont leur cœur est sans cesse agité, ou qu'elles y feront peu de sejour ! Il en sera tout au plus, comme de ces vaines imaginations de spectres, qu'on dissipe en se passant la main sur les yeux, & ils fermeroient plûtôt le livre pour jamais s'ils sentoient que cela pût tirer à conséquence, & qu'ils y entrevissent de loin la ruïne de ce faux bonheur qui fait toute l'occupation, & toute la douceur de leur vie.

Il ne seroit pas mal-aisé d'apliquer une partie de cela aux autres qui se croyent si fort au-dessus de ceux-là, & qui leur res-

Digitized by Google

semblent pourtant par le plus essentiel. Ils pensent à la verité, ils ont envie de connoître, ils rencontrent même quelquefois, & par là ils se regardent comme une espece d'hommes differens des autres, & les premiers leur font pitié; Mais qu'ils s'en feroient à eux-mêmes s'ils voyoient une fois clairement le peu de valeur de ce qui leur coûte tant de peine, & qui les amuse, & que cela même les éloigne de le voir! Quoi que ce soient des veritez qu'ils cherchent, & que toute vérité ait son prix par la liaison qu'elle a avec la vérité essentielle, elles sont creuses néanmoins & inutiles si elles n'y conduisent, & c'en est même si peu le chemin, que de s'occuper de celles qui tourmentent tant la plûpart des hommes, que Dieu a voulu qu'elles leur fussent impénétrables, & que tout ce qu'en ont trouvé les plus habiles, c'est qu'on n'y sçauroit atteindre, & qu'on s'en passe aisément. Cependant comme si ceux ci sçavoient sûrement d'ailleurs qu'il n'y eût que cela à connoître dans le monde, ils s'y apliquent avec une ardeur infatigable, & ce peu de succés les pique au lieu de les rebuter. Ils se laissent-là comme des miserables indignes de leurs soins, & abandonnent la recherche de ce qu'ils sont, & de ce qu'ils doivent devenir, pour aprofondir ce que les sciences ont de plus vain & de plus caché, sans songer qu'il y a long-tems qu'on en sçait assez pour l'usage de la vie, & qu'elle ne vaut pas la peine, s'il y manque quelque chose, qu'on s'amuse à le chercher. Aussi n'est-ce à dire le vrai, ni la commodité de la vie qui les fait

agir, ni l'amour de la vérité qu'ils aiment rarement à voir trouver par d'autres. La curiosité seule les pousse, & la gloire d'aller plus loin que ceux qui les ont précedez, & la plûpart même suivent de voyes si opposées à la vérité, qu'ils s'en éloignent à mesure qu'ils avancent. Mais le pis est que cela les rend même incapables de la voir quand on la leur montre, & que se remplissant la tête de ce qu'on a inventé de faux depuis qu'on raisonne dans le monde, cette étrange espece de tradition leur ôte à tel point le goût de la verité, que c'est pour eux un langage inconnu, & que tout ce qui n'est pas conforme aux impressions qu'ils ont reçûës, n'en sçauroit plus faire sur leur esprit.

Il y en a véritablement quelques-uns parmi ceux-là qui sont des voyes droites, & peu sujettes à l'erreur. Ceux-ci ne se payent pas de discours comme les autres, & parce qu'ils cherchent plus à connoître qu'à parler, & qu'ils ne donnent leur créance qu'à ce qu'ils voyent clairement, il leur arrive rarement de se tromper. Mais c'est aussi ce qui renferme leurs connoissances dans des bornes bien étroites, n'y ayant que trés peu de choses qui soient capables d'une évidence pareille à celle qu'ils demandent. Tout ce qui n'est point démonstration ne leur est rien, & sans songer qu'il y en a de plus d'une sorte, ils s'établissent Juges souverains de toutes choses sur un petit nombre de principes qu'ils ont, & ne veulent rien croire que ce qu'on leur prouve à leur maniere, & dont

on ne leur puisse rendre la derniere raison. Mais ils ne voyent pas que l'avantage qu'ils croyent en tirer de ne rien recevoir que d'inconteſtable, eſt bien moindre qu'ils ne penſent, & que bien loin qu'ils ſe garantiſſent par là de l'erreur, c'eſt au contraire ce qui les y plonge, en les privant d'une infinité de veritez, dont l'ignorance eſt une erreur trés groſſiere & trés poſitive, & qu'ils ſe rendent néanmoins preſque incapables de goûter. Car l'habitude qu'ils ſe font de ce doute perpetuel, & de tout réduire aux figures, & aux mouvemens de la matiere, leur gâte peu à peu le ſentiment, les éloigne de leur cœur à n'y pouvoir plus revenir, & les porte enfin à ſe traiter eux-mêmes de machines; qu'y a-t'il de plus capable de les rendre inſenſibles aux raiſons & aux preuves de Monſieur Paſcal, quoi qu'ils ayent moins ſujet que gens du monde, de croire qu'il fût homme à s'abuſer, & que dans leur ordre même, ils l'ayent regardé ou dû regarder au moins avec admiration?

Enfin, il ſe trouve une certaine ſorte de gens preſque auſſi rares que les vrais Chrétiens, & qui ſemblent moins éloignez que les autres de le pouvoir devenir. Ceux-là ont connu la corruption des hommes, leurs miſeres, & la petiteſſe de leur eſprit. Ils en ont cherché des remedes ſans connoître le fond du mal, & regardant les choſes d'une maniere univerſelle autant qu'on le peut humainement, ils ont vû ou crû voir, ce que les hommes ſe doivent les uns aux autres, & quelques-uns ont porté auſſi

loin qu'il se peut les recherches de l'esprit, & l'[illegible]les vertus naturelles, S'il y avoit quelque chose de grand entre les hommes, & que cette gloire qu'ils peuvent recevoir les uns des autres, fût de quelque prix, ceux-là seuls y pouroient prétendre quelque part. Et comme ce n'est proprement que parmi eux qu'il y a de l'esprit & de l'honnêteté, il semble qu'on en puisse plus esperer que de tout le reste, & qu'ils n'ayent qu'un pas à faire pour arriver au Christianisme. Mais c'est, à le prendre en un autre sens, ce qui les en éloigne, puis qu'il n'y a point de maladies si dangereuses que celles qui ressemblent à la santé, ni de plus grand obstacle à la perfection que de croire qu'on l'a trouvée.

La charité, s'il est permis d'user de cette comparaison, peut être regardée comme un ouvrage admirable, qui auroit été mis entre les mains des hommes, & qui par le peu de soin qu'ils en ont eu, se seroit brisé & mis en pieces. Ils ont en quelque façon senti leur perte, & recuëillant ce qui leur restoit du débris, ils en ont composé, comme ils ont pû, ce qu'ils apellent l'honnêteté. Mais quelle difference, que de vuides, que de disproportions! Ce n'est qu'une miserable copie de ce divin Original, & malheur à celui qui s'en contente, & qui ne voit pas que ce n'est que son ouvrage, c'est-à-dire rien. Cependant, cette difference toute infinie qu'elle est en soi, est imperceptible à ceux dont je parle: & l'état où ils se sont élevez, étant en effet quelque chose d'assez grand de la maniere dont ils le regardent, ils s'en rempliſſent entierement, ils roulent &

subsistent là-dessus jusqu'à la mort, & rien n'est plus difficile que de leur faire accepter pour rien ce qui les met si fort au-dessus du reste des hommes, & de les porter à se reconnoître méchans, ce qui est le commencement & la perfection du Christianisme.

Voilà ce qui donne lieu de croire que peu de gens auroient profité du Livre de M. Pascal, quand même il auroit été dans l'état où il le pouvoit mettre. Qu'ils y songent pourtant les uns & les autres, la chose en vaut bien la peine, & que ceux qui aprés avoir accommodé la Religion Chrétienne à leur cœur, en accompliſſent tous les devoirs si à leur aise, aussi bien que ceux qui se sont déterminez à ne rien croire, aprennent une fois qu'en matiere de Religion, c'est le comble du malheur que d'avoir pris son parti, si ce n'est le bon, & qu'il n'y en a qu'un qui le soit. Quelque lumiere, quelque hauteur d'intelligence qu'on ait, rien n'est si aisé que de s'y tromper ; sur tout quand on le veut. Et de quelque bonne foi aparente qu'on se flate, il est certain qu'on se repentira d'avoir mal choisi, & qu'on s'en repentira éternellement. Car enfin, on ne fait point que les choses soient à force de se les persuader. Et quelque fondement qu'on trouve dans ses opinions, l'importance est qu'elles soient véritables, & qu'à ce triste moment qui décidera de nôtre état pour jamais, à l'ouverture de ce grand rideau qui nous découvrira pleinement la verité, si nous trouvons plus que nous ne sçavions, nous ne trouvions pas, au moins le contraire de ce que nous avions crû.

FIN.

Digitized by Google

DISCOURS SUR LES PREUVES DES LIVRES DE MOYSE.

LA Religion Chrétienne ne fait point difficulté de reconnoître que l'esprit humain ne sçauroit atteindre à la hauteur des Mistetes qu'elle enseigne, & qu'il est trop borné pour en aller découvrir les fondemens dans les sources éternelles de la vérité, où ils lui paroîtroient aussi clairs que les premiers principes, si sa vûë se pouvoit porter jusques-là. Elle ne prétend pas néanmoins se faire croire absolument sans preuve, & par un instinct aveugle : Et Dieu n'a pas donné à l'homme la raison & l'intelligence pour lui rendre un si grand present, non seulement vain, mais encore nuisible, en ne lui proposant que des objets de foi, contre lesquels le propre instrument de ses connoissances fut dans une révolte continuelle. C'est le partage de ces sectes qui ne sont fondées que sur des caprices téméraires, & des visions de fanati-

ques, & qui ne s'établissent, & ne subsistent que par un égarement de la raison, pareil à celui qui les a produites : au lieu que la Religion Chrétienne est telle, que quelque impénétrable que soit la profondeur de ses Misteres, on n'en sçauroit douter que par un autre espece d'égarement.

Car enfin il ne s'agit pas d'examiner la possibilité de ces Misteres, ni de guerir l'esprit sur toutes les difficultez qu'il trouve à s'y soumettre. Les hommes seroient injustes de demander à les comprendre, eux qui ne se comprennent pas eux-mêmes, & qui ne doutent point néanmoins de leur existence. Et c'est assez qu'on leur puisse montrer que toutes ces véritez si inconcevables sont jointes, non seulement à d'autres véritez qu'ils connoissent, mais encore à celles de toutes les véritez qui sont les plus proportionnées à leur esprit, & dont ils peuvent s'instruire par les voyes les plus connuës & les plus certaines.

Si les hommes sçavent quelque chose d'assuré, ce sont les faits, & de tout ce qui tombe sous leur connoissance, il n'y a rien où il soit plus difficile de leur imposer, & surquoi il y ait moins d'occasion de dispute. Et ainsi quand on leur aura fait voir que la Religion Chrétienne est inseparablement attachée à des faits dont la verité ne peut être contestée de bonne foi, il faut qu'ils se soumettent à tout ce qu'elle enseigne, ou qu'ils renoncent à la sincerité, & à la raison.

Si Moïse, par exemple, a été, & qu'il ait écrit le Livre qu'on lui attribuë, la Religion Judaïque est véritable ; si la Religion

Judaïque eſt véritable, JESUS-CHRIST eſt le Meſſie ; & ſi JESUS-CHRIST eſt le Meſſie, il faut croire tout ce qu'il a dit, & la Trinité, & l'Incarnation, & la preſence de ſon Corps dans l'Euchariſtie, & tout le reſte.

C'eſt par ce divin enchaînement de veritez que Dieu conduit les hommes à la véritable foi, & qu'ils peuvent faire voir qu'il n'y a rien de plus raiſonnable que la ſoumiſſion qu'ils rendent aux miſteres les plus incompréhenſibles, bien loin qu'on les puiſſe accuſer de foibleſſe & d'imprudence. Et comme ce grand corps de la Religion Chrétienne eſt compoſé d'une infinité de parties differentes, qui tendent toutes au même but, & qu'ils ſubſiſtent depuis ſix mille ans, il ne ſe peut que ce ne ſoit un enchaînement de veritez infini, que chaque ſiécle n'y ait ajoûté une nouvelle accumulation de preuves, & que quelque part que l'on commence, à quelque point qu'on s'aplique, on n'arrive toûjours à une telle abondance de lumiere qu'il eſt impoſſible d'y réſiſter.

Mais on eſt d'autant plus obligé de s'aplíquer exactement à la recherche de ces preuves, qu'il n'a pas plû à Dieu qu'elles conſiſtaſſent dans les principes groſſiers & palpables qu'on découvrit tout d'un coup, & qui fuſſent vûs également de tous les hommes. C'eſt plûtôt un amas de circonſtances que tout le monde ne raſſemble pas, ou n'enviſage pas de la même ſorte ; mais qui ne laiſſent pas néanmoins d'être ſenſibles aux plus ſimples quand on leur ouvre

Digitized by Google

les yeux, & de produire, lors qu'elles sont réünies, une certitude sinon plus pleine, au moins plus intime & plus naturelle que celle qu'on a des démonstrations speculatives & abstraites, parce que les voyes en sont plus proportionnées à l'esprit humain, & qu'il n'y a personne qui n'en trouve en soi les principes.

Ce sera dans ce dessein, que pour donner un essai de la maniere dont on doit considérer ces faits, qui par leur certitude entrainent nécessairement celle de nôtre Religion, nous choisirons le fait particulier de l'histoire de Moïse, & la verité de ces Livres qui sert de fondement à la Religion Judaïque, comme celle-ci en sert à la Chrétienne, selon saint Paul.

Je ne me croi pas obligé de prouver d'abord, que si effectivement il y a eu un homme qui se soit dit envoyé de la part d'un Dieu, & qui ne voulant point qu'on l'en crût à sa parole, ou sur des actions peu au dessus de ce qu'on connoît du pouvoir humain, en ait donné pour preuve, cette suite étonnante de prodiges qu'on voit dans le Pentateuque, qui ait paru maître de la vie & de la mort, qui ait commandé aux Elemens, & fait ployer toute la nature sous ses ordres; je ne doute point, dis-je, que tout le monde n'avoüe que cet homme mérite d'être crû dans ce qu'il a écrit de Dieu, au nom duquel il faisoit toutes ces merveilles, & que la Religion qu'il a établie, doit passer pour véritable, & pour divine.

Les esprits les plus opiniâtres demeurent comme accablez sous le poids de ces mer-

Digitized by Google

veilles, & ne trouvent point d'autre moyen de satisfaire le penchant qu'ils ont de l'incrédulité, que de chercher de vaines raisons pour douter de la verité de ces prodiges, & du Livre qui les contient.

Mais pour peu qu'il leur reste de bonne foi & de sincerité, on les défie d'aller bien loin dans ces doutes; & ils les trouveront tellement étouffez par l'abondance des preuves qui accompagnent cette histoire, qu'ils seront forcez, ou de la reconnoître pour véritable, ou de se réduite à la stupidité de ceux, qui pour s'empêcher de croire ce que la Religion leur enseigne, prennent le parti de n'y point penser.

Car par quelles supositions prétendront-ils ébranler la certitude de ce qui est écrit dans ces Livres, & mettre leur esprit en état de se persuader qu'il n'en est rien? Qu'ils donnent toute la liberté qu'ils voudront à leur imagination, & qu'elle leur fourniſſe toutes les chimeres dont elle est capable, ils n'en tireront jamais rien qui ait une ombre d'aparence, & qu'un esprit tant soit peu solide, n'eût honte de proposer.

Diront-ils que Moïse n'a jamais été, & que tout ce qu'on en dit est une fable inventée à plaisir? Mais qu'ils prennent garde que les Juifs & les Chrétiens ne sont pas les seuls à qui on a oüi parler de ce Moïse, puis qu'on trouve même des Historiens prophanes qui en font mention, & quand cela ne seroit pas, qu'ils traitent donc aussi de fables toutes les Histoires du monde, puis qu'il n'y en a aucune dont on pût être

Digitized by Google

assuré, s'il étoit permis de douter qu'il y ait eu un homme apellé Moïse, qui ait tiré les Juifs d'Egypte aprés une longue captivité. Car toutes les raisons par où les hommes jugent de la verité des autres histoires, se rencontrent également dans celle de Moïse. On ne doute point, par exemple, qu'Alexandre, ou Cyrus n'ayent été, parce que quantité d'Auteurs en ont parlé, & que jamais personne ne s'est avisé d'en douter, & personne non plus n'a jamais mis sérieusement en doute s'il y a eu un Moïse. Cela a passé pour constant dans tout un grand peuple, & parmi tous ceux qui l'ont connu, & qui ont eu commerce avec lui, sans avoir jamais été contredit de qui que ce fut. Mais il y a de plus cette difference, que Moïse a encore des preuves singulieres, & qui ne se rencontrent point dans les autres. Parce que jamais Livre n'a été conservé avec tant de soin & d'affection que celui qui contient son histoire; & que cependant jamais les hommes n'ont eu de plus vifs & de plus puissans interêts de détruire la verité d'un Livre, s'ils l'avoient pû faire avec quelque vrai-semblance, que les Juifs en ont eu à l'égard de celui-ci: puis qu'au même-tems ils se seroient défaits d'une Loi la plus incommode qui ait jamais été, la plus gênante, la plus terrible, & la plus injurieuse à ceux qui l'observoient; en sorte qu'on ne voit point de motif qui les ait pû porter à la souffrir, qu'une ferme persuasion de sa verité.

L'incrédulité ne pouvant donc subsister dans cette chimere, il faut qu'elle passe à

quelqu'autre ; & qu'on dise, par exemple, qu'il est vrai qu'il y a eu un homme apellé Moïse, & que cet homme étoit chef d'un grand peuple qu'il tira d'Egypte : mais que c'étoit aussi un insigne imposteur qui abusa ce peuple par de faux miracles, & supposa tous les prodiges qu'il raconte dans son Livre pour l'assujettir à la Loi qu'il lui donnoit, & par cette Loi à lui-même, en la lui faisant regarder comme venant du Ciel, & se faisant considérer par là comme l'interprête des volontez de Dieu, au nom duquel il parloit, & comme ayant sa puissance entre les mains pour punir ceux qui lui résisteroient.

C'est à quoi se réduisent les plus grands efforts de l'esprit humain pour combattre ce Livre. Cependant on ne sçauroit rien inventer de moins raisonnable. Car enfin si l'on vouloit se servir ici des preuves de pur sentiment, qu'il est mal-aisé d'accorder la sagesse & la vertu qui paroissent d'ailleurs dans ce Moïse avec une si noire imposture ! qu'il est mal-aisé de comprendre que cet homme, dans ces tems si reculez & si grossiers, & sans aucun secours des inventions de ceux qui l'avoient précedé, ait pû tirer de sa seule tête, non seulement une Loi dont il a falu que toutes les autres ayent emprunté, mais encore l'idée d'un Dieu, & une idée si grande & si digne, que hors ceux qui ont marché sur ses traces, il n'y en a point qui n'ait été infinimeut au dessous, au lieu que toutes les autres inventions humaines se perfectionnent par le tems ! Enfin qu'il seroit étrange que ce pre-

Digitized by Google

mier de tous les fourbes eût rencontré si juste dans une chose si élevée au-dessus de la pensée des hommes, & si bien connu ce qui seroit dû à un Dieu, & ce que ce devroit être qu'un Dieu, qu'effectivement on sente qu'il doit être ainsi, s'il est, & que les cœurs bien faits y auroient regret s'il n'étoit pas!

Mais pour passer à des choses plus proportionnées à toutes sortes d'esprits, voyons s'il est possible que tous ces prodiges soient autant de fables inventées par Moïse. Si cela est, il faut qu'il ait espéré qu'il les feroit croire aux Juifs, ou du moins qu'il leur persuaderoit de les autoriser par leur consentement sans les croire, & de conspirer avec lui pour dérober à la posterité la connoissance de cette imposture; car on ne dira pas sans doute, qu'il les ait inventez dans le dessein de passer pour imposteur, & de n'en tirer aucun avantage. Il faut aussi, ou que les Juifs les ayent crûs véritables, quoi qu'ils fussent faux, ou qu'en connoissant la fausseté, ils ayent tous unanimement formé le dessein de les faire passer pour vrais à leur posterité.

Mais que peut-on imaginer rien de plus insoutenable que tout cela? Moïse a-t'il pû se promettre qu'il feroit croire aux Juifs ce changement des rivieres en sang, ces tenébres palpables qui couvrent toute l'Egypte pendant trois jours, & qui ne sont point pour les Israëlites; cette mort de tous les premiers nez des Egyptiens en une nuit, sans qu'aucun des Juifs sentit le moindre mal; cette division de la Mer rouge

Digitized by Google

qui s'ouvre & se soutient comme un double mur pour leur donner passage, & qui se laisse ensuite aller pour engloutir l'armée des Egyptiens, & tout le reste de ces prodiges qu'on voit arriver coup sur coup avant que ce peuple sorte d'Egypte ? A-t'il pû esperer qu'aucun des Juifs ne douteroit de tout cela, ni n'auroit au moins la curiosité d'en demander des nouvelles aux Egyptiens, qui aparemment n'étoient pas de concert avec lui ?

A-t'il pû croire encore, qu'il leur persuaderoit aisément ce qu'il raconte des quarante ans qu'ils passerent dans le desert, qui n'est qu'un autre enchaînement de prodiges ? Qu'il leur feroit croire, quoi qu'il n'en fût rien, qu'il avoit tiré d'un rocher dequoi desalterer cinq ou six cens mille hommes : Que la terre avoit englouti à leurs yeux Datan & Abiron tout vivans, aprés qu'il les eût avertis qu'ils mourroient d'une mort étrange & extraordinaire : Qu'ils n'avoient vécu pendant quarante ans que d'une nourriture descenduë du Ciel : Et enfin qu'il leur feroit croire ce grand & terrible spectacle de la montagne de Sinaï, qui paroît toute en feu à ce peuple, avec un tel bruit de foudres & de tonnerres, qu'il demande à ne plus traiter que par Ambassadeur avec ce Dieu, dont il ne croit pas pouvoir soutenir la presence sans mourir ?

Si Moïse avoit été assez insense pour se flater de cette esperance, qu'il auroit été par cela seul, peu capable de réüssir & de conduire un grand dessein ! Et que bien loin de pousser les choses où il les a poussées,

Digitized by Google

une tête si mal faite n'auroit guere attendu à se broüiller & à confondre elle-même tous ses projets ! Quel exemple a-t'on dans toutes les histoires d'une imposture de ce caractere ? Ce ne sont pas là les voyes que prennent les imposteurs ; ils n'exposent point leurs mensonges à un si grand jour, & ils se gardent bien de choisir des Juges aussi difficiles à tromper que les yeux & les oreilles de six cens mille hommes, & un peuple entier d'ennemis. Ils supposent quelque miracle sourd, & qui n'ait eu que peu de témoins, & en font répandre le bruit par leurs partisans. Sur tout ils évitent avec grand soin d'irriter la contradiction naturelle, en prenant hardiment les gens à témoin dans les choses où ils auroient sujet de craindre qu'on ne les démentît, & il n'y a rien dont ils se gardent tant que d'apliquer souvent les esprits à leurs fausſetez, & de les obliger souvent d'y faire réflexion. Ils se tiennent bienheureux qu'on les ait laissé passer une fois impunément ; & il est impossible qu'ils étouffent tellement en eux-mêmes tout sentiment de défiance & de pudeur, qu'ils osent mettre continuellement devant les yeux de tout un peuple, des impostures grossieres, en l'en prenant à témoin, & l'excitant par une hardiesse si insuportable à les considérer avec plus de soin.

Qu'on examine Moïse sur ces régles, & qu'on voye s'il garde aucune de ces précautions & de ces mesures que la nature & l'interêt inspireroient aux plus abandonnez imposteurs, & même aux plus étourdis. Il parle en toute occasion & des playes d'E-

Digitized by Google

gypte, & des miracles du desert, & cela avec une confiance capable d'irriter les plus insensibles, si leur raison leur eût pû fournir quelque prétexte pour le contredire. Il leur dit des choses grossieres & palpables qui ne leur pouvoient être inconnuës. *Il vous a donné*, dit-il, *la manne qui étoit une viande inconnuë à vos peres, vos vêtemens ne se sont point usez, non plus que vos souliers pendant l'espace de quarante ans* : Qui des Israëlites pouvoit ignorer la verité de ce fait ? Il accompagne tout cela de reproches durs, d'imprécations contre leurs infidélitez passées, de prédictions offençantes de leurs déréglemens à venir ; enfin il n'omet rien de ce qui auroit pû soulever leurs esprits, & leur donner envie de le démentir, si les choses qu'il s'attribuoit eussent été fausses, ou incertaines. Jusques là que toutes véritables qu'elles sont, c'est une espece de miracle, que dans tant de révoltes & de murmures qu'il a essuyez, il ne se soit pas trouvé un seul Juif qui l'ait accusé d'imposture.

Il est donc certain que Moïse n'a pû avoir le dessein de tromper les Juifs, & qu'il n'est pas possible qu'il les ait effectivement trompez. Et qu'on ne prétende pas traiter ces preuves de conjectures probables, & de simples vrai-semblances; ce sont des demonstrations en matiere de faits, puis qu'en les rejettant on s'engageroit à ne tenir rien d'assuré dans tous les faits historiques.

Car le fondement de toute la certitude humaine, est que les hommes ne sont pas fous, & qu'il y a de certaines régles dans la nature dont ils ne s'écartent jamais que

par un renverſement total de la raiſon. D'abord qu'on pouroit ſupoſer le contraire il n'y auroit plus rien de ferme & de conſtant. Qu'il ſoit permis d'inventer à plaiſir, que du tems de Céſar & de Pompée, tous les hommes étoient frapez d'une maladie qui leur faiſoit prendre l'illuſion de leur imagination pour des veritez réelles, il n'y aura plus rien de certain dans tous les évenemens que l'on raconte de ce tems-là, & l'on poura faire paſſer les batailles de Pharſale & d'Actium pour des imaginations de fanatiques. Ainſi quand on eſt venu juſques-là, que pour croire qu'une choſe n'eſt pas, il faut ſupoſer une folie effective, je ne dis pas dans une nation entiere, mais ſeulement dans un grand nombre d'hommes, on eſt arrivé juſqu'aux bornes de la certitude humaine dans les faits. Elle ne va pas plus loin, mais auſſi elle ne ſçauroit être plus grande, même pour les choſes preſentes. Puis qu'enfin ne nous étant pas moins permis de ſupoſer cet égaremer t de la raiſon dans les hommes d'aujourd'hui, & dans nous-mêmes, que dans ceux qui ne ſont plus, non-ſeulement toutes les choſes paſſées ſeront pour nous, comme ſi elles n'étoient point arrivées : mais nous de ſçaurons même à quoi nous en tenir pour celles qui ſe paſſent ſous nos ſens, & nous ne ſerons pas moins aveugles pour le paſſé & pour le preſent que nous le ſommes pour l'avenir.

Or il eſt ſans doute que la ſupoſition que Moïſe ait trompé les Juifs, eſt proprement de ce genre. Car pour ne rien dire de la folie

folie qu'il faudroit lui attribuer, s'il avoit pris une telle voye pour arriver à cette fin, il eſt clair que c'eſt faire paſſer tout ce peuple pour inſenſé & pour frénétique que de dire qu'il ait crû traverſer la Mer à pied ſec, ſans qu'il en fût rien ; Qu'il ait crû voir une montagne en feu, ſans la voir ; Qu'il ſe ſoit imaginé vivre de Manne, lors qu'il n'avoit que des alimens ordinaires : Qu'il ait crû que ſes habits ne s'uſoient point, quoi qu'il fut ſouvent obligé d'en changer. Qu'il ait crû voir que d'un coup de verge, Moïſe avoit fait ſortir d'un rocher une ſource capable de deſalterer ſix cens mille hommes, quoi qu'il n'en eût rien vû.

On auroit ſans doute de la peine à inventer ni ſecrets, ni machines qui puiſſent produire ou imiter de ſemblables effets ; & s'il ſe trouvoit quelqu'un qui fut aſſez habile pour cela, on lui pouroit bien répondre, qu'il ne manqueroit pas de Sectateurs non plus que Moïſe, & qu'il feroit accroire aux hommes une grande partie de ce qu'il voudroit. Il faut pourtant que les Juifs ayent bien crû voir tous ces grands effets, & même ſans qu'il leur en reſtât rien ſur le cœur, pour ſe ſoumettre ſi aveuglement à la Loi de cet homme, & pour ſouffrir qu'il les traitât avec tant d'empire, & que ſeul, ſans garde & ſans forces, il en condamnât trente ou quarante mille à la mort, & les fit executer ſur le champ.

Quelques gens ſe ſont efforcez, non pas à la verité d'en faire autant, car jamais perſonne n'a été aſſez foû pour le tenter ; mais d'imaginer des voyes par où Moïſe

pût avoir abusé les Juifs ; encore n'ont-ils pas été loin : Ils prétendent par exemple que pour leur faire passer la Mer rouge, il prit le tems que la Mer se retiroit, & leur fit croire qu'elle s'étoit separée d'elle-même, & qu'ensuite le flux étant revenu, il leur persuada qu'elle s'étoit d'elle-même laissé aller pour engloutir les Egyptiens. Ils veulent aussi que cette eau qu'il tira d'un rocher, ne fut autre chose qu'une source cachée, qu'il découvrit par le moyen d'un âne sauvage qu'il fit suivre. Cela est si pitoyable qu'il ne vaut pas la peine d'être réfuté. Que l'on considére seulement comment une chose aussi commune que le flux & reflux de la Mer, auroit pû être inconnu, non seulement aux Juifs, qui avoient vécu plus de deux cens ans en Egypte, mais encore aux naturels du païs qui s'y jetterent si étourdiment : Comment cette source auroit pû être assez petite pour se cacher à tant de gens qui mouroient de soif, & en même-tems assez abondante pour les desalterer avec tout ce qu'ils avoient de Chameaux & d'autres bêtes ; & enfin par quel enchantement Moïse auroit pû si bien fasciner les yeux de tout ce peuple, qu'il crût que d'un instant à l'autre un coup de baguette avoit fait couler cette source qu'on ne sçauroit s'imaginer que comme un torrent prodigieux.

Enfin il est inutile d'expliquer une partie de ces prodiges, lors qu'on est contraint d'avoüer qu'on ne les sçauroit expliquer tous. Il faut se rendre ou faire le système entier, & sauver toutes les aparences ; car

Digitized by Google

pour peu qu'il y en ait où les Juifs n'ayent pû être trompez, c'eſt aſſez pour nous convaincre & nous obliger de croire tout le reſte, & de regarder Moïſe comme le Miniſtre d'un Dieu qui s'eſt voulu faire connoître aux hommes: puis que les Loix de la nature, une ſeule fois violées, ſuffiſent pour faire voir qu'il y a quelque choſe au deſſus d'elle, & que jamais homme avant JESUS-CHRIST, n'a paru ſi viſiblement dépoſitaire du pouvoir de ce Maître de la nature que celui dont nous parlons.

On aimera peut-être mieux dire, qu'à la verité il eſt impoſſible que Moïſe ait impoſé aux Juifs, mais qu'il ſe peut fort bien qu'ils ayent eux-mêmes aidé à l'impoſture, & qu'ils ont pû regarder cette foule de prodiges, toute fabuleuſe qu'elle étoit, comme une choſe capable de leur attirer l'admiration des autres peuples. Mais en verité il n'y a que l'envie de ſe faire un fondement de doute, quel qu'il ſoit, qui puiſſe produire une ſi bizarre ſupoſition. Car de toutes celles que l'incrédulité peut inſpirer, c'eſt aſſurément la plus inſoutenable. Nous ferons voir dans la ſuite que ce peuple n'a pû contribuer à cette impoſture, en ſupoſant, que peu ou long-tems aprés la mort de Moïſe, & la Loi étant déja établie parmi eux, quelque nouveau venu ſe ſoit aviſé d'une ſi étrange voye de les rendre conſidérables: & bien loin que l'amour de la nation les y ait pû porter, il paroîtra que cela ſeul y auroit été un obſtacle invincible, ce qui n'eſt pas moins vrai à l'égard de Moïſe que d'un autre. Mais il y a

encore infiniment moins de vrai semblance pour les premiers Juifs. Car qui pouroit s'imaginer que par intelligence avec Moïse, ils se fussent soumis à une Loi qu'ils n'auroient cruë qu'une production de son esprit, & pour laquelle néanmoins ils se laissoient traiter si rigoureusement, que de simples manquemens à des cérémonies, étoient punis de mort sans qu'ils en murmurassent ? Que peut-on faire de plus pour les choses qu'on traite le plus serieusement, & qui se trouvent établies de tout tems ? outre que ce seroit une assez belle chose à voir, qu'un concert entre cinq ou six cens mille hommes, sans qu'aucun d'eux, ni de leurs descendans se fût jamais démenti.

Car il n'y avoit pas un seul de ces miracles, dont chaque particulier de ce peuple ramassé dans l'espace d'un champ, ne pût sçavoir la fausseté ; & qu'il ne dût pourtant autoriser comme l'ayant vûë de ses propres yeux, ou comme étant arrivé de son tems, ou de celui de son pere. Quelle affaire auroit-ce donc été à Moïse de gagner tant de gens, & sur tout parmi un peuple si difficile à gouverner ? Et comment ne s'y seroit-il point trouvé quelque esprit capricieux, ou quelque homme de bon sens qui se fût opose à ce dessein ? Qui que ce soit qui l'eût entrepris, il faut peu connoître les hommes pour croire qu'il n'eût pas eu bien-tôt autant de Sectateurs que Moïse, ou du moins qu'il n'eût eu envie de donner connoissance de cette fourbe à la posterité, & qu'il n'y eût aisément réüssi.

D'ailleurs qu'y avoit il de plus propre à

rendre les Juifs ridicules à tous les peuples, bien loin de les faire admirer, & quel auroit été leur aveuglement de ne le pas voir ? Qu'auroient dit, par exemple, les Egyptiens de toutes ces playes dont Moïse dit qu'il les frapa, de cette mort de tous leurs premiers nés, de cette submersion de l'Armée de Pharaon dans la Mer ? Et par quel charme tous ces autres peuples, qu'ils se vantent d'avoir vaincus par des voyes si extraordinaires, auroient-ils laissé passer tant de fables, à moins qu'ils ne fussent pareillement de l'intelligence, & aussi véritablement ennemis de la gloire, qu'on veut que les autres en fussent ridiculement entêtez ?

On peut inventer des fables, j'en conviens, encore ne les porte-t'on pas dans cet excés quand on a dessein qu'elles soient cruës, & sur tout on a grand soin d'en placer l'origine dans des tems éloignez, & de la mettre à couvert dans l'obscurité des siécles. Mais comme on n'a jamais pour but de paroître fourbe & ridicule, on n'invente jamais des choses qui puissent être démenties par des témoins vivans, & par des nations entieres & interessées. C'auroit été, par exemple, un beau dessein aux Mores quand ils se virent de retour en Afrique, aprés avoir été chassez d'Espagne, s'ils avoient entrepris de faire croire au monde qu'ils s'en étoient tirez par des miracles pareils à ceux de Moïse, & qu'aprés que la Méditerranée leur avoit ouvert son sein pour leur donner passage, ils l'avoient vûë se fermer, & enveloper une Armée de je

ne sçai combien de milliers d'hommes dont ils étoient poursuivis. Cependant le dessein n'auroit pas été moins extravagant à l'égard des Juifs : car il ne faut pas se representer ces tems si éloignez, quoi que grossiers, comme aussi tenébreux qu'ils nous paroissent. Les hommes y sçavoient des nouvelles les uns des autres ; ils avoient les mêmes interêts & les mêmes passions que nous ; ils voyoient ce qu'ils voyoient, & sentoient ce qu'il faloit sentir tout comme nous.

Il faut donc absolument abandonner ces deux hypotheses. Ni Moïse n'a été un imposteur qui ait trompé les Juifs, ni les Juifs ne se sont entendus avec lui. Il ne reste plus que de dire que Moïse n'est pas auteur du Livre qui porte son nom, ou du moins que ce n'est que depuis lui qu'on y a ajoûté tous les prodiges qu'il contient. C'est le dernier retranchement de l'infidélité ; mais la raison ne permet pas qu'un homme qui a tant soit peu de sens s'y puisse arrêter.

Quand on n'auroit autre chose pour s'assurer que ce Livre est véritablement de Moïse, & que nous l'avons tel qu'il l'a fait, sinon qu'il en porte le nom, que ce Livre même le témoigne, qu'il lui a toûjours été attribué, & que jusqu'ici personne ne s'est avisé de dire le contraire ; ce seroit assez pour n'en pouvoir douter raisonnablement, puisque nous n'avons point d'autre assûrance que les livres d'un tems un peu éloigné soient des Auteurs à qui on les attribuë.

Et qu'on ne dise point qu'il y a des li-

Digitized by Google

vres, qui aprés avoir passé quelque tems sous le nom de certains Auteurs, se sont enfin trouvez supposez; car sans entrer dans cet examen, il est absolument impossible que cela puisse arriver pour un Livre de la derniere importance, à qui la certitude du nom de l'Auteur est essentielle, & dont on a eu dans tous les siécles, tant d'interêt d'examiner l'origine & la vérité: Parce que comme la vérité est de telle nature que tout s'y accorde, que tout concourt pour l'établir, & qu'il n'y a ni soin, ni pénétration qui puisse rien faire trouver qui la démente; il est impossible, au contraire, que la fausseté ne se découvre à la fin si l'on l'entreprend; parce qu'il ne se peut qu'il n'y ait une infinité de choses qui la contrarient, & que quelque prévoyance, quelque adresse qu'ayent les fourbes, il n'est pas possible quand l'esprit humain seroit moins borné, qu'on prévoye tous les inconvéniens, & quand on les auroit prévûs, qu'on s'y puisse ajuster. Car enfin quand il y auroit pour cela de certains effets dont les hommes seroient maîtres, il est certain qu'il y en a un nombre infini où ils n'ont nul pouvoir: il faudroit qu'ils pussent disposer du present & de l'avenir, changer l'ordre de toutes choses, & en un mot être maîtres de la nature, & de l'esprit & de la volonté des hommes.

Ainsi nous avons encore incomparablement plus de preuves à l'égard du Livre de Moïse qu'il n'y en a pour les autres. Ceux-ci sont entre les mains de peu de personnes, peu de gens s'y interessent, ceux qui y prennent interêt s'y apliquent rarement, &

cet interêt même ne sçauroit être que d'une fort médiocre importance. Mais le Livre dont nous parlons est d'un genre bien different. Il a toûjours été entre les mains de tout un grand peuple ; il a été l'objet continuel de leur aplication ; & comme c'étoit le fondement de leur Religion, & d'une Religion qui déteste le mensonge & l'imposture, comment auroient-ils souffert qu'on leur imposât pour le nom de l'Auteur, & qu'on l'alterât par tant de fables ? ou comment l'a-t'on pû faire sans qu'ils s'en soient aperçûs, & qui auroit même été assez hardi pour le tenter ?

Qu'on envisage bien cette suite prodigieuse de miracles arrivez en Egypte, & dans le desert, & qu'on juge de bonne foi si ce sont là des choses qu'on puisse inserer dans un Livre, & le faire passer pour l'original. C'est bien tout ce qu'on pouroit faire pour quelque Livre peu important, qui ne tomberoit entre les mains que de peu de personnes ; & pour quelque miracle particulier, qu'on prétendroit n'avoir eu que peu de témoins. Encore voit-on que ces choses-là ne se répandent guere, & ne durent pas long tems ; qu'à peine sont-elles nées, qu'elles commencent à être combatuës, jusques-là qu'enfin elles ne subsistent plus que parmi les gens simples, & qui croyant sur la foi du premier venu, ne pensent pas seulement à s'éclaircir de la moindre chose. Mais il n'y a rien de clair au monde, s'il ne l'est, que cela ne sçauroit arriver pour un Livre tel que nous avons peint celui-ci. J'aimerois autant dire qu'il ne seroit

Digitized by Google

pas mal-aisé d'inserer aujourd'hui dans le nouveau Testament une histoire aussi longue & aussi considérable que celle-là : Et quelque ridicule que paroisse cette supposition, je ne sçai s'il n'étoit point encore plus difficile pour le Livre de Moïse ; puis que les Juifs le respectoient autant, pour le moins, que nous faisons les nôtres, & qu'il n'y avoit personne parmi eux qui n'eût un interêt trés naturel à sçavoir ce qu'il portoit, quand ce n'eût été que pour se garantir de la mort dont ils étoient punis sans rémission, lors qu'ils manquoient à de certaines observances.

Mais ce qui prouve invinciblement la fausseté de cette supposition, c'est qu'il y a en quelque sorte, deux histoires de Moïse : l'une qui est écrite dans le Livre qui porte son nom, l'autre qui est comme gravée dans les céremonies & dans les Loix observées par les Juifs, dont la pratique est une preuve vivante du Livre qui les ordonnoit, & même de ce qu'il contient de plus merveilleux. Car la plûpart de ces prodiges les plus étonnans étoient marquez par les céremonies, & par les autres choses qui servoient au culte de la religion Judaïque. L'Urne de Manne, que l'on conservoit dans l'Arche, étoit un monument de la nourriture miraculeuse dont Dieu avoit soutenu ce peuple dans le desert. La Verge d'Aaron qui avoit fleuri, en étoit un de la maniere dont Dieu lui confirma la souveraine Sacrificature, & les Tables d'alliance, de ce qui est raporté dans l'Exode touchant l'établissement de la Loi. Le sacrifice de l'Agneau

Pascal, la cérémonie des Azymes, & la destination de la Tribu de Levi au service du Temple marquoient le passage de l'Ange, la mort des premiers nés des Egyptiens, & la délivrance de ceux des Israëlites. Les lames d'or qui furent attachées à l'Autel étoient un mémorial de la mort de ces Levites téméraires, qui avoient voulu disputer le Sacerdoce à la race d'Aaron. Enfin l'Arche, le Tabernacle, tous les divers ministeres des Prêtres & des Levites, toutes les cérémonies des sacrifices & des purifications, toutes les Loix, l'assignation des Provinces qui étoient au delà du Jourdain aux deux Tribus de Ruben & de Gad, & à la moitié de celle de Manassé; les Villes de refuge pour les homicides involontaires, toutes ces choses, dis-je, qu'il ne seroit pas moins ridicule de nier, que de prétendre qu'il n'y eût jamais de Juifs, ont un raport nécessaire avec le Livre de Moïse, & prouvent invinciblement qu'il ne peut avoir été écrit depuis lui.

Car pour cela, il faudroit ou que tout ce que nous venons de dire n'eût aussi été établi que depuis Moïse, & aprés la publication des Livres qu'on lui attribuë; ou qu'ayant été établi par Moïse de vive voix, & sans aucun Livre, on ait ajusté ces Livres aux cérémonies & aux Loix qui se trouvoient en usage, en y ajoûtant ces prodiges pour attacher davantage ce peuple à l'observation de cette Loi. Mais tout cela est tellement hors d'aparence, qu'il ne s'est jamais trouvé personne qui l'ait osé avancer sérieusement.

Digitized by Google

Comment pouroit-on dire, par exemple, que le Pentateuque ait été fait, & publié long-tems aprés la mort de Moïse, & qu'il ait donné lieu à l'établissement de la Loi & du culte de la Religion Judaïque qu'il contient ? Il faudroit donc dire aussi qu'on n'auroit fait l'Arche & le Tabernacle, qui sont les fondemens de cette Religion, que long-tems aprés Moïse, & ensuite de la publication de ce Livre. Or c'est ce qui est absolument impossible ; car tous les Juifs étoient persuadez que leur Arche & leur Tabernacle avoient été faits par Moïse, comme ce Livre le porte, & l'on ne voit pas par quelle bizarrerie ils auroient pû entrer dans cette opinion, s'ils les avoient eux-mêmes faits aprés avoir vû & reçû ce Livre, qui n'auroit paru que long-tems aprés Moïse. Ce seroit sans doute une des plus plaisantes choses du monde, & la plus sans exemple ; ou que ce Livre ayant été fait tout d'un coup, & par avance avec ce nombre prodigieux de cérémonies & de loix, comme déja en usage, elles se fussent ensuite établies ; ou que s'étant fait peu à peu, & à mesure que tout cela s'établissoit, il eut toûjours eu, comme on dit au Palais, un effet retroactif pour faire attribuer chacun de ces établissemens à Moïse.

Comment aussi ce peuple, qui en commençant d'embrasser cette Loi auroit au moins sçû qu'il étoit faux qu'elle fût en pratique depuis Moïse, & qu'il y eût une succession continuée de Prêtres depuis Aaron, auroit-il pû persuader universellement que ce qu'ordonnoit ce Livre, avoit toûjours

été fait ; & que ces Prêtres qu'il établissoit, avoient reçû leur ministere d'Aaron par une succession non interrompuë ?

Et comment enfin sur ce même fondement toutes les autres Tribus, & toutes les autres familles auroient-elles souffert que la Tribu de Levi, & la race d'Aaron s'attribuassent toutes les prérogatives attachées au Sacerdoce, & à la charge de grand Prêtre ?

Il n'y a pas moins d'absurdité dans l'autre supoſition, qui est que la Loi ayant été donnée par Moïse de vive voix, ait été conservée quelque tems parmi les Juifs par une simple tradition ; & qu'ensuite ceux qui l'ont rédigée par écrit, y ayent ajoûté tous ces prodiges. Car outre que ce seroit déja une espece de miracle, & bien difficile à sauver, que ce peuple eût reçû une Loi aussi gênante & aussi sévere que celle-là, d'un homme qui n'eût rien fait d'extraordinaire ; comment se pouroit-il que Moïse, qui avoit sans doute l'usage de l'écriture, eût obmis une chose si essentielle, & n'eût pas laissé par écrit une Loi qui contenoit tant d'observations, tant de cérémonies, tant de réglemens, qu'il étoit nécessaire de l'avoir toûjours presente à l'esprit pour n'y pas manquer en quelque point.

Aussi aprenons-nous de ce Livre même que Moïse n'y a pas manqué. *Moïse*, est-il dit, *écrivit cette Loi, & la donna aux Prêtres enfans de Levi, & il ordonna qu'elle seroit lûë tous les sept ans, à la fête des Tabernacles.* Et il y est même dit, en je ne sçai combien d'endroits, que Dieu ordonnoit à Moïse de mettre par écrit ce qu'il lui prescrivoit sur la

montagne. Si les Juifs avoient donc reçû cette Loi de lui seulement de vive voix, comment auroient-ils pû recevoir un Livre qui auroit contenu un mensonge si grossier & si évident, & qui auroit porté un ordre de Dieu exprés, à quoi leur Legislateur auroit manqué ?

Cette même Ordonnance de lire la Loi tous les sept ans pendant la fête des Tabernacles, comme ayant été donnée par Moïse, fait encore voir qu'il ne se peut qu'elle ait été changée ni alterée : car il auroit été impossible que ces changemens ne fussent découverts, ou que l'étant, ils fussent soufferts par un peuple attaché à cette Loi, & dont l'attachement étoit fondé sur ce qu'il la croyoit divine, & écrite par Moïse. Outre que ces prodiges étant assez de nature à sauter aux yeux, étant répandus par tous les Livres, repetez en divers endroits, liez avec les principaux évenemens, il auroit fallu faire un nouveau Livre pour les ajoûter, & non pas simplement en alterer un qui fût déja reçû.

Il faut donc encore revenir à cette prétenduë gloire de la nation, & soutenir que les Juifs ont souffert sans peine cette falsification : & qu'ils ont même été bien aises qu'on ajoûtât tous ces miracles à leur Loi, & qu'on en composât leur histoire.

Cela pouroit avoir quelque couleur s'il ne s'agissoit que d'une chose politique. On a bien pû dire aux Romains, par exemple, qu'ils descendoient d'Enée, & peut-être que les François souffriroient qu'on les fit venir des Troyens. Ce sont des choses

qui donnent dans la vûë de certaines gens, sans que personne ait interêt de s'y opoſer, & qui n'en choquent point d'autres établies de tout tems, & qui ſoient regardées comme les ſeules importantes. Mais à l'égard des Juifs ces gens ſi attachez à leur Religion, ſi fidéles dans leurs moindres traditions, & à qui le menſonge étoit ſi ſeverement deffendu, cette ſupoſition eſt entierement ſans aparence.

Car je ne croi pas que la hardieſſe de nier puiſſe aller juſqu'à combattre tout ce qu'on a de preuves du zele des Juifs pour leur Religion; puis qu'aujourd'hui même ils ont encore tant de vénération pour cette Loi, qu'aprés plus de ſeize cens ans qu'il y a qu'ils ſont diſperſez, & qu'ils ne voyent nul effet de ce qui leur étoit promis, ils l'obſervent encore avec la même exactitude que dans les premiers tems à peu prés, & attendent toûjours l'effet de ces promeſſes. Quelle aparence donc, qu'ils euſſent laiſſé confondre ce qu'ils regardoient comme la propre parole de Dieu, avec cette effroyable quantité de menſonges, en ſe rendant par là indignes de ſa protection, & s'expoſant à être convaincus d'impoſture par leurs voiſins? N'étoit-ce pas hazarder de tout perdre pour ne rien gagner?

Il n'en faudroit pas davantage pour convaincre tout homme de bon ſens & de bonne foi. Mais ſi l'on vouloit encore inſiſter ſur l'amour des Juifs pour leur nation, & prétendre que l'envie de ſe faire admirer les a pû porter à cette fourbe; voyons ſi ce n'étoit point tout le contraire, & s'il y a la

Digitized by Google

moindre aparence qu'ils cruſſent ſe pouvoir rendre recommandables par les choſes qui ſont raportées dans ce Livre, qui paroiſſent ſi honteuſes à la nation en general ; & quand tout auroit été à l'avantage du public, voyons s'il eſt croyable que des particuliers & des races entieres s'y fuſſent volontairement ſacrifiées : vû ſur tout que rien ne les gênoit, & que n'ayant qu'à inventer, il étoit à leur choix de prendre quelle voye ils auroient voulu, & de ſauver les interêts de tout le monde, ſans exciter tant de gens à découvrir leur impoſture.

Quand ils n'auroient dit que ce qui leur pouvoit faire honneur, comme ces grands miracles qui marquent une protection de Dieu ſi particuliere ; n'étoit-ce point plus qu'il ne leur en faloit, ſans inventer des choſes où tant de gens avoient interêt de s'opoſer, & d'autres qui font encore paroître cette nation ſi digne de mépris ?

Qu'y a-t'il de plus miſerable, par exemple, que la crainte & les murmures de ce peuple pour les eaux ameres, pour le défaut de vivres, & pour la ſoif qu'ils ſouffrirent en Raphidim ? A peine ſont-ils ſortis d'Egypte qu'ils perdent la mémoire de tout ce qu'ils veulent perſuader que leur Dieu y avoit fait pour eux. Ils ſe croyent abandonnez & trahis ; & criant qu'on les a méchamment tirez d'un Païs où ils étoient à leur aiſe, quoi qu'ils y fuſſent captifs, pour les faire périr dans les deſerts ; ils doutent du pouvoir ou de la protection de ce Dieu qui s'étoit ſi hautement déclaré pour eux, & ſont ſur le point de ſe révolter contre cet

Digitized by Google

homme, qu'ils croyoient choisi de Dieu pour leur délivrance. N'est-ce pas la plus honteuse & la plus grande foiblesse qu'on se puisse imaginer ? N'est-ce pas le comble de l'ingratitude, & pour leur Dieu & pour leur conducteur ? Qu'auroient pû inventer de plus deshonorant pour eux, leurs plus cruels ennemis ? Et qui pouroit s'imaginer que pour se rendre considérables à tout l'Univers, & se faire croire le peuple bien-aimé de Dieu, ils se fussent avisez de se peindre si legers, si infidéles, si grossiers, que pendant quarante ans qu'ils ne vivoient disent-ils que d'une nourriture descenduë du Ciel, à peine se passoit-il un jour qu'on ne les entendît crier comme des enfans, & qu'ils ne souhaitassent avec larmes, d'être encore esclaves en Egypte pour se remplir d'oignons & de poireaux.

Il faudroit copier tous les Livres de Moïse pour raporter toutes les infidélitez, & tous les égaremens de ce peuple ; car on n'y voit presque autre chose. Il semble qu'ils eussent pris à tâche de faire aller leurs crimes de pair avec les graces de leur Dieu. Il n'y avoit presque pas une occasion où ils ne se révoltassent contre leur conducteur ; & à peine étoient-ils sortis d'un châtiment, qu'ils s'en attiroient un autre, sans que rien pût empêcher ce peuple indisciplinable de tomber sans cesse dans les mêmes crimes, ni l'exemple de ces vingt-cinq mille hommes que les enfans de Levi tuerent par l'ordre de Moïse, pour les punir de leur idolâtrie ; ni ce feu qui devora prés de quinze mille seditieux : ni cette playe effroyable

Digitized by Google

des ſerpens ardens, ni cette terrible punition que Moïſe fit du commerce qu'ils eurent avec les filles des Madianites, qui coûta la vie à tous les Chefs, & à vingt-quatre mille du peuple.

Mais pour tout dire en un mot, que peut on voir de plus étrange, & de plus honteux à leur mémoire, que cette révolte générale qui arriva lors que Moïſe étoit ſur la montagne de Sinaï, & que ces forcenez contraignirent Aaron de leur faire un Veau d'or, & d'y ſacrifier comme à leur Dieu ? Qu'on peſe bien toutes les circonſtances de cette action, & l'on verra ſans doute, qu'un peuple qui s'eſt dit capable d'y tomber, s'eſt en même-tems convaincu de tous les vices à la fois, & ſur tout de ſottiſe & d'extravagance. Ils ſe diſent tirez d'une terre ennemie par les plus grandes & les plus inconcevables merveilles qu'on ſe puiſſe imaginer ; en ſorte qu'il n'y a pas un moment dans toute leur hiſtoire, qui ne porte une marque viſible du bras tout-puiſſant de leur Dieu. Ce Dieu leur pardonne tous leurs murmures, & toutes leurs infidélitez, & au lieu de punir leurs défiances, il leur fait trouver des vivres & de l'eau où jamais il n'y en avoit eu, & ſatisfait juſqu'aux plus bas, & aux plus groſſiers de leurs deſirs.

Cependant, dans le tems qu'ils ſçavent que leur Liberateur & leur Guide eſt ſur la montagne avec ce même Dieu, pour en recevoir des ordres pour leur conduite, une terreur panique & ridicule les ſaiſit. Ils s'impatientent du retardement de

Moïse, & sans sçavoir pourquoi, demandent un Dieu à Aaron. Ils le forcent de fondre un Veau d'or qu'ils dreſſent ſur un Autel ; ils l'apellent le dieu qui les a tirez d'Egypte, & rendent à cette plaiſante divinité, faite des boucles d'oreilles & des bracelets, les mêmes honneurs, & les mêmes actions de graces qu'ils devoient, & qu'ils avoient déja ſi ſouvent renduës au vrai Dieu Créateur du Ciel & de la Terre, qui les avoit choiſis ſeuls entre les hommes pour ſes favoris.

En verité il faut avoir perdu le ſens pour s'imaginer que ce peuple ait ſouffert qu'on ajoûtât cet évenement à ſon hiſtoire, & qu'il l'ait fait pour s'attirer l'admiration des autres peuples. Ont-ils pû s'imaginer que leur gloire étoit imparfaite ſans cela ? N'eſt-ce pas au contraire une infamie que rien n'eſt capable de laver, & dont la poſterité leur fera des reproches éternels ? Et n'eſt-ce pas plûtôt un des plus grands miracles du monde que cette action ait pû paſſer juſqu'à nous, & que cette nation entiere n'ait pas fait toutes ſortes d'efforts pour en abolir la mémoire ? bien loin de l'inventer contre ſoi-même, & de ſouffrir qu'on ajoûtât à tant de choſes qui les auroient aſſez fait admirer, un évenement qui les couvre d'ignominie pour l'éternité.

Auſſi voyons-nous que Joſeph qui ménageoit tout autrement les interêts de ſa nation, a mieux aimé s'expoſer au reproche d'avoir violé les Loix de l'hiſtoire, en ſuprimant ce crime public commis par les Juifs dans le deſert, que de les expoſer au

mépris de tout le monde en le raportant.

Comment se pouroit-il encore qu'on eût ajoûté à cette histoire la révolte de Coré, si injurieuse à toute sa posterité ? N'y avoit-il point quelque sujet de craindre que quelqu'un de sa famille, pour la laver de cette tache, n'en découvrît la fausseté ? Pourquoi faloit-il que ce fut ceux-là plûtôt que d'autres, qui se chargeassent de cette infamie ? Avoit-on tiré au sort pour cela ? Etoit-ce une chose dont on ne pût se passer ? Et n'est-il pas visible que si ç'avoit été une fiction, toute la race en corps s'y seroit oposée, & auroit prié les Auteurs de cette fable de chercher d'autres embellissemens à leur histoire ?

Mais si l'on considére les dernieres paroles de Moïse qui charge ce peuple de tant de malédictions, qui les menace de tant de calamitez, & qui aprés leur avoir reproché toutes leurs infidélitez, leur déclare encore qu'ils en commettront de nouvelles, & que pour punition ils tomberont dans des malheurs sans ressource ; qu'ils se verront accablez d'ennemis, & réduits à la derniere extrêmité, jusqu'à manger leurs propres enfans ; qu'ils verront leurs villes détruites, leurs femmes & leurs filles violées, & leurs sacrifices abolis, & qu'enfin ils seront emmenez captifs & dispersez par toute la terre, pour être en mépris & en abomination aux autres peuples : Si l'on considére, dis-je, tout cela, je ne sçai ce qu'il faut être, pour s'imaginer que ce peuple ait pû conspirer avec qui que ce fût qui les auroit si cruellement offensez.

Digitized by Google

Mais il est sur tout à remarquer, que ce ne sont pas là seulement des discours d'un homme qui veut intimider ses Sectateurs, & de simples menaces de malheurs qui ne dûssent arriver aux Juifs qu'au cas qu'ils manquassent à leur Loi. Si elles paroissent conditionnelles en quelques endroits; ce sont en d'autres des Propheties positives, qui portent qu'ils manqueront effectivement à cette Loi, comme ils l'ont fait, & que tous ces malheurs fondront sur eux, comme il est en effet arrivé. Quelle aparence donc que les Juifs ayent été assez simples, ou plûtôt assez insensez pour souffrir qu'on ajoûtât à leur histoire des Propheties de cette nature; & qu'en vûë de la gloire de leur nation, ils ayent pû consentir à une chose qui ne pouvoit jamais leur tourner qu'à honte & infamie? Car pouvoient-ils ne point voir que si ces prédictions se trouvoient fausses, leur Religion passoit pour une imposture, & ils perdoient infailliblement la réputation qu'ils auroient pû acquerir par tout le reste? ou que s'ils tomboient effectivement dans ces malheurs, ils passoient pour les plus méchans des hommes, & ne devoient attendre, au lieu de consolation, que les reproches de toute la terre, d'être tombez dans des calamitez dont ils avoient été avertis, & de n'y être tombez que pour avoir attiré sur eux l'indignation de leur Dieu, en violant sa Loi?

Ainsi donc, quelque licence que l'on donne à l'imagination, elle ne sçauroit produire que des chimeres. Moïse n'a

point abusé les Juifs, il n'en a pû avoir le dessein, & quand il l'auroit eu, il n'étoit pas possible qu'il y reüssit par les voyes qu'il a prises. Les Juifs n'ont point été non plus de concert avec lui, pour imposer à leur posterité, & à toutes les autres nations. Ce n'a point été un nouveau venu qui se soit servi, pour leur en faire accroire, de ce qu'il a trouvé établi parmi eux, ou par tradition, ou par écrit : & il est aussi peu possible que les Juifs ayent trempé dans cette imposture avec un autre qu'avec Moïse.

Voilà une petite partie de ce que l'on peut dire sur ce grand sujet ; car il ne faut pas s'imaginer qu'on puisse épuiser les preuves que ce Livre nous fournit de sa verité : Plus on le médite, plus on en trouve, c'est une source inépuisable de lumiere, & sans même que l'on se mette en peine de les développer, on ne laisse pas de sentir que le langage de ce Livre n'est point celui des hommes, ni une production de leur esprit : Que rien n'est plus éloigné des voyes, non seulement des imposteurs & des fourbes, mais aussi de celles des prudens & des sages du monde ; que c'est un caractere tout particulier, & tout different de celui des hommes qui agissent par leur propre esprit ; & que l'on n'y voit ni les passions communes, ni les interêts ordinaires, ni les vûës de prudence & de prévoyance qu'on remarque dans les autres ; & enfin qu'il est impossible de se dépoüiller de l'homme, au point qu'il le faudroit, pour produire un tel ouvrage, où l'homme paroît si peu.

Digitized by Google

Cependant ce Livre est, nous l'avons, & ce n'est point le hazard qui l'a fait. Il a été, & il est encore le plus grand objet qu'il y ait jamais eu dans le monde. Pendant plus de deux mille ans le peuple de la terre le plus singulier, y a été tellement attaché, qu'il ne l'a pas perdu de vûë. Des mains de ce peuple il passe en celles des Chrétiens, c'est-à-dire, qu'il se répand par tout l'Univers. Et au bout de seize cens ans ces deux peuples irréconciliablement ennemis, le regardent encore avec la même vénération, s'en disputent l'intelligence l'un à l'autre, & y trouvent également le titre original du droit qu'ils prétendent à l'heritage du Ciel, & où chacun d'eux croit que le reste des hommes n'a point de part.

Qui osera donc dire qu'il lui soit permis de ne pas prendre parti dans une rencontre de cette importance ? & qui peut même s'en empêcher, & laisser là ce Livre pour ce qu'il est, sans se mettre en peine s'il est vrai ou faux, comme une chose dont la verité fût impénétrable & indifferente ? ou qui sera assez hardi pour aller tête baissée, contre cette abondance de véritez & de lumieres ? & sans autre apui que son caprice, & sa miserable raison, décider, du fond de ce cachot où la nature l'a relegué, qu'il n'y a point d'Etre dans le reste de l'Univers qui puisse operer tant de merveilles, & que ce sont autant de fables & de visions ?

Mais ce qui fait que quelques gens ne sont pas touchez de ces preuves qui sont si sensibles à d'autres, c'est que leur interêt &

leurs passions les occupent si fort, qu'ils ne voyent qu'à demi tout le reste. Voilà la véritable source des doutes que l'on forme contre la Religion, parce qu'il n'y a rien en effet de si contraire aux passions que la vie qu'elle nous commande. Et ainsi il n'est pas difficile de comprendre qu'elles s'opposent à une chose qui les attaque directement, & qui ne peut s'établir que par leur ruïne.

Cela peut bien arriver à cet égard, puis qu'on le voit même dans les choses naturelles: Et si quelquefois la simple imagination d'un évenement qu'on n'aimeroit pas, quoi qu'il y ait impossibilité qu'il arrive, fait agir comme si l'on doutoit en effet, lors qu'en effet on ne sçauroit douter, combien l'abandonnement nécessaire de ce qu'on a au monde de plus cher, & de plus sensible, est-il plus capable d'aveugler, & de faire douter d'une chose à la créance de laquelle le cœur ne doit pas moins contribuër que l'esprit?

On connoît, par exemple, une personne de grand esprit, & de grand sens, mais tellement frapée de l'horreur de la mort, que quelqu'un lui ayant un jour demandé si elle ne parieroit pas bien sa vie, qu'il y a une ville qu'on apelle Rome, pour peu qu'il y eût à gagner, elle répondit franchement que non. Ce doute ne lui étoit assûrément jamais venu, & quelqu'autre proposition qu'on lui eût pû faire là dessus, il ne lui eût pas été possible d'hesiter tant soit peu: mais du moment que cette idée de la mort se presenta à son esprit, elle l'occupa tout entier. Tout ce qu'il y avoit d'évidence, qu'il étoit

impossible que Rome ne fût pas, s'évanoüit: Et s'il ne lui vint un doute formé que tout ce qu'on en a dit peut être faux, il se passa du moins quelque chose dans sa tête, ou plûtôt dans son cœur, qui la fit agir comme si elle en eût effectivement douté.

Je sçai bien que personne ne veut avoüer que l'attache aux plaisirs, ni l'amour de la vie le puisse aveugler à ce point-là; & que chacun prétend que ses doutes sont très sinceres, & que la répugnance qu'il a à croire les choses de la Religion ne vient que de son esprit. Il n'est pas même bon de presser les gens sur ce point, puis qu'aussi bien ne sçauroit-on leur faire voir dans leur cœur ce qu'ils n'y voyent pas d'eux-mêmes: car il n'en est pas des mouvemens du cœur comme de ceux de l'esprit. Ceux ci se font, ou par progrez, ou par une certaine lumiere vive qui nous fait prendre nos résolutions, & qui nous porte à agir; & il n'est pas possible que cela nous soit inconnu, & que nous ne le sentions. Mais pour ce que l'on fait par la pente du cœur, il s'en faut bien qu'il n'en aille ainsi. Ce sont de certains ressorts cachez & nez avec nous, qui nous portent aux choses sans progrez de raisonnement, & presque sans connoissance. Et de là vient qu'à moins que d'y avoir bien fait des réflexions, & de s'y être accoûtumé de bonne heure, il est comme impossible de ne s'y pas tromper, le cœur, si l'on peut parler ainsi, se confondant tellement avec la raison, ou plûtôt se rendant si fort le maître, qu'il est le principe de toutes les actions, sans qu'on s'aperçoive presque qu'il y ait de part.

Mais

Mais que ceux qui doutent, reconnoiſſent au moins qu'ils ne font pas tout ce qu'ils pouroient pour s'éclaircir : ce qui ne peut venir que de la volonté. Ils en tomberont aiſement d'accord, pour peu qu'ils ſoient ſinceres, puis qu'ils ne ſçauroient nier, que toute la vie ne doive être employée à la recherche d'une verité ſi importante, au lieu qu'ils y ont à peine ſongé quelques momens, & que de toutes les choſes du monde, c'eſt peut-être celle à quoi ils ont le moins fait de réflexion.

Quand on aura obtenu d'eux cette volonté ſincere de s'apliquer ſérieuſement aux preuves de la Religion, il ne ſera pas difficile d'en pouſſer l'évidence encore plus loin, en prenant la voye que nous avons marquée. Car outre celle de fait, dont nous avons donné un eſſai dans ce Diſcours, il y en a encore une infinité qui dépendent du ſentiment, & qui ſe preſentent en foule lors qu'on lit l'Ecriture avec aplication. Ce ſont mêmes celles-là qui méritent principalement qu'on s'y attache, parce qu'elles ont cet avantage, qu'en perſuadant la vérité, elles la font encore aimer, ſans quoi tout eſt inutile. Il eſt vrai qu'il n'y a que peu de gens qui ayent ce qu'il faut pour en être touchez, c'eſt-à-dire un certain goût de vérité, & une droiture de cœur qui ne ſe rencontrent que rarement. Mais il faut au moins eſſayer de le donner aux autres, & de réveiller en eux ce ſentiment qui doit revivre tôt ou tard, s'ils ont à croire d'une maniere qui leur ſerve.

Digitized by Google

Aprobation des Docteurs.

NOus soussignez Docteurs en Théologie de la Faculté de Paris, reconnoissons que nous avons lû un petit Ouvrage, qui a pour titre, *Pensées de M. Pascal augmentées du Discours sur les preuves des Livres de Moïse.* Tous ceux qui le liront en recevront beaucoup d'avantage & de satisfaction; car encore que la foi suffise au Chrétien pour éclairer son esprit, & le persuader des véritez que Dieu a eu la bonté de lui faire connoître; Quand les raisons de croire se trouvent jointes à cette foi, & qu'on est porté par des témoignages évidens & recevables par eux-mêmes, à recevoir les véritez révelées, il se forme une lumiere dans l'ame qui la remplit de joye & de paix, *Deus autem solatis, repleat vos omni gaudio & pace in credendo*; C'est ce qui arrivera sans doute, à celui qui lira ce petit Ouvrage dans le dessein de s'instruire, puis qu'il trouvera l'histoire de Moïse, son gouvernement, ses miracles, ses livres, &c. établis avec tant d'évidence, & tout cela par raport à JESUS-CHRIST nôtre divin Médiateur, que ces seules preuves seroient capables de le convaincre, quand même la foi divine ne le détermineroit pas. C'est le jugement que nous avons porté de ce petit Ouvrage, qui ne contient aucune proposition contraire à la Foi Catholique, & aux bonnes mœurs. A Paris, le premier jour de May 1701.

LE VAILLANT, Curé de S Christophe.
GRENET, Curé de S Benoist.
MARLIN, Curé de S. Eustache.
LABBE'.
PETITPIED.
T. ROULLAND.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE petit discours qui suit, quoi qu'il soit fort imparfait, n'a pas été jugé indigne d'être ajoûté aux Pensées de M. Pascal, tant parce qu'il est dans ses vûës, que par la grandeur de celles qu'il peut donner. Quelque verité qu'il contienne, ce n'est, à dire vrai, qu'une idée & un souhait, dont l'execution est bien éloignée & bien difficile. Mais elle n'est certainement pas impossible, & cela, dans une matiere comme celle dont il s'agit, suffit pour porter & pour obliger peut-être à l'entreprendre, ceux qui se sentiroient une partie de ce qu'il faut pour cela. Quand les uns ne feroient que commencer, d'autres pouroient poursuivre; chacun y ajoûteroit quelque chose selon sa capacité, & peut être y en auroit-il bientôt assez, sinon pour démontrer la vérité de la Religion, d'une maniere aussi Geometrique que l'on démontre par exemple qu'une certaine ligne courbe peut toûjours s'aprocher d'une certaine droite sans la toucher jamais, l'une & l'autre étant même continuées à l'infini; au moins pour la prouver avec autant de conviction, & pour laisser plus de satisfaction & de lumiere dans l'esprit.

Digitized by Google

TRAITÉ,

QU'IL Y A

DES DEMONSTRATIONS

D'UNE AUTRE ESPECE

ET AUSSI CERTAINES

QUE CELLES

DE LA GEOMETRIE.

LA plûpart des plus grandes certitudes que nous ayons, ne ſont fondées que ſur un fort petit nombre de preuves qui ne ſont pas infaillibles ſeparées, & qui pourtant, dans certaines circonſtances, ſe fortifient tellement par l'addition de l'une à l'autre, qu'il y en a plus qu'il n'en faut pour condamner d'extravagance quiconque y réſiſteroit, & qu'il n'y a point de démonſtration dont il ne fut plus aiſé de ſe faire naître le doute dans l'eſprit.

Que la ville de Londres, par exemple, ait été brûlée il y a quelques années; il eſt certain que cela n'eſt pas plus vrai en ſoi; qu'il eſt vrai que les trois angles de tout triangle ſont égaux à deux droits; mais il eſt plus vrai, pour ainſi dire, par raport aux hommes en géneral. Que chacun examine là-deſſus, s'il lui ſeroit poſſible de ſe porter à en douter, & qu'il voye par quels degrez il a aquis cet-

101

te certitude, que l'on sent bien être d'une autre nature & plus intime que celle qui vient des démonstrations, & tout aussi pleine que si l'on avoit vû cet incendie de ses propres yeux.

Cependant combien y a-t'il de gens qui n'ont pas oüi parler vingt fois de cet embrasement ? La premiere ils auroient peut-être parié égal que la chose étoit ; peut-être double contre simple à la seconde ; mais aprés cela, qu'ils y songent, ils auroient mis cent contre un à la troisiéme; à la quatriéme peut-être mille, & enfin leur vie à la dixiéme. Car cette multiplication est encore tout autre que celle des nombres, dont l'adition de l'unité augmente si terriblement les combinaisons, comme si aux vingt-quatre lettres, par exemple, on en ajoûtoit une, cela feroit une multiplication effroyable des mots qu'on en pouroit composer. Et la raison en est bien claire; car à quelque point que l'adition d'un nombre puisse porter la multiplication, il y a toûjours bien loin de là à l'infini : au lieu que de l'autre côté, dés la troisiéme ou seconde preuve, selon qu'elles sont circonstanciées, on peut arriver à l'infini, c'est-à-dire à la certitude que la chose est.

Ainsi comme un homme passeroit pour foû s'il hésitoit tant soit peu à prendre le parti de se laisser donner la mort en cas qu'avec trois dez on fit vingt fois de suite trois six, ou d'être Empereur si l'on y manquoit, il y auroit infiniment plus d'extravagance à douter que la ville de Londres ait été brûlée. Car enfin il est aise d'assigner au juste quel est le pari, & en combien de coups on peut entre-

prendre de faire vingt fois de suite trois six. Mais il n'en va pas ainsi des preuves qui nous font croire cet embrasement. Ce n'est pas une chose assignale, & tout infinis que sont les nombres, il n'y en a point qui la puisse déterminer. Nous sentons fort bien que cela est d'une autre nature, & que nous n'en sommes pas moins persuadez que des premiers principes.

Car à quelque degré qu'on puisse pousser la difficulté d'un certain hazard, comme par exemple, de faire retrouver du premier coup à un aveugle une Oraison de Ciceron, aprés avoir broüillé les caractere qui la composent, & qu'il prendroit l'un aprés l'autre au hazard; il est certain que quoi que cela paroisse extravagant à proposer; un homme profond dans la connoissance des nombres, déterminera au juste ce qu'il y a à parier en cette occasion, n'y ayant point d'impossibilité réelle que cela ne puisse arriver. Mais pour les choses de fait, elles sont sûrement, ou ne sont pas. Il y a une ville qu'on apelle Rome, ou il n'y en a point. La ville de Londres a été brûlée, ou elle ne l'a pas été: il n'y a point de pari sur cela.

Mais, dira quelqu'un, supposons qu'un homme ait effectivement arrangé ces caracteres, & qu'on me veuille faire parier oüi ou non s'il a rencontré cette oraison de Ciceron: voilà une chose de fait & d'un fait de même espece que celui de Rome; cependant on ne peut déterminer ce qui se doit parier. Cela est vrai, mais c'est que vous n'avez pas vû ce qu'il a trouvé, car alors il n'y auroit plus de pari. Vous sçauriez sûrement si l'O-

Digitized by Google

raison y est ou n'y est pas. Il en est ainsi de Rome. Les choses qui nous prouvent qu'il y a une Ville de ce nom-là, nous l'ont fait voir comme si nous y avions passé toute nôtre vie. Il n'y a plus à parler.

Ainsi la certitude qu'on a de Rome est une démonstration en son espece. Car il y en a de plusieurs sortes, & où l'on arrive par d'autres voyes que par celles de la Géometrie, & même plus convaincantes, quoiqu'on n'en voye pas le progrez. Tout ce qui ne dépend point du hazard est de cette nature, & il est certain qu'il y a des choses, où malgré la multiplicité des combinaisons, il est impossible d'arriver. Qu'on prenne, par exemple, un homme sans esprit qu'on le mette à la place de Monsieur le premier Président, & qu'on lui dise de faire une harangue; sera-t'il possible d'assigner ce qu'il y a à parier qu'il ne rencontrera point, mot pour mot, la derniere harangue de Monsieur le premier Président? Non en verité; & cela vient de ce que les choses d'esprit & de pensée ne sont point de la nature des corps.

Que l'on rencontre une Oraison de Ciceron en assemblant au hazard des caracteres d'Imprimerie, il est visible que cela se peut. Ce ne sont que des assemblages de corps qui sont possibles dans l'infini. Mais de rencontrer une harangue par la pensée, c'est tout autre chose. Car un homme ne dit jamais rien que parce qu'il le veut dire, & il ne peut rien vouloir dire que ce que la lumiere de son esprit lui peut découvrir. Ainsi il ne voit que selon qu'il en a plus ou moins. Et il y a une infinité de choses où il est impos-

sible que cette lumiere particuliere de chaque esprit puisse aller, comme il y en a une infinité où tout ce que les hommes ensemble ont de lumieres ne sçauroit atteindre. Il est donc visible que si cet homme agissoit comme une machine, il ne seroit pas impossible que le hazard le menât à cette harangue, & le pari s'en pouroit assigner. Mais de ce qu'il pense, il est certain que jamais il ne le rencontrera, & que jamais la lumiere de son esprit, selon laquelle il faut qu'il marche, ne le sçauroit mener de ce côté-là.

On dira peut-être que cet homme peut vouloir agir comme une machine, & prononcer seulement des mots qui ne signifiant rien dans son intention, peuvent exprimer les pensées de M. le premier Président. Mais c'est ce qui ne sçauroit être, parce qu'il est impossible qu'un homme se défasse à ce point-là de son esprit. Il faudroit qu'il n'en gardât que le vouloir de remuër la langue; & alors il ne prononceroit pas un mot seulement. Que s'il la remuoit pour en prononcer, ce ne sçauroit être que des mots qu'il auroit auparavant formez dans sa tête, & qui ne signifiant rien étant assemblez, parce qu'il les voudroit assembler quoi qu'ils ne signifiassent rien, ne feroient pas la harangue qui a du sens. Ou s'il vouloit que leur assemblage signifiât quelque chose, ce ne seroit pas non plus la harangue dont il ne sçauroit avoir les idées.

Voilà donc une chose qui ne consiste qu'en combinaisons, & à laquelle il est néanmoins impossible que le hazard puisse aller. Et ce

qu'il y a d'admirable, c'est que ces divers assemblages de caracteres qui composent une oraison de Ciceron, s'étendant à toutes les langues, sont incomparablement en plus grand nombre que les mots de la langue Françoise que M. le premier Président a parlée; & que cependant il n'est pas impossible qu'on rencontre cette Oraison; & qu'il l'est visiblement que cet homme arrive à cette harangue. Mais c'est, comme il a déja été dit, que la main qui arrange ces caracteres au hazard, est elle-même entre les mains du hazard: & que cet homme qui parle est gouverné par une volonté & un esprit qui n'y sont nullement soumis; le hazard ne pouvant jamais faire qu'un homme agisse contre sa volonté, ni l'élever au dessus de son intelligence.

On pouroit bien montrer que le pari, que Rome soit, est de cette nature, & que le hazard n'y a nulle part. Car enfin de tous ceux qui ont dit qu'il y avoit une Ville de ce nom-là, il n'y en a pas un qui ne l'ait voulu dire; qui n'ait sçû ce qu'il faisoit en le disant, & qui n'ait même eu en cela quelque but; toutes choses qui ne sont point du domaine du hazard. Et comme il ne se peut qu'entre ceux là il n'y en ait eu un nombre presque infini qui auroient sçû que cette Ville n'étoit point si elle n'étoit point en effet, il faut avoir perdu le sens pour s'imaginer que le hazard a pû faire qu'ils ayent tous eu des raisons pour aimer mieux dire ce mensonge que la verité, ou que tous l'ayent mieux aimé sans raison. Il n'est pas nécessaire de pousser cela plus loin, on l'affoi-

Digitized by Google

bliroit plûtôt par le détail qu'on ne le feroit comprendre à qui ne le sent pas d'abord. Mais on peut soutenir hardiment, qu'il est impossible de ne le pas sentir, non plus qu'un premier principe, & que si l'existence de la ville de Rome n'est pas démontrée pour ceux qui n'y ont pas été, il s'ensuit qu'il y a des choses non démontrées plus certaines, pour ainsi dire, que des démonstrations.

La Religion Chrétienne est assûrément de ce genre; & qui auroit assez d'esprit, d'aplication & de lecture, on viendroit à bout de le faire voir. Car que l'on pense profondément à tant de grandes & d'inconcevables choses qui se sont passées depuis six mille ans, aux yeux des hommes, & dont on trouve des traces par tout le monde, & à l'antiquité de cette histoire qui comprend ce qu'on connoît de plus éloigné dans la durée de l'Univers, sans qu'il se soit jamais rien trouvé qui l'ait démentie: que l'on pense aux réflexions de toute nature, qu'il y a à faire sur les évenemens & sur les misteres qui nous sont enseignez par la Religion Chrétienne; sur la maniere dont ils sont passez jusqu'à nous; sur le stile, l'uniformité & l'élevation de ceux qui nous ont donné les Livres saints; sur la profondeur des véritez, que seuls entre les hommes, ils nous ont découvertes, & dans la nature de l'homme, & dans celle de la divinité, & dans celle des vertus & des vices: Que l'on considére la distance infinie qu'il y a de leurs idées, & de leur maniere de penser, de s'exprimer, & d'agir, à celle de tout le reste des hommes; en sorte qu'il semble qu'ils ayent été d'une espece diffe-

tente ; la qualité d'originaux qu'ils posſedent avec tant d'avantage, que non ſeulement tout ce qui a été dit avec quelque ſens par les hommes n'en eſt qu'une foible copie, mais qu'on y trouve même la ſource de leurs erreurs & de leurs égaremens, qui n'en ſont qu'une groſſiere dépravation ; & les voyes par où tout ce que nous croyons s'eſt établi, a ſubſiſté juſqu'ici, ſubſiſte encore, & doit viſiblement ſubſiſter autant que le monde.

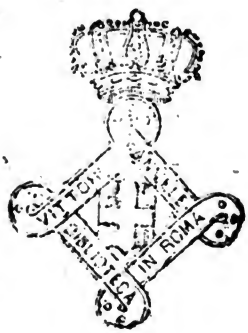
Enfin que l'on raſſemble tout ce qui a été remarqué à ce ſujet par tant de grands perſonnages qui en ont écrit, & qu'on y joigne même ce qui leur eſt échapé ; car cela doit encore entrer en compte, puiſque la foibleſſe de l'eſprit humain ne lui permettant jamais de voir dans les choſes, qu'une partie de ce qu'elles renferment, l'abondance de ce qu'il découvre marque infailliblement celle de ce qui lui reſteroit à découvrir. Que l'on enviſage, dis-je, tout cela, & qu'on le peſe de bonne foi, il ſera viſible qu'on pouroit faire voir une ſi grande accumulation de preuves pour nôtre Religion, qu'il n'y a point de démonſtration plus convaincante, & qu'il ſeroit auſſi difficile d'en douter que d'une propoſition de Géometrie, quand même on n'auroit que le ſeul ſecours de la raiſon.

Car quoi qu'on ne pût peut-être démontrer dans la rigueur de la Géometrie, qu'aucune de ces preuves en particulier ſoit indubitable, elles ont néanmoins une telle force étant aſſemblées, qu'elles convainquent tout autrement que ce que les Géometres apellent démonſtration. Ce qui vient de ce que

Digitized by Google

les preuves de Géometrie ne font le plus ſouvent qu'ôter la replique, ſans répandre aucune lumiere dans l'eſprit, ni montrer la choſe à découvert ; au lieu que celle-ci la mettent, pour ainſi dire, devant les yeux ; & la raiſon en eſt qu'elles ſont dans nos véritables voyes, & que nous avons plus de facilité à nous en ſervir, & à nous en ſervir ſûrement, que des principes de Géometrie dont peu de têtes ſont capables, juſques là que tout infaillibles qu'ils ſont, les Géometres eux-mêmes ſe trompent & ſe broüillent ſouvent.

FIN.



PAN[illegible]
21 DIC. 1970
LEGATORIA - ROMA